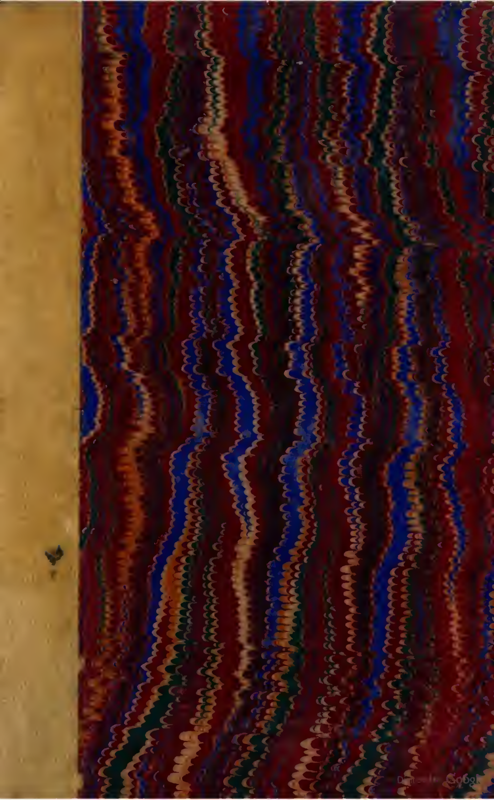








VOYAGES

D'UN CRITIQUE

A TRAVERS LA VIE

ET LES LIVRES

PAR

PHILARÈTE CHASLES

PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

CONSERVATEUR A LA BIBLIOTHÈQUE MAZARINE

Was ich erlebte und erwanderte
STEFFENS

ITALIE ET ESPAGNE



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

VOYAGES D'UN CRITIQUE

A TRAVERS

LA VIE ET LES LIVRES

ITALIE ET ESPAGNE

PARIS. — IMPRIMERIE PILLET FILS AINÉ, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5

VOYAGES
D'UN CRITIQUE
A TRAVERS LA VIE
ET LES LIVRES

PAR

PHILARÈTE CHASLES

PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE
CONSERVATEUR A LA BIBLIOTHÈQUE MAZARINE

Was ich erlebte und erwanderte
STEFFENS.

ITALIE ET ESPAGNE



PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1868

Dans ce second volume, consacré à l'Italie et à l'Espagne, et inspiré par les mêmes idées qui ont dicté le premier volume[1] de ces Études (*Orient*), j'ai voulu indiquer et suivre avec quelque exactitude le progrès lent et cependant continu des doctrines de liberté, de bienfaisance et de charité, à travers les régions méridionales de l'Europe.

[1] Voir la Préface du 1er volume, p. III à IV.

Meudon, 10 *avril* 1868.

ITALIE



VOYAGES D'UN CRITIQUE
A TRAVERS LA VIE ET LES LIVRES

ITALIE

I

CHARLES D'ANJOU, FRÈRE DE SAINT LOUIS.

Saluer un historien nouveau est chose rare. Comptez les historiens que chaque nation possède; je n'entends par historiens ni Varillas, qui enlumine les contes, ni les tories et les whigs, qui mentent pour leur parti, ni Monstrelet, « baveux comme pot à moutarde, » dit Rabelais, ni même l'amusant Suétone, qui a néanmoins son mérite. On ferait bon marché de l'histoire romanesque, de l'histoire symbolique, de l'histoire pédantesque, de l'histoire-pamphlet, de l'histoire-allusion, de l'histoire-polémique, ce qui nous donne beaucoup de mauvaises histoires. Parmi les vingt ou trente voyageurs du passé qui, le flambeau à la main, éclairent les hommes, les races, les dynasties, les événements, les fautes et les

tristesses de notre pauvre monde, les historiens complets sont rares : celui-ci manque de style, comme Lingard; celui-là de conscience, comme Hume. Pour tel le sentiment du juste et de la charité n'existe pas, pour Machiavel par exemple, et pour l'admirable Comines. Les annalistes, Jean de Troy ou Chastelain, ne marchent pas; rien ne les presse, ils restent accroupis au milieu de leurs détails, qu'ils comptent et recomptent comme les grains de leur chapelet. Voltaire va vite, trop vite peut-être; son pas est hâtif et conquérant, son attitude droite et ricaneuse. Je ne sais si le plus grand de tous n'est pas Tacite, qui, le front baissé, l'œil chargé de larmes comme Hamlet, marchant d'un pas rapide, ferme et solennel, à la façon de Napoléon ou de César, note tout sur sa route, châtie l'oppression ou la tyrannie, n'oublie aucun détail; — juge et vengeur.

Le but de l'histoire étant la vérité, de toutes les qualités de l'historien, la première, c'est le jugement. La conquête de Naples par le frère de saint Louis et l'établissement d'une dynastie française en Italie offrent assurément un des meilleurs cadres historiques qu'un écrivain de talent[1] pût se proposer de remplir. Il s'agit de notre France, de ses exploits, de sa gloire et de son influence sur l'Europe. La narration se limite d'une manière naturelle dans un cercle facile à embrasser, et qui contient les objets, les personnages, les idées, les faits les plus dignes d'intérêt. Vous y voyez la lutte du Nord et du Midi; les fils des Teutons s'élançant ailes déployées, comme des aigles sauvages, vers le soleil de la civilisation italienne; l'Italie divisée s'épuisant en efforts pour repousser les envahisseurs, et la puissance de la papauté

1. M. le comte de Saint-Priest, *Conquête de Naples*, 2 volumes.

s'élevant au milieu de ces débats, pendant que nos armes aventureuses décident le sort de cette immense et confuse mêlée ; le triste enfant Conradin (Kuonrath), si mélancolique et si intéressant ; le puissant et astucieux Manfred (Machtfried) ; Frédéric-le-Païen, cet incrédule, mystique à sa manière, entouré d'astrologues, de femmes orientales, de médecins juifs ; — une succession de Papes de caractères et de races très différens, ayant quelquefois des vices et faisant rarement des fautes, ne cessant ni de soutenir et d'agrandir l'honneur du saint-siége, ni de se porter représentants et athlètes de ce monde italien détruit contre les barbares teutons. Par delà cette scène si dramatique et si variée, Sarrasins, Africains, Arabes, Normands, Angevins, apparaissent dans un dédale d'aventures extraordinaires que dénouent par le fer les caractères les plus violents ; — et tout au fond, comme pour éclairer l'ensemble et y jeter la lumière d'une moralité suprême, saint Louis, modèle adorable du respect pour la justice et de l'héroïque constance.

Ce vaste espace, malgré sa fécondité pittoresque, était semé de piéges pour l'historien ; ce n'est pas une histoire, c'est une mêlée ; on s'y démêle avec peine. Heureusement l'écrivain sait se tirer des embarras et des complications ; la forme rapide et énergique de sa narration et souvent une pénétration de coup d'œil admirable, l'ont sauvé de tant d'obscurités accumulées ; c'est net, c'est vif, c'est d'une allure hardie et souple, d'une couleur facile et prompte, souvent d'un trait piquant et même hasardeux ; jamais affecté ; dramatique la plupart du temps ; et sentant son homme du monde. La pratique des affaires y est visible de page en page. On reconnaît aussi le sceptique aimable qui ne se laisse pas aller aux apparences

et ne se fie guère aux anciens ou modernes *écriveurs* de livres, si l'on veut bien me passer ce barbarisme déjà essayé par le charmant Estienne Pasquier. J'aime à voir un homme qui n'a pas vécu dans les chartriers poudreux et dans les formules grammaticales se prendre à l'histoire comme on s'attaque à une société réelle, et pénétrer d'un pas leste dans le monde du passé, comme s'il s'agissait d'entrer dans un salon. Ce qui fait le néant de beaucoup d'histoires et d'historiens, c'est qu'ils annulent tout simplement l'humanité; ce livre nouveau en est rempli.

M. le comte de Saint-Priest connaît bien les hommes de ce temps-ci; ceux d'autrefois ne lui ont pas échappé. Se trouvant jeté par ses études au milieu des personnages du moyen âge et de la chevalerie, il les a nécessairement soumis aux habitudes de son point de vue. Frivole ou chimérique, il ne pouvait l'être. Seulement, il a cru revoir quelquefois en 1240 les idées de 1740. Quand Frédéric II le Souabe, ce singulier Teuton du XIIIe siècle que les Papes détestaient si fort, lui apparaît avec son cortége d'Arabes et de poëtes, le spirituel auteur salue en lui le Sosie anticipé de Frédéric, ami de Voltaire; et sur ce texte piquant il jette vivement les pages les plus originales et les plus brillantes du monde. La comparaison n'est-elle pas plus décevante que solide? La réunion de deux noms propres et de deux caractères analogues n'a-t-elle pas exercé sur l'historien une séduction trop vive? Ce Friedrich et ce Machtfried sont-ils donc épicuriens, voltairiens, esprits forts? Non, ce sont des Saxons du XIIIe siècle, amoureux jusqu'à la rage des voluptés italiennes, et se courrouçant violemment contre la papauté qui leur en arrache la possession. Dans leurs harems et leurs incantations théurgiques, ils n'ont rien

de la froide ironie du « Roi mon maître. » Ce qu'ils veulent, c'est le plaisir et le pouvoir; c'est le trône de Domitien et d'Héliogabale reconstitué à leur profit sous le soleil de Naples et de Rome. « Mais, dit M. de Saint-« Priest, Manfred ou Mainfroy s'était fait Italien » ; — sans doute, il aimait fort la civilisation italienne, et s'enivrait de toutes les jouissances italiennes avec une passion éperdue. Il se moquait des Papes, niait le christianisme, donnait la main aux Sarrasins, s'environnait d'eunuques, de mimes et de courtisanes, et se baignait dans les rayons du soleil méridional. Mais comme ce Frédéric II avait l'astrologie et les odalisques en grande estime et consultait le magicien de temps à autre, je crois bien qu'il aurait mal vécu avec son homonyme Frédéric de Prusse, qui n'aimait ni les sorciers ni les jolies femmes.

Nous nous détachons donc de M. de Saint-Priest, quant à l'interprétation générale, non quant à l'appréciation des caractères et à la fidélité des portraits, ciselés et approfondis avec une finesse et une vérité extrêmes. Ces figures historiques du XIIIe siècle italien, si mêlées et si chatoyantes, et dont la raison est difficile à donner, sont d'un effet fantastique ; M. de Saint-Priest n'a pas manqué de les peindre, d'après les chroniqueurs, et d'en reproduire l'éclat prismatique et la curieuse originalité. Ce qu'il a surtout admirablement saisi, c'est l'enivrement des races teutoniques, au milieu de l'Italie. Les Septentrionaux n'ont jamais pu se défendre des séductions du soleil. Ils sont attirés vers lui comme vers la source d'une vie qui leur a été avarement partagée. Dès qu'ils s'y abreuvent, la tête leur tourne. C'est du fond du Caucase que Mahomet II s'est abattu sur le Bosphore ; c'est avec un étonnement sans pareil et une fré-

nésie de volupté que les fils et les neveux d'Hermann ou Arminius se sont précipités sur l'Italie. Elle était l'Armide de ces sauvages. Non-seulement ils voulaient épuiser les délices des contrées favorisées du ciel, mais ils prétendaient les posséder tout entières, se substituer aux Antonins, aux Césars et aux Tarquins; c'était le but et l'espérance de Théodoric comme des Hohenstauffen; c'est la véritable clef de la lutte entre la papauté et l'empire germanique. On a eu tort d'y voir un prétendu combat entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel; ce lieu commun de l'histoire et de la politique, la lutte du *pouvoir temporel* contre le *pouvoir spirituel*, est un vain mot et un mensonge. Ces éléments se sont tour à tour alliés, séparés, mêlés, confondus, combattus. Ne nous payons jamais de paroles; brisons cette monnaie fausse que l'on remet éternellement en circulation. En réalité la force l'a toujours emporté dans les choses de ce monde. Quand les Papes, comme princes, ont pu saisir le pouvoir matériel, ou que quelqu'un le leur a donné, ils ont eu le dessus. L'autorité morale ne leur a jamais suffi; dans leurs meilleurs temps, elle ne faisait qu'engager les peuples à leur prêter appui. La vraie lutte a eu lieu non entre la papauté et l'Empire, mais entre l'Italie et les Barbares; entre les héritiers du Latium et les héritiers d'Arminius; entre les gens du Midi et les gens du Nord. Le protestantisme est une dernière forme de cet antagonisme, et le livre de M. de Saint-Priest démontre cela jusqu'à l'évidence.

« O belle Italie, dit le poëte, toi que le sort a mal « servie, c'est parce que tu es si belle, que les nations « étrangères et barbares t'ont faite leur courtisane ou « leur esclave! » *Or druda or serva di straniere genti.* Oui, elle a souffert, parce qu'elle était belle; — mais

aussi et surtout pour un autre motif que les historiens italiens ont trop négligé de noter: c'est parce qu'elle avait perdu sa Constitution et ses lois.

Un peuple, que les hommes politiques le sachent, n'est pas une aggrégation d'individus qui s'appellent Romains ou Grecs, Français ou Italiens; c'est la vie centrale qui constitue une nation, et cette vie centrale n'a rien de matériel; elle se compose d'affections communes, d'espérances partagées, de mœurs identiques ou analogues. C'est là, à proprement parler, la patrie qu'il ne faut pas confondre avec le sol, bien que presque tous les législateurs aient commis récemment cette faute grave. Comme les lois et la Constitution sont le résumé et l'expression définitive des idées d'un peuple, quand cette Constitution est attaquée et enfin anéantie, c'est le peuple lui-même qui s'en va. Or cela était arrivé à l'Italie depuis la chute de l'Empire. Elle n'a plus cessé de se débattre, blessée à mort qu'elle était; et les tronçons palpitants de ce corps ont toujours vainement essayé de se rejoindre. Dans l'histoire de l'Italie moderne c'est là le fait principal.

Le besoin de lutter contre le nord teutonique, la terreur et l'horreur des étrangers, en un mot l'invasion des Barbares punie ou repoussée ont tout dominé. *Straniere genti!* s'écrie avec colère Filicaja. *Anathème au Barbare! « il Barbaro, »* chantait le peuple de Palerme!

Dans cette immense dissolution du corps politique italien, laquelle a duré douze siècles, il s'est produit mille choses grandes, bizarres et magnifiques. Comme spectacle c'est admirable; comme enseignement politique, rien de plus fécond; comme narration, rien de plus animé et de plus dramatique; — passions furieuses et violentes; amitiés à la première vue; princes engagés

la nuit dans des ravins et des marécages, et qui vont conquérir leur royaume à la clarté de la lune, comme don Quichotte sa Dulcinée; empoisonnements avec des dragées; meutres sans motifs comme sans vraisemblance; toutes les arabesques d'une société en dissolution; archevêques catholiques de villes mahométanes, aumôniers sinécuristes de roi qui professent l'athéisme; — entreprises plus étranges et plus périlleuses les unes que les autres. Celui-ci veut pénétrer dans la forteresse de Lucera, gardée par un noir Africain, et sur les murs de laquelle les Arabes sarrazins font le guet. Il est prêt à passer, comme un renard ou un blaireau, par une fente pratiquée sous la porte pour l'écoulement des eaux, et déjà il se courbe et rampe, quand les Orientaux, qui ont si une haute idée de la dignité humaine, s'indignent de cet avilissement d'un prince, brisent les portes à coups de hache, et conduisent ce singulier vainqueur à leur gouverneur, qu'ils forcent de l'accepter pour suzerain. Un autre, Charles d'Anjou lui-même, mendie son vêtement et celui de ses hommes d'armes, se livre aux usuriers, et n'obtient d'être rançonné par eux qu'à force de prières et de bassesses. — « Qu'on lui demande, dit le pape, si sa vie est « misérable, à ce pauvre prince qui mendie son pain à « la sueur de son front, à qui ses usuriers vendent vingt « deniers ce qui en vaut deux, et cela avec beaucoup de « peine ! »— Il n'y a pas de roman moderne qui s'avance ou qui s'élance au milieu d'étonnements et d'enchevêtrements plus bizarres. Au centre se trouve l'intérêt français, qu'on ne perd jamais de vue, et qui donne de l'unité au livre; la grande propagande du génie français chavaleresque au XIIIe siècle, Champenois en Morée, Bourguignons ducs d'Athènes, Parisiens à Palerme, An-

gevins à Naples, remue vivement le cœur. On voit partout nos Français, vifs, prompts, habiles et imprudents, « montant à l'assaut, dit Saba Malaspina, comme s'ils « avaient des ailes, » et enlevant des femmes du plein gré des victimes, comme fit le bon sieur de Caritène; — et non du gré des maris, comme les Vêpres siciliennes l'ont prouvé.

D'autres discuteront les enseignements politiques que renferme cette narration.

Je me contenterai de les indiquer rapidement.

Quel a été ici le rôle de la France? Toujours le même, et vraiment grand ! Charlemagne l'a commencé. Ce roi, ou ce chef, ou cet empereur, comme on voudra, était non pas un Barbare pur, ni un Germain originel, ainsi qu'on le dit en Allemagne; encore moins un Romain ou un Gallo-Provençal. C'était l'homme de sa nation, un Frank, le type du guerrier frank, c'est-à-dire un demi-Germain romanisé, se portant héritier définitif de la civilisation romaine. A ce titre, allié de Rome qui ne possédait plus que le pouvoir spirituel, il est venu lui prêter son aide; c'était marier notre France, c'est-à-dire Rome guerrière à laquelle se substituait la France, et Rome politique et religieuse, représentée par la papauté. Si Rome papale avait saisi l'héritage moral de l'ancienne civilisation latine, la France de Charlemagne en réclamait l'héritage militaire; la première de ces prétentions, celle du Vatican, était acceptée et reconnue par le monde chrétien; la seconde, celle de la France, avait été sanctionnée par les victoires de Charlemagne. On retrouve dans l'époque que je signale la fusion triomphante de ces deux influences, l'une gallo-romaine, l'autre romaine-pontificale. Cette fusion, réunissant des éléments faits l'un pour l'autre, émanés de

la même source, a toujours amené des résultats merveilleux. Le monde en fut témoin au VIIIe siècle, lorsque le pape Adrien et Charlemagne confondirent leurs intérêts; puis, lorsque les Normands, c'est-à-dire la race scandinave-française, devenue gallo-romaine, aidèrent le souverain pontife dans sa lutte contre les Hohenstauffen, les Teutons, les Barbares.

Mais, demandera-t-on, pourquoi ces Français, alliés naturels de l'Italie, n'ont-ils pu s'établir définitivement ni à Naples, ni en Sicile, ni à Rome, où ils étaient si bien accueillis? Pourquoi Clément IV, après avoir appelé le duc d'Anjou et l'avoir couronné roi de Naples, se fâche-t-il si fort contre lui? D'où vient sa colère? De ce que les Français sont après tout à demi Septentrionaux; la même féodalité, abhorrée des Italiens dans la personne de Mainfroy l'Allemand, reparaissait plus fermement organisée, plus disciplinée et plus redoutable chez Charles d'Anjou. C'est la chevalerie du Nord que nos Italiens exècrent; c'est contre elle qu'Arnauld de Brescia, Savonarole et Cola di Rienzi s'insurgent; c'est contre elle que les Médicis sont puissants; c'est pour lui jouer pièce que Pulci et l'Arioste chantent. On n'a pas assez remarqué que la première moquerie des paladins vient de l'Italie; et que Pulci, Boïardo et leur imitateur Rabelais, ainsi que le charmant Arioste, ne font qu'exprimer le vieux ressentiment italien contre les exploits barbares de la féodalité et de la chevalerie du Nord. Singulière vengeance qui n'a pas sauvé l'Italie! Les papes mêmes, quand ils sont Anglais, Allemands ou Flamands, ont bien de la peine à se maintenir. Les condottieri, ces paladins d'opéra-comique, offrent la parodie de la chevalerie dans la vie réelle, comme le *Morgante* en est la parodie dans le monde poétique. L'Italie avait eu beau appeler

les Français pour chasser les Allemands, ces Français tenaient eux-mêmes par un côté à la féodalité du Nord; dès qu'ils redevenaient féodaux et germaniques, l'Italie les exécrait. Si les guerriers de Charles d'Anjou avaient voulu cesser d'être batailleurs, et renoncer à leurs idées chevaleresques, on les aurait fort bien acceptés. Il est curieux de voir Clément IV exhorter sans cesse son ami Charles d'Anjou à devenir Italien, à jouir de la vie, à ne pas tant se fatiguer, « à ôter un peu sa cuirasse, » que Charles « ne voulait quitter que dans le tombeau. » — « Est-ce que cela vous amuse, lui demande-t-il, de porter toujours ce vilain harnais?» Clément IV pousse la plaisanterie jusqu'à nommer ce guerrier terrible le roi de la paix, le *paciaire* (*paciarius*), sans doute pour l'engager à se tenir tranquille.

«Paciaire,» conservateur de la paix, c'est une étrange investiture, peu connue du monde féodal. A quoi doit servir ce titre, et quels droits confère-t-il? enfin que désire le pape? Il voudrait éteindre ou amortir la féodalité française, allemande, normande, septentrionale, ce régime chevaleresque dont il est incommodé. « Vous avez tort de lever des impôts, de régler « vos fiefs, de fourbir vos armes et de tant vous tracas-« ser, » dit Clément dans une autre lettre. C'est l'avis de tous les Italiens. Charles d'Anjou entre dans Florence, la ville des fleurs; et, au lieu d'une pompe guerrière, c'est une fête pacifique qu'on lui donne en guise de leçon. Il est conduit chez le peintre Cimabue; ce sont les *arts* qui le reçoivent; une joyeuse procession, composée de ces divers *métiers* bourgeois dont les *Frères viveurs* (*Frati godenti*) ont réglé les statuts, accueille le conquérant. Il semble qu'on lui dise de tous côtés : « Ne faites « donc pas comme ces barbares du Nord; reposez-vous

« et laissez-vous aimer. » — Après tout, les Italiens n'avaient pas tort de défendre contre nous une civilisation plus ancienne que la nôtre. Si la bannière angevine a flotté sur les bords de cette riante mer du Pausilippe, c'est par la grâce de la civilisation, que nous venions protéger contre les hommes de fer, les Machtfried et les Kuonrath. Si nous n'avons pu nous y maintenir, c'est que l'on a bientôt reconnu en nous de vrais chevaliers, plus aimables sans doute et plus vifs, mais enfin hommes d'épée (*truces et feri*, dit Malaspina), et non gens de paix, *paciarii*, comme Clément IV l'eût voulu. Quiconque saura joindre à l'ancienne civilisation de la Péninsule italique les fruits des nouvelles sociétés et leurs conquêtes, sera béni par elle.

Une longue et intime familiarité avec les chroniques, les documents, les chartes, les débris épistolaires, les rescrits des empereurs et des papes, fait renaître pour l'historien tout ce vieux monde, avec ses personnages vivants. Ce paysan apulien qui jette sur son âne, avec dérision, le beau corps de l'héroïque Machtfried, tué à la bataille de Bénévent, prouve que les populations italiennes étaient anti-germaniques dans leurs dernières profondeurs. La triste descendante des Commènes, veuve de Machtfried, trahie et livrée à Charles d'Anjou vainqueur par des moines mendiants, ne laisse pas de doute sur les sentiments du clergé, surtout du monachisme, et sur sa haine contre les gens du Nord. Il suffit de réunir ces deux traits pour savoir ce que l'Italie pensait des Allemands.

Le comte de Saint-Priest a traité ce sujet avec une grande supériorité d'esprit et dans un très-bon style. Il n'est point *néologue*. Il n'admet aucun de ces vilains mots mis à la mode par les gens qui, n'ayant pas d'idées

nouvelles, vont, comme dit Charron, *gueuser* partout dans les arts et les métiers des vocables extravagants. Il est Gaulois-Français, et ne se fait pas faute de l'épigramme. Il sympathise avec les faibles, raille de temps en temps et de bonne grâce, et ne se perd pas à la chasse des fantômes métaphysiques. Tout cela est français, et Français de Paris, ce qui ne fait disparaître ni la sincérité ni la profondeur. M. de Saint-Priest a beaucoup vécu avec les vieux chroniqueurs; Jamsilla et Othon de Frisingue lui sont familiers. Ce ne sont pas les résultats de l'érudition d'avant-hier qu'il arrange aujourd'hui. Confident de tout cet ancien monde, vous auriez pu craindre qu'il ne tombât dans l'histoire romanesque. Il avait trop de bon sens pour cela, et ce bon sens, relevé par un talent très-remarquable, nous a valu un charmant et un excellent livre.

II

ALEXANDRE VI ET CÉSAR BORGIA.

César Borgia, escorté de Machiavel, réduisit les Romagnes, et soumit à la papauté les débris de la féodalité italienne. Il n'y a pas de roman plus terrible. Ce César Borgia est entouré d'ennemis; les populations lui sont hostiles; les républiques l'abhorrent; les affreux petits tyrans du XVI[e] siècle savent bien qu'il y va pour eux du trône et de la vie. Afin d'anéantir cette ligue de monstres, il faut voir quelles ressources il emploie; quels mensonges, quelles perfidies, quels piéges, quel art profond pour les isoler, pour les accabler, pour les perdre; quelles combinaisons et quels stratagèmes, quelle grâce d'artiste accompli ce riant personnage met en jeu. C'est une expédition de chat-tigre. Comme il attend! Comme il surprend! Comme il se tapit! Comme il s'élance! Combien il est grave quand il va tuer! Combien il est doux et suave quand il a tué! Ses adversaires le valent quant aux vices, non pour l'intelligence. On ne reconnaît Borgia qu'à la profondeur et à la subtilité des desseins. Quant aux appétits, aux férocités et aux ruses, vous assistez aux joutes du chacal, du loup, de la panthère et du vautour.

Il est étonnant et il est heureux que le crime et le mal soient d'un ennui si monotone. La vie de saint François de Sales ou celle de Guillaume Penn sont mille fois plus amusantes que celle de cet atroce joueur de quilles, de Borgia, qui abattait les têtes avec sang-froid et justesse, avec une sérénité éclatante, avec le bon ton d'un homme habile à ces exercices, mais modeste, et qui ne s'en targue pas. On se lasserait de revoir toujours cette éternelle partie gagnée par le plus mauvais.

Il me semble que les annales de cette Italie du moyen âge n'ont jamais été bien faites, même par Sismondi. Pour leur donner la vie il faut le moraliste; lui seul répand sur ces catacombes et sur ces charniers la lumière suprême du sens moral; il n'y a que cela d'intéressant dans l'histoire. Otez de la guerre du Péloponèse le besoin héroïque de sauver le pays et l'Europe, Thucydide n'intéresse plus. Ayant l'égoïsme brutal pour seul mobile, les annales de ces petits princes d'Italie ressemblent fort à celles des rajahs de l'Hindoustan que personne ne peut lire. Qu'importe qu'une bête en tue une autre? qu'une ville pille ou soit pillée; qu'un trône soit renversé? Qu'importe qu'un rocher tombe; qu'un ours dévore un renard ou qu'une fourmilière soit écrasée? C'est de l'histoire naturelle. Sans la pitié, sans l'idée du bien, sans celle du progrès, l'histoire humaine n'est pas lisible.

J'estime que l'humanité elle-même est déshonorée de l'universelle et béate façon avec laquelle les sociétés humaines ont toléré des Borgia. Une fois trempées dans cette boue sanglante, elles en acceptent le bain délétère et continuent de s'y plonger; habituées qu'elles sont, non à la dignité de chacun, à la conscience personnelle, à l'exercice du droit, mais à l'obéissance aveugle, à

l'abnégation devant le fort, au mépris du faible, à la recherche de l'intérêt, à la fureur de la jouissance. Dites-nous donc pourquoi un si grand peuple et si bien doué en est venu là; pourquoi le trône d'Alexandre et l'épée de Borgia ont trouvé des adorateurs, des sectaires. des panégyristes; par quelles traditions et quelles misères s'est produit ce résultat effrayant, d'un enseignement si profond.

Empruntant aux ambassades de Machiavel tout ce qui a trait aux affaires de la Romagne et à César Borgia sous Alexandre VI; y joignant les détails que lui fournissaient les autres chroniqueurs, M. La Rochelle[1] met sous nos yeux le damier de vices et de crimes, de succès et de désastres, sur lequel ces gens jouaient leur partie; cette partie dont Machiavel était le grand théoricien, César Borgia le génie et Burckhardt le spectateur curieux.

J'aime Burckhardt, l'auteur de ce *Diarium*, ou journal, où sont notés tous les détails de la vie pontificale dans cette terrible époque. J'aime sa niaiserie, son germanisme, son honnêteté que rien n'altère, ses terreurs, ses scrupules et ses silences. Etrange personnage que ce Strasbourgeois innocent, toujours occupé à écouter les crimes, à regarder les empoisonnements, et dont le *Diarium* n'est pas publié, tant s'en faut. Il y en a un beau manuscrit à Florence; la Bibliothèque impériale en possède, je crois, deux autres. Qui le publiera tout entier, ce Burckhardt? Il a fait la secrète histoire de la papauté tombée aux mains de Borgia, comme Procope celle de l'empire romain devenu le jouet de Théodora l'actrice. Ni *Infessura* ni les autres chroniqueurs ne le valent, ceux-ci étant très-italiens, très-civilisés, rompus aux choses qu'ils

1. Auteur d'une bonne *Histoire des troubles de la Romagne*.

peuvent détester, mais dont ils ne s'étonnent plus. M. Gennarelli, dans sa ***Raccolta di scrittori e monumenti della storia italiana, editi ed inediti, dal VI al XVI secolo***, a publié seulement la première partie de ce précieux ***Diarium***, accompagnée d'excellentes notes; Leibnitz l'avait déjà signalé, et Eckhardt en a donné une édition très-incomplète, ou plutôt quelques fragments insuffisants. La publication totale du ***Diarium*** serait désirable, quoi qu'en disent ou pensent quelques personnes, dont je respecte l'opinion et les scrupules. Ouvrez des jours nombreux sur l'humanité et la vie; que l'on sache bien que la liberté et le droit n'ont rien de commun avec Marat; la justice avec Fouquier-Tinville ou Jeffries; la religion avec Borgia ou Torquemada. Donnez de l'air, faites la lumière, encouragez les philosophes qui la disent, dégagez la vérité. Rien n'est plus salubre et plus efficace; rien de plus utile, même au pouvoir.

La vérité historique y gagnerait; la pudeur serait quelquefois blessée. Ce ne sont pas en général de jeunes vierges, mais des esprits mûrs, qui lisent et méditent les sanglants ou lubriques souvenirs des temps passés. Il y a dans Burckhardt tel récit de trois lignes et tel paragraphe d'une demi-page qui annoncent Luther, expliquent le bûcher de Savonarole, éclairent les conquêtes de Charles VIII et les démarches de Louis XII, et font comprendre l'état politique de cette Italie du XVIe siècle, fille des fausses républiques italiennes du moyen âge, auxquelles manquait si fort la réalité de la liberté.

On admire trop ces brillantes Communautés. J'y vois sans doute quelque chose de très-pittoresque et un curieux mélange de vigueur germanique, de politique romaine, d'artifice grec; le tout bouillonnant à la fois dans le sein des corruptions et des luxes les plus prodigieux.

Quand l'Espagne broche sur le tout, quel drame! C'est un fait des plus notables dans les annales modernes, que le déplorable résultat de ce croisement de deux belles races méridionales qui semblent naturellement consanguines. L'Italie a nui à l'Espagne en l'efféminant. L'Espagne a communiqué à l'Italie des fureurs que l'Italie ne connaissait pas. Le corrupteur littéraire, Marino ou Marini, est un demi-Espagnol napolitain. Les Borgia sont des Espagnols italianisés.

A la grande dissolution du corps social italien il suffisait d'une certaine nature de vice; l'infusion d'un nouveau sang, plus redoutable, plus oriental et plus sauvage, permit à cette vieille société de doubler ses passions, de varier ses crimes, d'en accroître l'intensité, d'en augmenter la vigueur. On vit apparaître sur la scène politique italienne les Borgia et les Gonzalve, métis hispano-italiques; comme les terribles et sanglantes toiles de l'Espagnol et Ribeyra, firent tache au milieu des tableaux du Guide et du Titien. A l'artifice et à la grâce helléniques, à la poétique grandeur des Lombards, à l'esprit de suite et de conquête des Romains vint se mêler un élément nouveau, celui de l'opiniâtreté ibérique : l'*aphilocalia* dont parle Strabon. « *Alexandre VI*, dit Burckhardt, *rit toujours quand il parle italien, et ne rit plus quand il parle espagnol.* »

Ainsi s'est élevée la grandiose civilisation de l'Italie à travers les mélanges lombards, grecs, gothiques, francs, allobroges, à travers la décadence romaine qui s'est prolongée longtemps après la chute de l'empire et la translation du pouvoir à Constantinople; toutes les décadences successives des races barbares, amollies et corrompues par le contact, sont venues confondre leurs flots impurs dans cet amas d'impuretés. Et cependant l'Italie

a donné l'impulsion à l'Europe. Ce qui doit surprendre, c'est l'inaltérable et inépuisable fécondité d'un sol labouré depuis si longtemps ; c'est la multitude de grands hommes, c'est la moisson miraculeuse de grandes œuvres qui ont fait de l'Italie non-seulement un monde nouveau, mais un monde organisateur et instructeur des nations nouvelles. Rien ne prouve mieux la vitalité de ce beau pays que de voir même les Romagnes, même la *Campagna Romana* ne pas être un désert complet aujourd'hui. Même ces buffles tristes et ruisselants de l'eau des marécages, même ces pâles filles au front verdâtre et aux yeux de fantôme, que nos peintres reproduisent comme des curiosités mélancoliques, attestent la vie obstinée et la beauté indomptable de ces régions à la fois maudites et bénies.

Je vois deux personnages sur la route de Sinigaglia, un soir d'automne, tous deux à cheval. Ce que je vais dire est de l'histoire ; et ceux qui ne l'ont pas lue ne manqueront pas de crier au roman et à la fiction. Mais c'est de l'histoire, et de la plus littéralement vraie, je le répète aux ignorants. L'un, vêtu d'un très-simple costume, porte une gonelle grise ; ses traits sont redoutables et accentués, d'une harmonie solide et presque gigantesque ; le nez est robuste, la courbe de ce nez vigoureuse, la double lèvre forte et en saillie, le menton posé carrément ; le front est vaste, noueux, compacte ; tout l'ensemble est puissant. Si vous avez vu ce buste au Musée du roi à Berlin, buste exécuté en bois peint par un sculpteur italien de l'époque, vous ne l'avez pas oublié. C'est Machiavel. Il écoute, il baisse la tête et vous pouvez bien croire qu'il réfléchit ; car il est auprès de César Borgia qui chevauche à sa droite. Regardez cette

tête voisine de celle de Machiavel, fine, grave, pensive, réservée ; une tête richement et « sombrement » ombragée d'une plume rouge qui tombe sur sa toque noire. Raphaël a peint cet homme-là, qui a réussi en presque toutes choses et qui est aussi un héros de l'histoire. O le monstre ! et le beau monstre ! front de marbre, grand œil noir fixe ; un ébène mat qui n'a pas de rayons, deux sourcils fins comme deux traits de pinceau, l'immobilité d'un sourire qui glace; celui de Méduse assouvie. C'est Borgia.

De ces deux hommes, Machiavel est l'écolier, Borgia est le maître, il enseigne. Machiavel, près de César, ne fait pas grande figure ; la seigneurie de Florence, comme vous pouvez le lire dans ses Lettres et ses Ambassades, le paye pauvrement. Il est poëte et diplomate; courtisan populaire, c'est le plus difficile des métiers; et avec son âme haute, énergique, dédaigneuse, avec son esprit souple, lumineux, compréhensif, profond, il souffre beaucoup. A mesure que le triomphateur des Romagnes et le destructeur de la dernière hydre féodale commet ses abominations, Machiavel les compte, les recompte, les commente et les médite ; il les écrira plus tard. Admirable supériorité de l'intelligence ! Par cela seul qu'il tient le froid registre de ces infamies, il est utile ; comme il les analyse et les raisonne, il est excellent ; comme, sans les blâmer, il les met dans leur vrai jour, il accomplit une œuvre immortelle ; œuvre de vérité, cela suffit. D'ailleurs n'ayant pas charge d'âmes, étant diplomate, non moraliste ; il n'a pas plus de haine pour Borgia qu'un naturaliste pour la vipère. Il manipule les poisons et s'inocule les virus, expérimentateur courageux, studieux, plein de dégoût. L'avenir s'y trompera et croira qu'il conseille ce qu'il étudie.

Il deviendra l'évangéliste et l'excellent grand-père de tous ceux qui croient seulement au succès. L'héroïsme? Il le loue et l'aime, mais quand l'héroïsme réussit. La probité? Elle lui plaît fort, pourvu qu'elle ne meure pas de faim. Toutes actions lui sont moralement indifférentes; il les juge par le succès, par le degré d'habileté qu'elles attestent, par le produit qu'elles rapportent. Il ouvre l'arène du monde et vous dit : « Prenez l'épée, prenez le masque, prenez le filet; soyez adroit, soyez infatigable; voici les lions, voici les tigres, plus loin les singes, ailleurs les renards. La conscience n'a rien à voir ici. Dieu est absent. Vous irez à la messe si la chose vous duit; mais cette affaire se traitera séparément. Quant à la science du succès, apprenez-en le mécanisme et le détail : Rompez, avancez, faites une feinte, retirez-vous, posez le pied en avant, prenez garde à la bête; frappez au défaut de l'épaule, ne vous trompez pas. Égorgez surtout la brebis, prenez sa peau, enveloppez-vous-en bien; voici par quels mouvements, par quelles passes vous serez sûr du résultat : Ayez pour vous la dent du tigre, la griffe du macaque, la serre du vautour. Votre première qualité c'est le sang-froid ; votre seconde qualité, la prudence; votre suprême vertu, la parfaite cruauté. Un joueur d'échecs s'émeut-il? L'homme qui se bat en duel va-t-il se livrer à la poésie, rêver, méditer, hésiter, attendre, avoir des scrupules? Soyez donc résolument *mauvais!* Si vous voulez être moine, saint et parfait, allez ailleurs; si vous voulez réussir, soyez le contraire d'un saint. Le plus beau moyen de réussir, apprenez-le, — ce sera d'être à la fois un saint et un coquin. «

Et Machiavel, sur cette donnée, a créé son personnage sublime : l'hypocrite religieux; non pas un demi-

laïque, comme le héros de Molière ; mais un moine complet, *Frère Timothée* (*Fra Timoteo*), moins nuancé, moins délicat, moins social, un Tartufe colossal, italien et du moyen âge ; — symbole et monument aujourd'hui; car, l'Italie s'étant définitivement assimilée à l'avenir et à l'Europe, tout le moyen âge italien recule dans les dernières ombres de l'histoire.

III

LES MÉMOIRES DE BENVENUTO CELLINI.

I

Vous êtes-vous avisé de lire, de parcourir, d'ouvrir tant seulement les *Asolani* de Bembo? Ce livre était la merveille du XVIe siècle et la joie de l'Italie. On y trouvait toutes les jolies subdivisions, définitions, subtilités, combinaisons et arguties de l'amour chevaleresque et platonique. Les bibliophiles en connaissent des éditions fort nombreuses. Les *Asolani*, pendant cinquante années, furent entre les mains de tous les gens de cour. Oh! comme seigneurs et nobles dames s'extasiaient sur cet ouvrage à la mode! Que de doctes et suaves commentaires sur ce beau style, sur ces paroles melliflues, sur ces périodes cadencées, sur ces nuances délicates, sur cette application du casuistisme à la galanterie, et des catégories d'Aristote aux amoureuses folies! Bembo, dont la figure était grave, la barbe belle et le parler virgilien; Bembo, qui faisait si proprement les petits vers obscènes, fut cardinal, ambassadeur, diplomate, idolâtré par ses contemporains, aimé de Lucrèce Borgia; — fort oublié maintenant : le Bernis de son siècle.

Ce que toute cette gloire est devenue, c'est pitié d'y songer. Où cette grande vogue a-t-elle été s'éteindre; dans quelques biographies poudreuses; dans quelques bibliothèques, ossuaires des livres morts; dans quelques souvenirs de littérateurs; dans quelques annales chronologiques : cette idée fait peine, en vérité. Voilà ce qui s'appelle la vogue; et c'est là le peu que vaut la mode, avec ses couronnes triomphales et ses clameurs!

Il advint un jour que Bembo, qui n'était pas encore cardinal, mais qui brillait comme savant, comme poëte, comme successeur et sacristain de Virgile, comme homme d'État et comme chef d'école; Bembo, très-arrogant et très-fat à tous ces titres, admit en sa présence un assez pauvre garçon, tout aussi fier que lui, mais d'une autre fierté, et qui n'avait ni sou ni maille, comme on disait alors. Cet homme était un jeune orfèvre; né à Florence, rude et illettré, fils d'un pauvre musicien, et qui passait pour exécuter fort agréablement les bijoux et les ciselures dont on le chargeait. Or, messer Bembo, qui, étant bien sûr de son immortalité comme nous sommes tous certains de la nôtre, quand une douzaine de voix nous l'ont promise, voulait faire frapper sa médaille empreinte de son effigie. L'orfévre, appelé par le poëte grand seigneur, sort de sa boutique et pénètre dans la villa voluptueuse où le Bembo commente l'amour en attendant la barrette. Voyez donc d'une part ce prêtre dans sa splendeur, au milieu de ses velours, de ses soies, de ses tapis, de ses miroirs de Venise, de ses fleurs embaumées, de ses fontaines jaillissant dans le marbre; et d'une autre le ciseleur à l'air spadassin, le poing sur la hanche, la dague au côté, la moustache frisée, le pourpoint de belle étoffe, mais déjà sali, répondant en patois de Florence aux interpellations

romaines de monseigneur, et conservant à la fois le ton de respect dû à ce double suzerain du Vatican et du Parnasse, et cette fierté presque farouche commune à tous les artistes de son temps? Monseigneur, qui veut léguer au monde son portrait en bronze bien ressemblant, caresse et flatte l'orfévre-sculpteur. Le sculpteur, plein de vénération pour un homme de génie, se met à l'ouvrage; il est convenu que l'effigie du Bembo occupera l'un des côtés de la médaille, et que le cheval Pégase en occupera le revers. Belle et curieuse entrevue! Qu'il soit permis à la postérité d'en rire, à elle qui juge les deux hommes!

Ce ciseleur était Benvenuto Cellini; nom glorieux maintenant, nom splendide autant que l'autre nom est oublié. Il n'avait alors qu'une seule gloire bien avérée, celle de mauvais sujet. Son poignard avait entaillé autant de corps vivants que son burin de morceaux de cuivre, d'argent et d'or; la liste de ses ennemis morts ou blessés était formidable. Il allait devant lui, frappant à tort et à travers, voyageant d'une principauté à l'autre, se livrant au hasard, vendant cher ses ouvrages, en dépensant le produit pour satisfaire sa fantaisie mobile, les faisant attendre longtemps et quelquefois payer à coups de dague; peu régulier dans sa vie; se querellant avec les seigneurs, narguant les cardinaux et bravant le pape.

Mais que vous auriez bien étonné monseigneur Bembo, *ch'era grandissimo nelle sue lettere e nella poesia in superlativo grado*, « qui était le plus grand des hommes dans sa littérature (*sa littérature*, entendez-vous, cette littérature qui lui appartenait), et dans *sa* poésie (dit notre orfévre), » si vous lui eussiez annoncé que l'artisan auquel il commandait si fièrement sa médaille avec un beau cheval Pégase sur le revers, serait comme écrivain

plus célèbre que lui ! Imaginez le dédain avec lequel ce chef littéraire, d'un temps littéraire, aurait accueilli des paroles semblables à celles-ci :

« L'espèce d'animal demi-sauvage et d'artiste brutal « que tu viens de voir, et dont l'habileté manuelle t'a « surpris, cet homme qui ne sait que tailler du cuivre et « le fondre, écrira un seul livre, un seul, qui laissera « une trace plus profonde que tes *capitoli, discorsi, dia-* « *logues, histoires* et *sonnets!* Cet homme écrira sans « règle, sans plan, sans art; et ses pages seront lues, « quand les tiennes seront oubliées et englouties. Son « idiome sera l'idiome trivial des carrefours de son pays. « Ses fleurs de rhétorique, il les recueillera dans le « vieux Marché de Florence. Sa pensée sera nue, rapide, « burlesque, souple, pittoresque, hardie, et sa parole « sera comme sa pensée. En le lisant, on apprendra ce « qu'il était et quel était son siècle. En te lisant, si quel- « qu'un te lit, on ne saura rien, si ce n'est le vain arti- « fice avec lequel tu réussissais (patience miraculeuse !) « à tisser des mots, tracer des métaphores et agencer « des syllabes. En toi l'on ne trouvera qu'un reflet pâle « des colléges, une ombre pâle de l'ombre projetée au « loin par Platon, les Provençaux et Pétrarque. En lui on « verra le miroir net et fidèle, ardent et lumineux, d'un « temps de création, de fécondité, d'orage. Le récit de « sa vie turbulente, de sa vie qui n'est qu'un point dans « l'espace, un grain de sable dans la carrière poudreuse « et folle du XVIe siècle, conservera l'échantillon unique, « le spécimen admirable de toute l'existence artiste, « telle que le moyen âge et le catholicisme l'ont faite. « Toi, homme d'école, écrivain maniéré, imitateur des « imitateurs, tu n'as point d'avenir. Le sien est assuré. « Il sera plus qu'un modèle, il sera type. »

Eh bien! tout cela est arrivé. J'en suis ravi, par amour pour le génie naïf, autant que par horreur pour les gloires de coterie. On ne pense plus à Bembo. Depuis le moment où les Mémoires de Cellini, ensevelis deux siècles dans les cartons de la Bibliothèque Laurentienne à Florence, ont surgi de ce tombeau, pas un homme ami de l'art, pas un homme de génie et de goût qui ne les ait lus, relus, commentés avec délices. En vérité il y a justice, et le temps est un bon vengeur. Les littérateurs contemporains de Cellini, où sont-ils? De tous les chefs-d'œuvre d'Annibal Caro, de Ruccellaï, d'Alamanni, que reste-t-il? Peu de chose : quelques vers didactiques bien faits, de la poésie rectiligne, froide et morte, si ce mot *poésie* peut être ainsi profané. Tout cela ne compte pour presque rien dans l'histoire de l'intelligence. Mais le récit de l'orfévre, le livre populaire que Cellini, le ciseau à la main, déjà sur le retour, et las de donner des coups de poignard et d'en recevoir, dictait dans l'atelier à son jeune élève; ce livre est le seul monument littéraire qui représente aujourd'hui l'Italie du XVI[e] siècle. Ne croyez pas que l'individualité de l'ouvrage, que cet égoïsme fanfaron en constituent l'intérêt et le mérite; d'autres, à la même époque, ont parlé arrogamment d'eux-mêmes et raconté leur vie. Mais chez Cellini c'est la forte voix du peuple-artiste sous Léon X et Clément VII, qui retentit jusqu'à vous; pleine d'émotion, de superstition, d'audace, d'inquiétude; toute vibrante et accentuée, toute passionnée pour les aventures, pour la guerre, la gloire, le hasard, la foi catholique, les belles fêtes, les beaux habits, les nobles cérémonies, les grands coups d'épée, les marbres et l'airain sculptés, les monuments anciens, les peintures savantes, les capricieuses imaginations; toute amoureuse de la témérité, de la

force morale et de la beauté physique! Oh! quel idiome vivant et quelles vigoureuses touches! C'est plaisir de retrouver ici Florence, Rome, Venise, Naples, Paris, avec leur mouvement de peuple, de femmes, d'artistes et de prêtres, tels qu'ils étaient tous vers 1510! Tel l'orfévre parlait dans sa boutique, tel il vous parle encore. Son accent même est dans son style. Et quelle éloquence! quelle vivacité capricieuse! que de bons portraits! quelle forfanterie romanesque digne de l'Arétin, de ses maîtresses et de ses compagnons! Que cette parole vulgaire est vivace, vraie dans ses caricatures, souple dans ses replis, ardente, ingénue, bondissante! Surtout quelle révélation d'un temps et d'une société disparus que ce journal d'une vie aux mille facettes, vie errante, incertaine, ondoyante comme l'arabesque, qui fait courir ses rameaux et ses faunes, ses longs bouquets et ses girandoles, ses monstres et ses nymphes riantes le long d'un trumeau du XVIe siècle!

On admirait religieusement et traditionnellement beaucoup de livres insignifiants ou stupides, quand les Mémoires de Cellini, mort depuis deux siècles, n'étaient pas connus. Ils reposaient en manuscrit dans quelques bibliothèques. Les honneurs de l'impression étaient réservés à d'autres chefs-d'œuvre. Chaque mauvais auteur avait son règne, sa période éclatante, son tour d'adoration; en France, Gombault, Pradon et Scudéry; Daniel et Shadwell en Angleterre. On s'était pâmé sur un sonnet de Benserade; extasié sur une épode de Cowley. La muse glaciale d'Algarotti, les poésies germaniques-françaises des écrivains de Frédéric II trouvèrent aussi leur tour. Personne, au milieu de tous ces engouements, n'avait encore songé à tirer de ses limbes, à faire vivre par l'impression *la vita di Benvenuto Cellini*, *scritta*

da lui medesimo, qui restait à Naples, Rome et Florence, manuscrite et ignorée.

Un docteur, André Cocchi, eut ce mérite, en 1760. Par ses soins, le manuscrit de Benvenuto fut imprimé à Naples, sous la fausse indication de Cologne ; c'est, par parenthèse, une très-mauvaise édition, dont je vous conseille de vous défier ; pleine de fautes, qui ajoutent encore à l'obscurité d'un texte difficile et joignent des barbarismes aux idiotismes florentins. Ensuite M. Cocchi a fait une préface si peu spirituelle, une si timide apologie de l'orfévre, une justification si gauche de son auteur, qu'il faut plaindre ce pauvre Cellini tombé en de telles mains. Cocchi demande humblement pardon pour l'orfévre, pour le mauvais exemple de ses Mémoires (*rio esempio*), pour ses vanteries, ses mensonges, ses manières âpres (*maniere aspre*), pour la grossièreté de ses périodes, l'incorrection de ses pensées, la licence de ses peintures, le style humble et traînant de ses phrases (*stilo umilissimo e rimesso*). C'était une vraie préface de docteur, pédante, froide et pâle. Mais l'attention publique était éveillée. Bientôt Baretti, homme singulier qui avait longtemps vécu en Angleterre, le premier qui jeta dans les intelligences italiennes le goût septentrional, s'empara de Cellini, le commenta, fit ressortir toute la beauté, toute la valeur de son œuvre, et se déchaîna contre la froideur et la faiblesse du « préfacier », contre sa dissertation sans saveur (*cosa insulsa e melensa*), contre le mauvais génie, *qui lui fait enchaîner au corps vivant de Cellini le cadavre de sa préface*. Baretti est un écrivain peu connu, parce que l'histoire littéraire n'est écrite dans aucun pays de l'Europe : éloquent, habile, philologue profond, il a, chose merveilleuse, fait de la critique en style pittoresque.

Sa *Frusta Letteraria*, par *Aristarcho Scannabue* (Aristarque Chasse-bœufs), s'élève pour la vivacité de l'élocution, l'énergie de la pensée, la variété des connaissances, et même pour la solidité des jugements, tout au moins au niveau des *Essais critiques* de Steele et de Johnson, bien au-dessus de l'*Année littéraire* de Fréron et des *Dissertations* de La Harpe. Mais la critique vit si peu de temps! Baretti est oublié ; on ne le lit plus aujourd'hui : la verve féconde, comique, souvent éloquente de son langage, et la bizarrerie dramatique de sa destinée semblaient mériter une exception en sa faveur. Il se servait de la dague, au XVIIIe siècle, à peu près aussi bien que Cellini au XVIe; les journaux anglais ont conservé un plaidoyer fort éloquent dont il fut obligé d'appuyer un de ses coups de poignard, donné à Londres, vers 1770; — car Baretti aussi donnait, avec les coups de plume, des coups de poignards.

Quoi qu'il en soit, si l'on veut trouver une parfaite appréciation de Cellini et de ses Mémoires, il faut recourir à cette *Frusta Letteraria* oubliée, et qui ne mérite pas de l'être : non-seulement c'est une bonne critique, mais un portrait fort exact du ciseleur de Florence.

« Entre nos livres italiens, dit Baretti, le plus amusant « à lire c'est la *Vie de Benvenuto Cellini*, écrite par lui-« même, dans le pur et pittoresque idiome de la plèbe « florentine. Cet homme, si habile et si justement célè-« bre dans les arts du dessin, adorateur ardent du beau « dans la littérature et la poésie, mais sans autres études, « sans autres connaissances littéraires que ce goût natu-« rel et vivace que la nature donne aux Toscans, s'est « plu à se peindre dans ses Mémoires, tel qu'il se sen-« tait, ardent comme un grenadier français, vindicatif « comme une vipère, tout hérissé de superstitions, de

« bizarreries et de caprices, peu susceptible de ten-
« dresse, mais sachant se montrer aimable dans un petit
« cercle d'amis; lascif et chaste; un peu traître et se
« croyant loyal; fanfaron sans vouloir se vanter; envieux
« et malin au fond; généreux et noble par accès; avec
« un bon grain de folie dans le cerveau et la profonde
« conviction d'une prudence et d'une sagesse admirables;
« tel est le caractère que l'impétueux Cellini développe,
« dont il fait la complète analyse, sans penser qu'il puisse
« nous inspirer mauvaise opinion de lui-même; très-per-
« suadé d'ailleurs qu'il fait le portrait d'un héros. On est
« charmé de cette peinture, tracée par une fantaisie ar-
« dente et rapide; on s'arrête surpris devant ce miroir
« fidèle et naïf. Il semble qu'on soit en face d'un de ces
« beaux monstres, armés de cornes formidables et de
« défenses meurtrières, et dont les ébats, les caprices,
« les fureurs sont pour nous un spectacle qui nous inté-
« resse sans pouvoir jamais nous atteindre.

« Ajoutez à ce plaisir tout dramatique celui de retrou-
« ver les noms, les portraits, le souvenir, les actions
« caractéristiques des hommes les plus célèbres alors
« dans les cours de Rome, de Paris, de Florence; papes,
« rois, artistes : le connétable de Bourbon, la duchesse
« d'Étampes, François Ier, non tels qu'ils nous apparais-
« sent à travers la superficielle gravité des histoires,
« vagues, sans couleur et sans réalité; mais vivants, mais
« tels qu'ils se montrèrent à leurs familiers et à leurs
« intimes. Je recommande donc ce beau livre, ce livre
« unique à quiconque veut étudier la nature humaine et
« l'histoire humaine. » (*Frusta Letteraria*, n° VIII.)

II

Ceux qui ont de l'enthousiasme pour Cellini et ses *Mémoires* n'ont pas tort, selon nous. Oui, c'est là une œuvre naïve, un de ces livres qui ont reçu toute l'empreinte d'une âme violente, d'un esprit fougueux, d'une éducation qui s'est faite seule, d'une connaissance du monde achetée par la grande reine de tous les savoirs, l'expérience. C'est un livre presque unique. On y reconnaît le sauvage, le dévot, l'Italien, le Gascon, le fanfaron, le spadassin, le poëte, surtout l'artiste. Mais les aspects de l'âme humaine et de la société sont infinis et innombrables. Cellini nous révèle une des plus intéressantes perspectives qu'on puisse découvrir : — le seizième siècle, l'Italie, l'atelier de Michel-Ange, les festins de Côme de Médicis, François Ier dans son cabinet, Mme d'Étampes dans son boudoir, Clément XIV dans la tour Saint-Ange, les cardinaux près de leurs maîtresses, et les auberges sur la route de Naples, et les amours et les querelles, et les *humeurs* diverses de Paris en 1525. Certes, peu de panoramas ont plus de magie ; et pour nous montrer toutes ces décorations, tous ces personnages, quel meilleur *cicerone* que cette espèce d'enfant capricieux, gâté, impressionnable, fécond en boutades hardies, en bonnes caricatures et en vives descriptions ; — Cellini !

Le prestige attaché aux *Mémoires de Cellini* tient sans doute à sa verve de style, à sa position, à sa franchise, mais surtout au genre en lui-même. Rien de plus amusant qu'une bibliothèque de ces biographies personnelles; non pas de celles qu'on accommode proprement

aujourd'hui pour les cabinets de lecture, en réunissant des lambeaux d'anecdotes et des fragments de souvenirs; mais de ces excellents et admirables mémoires, bien égoïstes, dont les auteurs, comme dirait un psychologue, trempent leur plume dans l'intimité du *moi*, se courroucent, s'indignent, se vengent, s'exaltent, se passionnent, se justifient, prennent leurs coudées franches, et laissent voir à nu les faiblesses de l'humanité. Qu'avons-nous besoin de mémoires parés et fardés, des explications et des dires de M. de Marmontel et de Mme de Genlis, ou des mémoires louvoyants de nos hommes politiques, écrits bavards, prétentieux et chatoyants d'une fausse et orgueilleuse modestie? Donnez-moi ce bon Harz, chevalier allemand du quinzième siècle, qui raconte ingénument les services de Panurge qu'il rendait à son noble maître, seigneur suzerain, prince de l'Empire, escroc fieffé : qu'il nous dise ses courses à travers l'Allemagne, pour vivre aux dépens d'autrui, et comment il dupait le bourgeois ou arrachait des *rixdales* à l'usurier juif. Donnez-moi, si vous voulez, l'égoïsme satisfait et carré de Michel Montaigne, ou l'insanité éloquente de messire Hiéronyme Cardan, qui, dans ses Mémoires, nous révèle tant d'étranges secrets d'alchimie et de magie, sans compter ses petits secrets libidineux!

Laissez parler les fous; ils nous en apprennent beaucoup plus que les sages. Par exemple, M. de Forbin, l'amiral japonais sous Louis XIV, ou M. Trelawney, le pirate oriental au XIXe siècle ; grands tueurs d'hommes, il faut le croire, et qui se vantent un peu sans doute ; mais leur mensonge est trop caractéristique pour ne pas avoir son prix. J'aime même beaucoup ce respectable M. de Casanova et ses douze ou quinze volumes de filouteries

et de vagabondes amours, dont il faut assurément rabattre les deux tiers. A mon gré, ce sont là de précieux instructeurs; et qu'ils soient hermétiquement renfermés dans leur individualité, — d'un esprit étroit, d'une conduite équivoque, d'une âme légère; qu'ils aient une très-fausse idée du vice et de la vertu,—tout cela ne fera pas de mal, pourvu qu'ils conservent ce culte consciencieux d'eux-mêmes, ce respect pour leurs personnes, qui leur font adorer leurs vices et les peindre comme on peint ce qu'on aime. Les Mémoires de Saint-Simon vaudraient-ils ce qu'ils valent, si cet homme, avec sa plume tour à tour digne de Tacite, de Shakspeare et de La-bruyère, n'était pas un peu fat, excessif — et dévoré du désir de faire vivre à jamais sa miraculeuse pénétration? Dieu sait s'il a réussi dans son projet, et si la caustique empreinte de ses jugements, tout ardents de personnalité blessée, a laissé dans l'histoire une trace qui doive s'effacer !

Il y a un autre grand homme, patriarche de toute une littérature, et qui a manqué ses Mémoires, faute d'un vice : c'est Gœthe.

Vous ne trouverez rien qui ressemble à l'égoïsme dans cette biographie personnelle que Gœthe a intitulée : *Dichtung und Warheit* (Poésie et Vérité). Vous voudriez savoir quels étaient le nom, la profession, la taille, le profil, la chevelure, l'esprit, l'âge de cette belle Lili, à peine indiquée par l'auteur, et pour laquelle il aurait abandonné, sans un regret, toutes les décorations et tous les ordres, si elle eût voulu s'embarquer avec Gœthe et se réfugier dans les bois de l'Amérique. Il ne nous apprend rien de tout cela. Le génie du poëte a trop de portée pour abaisser longtemps son regard sur lui-même et sur ce qui l'intéresse. Il s'oublie; il plane; et les

objets terrestres, les détails vulgaires échappent à son coup d'œil.

Si l'on descend jusqu'à l'extrémité opposée de l'échelle intellectuelle, on y verra des écrivains parfaitement niais, Dangeau en France, Pepys en Angleterre, Burckhardt en Italie. Ceux-là n'ont pas de style, de couleur, de pensée, de facilité; ils n'ont rien qu'un instinct d'espionnage social, servi par un égoïsme toujours éveillé. Le *moi* fait le mérite de leurs journaux. Quand le roi a donné le bougeoir, quand le pape a fait souper ces dames au Vatican, lorsque Charles II a ramassé l'éventail d'une actrice, MM. Pepys, Dangeau et Burckhardt n'étaient-ils pas présents? Ils prennent note de ce qu'ils ont vu, parce qu'ils l'ont vu. Toutes les bribes et les recoupes de l'histoire sont recueillies par ces écouteurs aux portes. Ils ne laissent pas se perdre un seul des petits détails honorés de leur présence. C'est à cela que l'égoïsme est bon. Joignez à cette belle qualité le génie, l'esprit, l'habileté, le style, l'art; vous aurez le cardinal de Retz, Rousseau, Mme Roland, notre Cellini, ou même Montaigne, dont les *Essais* ne sont guère que des fragments de mémoires égoïstes et ébauchés. Vous aurez les plus instructifs et les plus amusants des livres que nos vastes bibliothèques renferment. On est, en général, bien loin de connaître toutes les richesses que l'on possède en ce genre : je citerai seulement, parmi les mémoires négligés, ceux de *Forbin* le pirate, de *Gibbon* l'historien, de *Holberg* l'auteur danois (qui contiennent des détails précieux sur la France du Régent), du Vénitien *Gozzi*, qui a mené une vie si aventureuse; de *Bubb Doddington*, l'intrigant politique, habitué à écrire et noter exactement toutes ses bassesses de chaque jour, y comprises les sommes que les différents partis lui font toucher;

de *Colley-Cibber* l'acteur; enfin, pour la connaissance de l'existence sociale dans une partie des Indes, les *Mémoires d'une Famille malaye;* la vie patriarcale, l'esprit d'héroïsme, celui d'assassinat, s'y confondent avec un effet dramatique dont nos romanciers les plus féroces seraient jaloux.

Parmi ces révélations, les unes font connaître l'homme lui-même, ses mouvements secrets, ses passions, ses vices; les autres font connaître une époque. Dans les Mémoires de Cellini, de Rousseau, de Retz, ces deux avantages sont réunis. Cellini offre la peinture historique de toute la marche des arts en Italie, depuis 1500 jusqu'à 1550. Il nous a conservé une langue perdue, l'idiome usité à Florence parmi le peuple, langue dont l'expressive originalité, s'affaiblissant peu à peu, a préparé l'idiome élégant, reconnu pour modèle par les puristes. Puis, l'âme de Cellini est un type d'âme-artiste; elle se fâche, s'enthousiasme et se lamente; elle s'élance toujours vers les belles choses (*le belle cose*), ou se courrouce contre les brutes (*bestiaccie*) qui sont sur sa route. Ce n'est pas assez d'être ardente, mobile et facile à ébranler; elle est très-personnelle, cette âme, et très-vindicative. Elle veut narrer les belles œuvres qu'elle a faites, et les tours infâmes qu'on lui a joués. Elle veut couler son image en bronze, comme le fondeur et le sculpteur perpétuent les images des corps. Prenez bien garde de ne pas offenser Cellini! après vous avoir lardé de sa bonne dague, il clouera votre nom au sien propre : c'est, je vous jure, une triste immortalité que celle du pilori éternel, auquel un vindicatif plein de génie vous condamne. Voyez celle de Baccio Bandinelli, dans les Mémoires du ciseleur, ou celle de l'égoïste Grimm, dans *les Confessions* de Jean-Jacques.

Un livre est d'autant plus difficile à traduire que le langage, les idées de l'auteur et les mœurs au milieu desquelles il a vécu sont plus éloignés des nôtres. Or, le siècle de Cellini et notre époque, son idiome et le nôtre, ses idées et nos idées occupe les deux pôles contraires. Le lucre est pour nous ce que l'art était pour les Italiens de Léon X. L'élégance de notre langage a horreur de toutes ces teintes vives qui font le charme du style de Cellini : les mots ne sonnent pas de même à ses oreilles et aux nôtres; le sens a tellement changé, que l'on s'expose, si l'on essaye une traduction littérale, à dire le contraire de ce que l'auteur a voulu dire.

Est-il question de vertu, de valeur, d'homme vaillant, dans la prose de Benvenuto? C'est d'art, de talent, d'homme habile, que le ciseleur prétend vous entretenir. Il vous introduit, par exemple, dans une orgie belle et bizarre; Jules Romain et Michel-Ange de Sienne y assistent avec lui; les murs sont tapissés de jasmin en fleurs; le vin grec étincelle dans les grands verres de cristal; chacun boit à sa maîtresse présente ou à sa *corneille*, selon l'argot de ces messieurs; tous ils avaient amené leur *corneille*, et celle de Cellini était, faut-il le dire, un jeune garçon, le bel Espagnol Diégo, vêtu en femme, qu'il présente sous ce costume *alla virtuosa compania*, à la vertueuse compagnie. Assurément Cellini ne voyait pas dans cette débauche, dont certains détails sont fort équivoques, un acte signalé de vertu; mais pour lui, comme pour tout son siècle, la *virtù* c'est l'art, le *virtuoso* c'est l'homme doué d'un instinct d'imitation, d'un penchant pour la beauté, d'une organisation impressible et créatrice. Dès la première phrase des Mémoires le sens de cette expression particulière à l'Italie moderne est indiqué par l'artiste : *Tutti gli uomini d'ogni sorta*

che hanno fatto qualche cosa che sia virtuosa o sia veramente che la virtù somigli, dovriano essendo veritieri e dabbene di lor propria mano descrivere la lorovita. «Tous les hommes, dans quelque condition qu'ils soient, s'ils ont fait des choses vertueuses ou qui ressemblent à la vertu, devraient, pourvu qu'ils soient honnêtes et vrais, les écrire de leur propre main. »

Cette phrase prouve la sagacité de Cellini; il voit bien que le sens populaire donné par lui au mot *vertu* n'est pas le sens originel et véritable ; il ajoute : *o sia che la virtù somigli*, « ou qui ressemble à la vertu. » Le beau, dans les arts d'imitation, a quelque chose d'assez élevé, d'assez grand, d'assez pur, pour ressembler à la vertu, sans être la vertu même. Qu'on y songe bien : cette confusion du beau dans les arts et de la beauté morale explique l'énigme historique de l'Italie moderne. Elle explique à la fois, la merveilleuse efflorescence des arts, et les vices nés d'une adoration exclusive de la beauté physique;—vices dont la Grèce artiste n'était pas exempte et que Cellini semble avoir partagés.

C'est ainsi que les mots sont témoins des siècles, et que la philologie, considérée ordinairement comme une frivole et stérile analyse, devient une science vraiment féconde et pittoresque. Il serait facile de citer beaucoup d'autres exemples non moins caractéristiques. *Baccio Bandinelli*, le rival du ciseleur, *solennissimo bugiardone*, « menteur solennel, » lâche sans vergogne, n'en est pas moins dans le texte *un valent' uomo*. Un homme *vaillant*? Non certes, mais un sculpteur habile. Nous avons vu *l'art* se transformer en vertu; le *talent* s'assimile au courage. Cellini trace le portrait de ce Michel-Ange de Sienne, que nous avons nommé plus haut. *Era*, dit le ciseleur florentin, *il piu piacevole e il piu carnale che*

mai si cognoscesse al mondo. « C'était l'homme le plus agréable et le plus *charnel* que l'on ait pu voir dans ce monde. » Cellini veut-il faire entendre que cet artiste était livré à ses plaisirs sensuels, et peu délicat dans leur choix? Nullement; si vous consultez *la Crusca*, vous verrez que ce mot *carnale* (charnel) *significa anche umano, cortese, amorevole;* signifie aussi *humain, courtois, aimable.* Ces affections toutes morales, que nous regardons comme inhérentes à l'âme, ne sont plus pour l'Italien du XVIe siècle que des instincts physiques.

Génie étrange d'une société toute sensuelle, idéalisant la beauté physique, matérialisant les idées morales, et transformant en sublimes créations, en *vertus*, ses voluptés et ses penchants!



IV

VENISE AU XVIIIe SIÈCLE.

Étudier le XVIIIe siècle, auquel nous ressemblons si peu, c'est un vif plaisir pour les esprits philosophiques, pour les intelligences passionnées et les âmes méditatives.

La seconde moitié surtout de cette époque mystérieuse et féconde est d'un irrésistible attrait. Ce n'est pas de la France qu'il s'agit alors, mais du monde ; — ni du monde matériel, mais du monde moral ; ni d'une institution qui s'écroule ou d'une religion qui se transforme, mais de l'ensemble des destinées humaines. C'est un nouveau « tour de roue », comme dit Montaigne. Une impulsion inattendue est donnée à la civilisation prête à changer de voie et à s'agrandir. Depuis 1750 tout est ardeur, mouvement, utopie, espoir, désir, violence, lutte, folie, excès, fureur ; l'homme qui n'osait rien ose tout et ne recule devant rien. Les forces les plus secrètes de la nature sont interrogées. Volta et Franklin, avec Galvani et Priestley, manipulent l'électricité ; l'Australie apparaît, la Tasmanie se découvre, Cook fait le tour du monde. La soif du renouveau dévore tous les esprits. Les

durs puritains des États-Unis la partagent; ils se battent en braves pour leur fière indépendance. L'Angleterre, vaincue sur ce point, ne perd pas courage et poursuit sa destinée politique. Le foyer intellectuel que possède la France s'embrase encore et étincelle en se couvrant de fumée. L'atelier des richesses et du pouvoir, dont la Grande-Bretagne est maîtresse, continue son travail. Qui demanderait à une telle époque la calme douceur d'une bénigne vertu? Assurément elle n'est pas sage; elle est pleine de fautes. L'ivresse a envahi toutes les âmes; les rois eux-mêmes en sont pénétrés. Joseph II travaille à l'œuvre générale en philosophe imprudent, Frédéric II en habile philosophe. Catherine de Russie marche dans la même voie. Reprochez à ce siècle, si vous voulez, ses erreurs, ses fausses vertus, son érotisme mal dirigé; la liberté mal cherchée et mal comprise; l'homme réhabilité par un fanatisme nouveau; toutes les bornes dépassées ou déplacées; la sensualité portée dans l'esthétique; l'idylle mêlée à la débauche; la crudité des mots et des peintures unie à une sentimentalité lamentable; la rouerie des mœurs annonçant la rouerie politique; l'Espagne tombée dans l'extrême ignorance; l'Italie dans une profonde apathie; l'Allemagne endormie; l'Angleterre livrée à des iniquités criantes! Aucun de ces reproches n'effacera le caractère propre de cet actif et magnifique XVIIIe siècle. Il élargit le monde social et le monde physique; il complète la carte du globe; les cadres se brisent, l'humanité se fraye violemment un passage; la force de l'expansion se fait sentir aux dernières limites des nations civilisées et aux plus timides natures. On voit le doux Bernardin de Saint-Pierre et le modeste Anquetil-Duperron prendre le bâton du pèlerin, et, la bourse vide, le cœur enflammé d'espoir, l'esprit illuminé de

splendeurs futures, s'acheminer à pied, l'un pour fonder des républiques sur les bords du Volga, l'autre pour reconquérir la science et l'idiome de Zoroastre; une troisième âme naïve, Forster, Allemand, s'embarque sur le navire du capitaine Cook, dont il sera le Plutarque. De la richesse et même d'une certaine considération morale, d'une certaine gravité solennelle personne n'a cure. Le libertin borgne et le cynique démocrate Jean Wilkes s'assied aux meilleures tables parisiennes, entre Mirabeau et Sterne; Diderot peut laisser tomber sur ses souliers mal cirés des bas de laine attachés négligemment; le salon de la princesse d'Henin ne lui sera point fermé pour cela. Benjamin Franklin devra à sa rustique chaussure et à sa chevelure naturelle une bonne partie de son succès. Vive l'aventure! L'ancienne étiquette et le vieil artifice ont accompli leur œuvre. Aventuriers, Mesmer, Cagliostro, Casanova, accourez! vous êtes les bienvenus. C'est Dorat dans son brillant costume qui est arriéré; ce n'est pas Jean-Jacques avec son habit marron et sa grande canne. Le vieux bonnet de soie du mélancolique poëte Cowper n'effarouche point ses admirateurs. Que le poëte-paysan Burns enfonce dans le sillon le soc de sa charrue, on l'en estimera davantage. Enfin le XVIIIe siècle a sa nouvelle « folie de la croix ». Il veut bien pardonner à l'auteur de *Figaro* ses hardiesses, ses impertinences et ses obscénités, mais non ce désir effréné de s'enrichir qui semble à tous une marque de réprobation, le symptôme d'une âme froide et sordide, d'un esprit calculateur indigne de son époque, incapable de ces beaux élans et de cette fièvre sentimentale dont elle s'honore.

Voilà l'étrange caractère de ce XVIIIe siècle.

Un Vénitien, homme de talent et d'esprit, Scudo, l'a

très-bien saisi et analysé dans son livre intitulé *le Chevalier Sarti.*

Ce n'est qu'un côté, une fraction de ce siècle, mais une fraction délicate, intéressante, — dont il s'occupe; — c'est Venise!

Toute la décadence vénitienne est dépeinte avec une finesse de touche et une science accomplies. Le chevalier Sarti et M. Scudo sont gens du meilleur monde, de bonne compagnie, d'une trempe d'esprit ferme et déliée. Laissez-vous conduire. Ils mêleront la philosophie à l'histoire, la chronique musicale aux portraits contemporains, même le symbole platonique à l'épigramme et l'érudition à l'enthousiasme. Ils sont bien de Venise; on s'en aperçoit, tant ils ont le *brio*, le *gusto*, la saveur et l'arome de ce pays enchanté; tant leurs teintes sont fondues avec art.

On est en 1785. La défaillante et joyeuse Venise va se laisser absorber et engloutir par la Révolution française. Ce monde d'enfants va disparaître; les talents ne lui manquent pas, mais seulement la vie politique et la force morale. La vieille aristocratie est debout, le gondolier chante, le campanile de Saint-Marc brille au ciel, les femmes sont belles, *Murano* reçoit dans ses « camerini » la société galante, l'or roule sur les tables de jeu, le carnaval est brillant, la musique adorable, et le trille sonore, lumineux, emperlé de la cantatrice trouve des juges et des admirateurs tels que nul autre pays n'en fournirait de semblables. Cependant tout va crouler. Ni le spirituel Charles Gozzi, ni Baretti le critique éloquent, ni Gaspard Gozzi l'observateur, ni Goldoni devenu Français, ni les jolies femmes ou les vieux sénateurs n'y pourront rien faire. Venise est vieille! Venise a vécu!

Venise, qui apparaît déjà vivante au temps de Char-

lemagne, a marché durant neuf siècles à la tête de la civilisation. Un voyageur flamand [1], « Jacques Lesaige », signale nettement cette supériorité triomphante des Vénitiens dès le xve siècle ; il s'émerveille de leur luxe et de leurs repas, de leurs richesses et de leur politesse raffinée. « Le plafond de la salle où nous soupâmes (dit-il dans « son vieux français-wallon que je traduis en langue mo-« derne) était couvert d'or fin, et pas un espace n'était « vide ; les grandes fenêtres ouvraient sur la mer; rien « de plus agréable et de plus charmant. Un écuyer tran-« chant découpait les viandes pour quatre personnes as-« sises. Ce qui me sembla surtout *très-honnête*, ce fut « la coutume (ignorée en France) de se servir de four-« chettes en argent pour saisir les viandes. Pendant que « nous mangions, la musique, clairons et trompettes, « ne cessaient de se faire entendre. Quatre hommes et « quatre femmes masqués entrèrent ensuite et dansèrent « à merveille. » Il se rappelle aussi, mais avec pudeur, certain épisode de deux « jeunes veuves » que les Italiens hospitaliers lui dépêchèrent. Elles dansaient comme des anges, et « je crois, continue Lesaige, qu'elles auraient « bien voulu tâter de nos ducats. » Sa chasteté flamande résiste. « Ah ! si nous avions cédé, dit le vertueux Le-« saige, nous aurions été bien méchants ! » Il ajoute : « Dieu n'aurait pas manqué de nous noyer avant le re-« tour ! »

Ce caractère voluptueux de Venise, qui se retrouve dans le rhythme languissant de ses mélodies nationales, dans la lumière blonde de ses meilleurs peintres, dans l'accent naïf de son dialecte, apparaît encore dans le

1. *Voyage de Jacques Lesaige... à Jérusalem*, etc. 1854, Douai.

livre savant et ingénieux de ce dernier Vénitien Scudo [1], C'est une volupté discrète et douce, esthétique et voilée, mêlée d'une mélancolie « *friande.* » Livrez-vous à ce savant, romancier et musicien. Bien qu'il ait à vous parler de ce qui, dans l'érudition archaïque, offre le plus d'épines et le moins de fleurs, du *discant* et du *plain-chant*, de la musique grégorienne, des transformations de l'harmonie au moyen âge, de la tonalité chez les Grecs, des neumes et du tétracorde, il restera Vénitien. Vous vous promènerez, en sa compagnie et avec beaucoup d'intérêt, sur la Piazetta, sur la rive des Esclavons, et à Murano. Tous les personnages qu'il connaît et qu'il aime vous coudoieront, et il les commentera finement; il vous les expliquera, en vrai Vénitien qu'il est, non sans enthousiasme et sans ironie, mais avec une prudente sagacité d'homme du monde, de politique et d'homme de plaisir. Les femmes ne seront pas oubliées, vous le pensez bien. Elles tiennent tant de place dans la vie vénitienne! Il notera leurs moindres gestes et les nuances de leur parler et de leur marcher, comme faisait son compatriote Gaspard Gozzi, cet homme d'esprit, cet écrivain de bon goût, qui vivait au milieu d'une décadence, et qui est aujourd'hui fort oublié.

. . . . . Indi rimiro
Gli atti varii di chiascheduna. Or veggo
Brevi e presti passi;
Una, incordata i nervi,
Va lenta e sopra da se :
Dimena l'altra, come anitrino,
Gli ondeggianti lombi....

1. Mort il y a quelques années, et, je crois, dans un hospice de Vendôme. Honteuse marque de notre époque, si la chose est vraie.

« Je contemple les attitudes variées de chacune; les « pas rapides de celle-ci, la majestueuse lenteur de « celle-là... » Mais je renonce à traduire le reste. Quel autre qu'un fils de la cité de Vénus s'exprimerait ainsi? Quelle langue reproduirait ces couleurs sans les exagérer ou sans les affaiblir? J'aime le parfum vénitien qui s'exhale du livre de M. Scudo comme des vers de Gozzi. Il n'y avait certes qu'un Vénitien trempé dans la civilisation française et familier avec l'esthétique allemande qui fût capable de nous montrer la Venise des derniers jours, et d'écrire certaines pages dont le rhythme et la modulation, la langueur charmante et la « morbidesse » sont des nouveautés pour nous.

Parcourez donc Venise avec le chevalier Sarti. Elle est là tout entière, sous les voiles de plusieurs symboles, la vieille Venise. Quelques types la résument. Ici c'est l'abbé Zamaria, un tout petit homme portant sa bosse avec élégance, supportant la vieillesse avec joie, heureux de la musique et de l'archéologie musicale, profond dans la science enharmonique et dans les mystères du tétracorde, gai comme un oiseau, buvant la vie à petites gouttes; et quand le chagrin ou la maladie s'abattent sur lui, secouant ses petites ailes brillantes pour faire tomber la pluie et s'envoler ailleurs. Poëte sans véhémence, érudit gracieux, léger disciple des derniers disciples d'Horace, aimable, fin et indifférent, ce délicat produit de l'énervement civilisé ne peut effrayer ni le conseil des Dix ni la république, tant il laisse mollement couler ses jours comme la gondole sur les lagunes, sans horizon lointain et sans tristes pensées.

Plus loin voici la vraie fille de Venise, une Orientale, à demi Grecque, mitigée par un reflet du christianisme. C'est un portrait qui rappelle Véronèse ou le Giorgione.

Des mains potelées terminent des bras superbes, dignes du sculpteur par la finesse des accidents et la beauté des lignes. La poitrine est puissante ; l'attache du cou énergique et onduleuse ; cette chevelure noire à reflets d'or, que les femmes du Midi possèdent seules, se dénoue vigoureusement sur des épaules blanches, semées de l'imperceptible duvet rose, indice de la séve ardente qui bout dans un sang généreux. Le visage rayonne. Les yeux noirs étincellent. Toute cette physionomie respire la santé et la force, la volupté ingénue et la sensualité qui s'ignore. Hélène Badoer chante, rit et gazouille. Les syllabes amollies et enfantines du dialecte vénitien, ces syllabes composées de douces voyelles et d'où les consonnes dures sont absentes, tombent de ses lèvres vermeilles « comme des gouttes de miel dans une urne d'or. » Le contentement de la vie, la joie d'être respirent en elle ; un petit rire cadencé fait frémir et tressaillir sous ses replis l'étoffe brochée d'or qui l'enveloppe ; et toute cette beauté éclatante et solide tressaille à la fois. Près d'elle marche Tognina, la blonde, l'ironie facile et innocente. Plus loin est Zeno le sénateur, cet homme grand et sec, au front vaste, cerveau où la pensée de Machiavel se joue dans une atmosphère lucide, stérile, désespérée ; et cette pensée unique, c'est le succès. *Pour le peuple du pain ; pour tous la justice !* « Pane in piazza, et giustizia in palazzo », voilà sa politique. Il méprise les hommes en général, et bien davantage l'homme en particulier. Il ne hait rien, n'aime rien, se défie de tout, se méfie de tous, voit le mensonge dans la parole, la simulation dans le geste, la fraude dans l'attitude, l'intérêt partout. Il sait que la passion existe, foyer terrible de sympathie et d'antipathie, d'attraction et de répulsion, où l'homme habile forge les éléments

de son pouvoir. Il croit à toutes choses, sauf à l'absolu. Il n'espère ni ne craint. Il combine, médite et attend. C'est un vrai fils de l'aristocratie oligarchique, dont il résume la force intelligente et l'activité silencieuse.

Les autres types vénitiens : le jeune Grimani, le « beau, » l'élégant, l'inutile ; — Almaviva ou Lindor ; — frêle écorce d'homme aimable ; simulacre vain ; Vicentina la chanteuse ; Grotto le sopraniste ; Giacomo l'homme du peuple, dont les grosses lèvres ne se ferment jamais ; ces personnages ne sont pas seulement vivants et charmants. Ce sont des types ; car les symboles abondent dans ce roman tissu avec un soin voluptueux ; fusion des plus délicates, opérée entre tous les éléments, philosophie, art musical, roman passionné, allégorie, esthétique.

Gœthe, dans « Wilhelm Meister, » Tieck, dans « Phantasus, » ont essayé la même œuvre, la plus difficile qui se puisse imaginer, impossible peut-être, le mélange de la vie réelle et de l'esthétique ; la métaphysique de l'art introduite dans le mouvement dramatique et dans le tableau des passions. Je ne conseillerais à personne de renouveler une tentative que les plus beaux talents ne mènent à bien qu'à travers mille obstacles et mille dangers, souvent insurmontables. Ce qui sauve ou protége l'écrivain nouveau, sans parler de son talent réel, de son esprit délié et sévère, accessible à toutes les impressions de la vie contemporaine, c'est sa profonde connaissance de l'art dont il parle, de la musique qui est le vrai sujet de son livre ; de cet art divin, science adorable, instinct prodigieux, algèbre magique, dont l'empire commence où expire celui de la parole et de la pensée : — la Musique.

La musica, cantada *per razon*.....
....
Las dolces de las bayles, *el plorant semi-ton*.....
....
Non es en el mundo ome tan sabedor
Que decir podiesse qual era el dolzor,
Mientre ome viviesse en aquella sabor
Non avrie sede, neu fame, neu dolor.

« La musique, le chant ! Choses logiques ! Quand on « entend le rhythme qui danse et le *demi-ton qui pleure*, « ah ! qui n'oublierait la vie? Dans la douceur qui vous « pénètre alors et la saveur qui vous enivre, vous ne « sentez plus ni la soif, ni la faim, ni la douleur ! » C'est au XVe siècle que l'archiprêtre de Hita écrivait ces belles strophes espagnoles, dignes d'être gravées sur le fronton de toutes les salles de concert.

Le but principal de l'auteur est d'épancher son âme, sa science, ses souvenirs, ses méditations de toute espèce, relatives à ce beau sujet qui a occupé toute sa vie. Son second but est de chanter une hymne pleine de tristesse et d'amour en l'honneur de sa vieille patrie glorieuse. Le troisième est de proclamer sa foi dans ce XVIIIe siècle qui a brisé Venise et anéanti le livre d'or. M. Scudo n'est pas seulement croyant et convaincu de cette religion nouvelle, il est dévot mystique et enthousiaste. Réhabilitation de la chair et de la vie, négation de l'ascétisme chrétien, glorification définitive de l'homme; c'est là une religion qui a ses dangers et dont nous craindrions le fanatisme; elle tient au passé plutôt qu'elle n'est propre à sauver et à préparer l'avenir. L'autre aspect du XVIIIe siècle, la charité active, la sympathie humaine, la soif et le besoin de l'amélioration morale, recommandent surtout ce siècle à nos res-

pects. En Italie et en Espagne, dans ces pays que le soleil éclaire « de ses plus beaux rayons » :

.. . . *Quas lumine vestit*
Purpureo. . .

pays qui ont eu tant à se plaindre de la destinée et des hommes, les esprits élevés ne se contentent pas d'un effort modeste et d'une foi modérée ; ils s'aveuglent aisément sur les triomphes possibles de l'humanité victorieuse et de la raison délivrée. Le désespoir du passé les jette dans l'extase de l'avenir.

L'originalité du livre de M. Scudo est là ; mélancolie amère et espoir immense. Il pleure la patrie abolie, il voit naître un monde nouveau.

Dans les nuits très-claires de l'été, les deux astres qui président à l'ombre et à la lumière se montrent quelquefois ensemble sur le bleu pâle et magique d'un ciel sans étoiles. Alors le rameur de l'Adriatique, assoupi à moitié au fond de sa nacelle qu'il ne dirige plus, s'étonne de voir monter à l'horizon le disque sanglant du soleil, tandis que le croissant d'argent, comme un léger coup de pinceau, flotte encore au fond des cieux paisibles. La vieille ballade lui revient en mémoire, et il chante :

« Il est rouge, le Soleil ; elle est blanche, la Lune ; ils se marieront tous deux.
« Elle dit au Soleil, la Lune : « Ta lumière sera ma lumière,
« et Jésus-Christ nous bénira ! »

Au loin des voix inconnues glissent sur les flots assoupis, — et répondent :

« De ce mariage beaucoup d'enfants naîtront ! *Et vive saint Marc !* »

La Luna e bianca,
Il Sole e rosso;
Lo sposalizio si fara.

La Luna dice al Sole :
Il lume tuo mi schiarera;
E Gesu Cristo ci benira!

E molti figli nascera. Viva san Marco!

Il y a là un symbole.

Comprenez-le, ô vous, comme dit Dante Alighieri, « dont les intelligences sont saines, »

Voi ch' avete gl' intelletti sani!

Comprenez le sens caché de la doctrine,

La recondita dottrina.

La nuit du passé s'éclaire des dernières lueurs de l'astre nocturne; l'aurore de l'avenir commence à luire. Le vieux monde n'est pas détruit; le monde nouveau n'est pas né.

C'est le soir dans le matin; la vie dans la mort; l'avenir et le passé.

Leur mariage mystique s'annonce. De là le désespoir des uns et la joie des autres. De là le caractère crépusculaire de l'époque même où nous vivons.

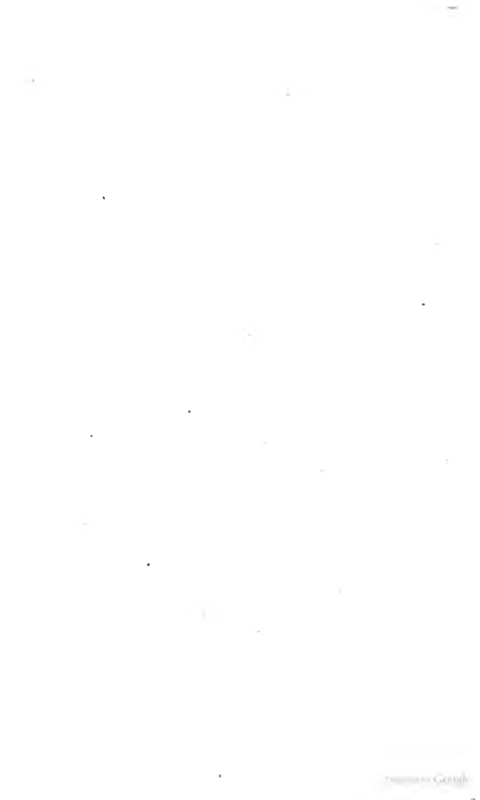
V

PROGRÈS DE LA TOLÉRANCE

ET

DE L'IDÉE PHILANTHROPIQUE EN EUROPE

DE WILLIAM PENN A BECCARIA



Comment la tolérance, inconnue au XVIIe siècle, est-elle venue s'asseoir et se fixer au foyer du XIXe siècle !

Cruauté antique ; indulgence moderne.

L'antagonisme des deux siècles et des deux modes s'expliquera surtout et apparaîtra dans toute sa force, si l'on étudie les deux philanthropes de l'Angleterre et de l'Italie, qui, à cent années de distance, ont servi d'initiateurs à ce mouvement de l'humanité.

WILLIAM PENN ET BECCARIA

WILLIAM PENN LE QUAKER

premier instigateur de l'idée philanthropique.

I

Je ne connais qu'un drame qui me satisfasse pleinement.

Ce drame unique et complet, le seul, c'est l'*histoire;* et la vie de Guillaume Penn offre la preuve de ce que j'avance. Quel drame plus piquant et quelle plus jolie intrigue de comédie ! On y voit l'*Étourdi* de Molière, pris à rebours ; un père, homme du monde, jouant le rôle de l'étourdi ; et le fils, homme sage, autant que son père est mondain, réparant sans cesse les fautes de ce dernier ; le fils ascète, le père courtisan ; le fils fondateur de secte et même de république ; le père sceptique, se défiant de tout ce qui est noble ; le père, enflammé d'ambition et de cupidités, armé de flatteries, de séductions, de versatilités ; le fils enthousiaste, mystique, exalté jusqu'à la réa-

lisation des utopies les plus extravagantes; la guerre entre ces deux personnages; la colère du mondain; la résignation de l'ascète; le père, amoureux des palais et des grandeurs, mourant désolé dans la retraite; le fils professant l'humilité chrétienne absolue et vivant auprès des princes, dans les cours; — enfin l'un et l'autre s'éteignant sans avoir atteint le but de leurs désirs; le père n'ayant pu devenir membre de la Chambre haute, et le fils forcé de renoncer à ses illusions sur l'humanité. — Mais ce dernier avait fondé Philadelphie.

Voilà l'étrange. Le rêve, l'abstraction, la philosophie, l'illusion et la chimère d'un cœur tendre, l'aspiration d'une charité immense, l'amour en un mot; ce dont le calcul positif fait peu de cas ou plutôt se moque; tout cela, puni sans doute et frappé, réalise néanmoins son travail. Un fait historique énorme sort des mains de Penn. De même que les pénitentiaires et les hôpitaux, c'est-à-dire les monuments matériels, positifs, saisissables, durables de la charité avaient été créés par l'idée et le sentiment que Vincent de Paul avait réalisés dans la pratique; de même l'idée et le sentiment de Guillaume Penn, opposés à la force brutale, hostiles à la contrainte, inaugurant l'instinct humain du bien et du beau, sanctifiant l'individu comme dépositaire de la véritable loi et du véritable examen, se sont affirmés et immortalisés dans l'œuvre de la législation pensylvanienne. Ce père, qui ne voyait que son intérêt propre, n'a pas pu le sauvegarder et le féconder. Ce fils, qui n'a jamais eu devant les yeux et au fond de l'âme que l'intérêt des autres, s'est mis pour ainsi dire en travers de l'histoire, a opposé une digue aux intolérances et aux cruautés de l'idée religieuse calviniste, a fait refluer le cours des événements humains et a inauguré la tolérance.

Il ne faut point juger Penn et l'apprécier d'après les billevesées philosophiques de l'abbé Raynal.

Mackintosh et Macaulay sont aussi des juges partiaux et des peintres infidèles à son égard. Comme l'un et l'autre appartenaient au très-grand et très-honorable groupe des whigs de vieilles familles, à ce groupe politique, irréconciliable avec les Stuarts, les tories et les catholiques; ces deux hommes de talent, historiens de mérite inégal, l'un ingénieux, subtil et délicat, l'autre coloriste merveilleux et d'une infatigable patience dans la recherche et le classement des détails, n'ont point voulu pardonner à Guillaume Penn son intime liaison avec Jacques II, ses rapports avec les gens de cour et l'espèce de faveur dont il a joui sous plusieurs règnes. Ils l'ont calomnié. Quant à Raynal et à toute l'école philosophique du XVIIIe siècle, c'était son droit et sa tactique de créer un type fantastique et de l'opposer à Socrate ou même à Jésus-Christ. J'aime bien mieux le vrai Penn. Celui-là est un homme, un idéaliste, un fou charmant, un rêveur adorable. Il se trompe, on le trompe; il calcule mal; son ingénuité le protége à la cour, mais ne l'empêche pas d'être dupe. C'est un entêté d'utopie et un personnage dont on peut rire. C'est l'opposé de Machiavel. Il a une très-grande âme, beaucoup de logique dans la tenue de sa vie et de ses idées. Surtout il aime les hommes.

Nos premières notions sur le *quakerisme* nous viennent de Voltaire, qui avait entrevu à Londres quelques personnes de cette secte et qui les a nettement indiquées, d'un trait vif et lumineux, comme il fait toujours. Sans vouloir appuyer sur rien et sans déterminer ou mesurer les profondeurs, il les laisse apparaître. La vérité réelle est que Jean-Jacques, Franklin, la démocratie dans le

sens moderne, les États-Unis, l'émancipation du sens individuel, le triomphe de l'égalité morale et politique datent de l'institution du « quakerisme. » Cromwell, homme de force et de pouvoir, vit naître ces insurgés de l'instinct. Il essaya de les arrêter ou de les étouffer; il ne put y réussir.

Ces *quakers* ne conspiraient que par le silence. Ils ne s'armaient point de poignards. Ils respectaient l'ordre et l'autorité. *Enfants de la lumière et de la paix*, ils ne maudissaient personne, bénissaient tout le monde, et ne reconnaissaient pas de formules. Le salut devant le supérieur; la déférence envers lui, ayant pour symbole l'acte de découvrir sa tête; l'habit brodé, la dentelle et les manchettes, le luxe du costume, l'épée à la ceinture, le serment prêté sur la Bible, vaines formules. Ainsi, replongeant l'homme dans la dernière retraite du *for* intérieur, ils lui apprenaient à détruire tout le reste. La révolte du *quakerisme* contre l'ancien monde était donc absolue. Elle s'exprimait par des signes baroques ou ridicules; mais elle était logique et conséquente. Elle emportait et balayait d'un souffle institutions, coutumes, souvenirs, trônes, hiérarchies. Pour elle, il n'y avait qu'un trône installé dans un seul sanctuaire, la volonté divine dans l'âme de l'homme. Bossuet avait bien jugé et bien prévu. Une fois ce tribunal sacré érigé dans l'homme, tous les tribunaux extérieurs et toutes les sanctions légales disparaissaient. Devant la supériorité de l'individu, inspiré de Dieu et soutenu par lui, toutes les supériorités de la terre s'évanouissent comme la fumée.

C'était le résultat nécessaire et imprévu de la vie germanique, de l'idée teutonique, du droit à vivre d'une vie séparée, qui depuis l'apparition de ces races dans l'histoire du monde n'ont pas cessé de grandir avec elles.

On en découvre le germe dans ce poëme du *Laboureur Pierre* (Pierre Plowman), dans ces vieilles réclamations des jurisconsultes du XIIIe siècle en Écosse, dans toutes les annales littéraires et juridiques des pays teutons. Ce ne fut que lentement, mais avec certitude et avec un progrès constant, que l'assertion et la consécration de la personnalité humaine divinisée s'établirent en Angleterre. Le dernier terme, l'apogée de la doctrine fut le « quakerisme. »

Le dogme enthousiaste de l'égalité absolue entre les hommes, celui du néant des formules atteignirent l'Université d'Oxford au milieu du XVIIIe siècle.

Là vivait le jeune William Penn, fils d'un grand amiral, sir William Penn. Ainsi qu'il arrive souvent, le fils ne ressemblait guère au père. Le fils devint *quaker*.

Le père avait beaucoup d'ambition, de finesse, de vues, de souplesse et très-peu de principes, ou plutôt il ne professait qu'un principe et se contentait d'une seule idée, *réussir*. Il aimait le succès comme son fils devait aimer la vertu. Je n'ai pas besoin de dire que le père fut estimé et le fils ridicule. L'amiral passait de la monarchie à la république, de la république à la monarchie, de celle-ci à la demi-république constitutionnelle, et le tout avec un tact merveilleux et leste d'évolutions, une prévoyance des changements à opérer, un onctueux dans la bassesse, une bonne grâce dans la flexibilité, une aisance d'ingratitude, une vigueur cachée et une fierté noble qui peuvent servir de modèles. Il ne désirait autre chose qu'un fils qui lui ressemblât; il voulait un bon héritier de ses talents, qui aurait hérité aussi de tous ses titres, cordons, décorations, propriétés, domaines, splendeurs morales, sociales et politiques. Il fut puni, comme le fut plus tard Chester-

field, par un fils aussi niaisement honnête que le père était ingénieusement autre chose. A toutes les vilenies récompensées chez le père, le fils opposa un nombre égal de nobles actions punies. Le père, irrité, fut très-honteux de ce mauvais fils; — et le plus malheureux des deux fut l'amiral.

Dès le collége le jeune Penn donne à son père le chagrin de voir un fils adoré mener cette mauvaise conduite, embrasser des doctrines que l'État réprouve, et provoquer la vindicte de la loi. Charles II et Jacques II essayaient de toutes leurs forces de supprimer le mouvement dangereux du quakerisme. En vain l'amiral envoyait son fils à l'étranger; le jeune Penn, qui faisait bonne figure à la cour même de Louis XIV, — il était beau de sa personne, riche et bien élevé, — le jeune Penn revenait à Londres, plus rêveur que jamais, plus quaker que par le passé. Il prêchait dans les rues et ne tirait son bonnet à personne. Il ne voulait plus porter d'épée et ne hantait que de saintes compagnies. Pendant que les ministres du roi de France se montraient cruels pour le jansénisme, le bon allié de Louis XIV, le roi d'Angleterre Charles II ne pouvait manquer de poursuivre sérieusement les quakers.

Aussi ne s'en fit-il point faute. Les iniquités, les cruautés, les barbaries abondent dans l'histoire d'Angleterre. Elles ont un caractère sanglant, furieux, féroce. On ne lit pas sans effroi ces annales violentes où le sauvage déchaînement des partis, la servilité furieuse des juges, le choix des supplices, l'entassement des victimes, l'impudeur des condamnations vous épouvantent. La chemise rouge du bourreau apparaît toujours. Les oreilles sont tranchées, les langues percées du fer brûlant. Vous voyez le pilori en permanence, et l'auteur de

Robinson y est attaché devant le peuple. Aujourd'hui même la loi anglaise n'a pas encore effacé toutes les traces de son cannibalisme primitif.

Mais chez nos voisins la lutte engagée entre l'opprimé et l'oppresseur intéresse tout le monde. Le sang qui coule n'est pas regardé comme officiellement et justement versé. Il y a révolte intime contre tout destructeur du droit de chacun. Noble équité; résultat du vieux sentiment d'indépendance. Dans les pays romains, l'équité a été étouffée par le pouvoir. Toute discipline trop forte, inculquée à un peuple, lui enlève le sens du juste : il finit alors par croire que tout châtiment est bon; il confond la légalité avec la force; il ne s'avise point de penser que jamais le faible puisse avoir raison ou que l'accusé puisse avoir droit; il courbe la tête, ou ne la relève que pour frapper et se venger, comme l'ont fait les Cipayes hindous et les hommes de la Terreur.

— Et je dis que c'est un malheur sans égal.

Ce malheur n'a point pesé sur les races teutoniques, dont la législation et les souvenirs sont de résistance et presque de révolte. Aussi Guillaume Penn, le jeune quaker, renié par son père, maltraité par la cour et traîné devant des tribunaux infâmes, ne fut-il point écrasé. Il donna une immense impulsion à la civilisation morale et à la vie politique de l'Angleterre. Il faut lire chez M. Dixon, le plus sincère de ses biographes [1], la grande scène de son *Procès*, suite naturelle de la comédie entre le père et le fils, entre l'intérêt humain et l'idéal. Cette comédie avait ouvert le drame. Le procès de Penn le continuera.

1. *Life of Wilnam Penn.*

Voici ce dont il s'agissait dans ce procès. *Penn jeune* sera-t-il puni comme quaker?

C'est-à-dire, la nation penchera-t-elle vers le régime de Louis XIV, ou s'en éloignera-t-elle? La liberté teutonique de l'individu, considérée par les races romaines et méridionales comme barbare et sauvage, cédera-t-elle la place à cette discipline sociale, imposée à l'individu selon la loi césarienne, qui résume toute la politique du monde ancien?

Cette différence est fondamentale et immense; disons mieux, c'est une antithèse absolue.

L'homme dépendra-t-il de l'État?

L'État sera-t-il l'œuvre de l'homme?

Lois, mœurs, littérature, arts, religion, tout se modifie, tout change, selon que l'individu domine ou que l'État l'emporte. L'accusé devant ses juges, selon la loi teutonique, est présumé innocent; selon la loi césarienne, coupable. L'époux, selon les mœurs teutoniques, choisit librement une compagne également libre dans son choix; dans la sphère romaine et antique, il reçoit de la famille la femme demi-esclave, faite pour obéir. Le père de famille romain, *paterfamilias*, a le droit de vie et de mort. Le *father of a family*, en Angleterre, aujourd'hui même, s'appelle encore le « gouverneur, » *the governor*. Les deux courants sont contraires. D'un côté, tout procède du sentiment individuel, honorant l'homme dans sa personnalité, supérieure à l'État. De l'autre, tout relève et ressort de la forme extérieure, de la « périphérie » qui est l'*État*, et qui, ramenant les individus au devoir, leur confère toute la dignité et toute la liberté dont ils sont capables.

Il est clair que le premier mode (l'individu maître) présuppose une race ingénue; aussi n'a-t-on vu que

dans les temps modernes, en Hollande par exemple, et dans les États-Unis de Washington, quelques rares essais du *Commonwealth*. L'ancien monde, l'État romain, comprimant tout, ce système social dont Jean-Jacques Rousseau a donné l'utopie et la parodie dans son fameux *Contrat social*, n'en ont pas moins leur grandeur. Toute la civilisation antique en est le produit. La hiérarchie, l'organisme administratif, la régularité du mécanisme moderne en émanent. L'idée de l'État centralisateur leur était nécessaire. Elle a présidé à la première éducation des peuples teutoniques. Le moment est arrivé cependant où ces peuples, longtemps enfants, ayant fait pour ainsi dire leur « première communion historique, » ont prétendu vivre enfin de leur vie propre.

Alors s'est déterminé le mouvement de révolte et d'antagonisme septentrional qu'on appelle protestantisme; mouvement que je regarde comme politique au moins autant que religieux.

L'idée de l'État, toute romaine, devait révolter les peuples neufs. Ils ont repoussé les vieux maîtres. Ils se sont repliés furieusement sur le principe sauvage et l'essence du teutonisme, sur le respect de la personne humaine. C'est ce respect, confondu avec l'inspiration et représenté par le quakerisme, que Penn a défendu comme un héros.

L'œuvre de Penn, du moins la partie morale de l'œuvre, s'est entièrement réalisée. On est libre en Europe, du moins presque partout, de penser comme on veut. On ne fend plus les nez par le milieu. On ne rôtit plus les gens dans les carrefours. Personne ne traîne, comme nécessité de la vie civilisée, une rapière à son côté. On doute même de la parfaite utilité des champs de bataille et de la légitimité des massacres

de peuple à peuple. Que chacun rêve ce qui lui plaît; pourvu qu'il agisse bien, on ne lui demande rien.

Comme initiateur de la tolérance, propagateur de la charité, prédicateur effectif du jugement individuel et de cette personnalité de la raison et du droit, qui constituent la force suprême de l'homme et le grand honneur comme l'espoir de l'humanité, Penn se place auprès des plus grands noms; — près des Vincent de Paul, des Catinat et des Borromée.

Il avait aussi le génie particulier de l'entreprise et de l'organisation; la persévérance, l'acharnement, la suite, l'infatigable dévouement à une idée; — sans lesquels il n'y a point de succès. Au reste, peu d'esprit, dans le sens le plus vulgaire du mot; souvent crédule, souvent dupe.

C'est une physionomie singulièrement pure que la sienne, délicate et tendre; — féminine.

Ses longs cheveux bouclés, *auburn*, disent les Anglais, « couleur de noisette; » ses lèvres, naïvement ouvertes, l'ingénuité de son regard, la tristesse résignée de son expression, son sourire qui semble dire au monde : « Je vous connais, vous ne voulez pas de moi, » et aux hommes : « Je vous aime, et je veux vous servir, quels que vous soyez! » — tout, même son grand rabat de fine toile attestant la richesse et l'élégance des mœurs; — a simplicité de sa coiffure, l'absence d'ornements, enfin la brillante cuirasse militaire tranchant sur le tout d'une manière si bizarre, — formaient un ensemble unique.

Cela ressemble encore à Milton, Pym, Hampden; mais l'époque de Van Dyck vient de finir; le caractère de Penn est un peu différent. Une nuance nouvelle distingue Guillaume Penn. Il marche avec Fénelon, Catinat, Racine; — et toute cette bande de grandes âmes bien ordonnées. Il y a de la règle dans son utopie, de la grâce

dans son enthousiasme, de la mesure dans sa tendre folie, si c'est une folie.

C'est un fou, — s'il est vrai qu'oublier son intérêt, préférer à soi les autres, donner infiniment, prendre peu, pardonner toujours — soit folie.

II

J'ai indiqué seulement la première phase, l'adolescence et la jeunesse, la lutte préparatoire de Guillaume Penn. Ce premier stage de sa vie est contemporain de la révolution, de l'usurpation, puis de la restauration anglaises. Les principes étaient alors incertains, les mœurs détestables; — l'austérité était poussée jusqu'à la fureur, l'indépendance jusqu'à faire horreur et dégoût; les haines étaient violentes, les esprits troublés, les âmes aigries. Les ambitieux se permettaient tout, les vicieux se servaient de tous les moyens.

Aussi beaucoup de personnes se réfugiaient-elles en Amérique. Depuis que Christophe Colomb avait découvert l'autre continent, les philosophes s'étaient demandé ce que l'on ferait de ce nouveau monde américain; les hommes politiques, quel parti on en tirerait; les rêveurs et les utopistes, les misanthropes et les poëtes, s'il n'y avait pas là quelque Éden mis en réserve pour consoler l'humanité de ses antiques douleurs; les rois, s'ils ne pourraient pas la confisquer, chacun à son profit; enfin les gens pratiques, financiers et spéculateurs, si l'or n'y germait pas comme ailleurs germent le blé, la vigne et le houblon.

Entre 1690 et 1750 tout le monde pensait à l'Améri-

que. Morus dans son *Utopie*, Cervantes dans *Persiles et Sigismonde*, Montaigne dans ses *Essais* s'en montrent singulièrement préoccupés. Le *Caliban* de Shakspeare, maître de l'île déserte, dompté par la civilisation, n'est que l'emblème de la vie sauvage.

Il y a même dans *la Tempête* un passage (que j'ai depuis longtemps [1] et le premier signalé) — où cette intention est évidente.

Shakspeare, qui vient de lire la traduction anglaise des *Essais*, leur emprunte une charmante page, vive et savoureuse comme toutes les pages du Gascon. Montaigne, frappé avec ses contemporains de cette extension inattendue donnée au globe par la découverte de Colomb, se demande ce que la philosophie peut en conclure; quelles sont ces nations sauvages entrevues par les Européens; si elles valent mieux que nous; ce que c'est que l'état de nature; s'il y a un âge d'or. — Et le propre des grands esprits étant la fécondité, non la coordination, la création, non le classement des idées; — Montaigne lance au hasard les paradoxes que plus tard Jean-Jacques a revêtus du prestige de son éloquence et fait passer pour siens. Shakspeare les emprunte à Montaigne; le parterre du *Globe*, vers 1705, familier avec ces mêmes idées, ne s'en étonne pas. Déjà Walter Raleigh, l'entrepreneur et le spéculateur, une sorte de Beaumarchais colossal, avait semé le germe des premières colonies américaines; par degrés on s'était accoutumé à regarder ce continent comme un supplément de l'ancien, comme un refuge, un asile, une « contre-Europe » destinée à faire la leçon à son aïeule.

1. Voir nos *Etudes sur Shakspeare et l'Arétin*.

Bientôt s'élancèrent par delà les mers, et d'un élan hardi, toutes les folies et tous les désirs. Ce continent que Christophe Colomb, en croyant aller aux Indes, avait donné à l'Europe, devenait l'espoir des mécontents; ils se l'appropriaient comme une terre prédestinée. Plus l'Angleterre leur déplaisait, plus ils se précipitaient avec joie vers ce port de salut.

On doit convenir qu'ils avaient quelque raison de prendre en pitié ou en haine les mœurs de leur temps. A droite ils voyaient les fanatiques, qui étranglaient leurs enfants pour plaire au bon Dieu et pour éviter l'enfer; à gauche, les gens de cour, livrés à une orgie perpétuelle. L'effort tenté par les Stuarts pour refouler en Angleterre et étouffer la liberté teutonique, la tradition saxonne et la révolte protestante, suscitait et avivait de l'autre côté une réaction sauvage. On était effréné de vice et de religion. La brutalité cynique passait pour élégance; la barbarie farouche, pour piété. C'était un monde odieux, sans nuances, sans conciliation entre la grâce et la vertu ; ignoble ici, sanguinaire ailleurs, partout révoltant. Les gens de goût qui avaient lu Virgile, la Bible, Homère, et qui avaient comme Penn l'âme douce ou susceptible de passions nobles, ne savaient où se prendre. La littérature imitait grossièrement l'érotisme du Midi. Dryden, l'énergique ouvrier du rhythme anglais, écrivait froidement des obscénités lourdes, faites pour dégoûter du vice ceux qui seraient tentés de l'aimer. Sous des formes hideusement brutales on parodiait à l'envi les licences méridionales ou antiques, les vives saillies de l'ironie gauloise, les mignardises de la volupté italienne; tout ce qui, pour trouver grâce auprès des sévères, doit être ménagé avec les délicatesses infinies du Tasse ou de Molière, de Gua-

rini ou du romain Catulle. L'alcôve ouverte d'Alcmène montrait Jupiter donnant des coups de pied à Amphitryon. Cet affreux théâtre passait pour la quintessence du bon ton et faisait les délices des gens comme il faut; la mère et la sœur de Penn y allaient assidûment. Elles voyaient et applaudissaient là ce qui ne serait pas aujourd'hui supportable ou admis dans les plus mauvais lieux. C'est ce théâtre de Congreve, Farquhar, Etheredge et Vanbrugh qui s'est soutenu jusqu'à l'époque de Guillaume III et d'Addison.

Il y avait bien là de quoi révolter Guillaume Penn, qui, né en 1644, sous Charles Ier (probablement d'une race celtique, comme son nom, *Penn*, semble l'indiquer); chevalier rêveur, Don Quichotte enchanté de la tolérance, zélateur attendri et résigné de l'humanité; aurait voulu de tout son cœur, et aux dépens de sa vie même, l'épurer et la rendre heureuse. Ce n'était point une âme farouche. Le dogme calviniste de la damnation inévitable l'épouvantait. Il ne pouvait se faire à rien de cynique et de brutal. Il chérissait la poésie, la grâce, l'élégance, moins dans la vie extérieure que dans le domaine intime, dans le profond de l'âme. Il eut contre les grossièretés de son temps des héroïsmes de colombe irritée. Il se fit *quaker*, pour n'être ni puritain comme les amis de Cromwell, ni orgiaque comme les débauchés de Charles II. Tout bouillonnait autour de lui d'une vie confuse, triviale, ignoble, violente; il protesta par le dégoût et la négation les plus absolus et les plus dédaigneux. On le persécuta. Comme les juges étaient alors achetés ou corrompus, il leur fit la guerre avec cette terrible sérénité des âmes douces; le peuple réprouva les juges, approuva Penn, mais ne voulut ni insulter à la loi ni la blesser. Ce fut dans cette situation qu'il tourna

les yeux vers l'Amérique et combina lentement son plan de communauté libre, fondée sur le principe de l'humanité, de l'instinct personnel et de l'expansion divine de cet instinct.

Thomas Morus, Montaigne, Shakspeare ont-ils eu raison d'espérer beaucoup de l'homme dégagé d'entraves? Voilà l'expérience tentée par Penn.

Entre 1660 et 1690 il la prépara; réalisée ensuite, elle a eu, comme tout ce que l'homme crée de plus beau, sa grandeur, sa décadence, sa chute, son enseignement, sa fécondité.

L'Europe, entre 1660 et 1680, paraissait livrée d'une façon définitive à la loi monarchique. L'idée de Richelieu, héritier et vainqueur de l'Espagne, triomphait. Le roi de France la faisait briller comme un soleil. Les Stuarts, maladroits artisans de la même œuvre, ne voyaient pas qu'il leur était impossible d'opérer sur les éléments anglais, rebelles, comme Louis XIV avait agi sur la souple et vive nationalité française. La réaction contre le mouvement unitaire allait commencer par le Nord, et c'est ce que les Stuarts n'apercevaient pas.

Pendant que l'unité française s'établissait souveraine, avec une énergie et une majesté incomparables, un courant contraire, un mouvement sourd du monde civilisé vers la liberté individuelle de la pensée et de l'être humain s'annonçait ou plutôt se continuait et s'élargissait. Richelieu avait vaincu; son idée allait être vaincue. Tout marche ainsi dans le monde, par la destruction et le combat. Le flot qui a triomphé dans une direction cache le flot contraire, qui triomphera tout à l'heure dans la direction opposée. Les esprits légers ne voient que les courants, les contre-courants leur échappent. Aussi en politique et en histoire, lorsqu'il semble que les choses

vont tourner d'une certaine façon et suivre une certaine route, est-ce précisément le but contraire qu'elles atteignent. Charles Ier se croit sûr d'instituer la monarchie en Angleterre; il met la main à l'œuvre et tombe. Dès l'époque de son plus beau succès, la réaction commence; Charles Ier en devient la victime sanglante.

La Hollande devient alors le premier centre de la résistance.

Ensuite l'Amérique se peuple de mécontents et d'exilés. Ceux-ci emportent leur *patrie* avec eux, c'est-à-dire la vraie patrie, — la communauté des idées, des volontés et des désirs; c'est là, je l'ai dit souvent, ce qu'il faut entendre par le mot *patrie*.

Penn protége l'Amérique et les exilés.

Controversiste habile, écrivain un peu diffus comme tous les gens très-convaincus, Penn, habile à l'attaque et à la riposte, toujours prêt, toujours sur le qui-vive, toujours sur la brèche, — est le premier en Europe à proclamer et à défendre deux grands principes collatéraux, qui semblent s'exclure l'un l'autre, — la tolérance générale pour la pensée d'autrui, — et le droit personnel de l'examen libre. La société n'admettait alors ni l'un ni l'autre. Le pouvoir les proscrivait avec rage. Penn en fut le hérault et le proclamateur courageux.

Il avait plus d'une fois vu la prison, quand il perdit son père. L'amiral, qui touchait seulement alors à sa quarante-neuvième année, avait mené la vie artificielle, libre, légère, active, sensuelle d'un ambitieux, d'un homme du monde et d'un courtisan. Il avait tout désiré, peu obtenu, et il pouvait dire avec Salomon que tout est vanité. La tristesse l'avait saisi. Son fils, détaché de lui par les habitudes et les principes, était resté plein

de déférence pour son père, de respect, même d'amour. L'amiral, au lit de mort, revint à son fils; il comprenait que cette âme attendrie valait mieux que son âme dure et avide, ridée, plissée, malsaine et envieuse. « Fils William, — lui dit-il avant que ses yeux se fermassent, — je suis bien las du monde. S'il m'était permis de recommencer ma vie, vraiment je ne le voudrais pas ! »

Il recommanda vivement au roi Charles et au frère de Charles, qui en effet le protégèrent toujours et l'aidèrent même dans ses plans de république américaine, ce fils étrange, qui ne lui ressemblait guère.

La première époque, la première phase de cette vie intéressante finit à la mort du père. L'amiral Penn laisse son fils maître d'une fortune considérable, qui représenterait aujourd'hui deux cent mille livres de rente ou à peu près. William touchait aux grandes familles par le côté paternel; aux républicains par les services militaires que l'amiral avait rendus à Cromwell; aux gens de lettres et aux controversistes par ses pamphlets, ses travaux, ses longues discussions imprimées et orales; aux mystiques et aux excessifs, par sa profession de quakerisme.

Il devenait donc centre. Les quakers ne pouvaient choisir ou trouver de meilleur point d'appui. Le roi, le frère du roi, la cour le regardaient comme un innocent enthousiaste et ne le craignaient pas. Il avait ses libres entrées chez Jacques, duc d'York, son tuteur, celui qui vint mourir à Saint-Germain. L'élégance de ses manières le mettait de plain-pied avec les gens de cour; il avait le tact du monde, l'élocution facile, la voix agréable, ne demandait rien à personne et servait ses amis. Tel fut le fondateur de Philadelphie; tels furent ses moyens de

succès. C'est aussi pour cela que Macaulay et Mackintosh l'ont calomnié.

Au lieu de se maintenir dans les voies étroites de la prédestination calviniste, une portion de l'Amérique du Nord s'en est détachée à la voix de Penn. De fanatique elle est alors devenue philanthrope; d'intolérante, tolérante; de rigide, indulgente. Du moins c'est cet élément nouveau d'amour et de pardon qui, représenté par la fondation de Philadelphie, a pris racine aux États-Unis, au nom de la grande liberté humaine. L'idée tolérante s'y est fait jour et y a germé à côté de l'idée d'indépendance. Franklin, Washington, la plupart des créateurs de la république confédérée relèvent bien plutôt de Guillaume Penn que des premiers Puritains.

Penn n'avait point de goût pour la violence, la guerre, les révolutions proprement dites. Elles saccagent, elles massacrent, elles détruisent.

Il n'était pas enclin non plus à inaugurer le règne d'une autorité immuable, sans contre-poids et sans contrôle.

III

Chalfont est un joli petit village rustique du Buckinghamshire. Rien de plus solitaire et de plus coquettement agreste que cette retraite, où l'on voit encore les débris de deux ou trois maisons historiques; la chaumière où Milton, battu des orages politiques, jouait de l'orgue, chantait ses hymnes et dictait ses beaux vers; « la Grange, » habitée alors par Pennington le philosophe et l'économiste; enfin la maison de briques d'Ellwood, ami et élève de Milton, auteur d'excellents Mémoires,

devenu sectateur de l'*Inner-light*, de la conscience exaltée, du sens individuel considéré comme divin, c'est-à-dire « quaker. »

Lorsque Guillaume Penn était las de persécutions judiciaires, d'emprisonnements subis et d'amendes payées, il venait se rafraîchir un peu à Chalfont, où ce petit groupe l'accueillait bien. Jusqu'à la dernière maladie de son père l'amiral, il avait été banni de la maison paternelle, et ses rapports avec la cour ne le rendaient point populaire. On le tolérait comme vaincu, parce que dans son pays régnait et règne encore la vieille coutume des races teutonnes; on y aime les gens battus, les minorités. Mais c'était là tout son succès : pupille du catholique duc d'York, adversaire de l'Église établie, controversiste maudit par Baxter, accablé par tous les orthodoxes, insulté par les magistrats, renié par son père, amèrement raillé par les gens d'esprit, conspué par les gens d'État, ne devait-il pas avoir besoin de consolation et de repos, de causeries paisibles, de regards bienveillants et de voix amies? Penn allait à Chalfont. Il y trouvait tout cela, et mieux encore. Une jeune veuve, ruinée par les troubles publics, et dont le mari, général parlementaire, était mort dans ses bras au milieu des guerres civiles, achevait dans cette solitude, entre Milton et Ellwood, l'éducation de sa fille. Lady Springett avait adopté le costume, le genre de vie et la doctrine des quakers, par désespoir peut-être, après la mort d'un mari qu'elle avait adoré, très-assurément par mépris du monde, de ses vaines agitations et de ses vains espoirs. Le quaker Ellwood n'avait pas manqué de devenir amoureux de la fille, et elle le repoussait doucement. Comme je n'ai nulle envie de faire du roman avec ce qui est, dans la vérité, si touchant et si noble, je n'essaye pas de peindre

ou de faire revivre les soirées de Chalfont, lorsque, sous les houblons en fleur et les chênes verts, la voix de lady Springett et celle de sa fille Guillelmine, se mariant à la voix d'Ellwood, chantaient en partie les airs qué Milton préférait et que lui-même soutenait et guidait de son orgue. Milton avait rapporté d'Italie, on le sait, le grand goût de la musique sacrée; il l'aimait passionnément, et la cultivait comme volupté et comme devoir; c'était dans sa chaumière qu'avaient lieu les concerts, auxquels assistaient le philosophe Pennington et Penn le quaker, chef d'une minorité méprisée que la cour bafouait sans la craindre et que le peuple tolérait sans l'approuver. Penn venait donc se réfugier à Chalfont, où l'on causait, dit Ellwood, de mille choses qui intéressaient les membres de cette obscure coterie de grands esprits et d'âmes rares : liberté et prédestination; formes diverses de gouvernement; monarchie et république; vieilles espérances et nouvelles déceptions; théories de Harrington et de Hobbes; la Bible et les anciens; le péché originel; — et, ce qui semblera plus étrange, liberté du commerce, création des banques nationales, institution du crédit public, fondation et développement des colonies; leur avenir et leur emploi; car tous ces points, qui semblent si profondéments distincts, se touchent et se raccordent. Il n'y a pas de vraie théorie sans pratique, pas d'utile pratique sans principes. Boisguilbert, Vauban, Catinat, Fénelon, l'abbé de Saint-Pierre s'occupaient alors en France des mêmes idées économiques et politiques; nos théologiens et nos jansénistes soulevaient les mêmes problèmes. Mais en France ils se partageaient la besogne, pour ainsi dire. En Angleterre, la réforme et la théologie allaient de pair. C'était autour de Milton vieillissant que se donnaient à la fois et confusément

rendez-vous les utopies mêlées aux observations pratiques, la prose et la poésie, les nuages métaphysiques et les plans réalisables, toutes les épaves fécondes des révolutions anglaises. Milton, dans son traité dogmatique et dans son beau poëme, offre un exemple prodigieux et comme le monument unique de cette concentration, de cet accord sans modèle entre les réalités et les chimères, entre l'imagination et les faits; accord inouï avant lui, et qui ne s'est pas renouvelé. Il argumente sur l'*habeas corpus* et sur la prescience divine; il ouvre le paradis terrestre et prouve que la presse doit rester libre; il n'est ni pamphlétaire, ni poëte, ni controversiste, ni métaphysicien; il est tout; il rêve, il voit, il calcule, il adore, il plaide, il chante; il est moderne et antique; et son style même, — formé à son insu de ces éléments italiens, hébreux, grecs et latins, réunis et comme fondus sous l'influence d'une conviction ardente et d'une douleur solitaire, qui ont produit ce métal composite, — est devenu la merveille que l'on sait, merveille d'unité, de coloris et de grandeur.

Mais ce que nous voyons aujourd'hui de sublime ou d'attendrissant dans ce petit monde de Chalfont était bien plus simple, il y a deux cents et quelques années, pour ceux qui en faisaient partie; les passions humaines y remplissaient leur office ordinaire; Milton était quelquefois de mauvaise humeur; Pennington grondait Ellwood; celui-ci s'était pris d'un goût trop vif pour la jeune fille; et Penn n'avait pas moins d'amour pour cette charmante Guillelmine Springett, jeune favorite de Milton. Il la demanda et l'obtint, non-seulement de sa mère, mais d'elle-même; ce fut une de ces unions bénies, amour et mariage, devoir et passion, choix et dévouement, qui renferment la plus grande somme de

bonheur que ce monde-ci puisse donner. Guillelmine ne lui apportait en dot qu'une grande et douce beauté, un cœur très-généreux et très-héroïque, un esprit simple et élevé, un beau talent de musicienne et une estime enthousiaste. Bien peu de chose, comme on le voit.

Dans la biographie de Penn, écrite par M. Dixon, on peut lire et admirer la correspondance de ces puritains. Que de sincérité! Que d'amour! Que de bienveillance! Quelle absence de malice et d'envie, de cupidité et d'avidité! Quels naïfs personnages!

C'est à faire pitié, diront les gens civilisés!

Pennington épousa la veuve; Penn épousa la fille. Lady Springett, devenue mistriss Pennington, se rend compte à elle-même, dans ses Mémoires inédits, des motifs qui déterminèrent son choix : « *Ce qui m'at-* « *tira vers Penn*, dit-elle, *et fit naître mon amour, c'est* « *que je reconnus en lui une âme solitaire, dégoûtée, ma-* « *lade du monde, revenue de ses chimères, désabusée du* « *culte des apparences, ayant abjuré toutes les illusions.* « *Je le voyais abandonné et languissant; il ne voulait pas* « *être consolé. Mon cœur s'attacha donc au sien et s'y souda* « *par une attache invincible* (*clove to him*); *tant j'avais* « *désir de lui porter quelque secours et d'alléger sa situa-* « *tion désespérée. Seul, misérable, je donnai tout pour* « *être de moitié dans la souffrance qu'il endurait.* »

Voilà d'admirables lignes, qui ne sont pas des lignes écrites, mais des lueurs et des éclairs jetés sur le cœur féminin, — sur ce que, laissé à sa naïveté par la liberté germanique, il a de plus grand et de plus mystérieux, de plus profond et de plus divin.

Avec le mariage de Guillelmine et de Penn commence la troisième période de sa vie; celle-là, triomphante en définitive, agitée sans doute et militante; souvent tra-

versée, mais glorieuse; vie d'homme de cour et d'homme d'affaires; de controversiste et de diplomate, de colonisateur et de conciliateur; vie qui n'a point sa pareille pour la singularité et la nouveauté. Le rôle que jouait Penn, médiateur entre tous les partis, avocat de tous les faibles, protecteur de toutes les minorités, et réussissant à jeter les fondements d'une ville nouvelle, destinée à servir d'asile aux minorités opprimées, était vraiment inouïe et unique. Cette création de Philadelphie fut préparée de longue main; les rêveries de Harrington y menaient tout droit; l'utopie de Thomas Morus en était le préambule. Dans les causeries de Milton, de Pennington et d'Ellwood, on avait souvent remis en question ce grand problème de la divinité dans l'homme. Éveillez la conscience au point de faire taire et d'étouffer les passions mauvaises, et le péché originel va disparaître; le sens individuel, perfection suprême, restituera l'homme et le replacera dans la pleine lumière et la sainte liberté de sa primitive candeur, divin, tel qu'il était avant la chute. Il ne restait donc qu'à faire l'épreuve, la « *sainte expérience* » (*holy experiment*). Un concours extraordinaire de circonstances rares, la fortune patrimoniale de Penn, son crédit, son désintéressement, son activité, sa naissance, on peut dire aussi son génie de législateur et de fondateur; son audace à concevoir les plans, son ardeur à les propager, sa lenteur à les réaliser, son mysticisme convaincu et sa position à la cour lui permirent d'accomplir ce qui semblait impossible et de prêter un corps à la chimère. Il représentait une minorité imperceptible; et, comme tel, on le laissait faire. Le cœur du pays cependant battait avec le sien. C'était lui qui protégeait le catholique duc d'York, plus tard Jacques II, tuteur de Penn; c'était le quaker qui défen-

dait le catholique contre la haine populaire. Ici la complication est tellement neuve et bizarre, nos idées françaises sont si peu aptes à la comprendre, les historiens anglais, par esprit de parti, l'ont tellement obscurcie, Macaulay l'a si mal interprétée, qu'il faut s'arrêter un peu pour l'analyser et la pénétrer.

On haïssait Louis XIV en Angleterre de toutes les manières : d'une haine d'envie, de mépris, de rage, de colère, de tradition, et aussi d'une haine de peur, la pire de toutes. Il menaçait l'avenir de l'Angleterre. Les races latines et leur vieille gloire recevaient de sa politique et de ses triomphes un degré de splendeur incomparable. Il soudoyait le lâche roi d'Angleterre Charles II, et encourageait dans sa ligne de conduite l'obstiné Jacques II, qui n'était ni lâche, ni vénal, ni traître, mais qui dans son attachement à un principe aurait volontiers brûlé le monde, abîmé le trône, et qui sut y réussir quant à ce dernier point. Les passions, — qui dominent presque toujours le caractère, — exclurent la minorité catholique anglaise de la tolérance universelle. On se montra féroce. On supposa pour perdre les catholiques les complots les plus odieux. On se permit tous les mensonges. Il naquit des monstres comme Titus Oates et Dangerfield, qui dépassèrent en horreur tout ce que la lie de la révolution française devait faire surgir plus tard d'immonde ou de sanguinaire. Le duc d'York, dernière expression du dogme catholique, c'est-à-dire de la tradition et de l'autorité, se mit en travers du torrent avec un véritable courage et un entêtement acharné. Chef d'une minorité haïe, redoutée, méprisée, et que l'on voulait exterminer, Jacques se rapprochait naturellement de Penn, chef d'une minorité tolérée, dernière expression de l'hérésie protestante, c'est-à-dire de la pro-

testation contre l'autorité et la tradition. Ces deux antagonismes se touchaient; ces deux extrêmes se rejoignaient.

Pour le duc d'York la meilleure politique à suivre et le raisonnement le plus plausible à alléguer, c'était de réclamer la tolérance universelle; de la demander pour celui dont il était l'ami et le tuteur, pour Penn, et de la demander en même temps pour lui-même. Ayant raison selon la logique, il avait tort devant la politique et la passion. Il fut renversé par l'intérêt et la passion coalisés. Penn, protégé par son tuteur, abrité par le protestantisme, soutenu par le caractère national dont le vif penchant pour les minorités est indélébile, triompha de tous les obstacles. Jacques ne réussit à rien, qu'à prouver son courage et à se faire taxer d'inhumanité. Penn fit des prodiges, ayant pour lui, non la logique pure, mais le fonds populaire et le cours du temps, qui décident toujours des affaires.

De là son crédit à la cour, son crédit à la ville, les égards de Jacques II pour lui, la faveur du peuple, sa position si curieuse de conseiller protestant d'un prince catholique. De là son rôle de médiateur universel et même, — quand le trône fut en péril, — les attentions dont le pouvoir le combla.

Le développement de cette situation complexe sous les règnes de Charles et de Jacques compose la vie du jeune homme. Les voyages de Penn en Allemagne et en Hollande, l'histoire de ses longues controverses et celle de ses amours avec Guillelmine s'y confondent. On ne sait guère où commence le mariage, où finit la cour faite à la fiancée, ni s'il est voyageur prédicant, courtisan, polémiste, diplomate ou législateur. Tout cela se mêle de la façon la plus originale. Ce qui surnage c'est la

bonté; il y a de l'idylle et de la diplomatie dans tout ce qu'il fait et dans tout ce qu'il médite. Il va chez les ministres quêter un peu d'indulgence pour celui-ci et pour celle-là. Il écrit sur la nécessité de laisser les autres penser comme ils veulent; il achète auprès de Chalfont une propriété rurale qu'il préfère à toutes les autres, parce qu'il a vu pour la première fois Guillelmine dans la chaumière du vieux Milton. Il compose six volumes sur la tolérance et la liberté des opinions individuelles; il fait réveiller son tuteur, le duc d'York, la nuit, pour lui demander la grâce d'un vieil ennemi. Ces tendresses et ces élégies chez un théologien acharné, ami de Fox le tailleur; ces simplicités d'âme chez un homme très-riche, très-élégant, qui avait fait la guerre, composaient assurément un ensemble peu commun. Joignez à cela le plan lointain de sa colonie entrevue, le soin de sa fortune qu'il ne négligeait pas, l'aménagement de ses terres, une correspondance énorme avec tous les mystiques d'Europe; — enfin la direction de tout un parti, ou plutôt de toute une hérésie, celle des « quakers. »

Les nations du Nord et spécialement la nation anglaise semblent alors avoir recueilli l'héritage ardent des vieilles discussions métaphysiques, qui, du v[e] au IX[e] siècle, remuèrent l'Orient chrétien. Ce qui préoccupait le plus les esprits à Édimbourg et à Londres, c'étaient les paroles du prédicateur des rues, la prédestination et le libre arbitre, le don de la grâce et la divinité du Christ. La cour en riait, et elle avait tort. Pendant que le roi rendait visite à la Castelmaine, se déguisait avec Nelly Gwin la marchande d'oranges, et touchait la pension que Louis XIV lui comptait pour l'engager à soutenir les droits monarchiques; la cité de Londres donnait asile à d'autres acteurs et à d'autres scènes.

D'autres drames s'y jouaient, ceux-là populaires, émanés du vieil esprit, sérieux et bizarres, d'accord avec la tradition et le fonds national. Dans le « Barbican, » par exemple, un *meeting*, — « rendez-vous » plutôt qu'assemblée, — réunissait six mille personnes de tous les rangs et de tous les âges, femmes et hommes, pairs et artisans, violemment émus et profondément tranquilles.

Il s'agissait de savoir qui avait raison, des quakers ou des anabaptistes. Ce duel théologique intéressait même les ignorants et le peuple.

Les anabaptistes sévères soutenaient que leurs doux adversaires n'étaient plus des chrétiens. Hicks, l'anabaptiste, prétendait avoir battu Fox le quaker, qui était en prison et ne pouvait répondre. Keith et Penn vinrent à la rescousse. Ces derniers, partisans de la « lumière intérieure » et de l'humanité libre, soutenaient qu'ils étaient les chrétiens les meilleurs, les seuls chrétiens.

Chacun chanta son propre *Te Deum*.

L'interprétation du dogme chrétien différait de part et d'autre : ici humaine, là divine. Il n'y a que deux hérésies possibles : celle qui penche du côté de l'homme, et celle qui penche du côté de Dieu. Penn donnait tout à l'homme, puisqu'il absorbait Dieu dans la conscience. Elle devenait la lumière sacrée ; elle était le Christ ; elle était Dieu. Quiconque portait le Christ en soi n'avait plus besoin ni de lois, ni d'institutions, ni de prêtres. Voilà ce que sentit très-bien ce théologien du peuple qui, dans le tumulte de l'assemblée dont nous parlons, et où Penn fut très-éloquent, s'écria : « Avec votre *lumière intérieure*, vous détruisez le Christ ! »

Penn l'utopiste est donc un homme du XVIIIe siècle venu avant l'heure ; ou plutôt, contraire au principe « divin » qui remplit le siècle de Cromwell et de

Louis XIV, il inaugure le principe « humain, » dont tout le XVIIIe siècle a vécu. Plus Charles II se précipite vers l'intolérance, plus Guillaume Penn fait valoir ce nouveau dogme de charité chrétienne poussée à l'extrême. Il saisit la première occasion qui se présente de devenir arbitre pécuniaire et syndic dans les différends qui divisent les colons puritains et quakers de la nouvelle Jersey. Aussitôt il acquiert un territoire, recrute partout des émigrants, trace à leur usage un code nouveau, tout pacifique et tout humain ; et son vaisseau, le *Kent*, traverse l'Atlantique.

Les saintes utopies de Pennington et d'Ellwood vont donc prendre un corps; les causeries de Milton et de ses amis sous les ombrages de Chalfont ne seront plus un rêve. Guillelmine Springett, devenue lady Penn, surveille avec joie ces transactions dont elle ordonne les moindres détails. Beaucoup de dégoûtés, de blasés, de malheureux, accourent en foule d'Allemagne, de Hollande et du fond de l'Angleterre; ils sont las de bourreaux et de tortures; l'intolérance même du langage les blesse. Ils espèrent respirer là-bas. La société anglaise a intérêt à ce que le promoteur de l'indulgence chrétienne réussisse. Tous les partis ne sont-ils pas fatigués de leurs luttes? Que de têtes sanglantes clouées sur les portes des villes! Il n'y a pas deux ans, une pauvre emme a été brûlée vive, malgré les supplications du quaker Penn, pour avoir seulement ouvert sa porte à un proscrit. Tout le monde a été vaincu, proscrit, condamné à mort, et peut l'être encore. La pensée du pardon apparaît donc comme divine. Un souffle doux annonce l'adoucissement général des âmes et des mœurs.

Le roi Charles II, ce vulgaire mauvais sujet qui ne manquait ni d'esprit ni d'expérience, était assez de l'avis

de son frère Jacques : qu'il fallait laisser les quakers tranquilles. Il ne croyait guère à cette belle colonie future de la charité, à cette grande métropole de la tolérance, que, par delà les mers, on allait opposer à la ville florissante de la sévérité puritaine, — Boston. Mais, tout bien compté, il aimait mieux l'indulgence. Le vaisseau *Kent*, chargé de son équipage et de sa cargaison, allait lever l'ancre, lorsque (dit un mémorialiste du temps) un bateau léger, couvert de tentures dorées, glissa près de ses flancs et en fit le tour. C'était la chaloupe royale.

« *Quel est ce vaisseau ?* demanda Charles II.

« — Le *Kent*, Sire. Ce sont les quakers de Guillaume Penn en partance pour leur colonie.

« — Tous, quakers ?

« — Tous, Sire. »

Il se plaça debout sur la chaloupe et fit le signe d'un évêque qui bénit :

« — Qu'ils aillent en paix. Je leur donne ma bénédiction. »

Le moqueur laissait à son frère Jacques un trône en ruine. Ceux qu'il raillait allaient compléter la civilisation moderne.

IV

Les vastes espaces que la découverte de Christophe Colomb avait pour ainsi dire préparés comme débouchés et issues à nos vieilles sociétés d'Europe, sont loin d'être, aujourd'hui même, défrichés et colonisés. Il y reste encore bien des villes à bâtir. De nouveaux phénomènes sociaux renaissent et signalent cha-

que jour cette poursuite infatigable de l'œuvre commencée au Canada par les Français, plus loin par les puritains, au midi par les Espagnols.

L'entreprise de Penn a réussi par des moyens très-honnêtes ; elle était désintéressée, charitable, humaine, et tout cela par un mouvement volontaire, coïncidant avec certaines théories et certains désirs. Le hasard et la cupidité n'y étaient pour rien.

Pour berceau elle avait, comme on l'a vu, la chambre d'étude de Milton le rêveur, sous les vieux chênes de Chalfont. Algernon Sidney, qui paya de sa tête son attachement à ses principes, et que Guillaume Penn avait pour ami principal, fut un des parrains de cette élégiaque et poétique création ; œuvre unique, tout à fait moderne, née de pensées et d'espérances qui jamais encore ne s'étaient réalisées. La tolérance en était la base. On avait fondé jusque-là les empires et les cités sur la religion, sur la conquête, sur le commerce, sur le crime, sur l'agriculture ; voici un royaume ou un essai de royaume qui ne veut ressortir que de la justice innée dans l'homme.

Philadelphie a pris sa place au nombre des grands centres historiques ; sa vie politique a été réelle ; elle a servi de contre-poids à la sévérité de Boston et aux traditions du Sud ; elle revendique une part considérable dans le nouveau pacte laborieusement créé par Washington et ses amis ; par elle toutes les idées de Penn sont entrées dans la circulation générale ; enfin il faut se souvenir que les premiers Européens assez braves, assez hardis, assez raisonnables pour proclamer l'illégalité de l'esclavage et l'impossibilité morale pour un chrétien et un honnête homme de faire ce trafic de marchandise humaine qu'on appelle la traite, furent les

quakers de Philadelphie ; — Allemands et Hollandais qui, recrutés sur les bords du Zuiderzée, du Rhin et de l'Elbe, vinrent aider Guillaume Penn à ouvrir par delà les mers un asile aux âmes fatiguées des iniquités de l'Europe et de ses douleurs.

Déjà quelques Suédois, Finnois et Hollandais avaient bâti leurs cabanes et établi leurs campements dans ce territoire désert, à peu près aussi grand que l'Angleterre, dont Guillaume Penn, après beaucoup de démarches et un nombre infini de difficultés et d'obstacles, obtint la concession définitive. C'était un beau pays sauvage, que traversaient des débris nomades de tribus indigènes; au nord, la colonie catholique de lord Baltimore, le Maryland; à l'est, la Nouvelle-Jersey; plus loin, les établissements puritains. Lord Baltimore intenta d'abord à ses nouveaux voisins des querelles et des procès; les sauvages menacèrent, les gens de cour murmurèrent. On ne voulait pas accorder la charte.

Mais une raison majeure militait en faveur de Penn : il était créancier de l'État au nom de son père l'amiral; le roi se libérait commodément par la cession d'un territoire inculte. La charte fut donc octroyée, signée, paraphée et accompagnée des saillies ordinaires et des bouffonneries spirituelles du roi Charles II. Penn voulait que sa colonie s'appelât simplement *Sylvanie;* Charles II exigea qu'on joignît à ce nom celui de Penn (*Pennsylvania*). Le jour de la signature, Penn entra le chapeau sur la tête, selon la mode des quakers, dans la salle du conseil. Charles II se découvrit.

« Ami Charles, lui dit Penn, pourquoi ôtes-tu ton chapeau?

« — Une seule personne ici a le droit de rester couverte, répondit Charles; c'est la coutume. »

Les clauses qui enchaînaient la nouvelle colonie à la métropole étaient rigides et compliquées. On connaissait le tempérament de Penn, ses principes, ses doctrines, ses espérances; on n'imaginait pas qu'il pût sortir rien de solide ou de praticable de ses fantaisies champêtres dignes de *l'Astrée* de Durfé, de *l'Arcadie* de Sidney ou du beau drame pastoral de Shakspeare (*As you like it*). Les hommes pratiques riaient du résultat inévitable de la *sainte expérience* (*holy experiment*). Penn ne se découragea pas, fit ses préparatifs, appareilla ses navires, attira à lui de tous les coins de l'Europe les esprits analogues, les âmes sympathiques, les fatigués, les découragés, les amateurs de la paix; enfin il appliqua résolûment à l'exécution de son utopie tout le soin de détail, toute l'attention économique dont dépend le succès dans les affaires humaines.

Déjà la colonisation américaine avait été pétrie de plusieurs manières et par des mains habiles. Je ne parle pas ici des premiers colons : Raleigh, lord Baltimore, le chancelier Bacon. Les puritains calvinistes, tout en adaptant à leurs vues les vieilles institutions anglaises, avaient imprimé à chaque fragment de ce monde nouveau, formulé par eux, un caractère distinct; la féodalité, la chevalerie, la catholicité, le régime de la commune y avaient plus ou moins de part et d'autorité, selon les goûts et les penchants du législateur. Jamais, il est vrai, on n'y avait vu l'abstraction de l'État dévorer la réalité anglo-saxonne et entraver les mouvements libres; nulle part aussi l'indulgence n'était devenue la loi. Les *Pères pèlerins* (*pilgrim Fathers*), vrais disciples de Calvin, pendaient sans remords, tuaient sans pitié, brûlaient surtout avec une vive joie tout ce qui ne pensait pas comme eux. L'inquisition espagnole avait

mis dans ses barbaries une pompe moins sauvage et une pitié plus magnifique; — ici, au nom du péché originel et de la damnation nécessaire, on inaugurait brutalement la cruauté comme sainte. Cependant la conviction et la simplicité des mœurs soutenaient et enracinaient ces colonies draconiennes; comme Édimbourg et Genève, elles vivaient de sévérité organisée et de terreur morale; un petit enfant ou une fille qui n'avaient pas bien écouté le prêche étaient brûlés ou enchaînés au pilori; Claudie, pour s'être laissé embrasser au coin du feu, faisait amende honorable, pieds nus; on tuait incessamment. C'est quelque chose qui fait peur que les anciennes annales domestiques des trois grands centres calvinistes : Boston, Genève et Édimbourg; villes où la similitude frappante des mœurs atteste encore la main du redoutable semeur qui a jeté cette dure graine dans le sillon civilisé, — Calvin.

Elles florissaient par la probité, l'activité, l'intelligence, l'économie, la persévérance, par la profonde attache au pays, par l'amour des lois et celui de la famille, les austères colonies puritaines. Ces vertus les faisaient grandir, les rendaient aptes à porter des fruits âpres, durables, vigoureux, que ni les tortures, ni les bûchers, ni le changement du monde n'ont pu détruire. D'ailleurs, dans toute l'Europe régnait le même esprit barbare; quelques rares penseurs, Descartes, Gassendi, le grand Milton, le faible Galilée résistaient et protestaient; les uns sourdement, les autres avec une audace dont le châtiment ne se faisait pas attendre. Locke prit alors parti contre le fanatisme, un parti très-noble et un rôle très-grand; c'était une intelligence sereine, une âme bonne et un peu froide, enfin un homme honnête qui savait se conduire. La netteté de son style

éclaircissait les questions, et la patience de son analyse y jetait une lumière diffuse, mais convaincante. Adversaire de la monarchie pure que Charles II, à la remorque de Louis XIV, essayait alors de défendre lâchement; Locke avait formé des liens très-étroits avec les politiques de sa nuance, et spécialement avec le profond et subtil Shaftesbury. L'un et l'autre condamnaient comme barbares le code et les mœurs des colonies puritaines. En face de ces codes, ils se mirent à l'œuvre et formulèrent, à titre de contraste et de modèle, un nouveau code complet destiné à régir la Caroline du Sud.

Le cruel Calvin, le doux Penn, grands rêveurs, idéalistes tous deux, ont réussi et réalisé leur rêve. Shaftesbury, au contraire, et Locke, l'un esprit lucide, l'autre rompu aux affaires, n'ont rien accompli. Pourquoi? C'est que l'idéal des deux utopistes, Calvin et Penn, renfermait la vérité; c'est que la pratique des deux sages, Locke et Shaftesbury, renfermait le mensonge.

Le code nouveau de ceux-ci ne tenait compte que du passé; avec eux la féodalité reparaissait; l'entrave de la vieille législation dominait tout; rien ne répondait aux nouveaux désirs; tout émanait des anciennes souffrances. Nos gens pratiques créaient donc une législation impossible. Personne n'a pu la mettre en usage; et elle reste encore dans les livres, impuissante, morte et ridicule, comme l'on conserve certaines machines ingénieuses et inutiles dans les cabinets des curieux.

Locke, sur toutes choses, avait des lumières saines, pures, étendues, qui ne lui donnaient pas toujours la chaleur. Penn possédait la chaleur de l'âme, qui donne la lumière. Son instinct, — il avait plus d'instinct que d'habileté et plus de génie que de talent, — lui apprenait que Locke voyait très-juste, que la tolérance allait

bientôt s'installer et s'instituer à la place de l'intolérance; que la charité chrétienne s'imposerait un jour comme loi universelle; que le moment allait venir; mais que Locke et Shaftesbury, clairvoyants sur le but, se trompaient quant aux moyens; que les castes immobilisées, les cadres aristocratiques, les éternels servages, les races maîtresses de races esclaves appartenaient à un autre monde et à un autre temps. Allant en avant de la liberté future, et dépassant même ce que nous voyons dans les plus libres pays de l'Europe, Penn fut d'un à-propos sublime.

La terre qu'il voulait coloniser était neuve, l'Europe était exténuée de guerres furieuses; les puritains de Boston avaient effrayé les indigènes et épuisé la coupe de leurs sévérités. Ce beau jeune homme, dont la vie était sans tache et qui livrait sa fortune à son œuvre, apparut comme l'ange de la bonté. Il traversa la mer, institua son premier parlement, fut accepté avec joie; car il donnait tout. Ce qu'il faisait ou promettait, tout le monde l'espérait et le désirait. Il marquait avec une supériorité lumineuse un temps d'arrêt dans les folies cruelles de l'humanité. Tous les bons instincts et tous les nobles penchants s'éveillèrent, comme à certains moments du jour tous les parfums, toutes les grâces et toutes les puissances de la nature se développent, éclatent et remplissent l'atmosphère de vie et de beauté. Ce fut une heure solennelle pour l'aimable Penn, que celle où les *Lenni-Lenape*, indigènes conquis par sa bonté, les colons suédois, les vieux colons de la Finlande, assistèrent à l'ouverture de son parlement libre.

La ville fut bâtie; la colonie étendit ses rameaux et ses branches; on sait qu'elle dure encore. et quel rang elle tient dans le monde.

Comment un tel homme a-t-il pu être calomnié?

Il y avait alors un certain George Penne, qui ne s'embarrassait guère de la grâce divine et des formes de gouvernement, qui n'allait pas à Chalfont voir Milton et causer avec Ellwood, mais qui jouait gros jeu et faisait tous les métiers, sinon les plus honnêtes, du moins les plus lucratifs. Son nom s'écrivait *Penne*, et non Penn. On le voyait dans les mauvais lieux et dans les antichambres; on le voyait aussi chez les ministres, ou dans les corridors qui conduisaient aux ministères; car il était de ces gens dont on a besoin pour les cuisines secrètes et les secrets balayages. Dans ces immondices il recueillait tout ce qu'il pouvait d'argent et le dépensait aussi vite qu'il l'avait gagné. Il était probablement espion, et certainement maquignon. Il faisait des marchés, ramenait des consciences, s'entremettait dans les affaires, vendait des grâces, allait çà et là, obtenait des pots-de-vin et exerçait, pour ses intérêts et ses plaisirs, en homme d'esprit qu'il était, à peu près le même métier que Guillaume Penn faisait naïvement et sottement pour l'humanité seule. On vit donc *George Penne*, qui n'était pas « *Guillaume* » *Penn*, s'enrôler un des premiers et des plus actifs dans l'armée des *courtiers de pardons* (*pardon-brokers*); singulière race et singulier commerce, qui appartiennent aux mœurs barbares du XVII[e] siècle et aux vieux usages germaniques. Le « Wehrgeld, » ou mode de « composition, » s'était conservé à peu près intact en matière de haute trahison. Tout coupable de ce genre, une fois condamné, appartenait au roi, qui disposait de la vie du malheureux et la donnait ou à sa maîtresse, ou à son valet de chambre, ou à son chapelain. Ceux ci ne demandaient pas mieux que de sauver les malheureux, moyennant finance; il s'établissait

un marché régulier, intéressant et délicat, avec « primes » et « fin courant. » Le « courtier de pardons » venait vous dire que sous deux mois vous alliez être pendu; mais que mademoiselle Jennings, à qui le roi vous avait cédé dans un accès de gaieté, voulait bien vous faire grâce; qu'elle demandait seulement mille livres sterling pour ses épingles, plus mille autres livres, réservées au courtier pour sa commission. On marchandait, et après beaucoup de diplomatie, tout le monde s'en allait content; les uns ayant la vie sauve, les autres emportant leurs écus. Il fallait de l'entregent, de l'impudence et de grandes qualités d'affaires pour mener à bien ces transactions qui n'étonnaient pas les personnes rançonnées et sauvées, qui scandalisaient à peine les vertueux. « Tirez le meilleur parti possible de cette rançon, écrivait au courtier *Penne* le ministre Sunderland; le roi s'y intéresse. » Charles II voulait que sa maîtresse gagnât une belle somme; il entretenait ses plaisirs avec les complots de ses sujets, sans bourse délier. Admirables mœurs! Voilà où en était venue la cour de Whitehall; la parodie de l'arbitraire de Versailles enté sur la sauvagerie germanique avait fait descendre ce monde jusqu'à un tel degré de barbarie.

Cependant Guillaume Penn soutenait son rôle de médiateur. Une des plus baroques ironies de l'histoire est le double rôle de ces deux hommes, *Penn* et « Penne. »

L'un dans les bas-fonds, l'autre sur les hauteurs. L'un trafiquait des grâces, l'autre exposait sa vie et son crédit pour sauver quelques malheureux! Ils ne se touchaient pas, ils ne se voyaient pas, ils n'avaient rien de commun; l'un était l'ami d'Algernon Sidney, de Milton, de Pennington et des meilleurs; l'autre était le compagnon des Titus Oates, des calomniateurs, des dé-

lateurs, des misérables, des plus mauvais. L'un poursuivait et mettait en œuvre son plan favori de « colonie sacrée, » de *sainte expérience;* l'autre pensait à sa fortune, soignait ses voluptés et vivait bien.

Le beau drame que celui de ces deux *Penn* et *Penne*, George et Guillaume!

George le coquin allait souvent dans les tavernes et s'y faisait beaucoup de partisans; on l'aimait. Guillaume le héros ne communiait pas comme aurait voulu l'évêque Burnet; celui-ci a écrit que Guillaume était un malhonnête homme et un intrigant.

George, à la fin de sa vie, ayant mangé ou bu tout ce que lui avaient rapporté les pardons vendus, les beaux galants et les belles dames, pétitionna pour obtenir le monopole des loteries dans les colonies américaines, ce qui était une idée de génie. Probablement il obtint la faveur qu'il sollicitait, et mourut dans son lit, au sein de la considération et de l'abondance. Guillaume, ayant tout donné à sa chère colonie, fut abandonné par elle, trahi par ses amis (comme nous le verrons), et mourut pauvre, très-déconsidéré et méprisé.

Le bon camarade et le joyeux compagnon *Penne*, le coquin, ayant prêté tous les serments, baisé toutes les sandales, et souri à toutes les lâchetés, passa pour un véritable agneau du bon Dieu : c'était un drôle.

L'héroïque et doux Penn, ayant eu la fantaisie de se faire quaker et de fonder Philadelphie, déplut à cet éloquent érudit, notre contemporain, M. Macaulay, qui le barbouilla de toutes les façons dans son livre, lui créa un rôle faux, lui prêta un masque ridicule, défigura ses actes, travestit sa vie, enfin le calomnia sans pitié, parce que Guillaume Penn l'honnête homme n'était pas tout à fait *whig* de la nuance de Macaulay.

Le beau de l'affaire, c'est que les billets de *Penne* le maquignon, écrits pour ses achats, ses rachats et ses trafics, — ayant été retrouvés, vers 1815, dans les archives de l'État par un autre whig intelligent et laborieux, Mackintosh, — furent attribués par lui au second *Penn*, Guillaume, qui ne trafiquait de rien, pas même de sa conscience. Ainsi se fabriqua de toutes pièces un corps d'accusation énorme contre le doux Penn, si désintéressé, si excellent, — devenu un hypocrite, un menteur, un flatteur, un vénal, un monstre; et les esprits malfaisants, qui aiment le mal, n'en étaient pas fâchés.

V

« *Je me suis rendu en Amérique* (dit Guillaume Penn « dans une lettre au *juge Mompesson*), *pour y jeter les* « *bases d'une république libre, ouverte à tous les hommes* « *sans exception. Je leur ai fait concession d'une Charte* « *qui devait les protéger contre la violence et l'arbitraire* « *du gouvernement sous lequel nous gémissions. De cette* « *Charte même ils se font maintenant une arme contre* « *moi, qui l'ai créée pour garantir leur sécurité. Cela* « *est bien indigne; c'est d'autant plus blessant et plus* « *injuste, que personne que moi n'a fourni à ces dépenses...* « *Mais un père ne demande pas la mort de ses enfants in-* « *grats; que leurs erreurs se corrigent, cela lui suffit*[1]. »

« 1. I went thither to lay the foundations of a free colony for all « mankind. The charter I granted was intended to shelter them against « a violent and arbitrary government, which was imposed on « us...., etc., etc. »

Telle est la douce plainte de Guillaume Penn.

Il s'exprime ainsi, dix années après la fondation de sa colonie nouvelle. Il a réussi, mais pour les autres. Tous les intérêts servis par lui se sont un moment disciplinés à sa voix; on a usé de son argent; on a mis ses terres en valeur; le gouvernement s'est libéré d'une dette. Voici de belles routes qui facilitent les communications; le commerce avec les Indiens s'établit; la presse libre, l'instruction populaire sont instituées par Penn; il prête et l'on emprunte; il donne des terres et on les cultive; il fait des concessions et on les accepte. Penn ne veut pas que l'on brûle devant l'église ces pauvres vieilles que la vie ennuie et qui, désolées d'être vieilles, se font sorcières; il reconnaît que les brûler ne profite à personne. On commence à trouver naturel de ne pas trop haïr et de laisser le bourreau sans emploi. Les gens qui sont bannis de Baltimore parce qu'ils ne croient pas assez au purgatoire, et ceux que l'on chasse de Boston parce qu'ils veulent y croire un peu se réfugient dans la cité des Frères; en deux années six cents maisons sont bâties. Philadelphie est inaugurée; une ville, où il est permis à chacun d'admettre le purgatoire ou de l'abolir.

Les chefs indigènes, étonnés d'être payés de leurs terres et de ne plus être traqués comme des animaux sauvages, se font les défenseurs des Frères venus d'Europe, des *Onas*, ainsi nomment-ils les quakers. Pas une goutte de sang quaker n'est versée par eux. Dans toutes les autres colonies les maisons en flammes, les enfants massacrés avaient attesté la vengeance des indigènes. La paix règne à Philadelphie. C'est à cette époque même que les vains efforts de Monmouth, les redoutables tentatives de Louis XIV, la lutte européenne du protestan-

tisme et du catholicisme donnent au monde les plus tristes spectacles. Les bûchers se dressent à Séville. On pend à Paris les imprimeurs odieux à madame de Maintenon. Le parlement opine du bonnet; les bourgeois regardent pendre, Louvois en est heureux et les gens graves ne murmurent pas.

Probablement les passions et la cruauté humaines seront au fond toujours les mêmes; mais entre 1640 et 1740 elles se prétendaient légitimes; elles affirmaient leur droit. La force régnait encore tyrannique, non-seulement de fait, mais comme théorie divine; les protestants n'étaient pas, à cet égard, plus avancés que les catholiques. Seulement quelques esprits d'élite n'admettaient pas la nécessité de tuer l'hérétique, de ne laisser vivre qu'une seule doctrine.

De 1680 à 1860, d'autres idées ont fait fortune; je ne sais si elles n'ont pas trop fait fortune. L'extrême intolérance a fait place à l'extrême tolérance; à la férocité des esprits la mollesse des âmes a succédé. Ainsi va notre race; — angélique, disent les uns; démoniaque, disent les autres; médiocre, selon quelques-uns. Elle est tout cela, mais surtout elle est incomplète.

Rien ne le prouve mieux que l'Histoire, et particulièrement celle de Guillaume Penn.

Aidé par les circonstances, par la double situation contraire de l'Amérique et de l'Europe, par sa fortune, ses amis, son caractère et l'harmonie de ce caractère avec l'œuvre et le moment; il arrive jusqu'à un certain point du succès, point qu'il ne dépasse pas. Il fonde son beau royaume de la tolérance; il donne au monde l'exemple de la bonté souveraine; il prépare ainsi aux déclamations de Raynal, aux aspirations de Jean-Jacques, aux réformes indiquées par Voltaire, à la Révolution française elle-même un texte facile et excellent. Mais avant que nos phi-

losophes, ces éloquents commentateurs de la doctrine de Penn, ces spirituels apologistes de la nature humaine exaltée eussent pu répandre en France et confier à notre race (propagatrice active des idées par les faits) la nouvelle Bible de l'humanité, le dogme qui devait créer et renverser tant de choses, en promettre tant d'autres, puis se transformer sous nos yeux, — il était arrivé ce qui arrive toujours, c'est que l'œuvre même de Penn avait subi déjà les chances inévitables des affaires terrestres. Elle s'était amoindrie, sinon détruite. Elle avait eu ses échecs et ses misères.

Compléter un succès, réussir en tout, n'est pas de ce monde. La règle, c'est l'imparfait, rien ne s'achève. César est mort aux pieds de la statue de Pompée. Charlemagne n'a rien accompli. Alexandre, toujours sous le harnais, n'a pas eu de règne, il n'a eu que des victoires. Socrate n'a passé dans le monde que pour léguer quelques causeries vagues à ses amis et boire le poison. Chacun sait la mort exilée de Napoléon Bonaparte. Les arts qui ne s'adressent qu'à l'idéal approchent un peu davantage de l'absolu, mais ils ne font qu'en approcher. Il y a quelque chose à reprendre et à regretter dans Shakspeare, Titien, Raphaël, Virgile, Homère même et Sophocle, bien que ceux-ci, Grecs merveilleux, enfermant leurs désirs et leurs vues dans de plus étroites limites et se proposant un but moins lointain, plus déterminé et moins complexe, aient pu se promettre et atteindre une perfection plus certaine, sinon plus facile.

Tout le reste de la vie de Penn est douloureuse. Cette dernière époque que nous abordons, celle qui suivit la fondation de sa colonie est absorbée par la lutte. Je crois que la vie du héros, sans ce couronnement divin, n'aurait pas toute sa beauté.

Le gouvernement qui lui a vendu ce territoire inculte veut le lui reprendre, sans le lui payer, dès que ce territoire naturellement fertile s'est couvert de maisons et de moissons. L'Église anglicane, trouvant mauvais que l'*Inner-light* se soit établie librement par delà les mers, prétend avoir des évêques à Philadelphie. Le parlement colonial qu'il a institué veut se débarrasser de son gouverneur; on retourne contre lui les armes légales que lui-même a données, armes trempées dans l'atelier métaphysique de Harrington et de Sidney. Lord Baltimore, le voisin catholique, essaye d'attirer dans un piége les quakers pacifiques et de les forcer à se battre, sauf à les accuser ensuite de troubler la paix. La spoliation, la trahison, la fraude, la calomnie tombent sur Penn comme grêle. On l'attaque au Parlement; dans la Chambre des communes à titre d'ami du prince, dans la Chambre haute comme démocrate. Il a permis aux colons de ne solder ses avances que fort tard, et au lieu d'exiger les impôts, il a prêté de l'argent. Personne ne veut payer un créancier si commode, qui a longtemps attendu et qui peut bien attendre encore. La prospérité même des colons les rend ingrats; quelques-uns d'entre eux se coalisent pour le déposséder, s'entendent avec le gouvernement et espèrent partager les dépouilles du bienfaiteur. Penn est contraint de repasser la mer; il va se défendre à Whitehall; puis il la repasse encore; il lui faut empêcher les colons de le dévorer. « *Chère colonie* (dit-il dans une de ses lettres, « écrite à bord de l'*Endeavour*); — « *Cité de mon cœur, baptisée avant d'être née, que de* « *soins, que d'amour, que de labeur pour te préserver* « *des souillures qu'on veut t'infliger! Mon âme prie* « *Dieu pour toi! Puisse-t-il te protéger, ô cité vierge! et*

« te rendre forte aux jours de l'épreuve et du danger[1] *! »*
Il y a dans la formation de la colonie de Penn toute une partie d'affaires que je n'ai pas exposée. Penn s'y montra vigilant, clairvoyant, prévoyant. Mais le principe même de sa doctrine, la foi dans la bonté inaltérable de l'homme, le suivit partout. Il en subit les conséquences. Quelle est celle des affaires humaines qui n'enveloppe pas dans ses voiles et ses replis quelque bon petit Iago ou quelque monsieur Tartufe? Penn trouva naturellement son Tartufe et son Iago. Ce fut un quaker, bien entendu; — homme de la meilleure réputation, si austère, si *demure*, de si bonnes mœurs, cuirassé d'une vertu si haute et si apte à tromper les gens; reluisant d'une si belle lumière intime (*inner light*); que William en fut ébloui et aveuglé, et que Fort (c'était le nom du personnage) put, à son aise, prêter de l'argent à la colonie, poser des chiffres faux, prendre des hypothèques usuraires, accumuler des comptes d'intérêts, les accroître par de faux emprunts contractés en faveur de Penn, et plonger le législateur dans ce grimoire de dette et de ruine où les gens avisés ne tombent jamais, où les utopistes et les rêveurs se laissent précipiter trop facilement, et où les bonnes âmes demeurent quelquefois ensevelies. Molière avait écrit *Tartufe*, qui réussissait et que l'on jouait même à Londres, grossièrement enluminé : ni le Tartufe anglais, devenu dissident ou quaker; ni l'envieux Iago, Tartufe militaire, n'avaient amélioré personne et ne corrigeaient rien. Ford ruina Penn en toute liberté; il mit la colonie dans sa poche et le législateur en prison. Penn se dégagea de son mieux de ce dédale de fraudes,

1. *Virgin city, city of my heart*, etc.

de persécutions et de procès; son activité et sa sagacité le sauvèrent, mais seulement à moitié.

Voilà bien des leçons pour Penn. Ses fils concoururent à cet enseignement qui se fait tous les jours. L'un, élégiaque et doux comme William, fut enlevé par une mort rapide et prématurée; l'autre, fidèle à l'habitude des fils qui ne ressemblent point aux pères, devint le plus mauvais sujet des colonies et de la métropole. Il donna un démenti formel à la *sainte expérience*, erra ivre dans les rues, battit le guet, enleva les filles et se permit toutes les licences que la cour de Charles II lui avait recommandées. Il fit ainsi des brèches considérables à la fortune paternelle, s'endetta, greva d'hypothèques anticipées le patrimoine que son père ne lui avait pas encore laissé, et mit Penn au désespoir.

On touchait à une grande époque, très-désavantageuse pour Penn, très-importante pour l'Europe, dont bien peu de personnes en France comprenaient alors la portée et la valeur, mais que Fénelon et Saint-Simon appréciaient nettement. Relisez la petite page où ce dernier parle de Guillaume d'Orange et de 1688; vous admirerez sa pénétration, vous reconnaîtrez que ce n'est pas seulement un satirique, comme on l'a dit. Il comprend son temps, ce qui est rare.

La haute figure, pâle et sombre, du protestant hollandais Guillaume, chef politique d'une hérésie, adversaire religieux du monde catholique, est là debout dans sa triste grandeur. Le soleil de Louis XIV brille encore, et d'un éclat tragique, presque lugubre. La monarchie et Jacques II se réfugient à Saint Germain, où le roi de France les accueille et conduit cette pompe funèbre de la royauté. L'ère représentative commence; à Londres les grandes familles *whigs* saisissent le pouvoir. Elles

se concentrent pour mieux régner; et les dissidents, les quakers, les utopistes, repoussés par elles, ont à souffrir. Le protecteur de Guillaume Penn, son tuteur catholique, Jacques II, disparaît de la scène; les ministres et la cour deviennent hostiles à Penn, dont le combat devient plus rude. Autrefois on raillait Penn, on l'enviait; on ne le méprisait pas. Maintenant que son grand appui est tombé, c'est le dédain qui le frappe. Contre le mépris, la haine, l'envie, contre ses colons, son parlement, ses propres lois, la métropole, les faussaires et sa famille, quelle guerre à soutenir! La Pennsylvanie ne lui donne pas cinq cents livres sterling de revenu; cependant le défrichement des bois, la culture des plaines, le commerce naissant, la coexistence paisible et la juxtaposition des sectes ennemies ont donné raison au fondateur.

L'œuvre est achevée, autant qu'elle peut l'être.

Penn triomphe. Entre Boston calviniste et Baltimore catholique la tolérance s'est installée. Philadelphie existe; et le XVIIIe siècle s'annonce.

La ville de la tolérance a seule rendu possible la formation des États-Unis.

Ce sont là (dira-t-on) de vains paradoxes! C'est de l'histoire et du sens commun. Les paradoxes du bon sens sont les lieux communs de l'avenir.

De l'Amérique septentrionale jusqu'en France; et de cette France philosophique du XVIII[e] siècle aux autres régions de l'Europe, le rayon philanthropique émané de Guillaume Penn et de la création philadelphienne n'a pas cessé de s'étendre et de briller en s'élargissant.

Il faudrait un livre spécial pour indiquer la marche continue de cet esprit philanthropique.

Cet esprit pénètre jusqu'au fond des régions les plus invinciblement attachées à la tradition inhumaine.

Vers la fin du XVIII[e] siècle, un Italien le recueille; c'est Beccaria, propagateur méridional des idées dont Guillaume Penn a été l'initiateur.

VI

BECCARIA

I

« O puissante, ô toute-puissante main de la loi ! ô *No-* « *mos*, souverain de toutes les choses qui ont la vie et « de celles qui n'ont pas la vie ! » — Ainsi parle le vieux Pindare; et d'une façon sublime. Dans ces vers il montre, — inaccessible, — trônant au delà des mondes et des phénomènes passagers, l'équité, la loi égale, — c'est-à-dire Dieu.

Les hommes, leurs passions et leurs cruautés avaient enseveli la loi suprême. La torture, l'arbitraire des jugements secrets dominaient l'Europe entière, une seule île exceptée, l'Angleterre, qui n'avait jamais toléré la question judiciaire que comme une exception scandaleuse et une monstruosité coupable. Vers le milieu du XVIIIe siècle, le Milanais Beccaria écrivit son livre *Des Délits et des Peines :* protestation d'un ingénieux esprit, cri douloureux d'une âme blessée.

On voit alors s'opérer le développement inattendu des sentiments de tolérance, des principes qui établissent la charité politique, le respect des minorités et l'équité

égale pour tous. Ce beau spectacle, inauguré vers 1680 par Guillaume Penn et par sa fondation, se continue dans les livres et les actes au milieu de bien des folies. Partout le même souffle, la même impulsion, le même rumb de vent. Howard visite les prisons d'Europe; Léopold et Joseph II proclament du haut du trône la philanthropie; dès l'année 1703 le pape Clément institue une prison pénitentiaire; l'Italie catholique donne l'exemple de la réforme des prisons; et au moment où Penn jette les premiers fondements de Philadelphie, ville future des frères quakers, — la vieille Rome papale et Milan la cité lombarde préludent par leurs créations charitables au *Panopticon* de Jérémie Bentham et aux essais de prisons américaines.

Ni Beccaria ni Guillaume Penn ne peuvent être rangés parmi les génies supérieurs. Ceux qui pétrissent leur siècle, qui le modifient, le dirigent ou agissent sur lui ne sont pas toujours les plus grands esprits, mais ceux dont l'instinct individuel s'accorde le mieux avec les instincts de leur temps. Sous Héliogabale, le mysticisme obscène prend faveur; sous Trajan, le lettré bienveillant et pacifique devient quelque chose; du temps de Commode, il faut être gladiateur et mépriser les lettres. Ici Penn et Beccaria sympathisent avec le mouvement contemporain; l'un réalise dans une colonie, l'autre dans un livre, ce qui est l'idéal caché et le secret espoir. Ils dégagent du sein des nuages l'étincelle électrique. Ce sont des divinateurs plutôt que des talents; des âmes plutôt que des génies; des interprètes plutôt que des novateurs.

La règle civile et religieuse était devenue dure, pédantesque, insupportable, souvent atroce. D'une part le calvinisme avait déduit du principe de la grâce, interprété violemment, le dogme de l'*inutilité des bonnes œuvres;*

d'une autre, le catholicisme, altéré au Midi et en Espagne surtout, avait transformé la foi en symbole, le culte en formule, et atteint ce résultat extraordinaire de la damnation imméritée et de la vertu sans récompense, dont les deux drames de Calderon et de Tellez (la *Devocion de la Cruz* et le *Condenado por desconfiado*) offrent l'exemple populaire et épouvantable. Les supplices les plus odieux étaient acceptés; le bourreau régnait partout. Non-seulement le vulgaire favorisait les tortures, mais les savants, les habiles et les honnêtes applaudissaient. A Rome, les exécutions amusaient le carnaval. A Paris, M. de Machault, dans l'antichambre de Louis XV, rougissait au feu le fer des pincettes que lui-même appliquait et maintenait sur les jambes nues du misérable Damiens. Avec un seul petit volume, éloquent et assez confus, Beccaria changea tout cela; il flétrit la cruauté; il restitua *la loi*; la nuée s'ouvrit; le « Nomos » reparut; la Force brutale fut contrainte à reculer.

Certes le bienfait est grand.

La vie de cet homme singulier fut égale, simple, aimante, sans intrigue et sans accidents. Sa famille, comme celle de Penn, avait exercé des charges politiques et des magistratures civiles. Comme Penn, il avait reçu une éducation lettrée, élégante et supérieure. Mais éloigné des affaires par la constitution du pays, par l'habitude et la tradition, il demeura toujours timide, replié sur lui-même, étranger au mouvement du monde, qu'il ébranla sans le vouloir. Le tourbillon parisien qu'il entrevit, et où il fut attiré par l'explosion de sa nouvelle gloire, l'éblouit un moment et l'effraya. Ce doux rebelle, qui prêchait l'instinct, la spontanéité, l'originalité, l'humanité universelle, rentra vite dans son asile, s'y fit oublier toujours et y mourut paisiblement.

Il ne s'entendait pas mieux avec son père, dès sa jeunesse, que Guillaume Penn avec le sien. L'amiral Penn était un ambitieux mondain; et son fils un idéaliste ardent. Le père du jeune quaker voulait que Guillaume portât l'épée, soutînt l'honneur de sa maison et fît bonne contenance à la cour; Guillaume, au contraire, adorait la solitude et la rêverie, la prédication populaire et le bien à faire aux hommes, même ingrats. Comme ces penchants étaient sincères chez lui, et passionnés, l'obstacle qu'on leur opposa les irrita, les fit grandir, et, en les exaltant, les rendit invincibles.

Quant à Beccaria, une circonstance particulière décida de sa vie. A vingt ans, il aimait une beauté sicilienne-espagnole, Teresa de Blasco, fille du lieutenant-colonel d'ingénieurs de ce nom. Non-seulement le père de Beccaria refusa aux amoureux son consentement, mais, ne jugeant pas la dot de la jeune personne suffisante, il s'adressa aux autorités administratives et supérieures, obtint d'elles l'emprisonnement de son fils, ne réussit à rien, augmenta le feu qu'il voulait éteindre, enfin, furieux d'une résistance à laquelle il aurait dû s'attendre, remonta jusqu'au trône même, et supplia l'impératrice Marie-Thérèse, par l'intermédiaire du célèbre comte de Kaunitz, de mettre son fils à la raison. L'impératrice essaya; le marquis Stompa Soncino et le comte Amor di Soria s'en mêlèrent, le tout en vain; notre jeune homme garda les arrêts, lassa la persévérance de ses adversaires, sortit de prison et se hâta d'épouser celle qu'il aimait.

Le jeune homme avait raison, il usait de son droit et le père abusait du sien. On a beau nous dire que ces méthodes étaient alors habituelles, légitimes, approuvées; — *consono al governo patriarchale questo intromettersi*

anche agli interessi casalinghi; — c'est là précisément ce que je blâme. Quoi! cette patriarcale intrusion du gouvernement et de l'État dans la famille, et (ce qui est pis) cette barbare usurpation des droits et des priviléges les plus sacrés de l'individu et de son libre arbitre ne vous révolteraient pas!

Toute moralité disparaît devant la Force; pour avoir méconnu cette vérité, pour avoir préféré la *société* à l'homme, l'*espèce* à l'individu, nos races romaines ont subi de cruels châtiments. « Les espèces (disent certains philosophes) sont les seuls êtres de la nature. » Erreur énorme, que l'Assemblée constituante consacra lorsqu'elle proclama le peuple un *grand individu*. Au nom de cet *individu-État*, la Terreur a sévi; pour défendre le dogme faux de la masse-reine, la loi des suspects a été portée; pour honorer cette terrible idole, des milliers de victimes ont péri. L'opinion du profond Leibnitz, du noble Schiller, du grand Pascal favorisait l'individu, non la masse : celui-ci disait qu'il n'y a au monde « que des exceptions; » et le mot est sublime autant que vrai.

La sévérité du père de Beccaria, iniquité flagrante, et l'immixtion ridicule des puissances politiques dans le drame domestique de sa jeunesse ont dû le frapper au cœur et influer singulièrement sur le cours de ses idées et sur la tournure de son esprit.

C'était en 1761. Le père refusait obstinément l'accès de sa maison aux jeunes mariés; il fallut que le régent du sénat interposât son autorité pour obtenir du vieux Beccaria une pension insuffisante; enfin, l'on ne peut s'étonner que certains chapitres *des Délits et des Peines* soient peu favorables à l'autorité paternelle. Les idées françaises et anglaises pénétraient en Italie; le *Spectateur* d'Addison y était lu avec avidité;

8

certes, il y avait chez le jeune homme le ferment d'une rébellion secrète, assez légitime, sourde et violente. De concert avec quelques amis, il rédigea et publia, non pas à Milan, mais à Brescia, une revue intitulée *le Café*, imitation médiocre du *Spectateur* d'Addison, et dont toutes les vues étaient libérales. L'un de ses jeunes collaborateurs, Alexandre Verri, exerçait alors la charge chrétienne de *protettore de' carcerati,* « protecteur des prisonniers, » c'est-à-dire qu'il avait mission officielle de visiter les cachots, d'entendre et de recueillir les réclamations des condamnés ou des prévenus, de presser ou d'activer leur procès, enfin de solliciter leur grâce, s'il y avait lieu, près des autorités compétentes. Les spectacles odieux qui s'offrirent à Verri dans ces bas-fonds d'une justice mal répartie et mal réglée, d'une criminalité mal définie et d'une dépravation empirée par de longues habitudes de vice et de mauvais gouvernement, lui firent horreur; il écrivit un bon article, qui fut inséré dans *le Café*, sur les défauts des lois civiles et sur les erreurs de la jurisprudence italienne. Non content d'avoir rempli ainsi son devoir, mais avec des restrictions et une certaine réserve, il entretenait souvent ses amis, Beccaria surtout, des désordres dont il avait été témoin. Ce fut pour le jeune Beccaria, ardent, irrité, blessé, naguère victime, une révélation et une inspiration. Il composa d'un trait, non pas sous la dictée, mais au souffle convaincu et attendri de son ami, avec toute l'ardeur, la confusion, l'impétuosité, mais aussi la verve et la puissance d'une amertume et d'une improvisation vives, le petit volume célèbre dont le retentissement fit frémir l'Europe, et qui, sous ce titre : *Des Délits et des Peines*, frappait, dans ses œuvres vives, l'excès de la force.

Ce fut un événement considérable. Non-seulement on parla du livre — sans le lire beaucoup peut-être; mais il servit de bannière, d'étendard et de point de ralliement. Ému, éloquent, souvent habile, assez irrégulier, manquant de profondeur métaphysique et de bases philosophiques et juridiques, c'était néanmoins une œuvre attendue, un coup de force, un magnifique pamphlet. Toutes les nations s'éveillèrent. Toutes les magistratures furent émues. Le jeune homme, sans y penser, avait jeté sa pierre dans la profonde caverne de la cruauté humaine, et les échos retentissaient avec un fracas de répercussion qui l'étonnait lui-même. Les encyclopédistes proclamaient Beccaria le nouveau Lycurgue et le seul législateur moderne. Les rois, les princes, la grande Catherine appelaient à l'envi auprès d'eux le modeste amant de Teresa, qui se contentait de son bonheur et se mussait dans le nid conjugal.

Le sénat de Venise fut épouvanté. Il chercha des avocats pour le vieux Code et la vieille jurisprudence. Le principal fut le moine Fachinei.

Celui-ci préconisa dans un beau pamphlet la vieille inquisition, le Conseil des Dix, les délations secrètes et les tortures accréditées. « Je ne crains pas d'affir- « mer, dit cet avocat compromettant, que le juge italien, « lorsqu'il commence par se servir de la torture et « exige d'abord la confession des coupables, est plus « favorable aux accusés, plus prudent, plus sûr, moins « exposé à errer que ce juge anglais qui procède à la « condamnation sans autres preuves que la déposition « des témoins et la simple vérification du corps de dé- « lit... Je tiens pour zéro les convulsions que peuvent « souffrir quelques scélérats (*ou même quelques innocents*), « auprès de l'avantage qui résulte — pour *toute la société*,

« pour tous les coupables dignes de mort, même pour
« ceux qui sont mis à la torture et qui y résistent, — de
« la *méthode italienne* de condamner. »

Le barbare!

Le pédantisme est une forme diminutive de la cruauté. Ici se manifeste l'étroite liaison qui soude la doctrine de la société-reine et celle de l'inhumanité triomphante. Notre pédant Fachinei s'embarrasse peu *des convulsions ou des souffrances* de quelques innocents. L'homme, comme personne, n'a pas de droits; la société seule en a. L'individu, qui existe, qui aime, pense, souffre, naît et meurt, est compté pour rien. La société, qui n'est qu'une entité philosophique, qui n'a de réalité que par les individus, ou plutôt qui sans eux n'en a pas; — cette abstraction peut au contraire tuer, blesser, torturer, commettre l'injustice, verser le sang, se souiller de cruautés! Tout lui est permis; elle est sacrée! tandis que l'homme, réalité de Dieu, on le foule aux pieds! « De tous les tribunaux (dit Fachinei), le plus utile et le
« plus bienfaisant pour tous les États, c'est le plus cruel.
« Le chef-d'œuvre de la politique humaine est l'Inquisi-
« tion de Venise; — belle magistrature instituée pour
« recevoir les accusations secrètes de délits contre l'État;
« ne révélant jamais le nom des accusateurs, les récom-
« pensant même, au risque de trouver quelques calom-
« niateurs et de *causer la ruine de quelques innocents!...* »

Le « *Nomos* » n'existe pas pour Fachinei; la loi divine de Pindare a disparu devant la Force.

Cet Ange Fachinei, moine de Vallombrosa, pousse à bout, on le voit, la théorie du pouvoir. Il adore l'annihilation de l'homme. La société abstraite représentée par le pouvoir le ravit. « On n'aura jamais (dit-il ail-
« leurs) de bon traité d'éducation si le pouvoir ne se

« résout à en écrire un. Là où la main du pouvoir n'in-
« tervient pas, rien n'est parfait (*non si fa mai niente di
« perfetto*). »

Ce que je trouve parfait, c'est Fachinei; seulement il oublie que les hommes ont un esprit, une âme, une volonté.

Donnez-lui à régir une race de brutes; ce sera pour elle un législateur accompli.

II

Je veux achever la biographie de Beccaria avant de chercher quelle a été l'influence du livre de Beccaria sur son siècle, et comment toutes les législations européennes se sont transformées et modifiées depuis sa mort. Sa biographie sentimentale est curieuse en ce qu'elle explique l'obscurité de sa vie dans l'éclat de son succès.

Né en 1738, marié en 1761 malgré l'autorité paternelle qu'il brave, — âgé par conséquent de vingt-trois ans au moment où il épouse la belle Teresa de Blasco, et de vingt-cinq ans lorsqu'il publie (en 1764) son petit livre *Des Délits et des Peines*, — Beccaria se rejoint aux philosophes français de son époque.

Tous s'émeuvent à sa voix. Tous l'invitent, l'appellent; le supplient de venir à Paris s'y faire connaître. Il faut qu'il prenne part à la levée de boucliers philosophique dont Voltaire est le chef, dont Marmontel et Laharpe sont les capitaines, que l'Europe admire, que les rois eux-mêmes essayent d'imiter ou de suivre, et que Montesquieu par ses études anglaises, Diderot par ses audaces, Rousseau par ses éloquentes folies, soutiennent avec tant d'éclat.

On prépare à Beccaria un accueil triomphal. Il cède à grand'peine : « Le plus légitime obstacle l'arrête (dit à ce sujet son ami Pierre Verri, que certains contemporains ont regardé comme son collaborateur, d'autres même comme l'auteur véritable de l'ouvrage auquel Beccaria doit sa renommée). Cet obstacle est une *belle femme.* » La passion du jeune homme, la profondeur et la tendresse de cet attachement pour Teresa ne peuvent être l'objet d'un doute: toutes les lettres qu'il lui écrit pendant son voyage, par leur accent, leur style et leur mouvement, prouvent que Beccaria s'occupait bien moins de sa gloire que de son amour, moins des applaudissements de Raynal ou des éloges de Diderot que de la fidélité de Teresa. Longtemps il hésite; Pierre Verri lève ses scrupules. Beccaria se décide. Il part, le cœur désolé. A peine s'éloigne-t-il de Milan, la vie lui manque. Il a donc quitté tout ce qui le faisait exister! Il pleure. Pas un jour ne s'écoule sans qu'il donne de ses nouvelles à *sa chère et adorable épouse;* ses lettres sont pleines de tendres et charmants enfantillages. Dans le mouvement dur et métallique de notre horloge contemporaine qui bat les journées de chacun à coups précipités et violents sur son enclume de fer, rien ne peut paraître plus étrange que ces douceurs d'âme et ces attendrissements éternels de Beccaria : « Pour toi, non pour la gloire, dit-il, je fais toutes mes « œuvres. Je veux conserver ton estime ; je veux donner « sans cesse des aliments nouveaux à notre amitié; c'est « cela qui m'anime et qui me fait sortir de mon indo« lence naturelle. »

Cependant il traverse Lyon ; là il admire fort la déclamation juste des acteurs tragiques. A l'Opéra-Comique, *dove abbiamo tanto compatito la nazione*, « il a pitié d'une

nation » qui supporte de telle musique. Arrivé à Paris, assailli par l'adoration, porté aux nues par l'engouement parisien, caressé par les gens à la mode, flatté par les femmes, il ne pense qu'à Teresa; Morellet, Diderot, d'Holbach le fatiguent. On le promène comme Hume, de fête en fête et de dîners en dîners; il ne songe qu'à sa chère jeune femme, restée à Milan. Il trouve tout ce monde-là bien aimable; mais il voudrait vivre plus tranquille près de Teresa.

Il ne va pas même voir M. de Voltaire qui l'appelle à grands cris; après deux mois d'absence, il s'échappe et retourne près de Teresa.

Paris ne pouvait ni lui plaire ni s'accommoder de lui. « On le prenait pour une espèce de butor sans éclat et sans grâce. » Point de trait, nul à-propos. Cet esprit subtil, ingénieux et même vaste, si ce n'est profond, qui a su apercevoir et deviner quelques-uns des principes les plus utiles et les plus féconds de l'économie politique moderne, ne voyait clair ni dans les hommes ni dans les mœurs. Je crois qu'il aurait volontiers confondu les turbulents essors de Diderot avec les méticuleuses finesses de d'Alembert. Ses lettres ne brillent ni par la vivacité ni par la nouveauté. « Paris, dit-il, est une cité immense qui « ferait bien trois villes comme Milan : un demi-million « d'hommes y bout et y fermente; le fracas des carrosses « et des charrettes, la coquetterie et la splendeur des « boutiques, tout dans ce pays éveille d'abord l'idée du « travail et de l'industrie. Vous croiriez tout le monde « occupé. Mais allez aux Tuileries, au Luxembourg, au « Palais-Royal, aux boulevards ; là se trouvent des jeux, « des loteries, des théâtres en plein vent, des concerts, « des marionnettes; le soir vous avez trois théâtres ou- « verts; enfin il semble que la ville entière soit vouée

« aux divertissements et aux voluptés. Mieux construite « en général que Milan, la ville est moins irrégulière que « la nôtre; néanmoins les édifices publics sont d'un goût « petit et mesquin. La manière italienne, au contraire, « est grande et mâle. » Il répète souvent que ceux qui l'entourent possèdent toutes les vertus : que M. Helvétius vaut Socrate, que M. le baron d'Holbach dépasse en générosité et en grandeur Mécène ou Miltiade; au fond cependant il s'ennuie, admire en bâillant, rêve à Teresa, et veut revenir au bercail. En vain Pierre Verri lui conseille de mettre à profit sa gloire, de ne pas perdre une occasion si bonne, de jouir de son triomphe. Teresa se joint à l'ami Verri ; elle exhorte son mari à ne pas revenir trop tôt, à patienter, à rester à Paris. Ces discours et ces conseils produisent un effet tout contraire à celui que Verri et Teresa peuvent se promettre. A Paris, Beccaria devient chaque jour plus sombre et plus taciturne. Les beaux esprits du sanhédrin philosophique s'en aperçoivent, le raillent, lui disent qu'il est jaloux, que la littérature et les soupers délicats valent mieux que ce qu'il regrette, et qu'il n'a pas le sens commun de quitter Paris. L'abbé Morellet lui tient à ce propos quelques sermons plus curieux qu'édifiants.

Vains essais. Rien ne peut le retenir. Soixante et onze jours d'absence l'ont excédé.

Il se hâte donc, regagne Milan bride abattue, termine son voyage en quatre jours, célérité prodigieuse alors, et revoit enfin sa bien-aimée Teresa, dont la correspondance indique l'amitié grave que l'on a pour les hommes supérieurs; — *grave*, remarquez la nuance; — puis il se brouille complétement avec l'ami Verri. Ne soulevons, surtout ne déchirons aucun voile de la vie domestique, et ne nous permettons pas de rempla-

cer la certitude des faits avérés par quelques conjectures oiseuses ou aventurées.

Nous sommes en 1767. Teresa tombe malade. Conduite aux bains de Pise par son mari, elle y meurt à la fleur de l'âge; et, très-peu de semaines après, Beccaria, qui ne la pleure pas longtemps, épouse en secondes noces Anna Barbo.

Qu'il ne se cache pas sous ces dates et ces événements privés quelque fragment du drame triste et passionné qui est la vie, je ne puis me le persuader. Dès son second mariage, l'ardent polémiste perd sa verve et sa flamme, sa révolte et son espoir. Il devient alors morose, indifférent à tout, taciturne, paresseux, se néglige, voit peu de monde, à peine quelques amis, s'enferme dans sa petite villa de Jessate, ne voyage plus, ne demande rien à l'ambition ou à la renommée, se contente de faire quelques cours d'économie politique, se laisse aller à une indolence absolue; enfin s'abandonne à une extrême incurie; puis il disparaît oublié, se souciant peu du bruit qu'il a fait dans le monde.

Cependant son œuvre était accomplie. Au moment où, en professeur modeste et en solitaire triste, il vivait à Milan et se perdait dans ses ténèbres; — toutes les législations de l'Europe subissaient des modifications analogues à celles qu'il avait conseillées. L'impulsion donnée par lui et les philosophes français était suivie par les rois; —par Catherine II, Joseph II et Louis XVI;— impulsion calomniée par beaucoup d'historiens, spécialement par les étrangers qui ne rendent pas justice au génie de la France.

Il n'est point facile de pénétrer ce singulier et variable génie. L'esprit français ne marche pas, il bondit. Élastique, il n'a jamais de fanatisme; il a toujours des en-

gouements. Demain agenouillé, courbé, confit en douceurs, prosterné devant le premier sot de littérature, il se laissera imposer l'admiration de Scudery; après-demain il vilipendera Pierre Corneille. L'esprit français ne formule pas de sentences, il a des colères; il n'a pas d'approbations, il a des idolâtries. Social, obéissant à tous, amoureux du suffrage des autres, rebelle à ce que les autres n'approuvent pas; prêt à écraser le vaincu, prêt à se donner au vainqueur; allant par masses, se précipitant par flots, s'élançant par boutades, se jetant par bonds, et, comme dit Montaigne, par larges ondées; il équilibre ses contradictions par le contraste de leur légèreté. Qui veut profiter de lui n'a qu'à le suivre; qui veut le dominer n'a qu'à le devancer.

Au XVIII[e] siècle l'engouement français se dirigeait avec son impétuosité aveugle vers la réforme des lois, vers la tolérance, vers l'humanité. Grand siècle. Sans doute on a surfait alors des talents, exagéré des mérites, donné à l'intrigue la gloire dont elle était indigne, rejeté dans l'ombre, par exemple, le noble, spirituel et indépendant président De Brosses; sans doute ce n'est point par la pureté des mœurs que brillent les contemporains de Rétif. Mais quel siècle et quel pays que ceux qui, par l'impétuosité de leur mouvement même, appelaient d'un côté Franklin, d'un autre Casanova, c'est-à-dire les deux extrêmes de la morale et de la licence! Foyer ardent et gigantesque, où toutes les armes de la civilisation future devaient se tremper et se forger.

Beccaria n'a fait que paraître sur la scène française de nos salons. Assis dans quelque embrasure de croisée, sous les rideaux épais ou dans un coin du salon de M[me] Geoffrin, écoutant Gluck avec surprise, pensant à sa femme, ennuyé d'éloges, fatigué du tapage, l'air dis-

trait et abstrait, serré entre le grand Morellet et le gros Hume qui s'est endormi en tournant ses deux pouces sur son ventre; — il produit peu d'effet. Il y a là-bas Gibbon, qui n'a pas de nez et qui, étant très-laid, est d'une fatuité excessive; le borgne Wilkes; le blasé Walpole; et Goldoni, et Piccini, et Mesmer, et Salieri, et Cagliostro : que d'étrangers! Voici Sterne en habit noir et en culotte courte; voici deux ou trois Américains du Nord; enfin l'Espagnol de Mora, qui continue à jouer sa partie dans le trio sentimental de Mlle de Lespinasse. Ce n'est donc pas seulement l'Europe qui afflue chez nous; ce sont tous les esprits et les rayons de l'Europe; flammes, étincelles, clartés, passions, désirs, lueurs, espérances qui d'un commun essor ont volé vers Paris et tourbillonnent dans ses salons.

Tout ce qui a vie est là.

L'homme qui représente le mieux ce mouvement et ce tourbillon, ce n'est pas notre légiste milanais, mais un autre Italien de Naples, qui se trémousse là bas; le petit Galiani, économiste très-sensé. En contraste parfait avec Beccaria, ce personnage, qui n'a pas de femme puisqu'il est abbé, sait pénétrer d'un coup d'œil tous les caractères dont Beccaria ne déchiffre pas une ligne. C'est lui qui dit à Mme Geoffrin : « *Je suis votre petit abbé, assis sur votre bon fauteuil, remuant des pieds et des mains, comme un fou, la perruque de travers, parlant beaucoup, et disant des choses qu'on répète, qu'on trouve sublimes! Ah! quelle erreur, c'est mon fauteuil qui parle!* » C'est lui qui d'un mot peint Mme Geoffrin l'égoïste : *Je vais tâcher d'être heureux pour qu'elle m'aime;* et la sévère Mme Necker : *Je lui répondrai, platement et décemment, fort tard, par ma chancellerie.*

Siècle bizarre, souillé, téméraire, mêlé, qui a ses

taches et ses folles misères. Mais que de ferveur et de vie!

III

L'Italie du XVIIIe siècle n'est plus cette région indomptable et violente du moyen âge; ni cette Italie du XVIe siècle, vouée aux arts et à la poésie; ni même la région efféminée, passionnée, émue et dramatique du XVIIe.

Tout le monde à Rome et à Naples porte l'épée; et personne ne pense à s'en servir; des dynasties moribondes, des républiques inertes, pensionnaires ou satellites des puissances étrangères, réussissent à peine à se défendre contre les révoltés de l'intérieur. Les bandits deviennent maîtres. En 1763, à Milan, une seule proclamation met hors la loi deux cent cinquante-six brigands qui courent les grands chemins; en 1765, trois cent quatre-vingts autres sont signalés à la vindicte publique. La langueur de l'Église, la torpeur des gouvernements, donnent beau jeu aux empiètements de l'Autriche et à ce nouveau régime si bizarre de Joseph II, régime que l'on a qualifié de despotisme éclairé, qui n'est ni la lumière ni la tyrannie, et que le fameux Kaunitz, Firmian, Bogino, Tanucci, du Tillot essayèrent de faire prévaloir; pédantesque effort de civilisation scolaire imposé à un peuple qui s'y refuse ou qui n'en a pas le moindre souci. On s'exile à l'envi. L'abbé Casti va chansonner à Vienne les autorités de son pays; Trapassi, qui se fait nommer *Métastase*, chante aussi l'amour, mais en petit collet; il jouit du repos, de bonnes pensions, d'une gloire énorme et de grands honneurs. Partout le calme, nulle part la vie. Aucune activité personnelle.

Point de commerce. La rigueur des lois s'amollit et se meurt sous l'ennui et l'indifférence; la sévérité devient aussi capricieuse que l'indulgence; et les intérêts particuliers s'emparent de tout. Lucques, Gênes, Venise, fantômes; la première s'anéantit par l'inquisition; la seconde repousse avec difficulté les attaques du Piémont; et le vieux carnaval vénitien se continue dans une sorte d'énervement byzantin, plein de séduction et d'ivresses molles. Rome n'a plus alors d'autre prétention que de se faire tolérer; la docte et turbulente Bologne perd ses vieilles franchises; et les Deux-Siciles, toujours ennemies, tentent vainement, bien qu'avec honneur et avec courage, de relever la tête et de retrouver un peu de force au milieu de douze législations superposées, de treize cent quatre-vingt-quinze sortes d'impôts, d'un millier de *tenurès* féodales et d'un million de moines. C'est au Nord, vers la Lombardie et les Alpes, que se concentre l'énergie nationale. A Milan et dans la Lombardie que les traités récents ont mutilée, vivent encore en 1750 des souvenirs de forte administration et une belle agriculture; sans aspiration, sans regret et sans désir, ce beau pays, qui sous le soleil de la Péninsule a toujours gardé tant de traces germaniques, s'endort jusqu'à la fin du siècle dans un bien-être matériel qui lui suffit. Cependant la maison de Savoie est là, sur le penchant de ses Alpes, concentrant son pouvoir, affermissant son autorité et attentive à tout. Du sommet ou des pentes du mont Cenis et du mont Blanc se répandent sur l'Europe les Alfieri, les Denina, les Gerdil, les Lagrange, les Berthollet; noms à deux faces, moitié français, moitié italiens, d'une étrange et double signification, d'une valeur puissante; et auxquels sont venus s'ajouter plus tard les beaux noms des deux de Maistre.

Il faut y joindre les naturalistes, les chimistes, les ingénieurs, les physiciens; — Galvani, Spallanzani, Volta. Ce double fait est notable; — les connaissances naturelles ou exactes se développaient avec éclat dans l'amollissement des mœurs générales; et l'industrie préparait ses ressources, sa richesse, ses triomphes, son ascendant futur.

Deux preuves de la fécondité inépuisable de l'Italie et d'une loi historique mal connue.

En Italie, les âmes tendres, ou nobles, ou généreuses, ne manquaient pas. Le vrai sens du juste était sinon aboli, du moins effacé. L'équité consiste dans la parfaite assimilation de l'homme à l'homme, dans l'égalité de droits, quelle que soit la condition de chacun, enfin dans la reconnaissance d'une justice absolue, supérieure à toute considération relative et passagère. *Humiliores*, dit le jurisconsulte Paulus, *in metallum; honestiores in exilium mittuntur.* « L'exil pour les nobles, les travaux forcés pour les roturiers. » C'est l'iniquité constituée.

Quand le jurisconsulte romain parle ainsi, il détruit l'équité, ruine toute justice; il sape par sa base la société libre, ayant le droit pour soutien, non la faveur.

Or, que l'on imagine un esprit subtil et juste, une âme très-passionnée et très-accessible à l'attendrissement; un jeune homme doux, ardent à l'intérieur, peu communicatif et peu ambitieux; supposez-le placé dans ce milieu italien d'une société sans vie politique, soumise à l'arbitraire; société molle, indolente, fractionnée, annulée; où les humbles sont nécessairement sacrifiés, où les forts, les intrigants, les rusés sont nécessairement maîtres; où, pour châtier les vieilles misères, on use de l'appareil extérieur des supplices;

société qui ne s'embarrasse point de proportionner les châtiments aux délits, mais seulement de plaire aux favoris, de capter les puissants, d'échapper à la loi et de servir les intérêts personnels; supposez que l'influence de la philosophie française et anglaise, le souffle nouveau de la liberté d'examen, passant les Alpes, soient venus enflammer ces ardeurs secrètes et en déterminer l'explosion; — vous aurez Beccaria, son apparition, son succès, puis son silence.

Vous aurez le *Traité des Délits et des Peines;* une protestation et une colère.

Donner l'éveil, battre la charge, provoquer l'assaut livré à la forteresse de l'inhumanité; Beccaria n'a pas fait autre chose.

Les anciens, qui ont entrevu toutes les vérités que les modernes ont posées en principes, avaient dit : « Proportionnez toujours aux délits les supplices [1], » et aussi : *Égalez aux fautes les châtiments; la lanière sanglante ne doit pas déchirer les flancs de l'homme qui a mérité une moindre peine.*

Adsit
Regula, peccatis quæ pœnas irroget æquas,
Nec scutica dignum horribili sectere flagello [2].

Ces mêmes anciens qui reconnaissaient avec Aristote que la loi est une *volonté sans passion* avaient substitué la passion à la loi. Le christianisme lui-même, dont la doctrine est fondée sur la responsabilité, et par conséquent sur la valeur propre de l'individu, avait menti à ses dogmes, installé une société tyranni-

1. Ammien Marcellin, livre XXVIII.
2. Horace, livre I, satire III.

que, renouvelé les tortures, dressé les bûchers, appelé à son aide le bras séculier, permis au bourreau de s'emparer du pouvoir presque divin que Joseph de Maistre a érigé en sacerdoce. C'est sous la loi chrétienne que François Ier publie cette barbare ordonnance du 4 février 1534, laquelle statue sur les coupables de lèse-majesté : « les bras leur seront brisés et rompus en deux « endroits, tant en haut que bas, avec les reins, jambes « et cuisses, et mis sur une roue haute plantée et élevée; « le visage contre le ciel, où ils demeureront vivants « pour y faire pénitence tant et si longuement qu'il « plaira à Notre-Seigneur de les y laisser. » Outrant les conséquences du péché originel, le calvinisme avait imprimé à ces cruautés un caractère plus sombre encore; si bien que la conscience publique finit par s'en effrayer et s'en lasser; l'examen libre, la conscience individuelle, représentés d'abord par l'inspiration des quakers anglais, se soulevèrent, renversèrent les digues, condamnèrent l'échafaud et frappèrent le bourreau d'anathème. Le commencement du XVIIIe siècle adopta cette belle œuvre de Penn et l'accomplit.

Révolution totale dans les esprits, surtout dans les âmes. Les sentiments changent d'un seul coup; l'axe même de la vie morale s'est transposé.

Ce n'est plus la justice divine qui poursuit le coupable; c'est la société devenue suspecte que l'on empêche d'abuser de sa puissance. En faveur des individus désarmez la société; en faveur de la faiblesse désarmez la force, disent les philosophes. Tous élèvent la voix; et les criminalistes leur répondent. M. Mittermayer [1] donne une liste considérable et curieuse des produc-

1. *Sur le droit pénal et la peine de mort* (en allemand).

tions qui, imprimées dans toutes les langues d'Europe depuis 1750, sont nées de cette controverse.

L'homme est-il fait pour obéir aux autres, ou pour s'obéir?

Doit-il être dirigé par la sévérité seule, ou livré à lui-même?

Dans cette dernière hypothèse, si son éducation morale n'est pas faite, comment agir?

En un mot, quelle est la nature de l'homme? Voilà toute la question.

Si la méchanceté naturelle et irrémédiable de l'homme son défaut de charité, son égoïsme, sa cruauté ne peuvent être refrénés ou combattus que par la compression violente d'un milieu redoutable et d'une législation farouche, Hobbes a raison; Beccaria a tort. Si l'homme est perfectible; si la civilisation peut susciter dans chacun de nous, en proportions diverses, un certain développement relativement complet des facultés, le sentiment du juste, celui du devoir et celui du droit qui est la liberté; — le XVIIIe siècle a raison, — Beccaria est un de ses prophètes.

Il fut reconnu pour maître par l'Europe entière. Lord Mansfield ne prononçait jamais le nom de Beccaria sans ôter son chapeau. Même la tourbe et les goujats de l'armée philosophique l'adorèrent; et cette ferveur d'humanité dont l'engouement protégeait alors jusqu'au médiocre Dargens et à l'ampoulé Raynal — (en l'honneur de celui-ci la Chambre des Communes anglaises suspendit un jour sa séance) — aurait mené Beccaria aux emplois les plus hauts et aux honneurs suprêmes, s'il avait donné accès à la moindre ambition. Il se contenta de desservir paisiblement ses leçons *d'économie publique ou politique*, les premières qui aient eu lieu en Europe; ce fut même

pour lui que le mot fut inventé, car cette science, pressentie par Xénophon et Aristote, portait alors le nom étrange de *sciences camérales* (*camerali*), — celles qui ne doivent pas sortir du cabinet et de la chambre; — elles en sont sorties, très-heureusement.

Tel était le courant de l'époque et l'assentiment secret des intelligences que l'*Index* même respecta Beccaria; on eut soin de ne pas l'y nommer. Kaunitz, Firmian, l'empereur Léopold, Élisabeth, Catherine II le protégèrent à l'envi.

« N'enlevez pas (écrit Kaunitz à Firmian le 17 octo-
« bre 1768), — n'enlevez pas à M. Beccaria l'espoir d'ob-
« tenir un emploi quelconque en temps opportun et de
« se trouver quelque jour investi de fonctions plus lu-
« cratives que n'est sa chaire. C'est à mon sens un grand
« avantage pour le public, que les penseurs et les philo-
« sophes soient dotés de manière à le servir, et mis en
« leur lieu et place; pourvu toutefois qu'ils sachent se
« maintenir en de certaines limites, et qu'au lieu d'agir
« seuls et selon leur caprice, ils se conduisent avec
« discipline et avec ensemble. Vous savez que vers
« le commencement de l'année dernière, l'impératrice
« de Russie, excitée par le bruit de l'Europe entière
« en faveur de M. Beccaria et par l'acclamation pu-
« blique, lui proposa de passer à Saint-Pétersbourg et
« de venir s'y établir, promettant de subvenir à ses be-
« soins et de lui faire une position honorable. Vous vous
« souvenez aussi que nous avons invité M. Beccaria à
« renoncer à ces avantages, en lui donnant l'assurance
« que nous le placerions convenablement dans sa patrie.
« Il est temps de tenir cet engagement et d'y satis-
« faire... » Le sentimental et paresseux Beccaria fut donc nommé *conseiller et magistrat du cabinet* (*camerale*),

puis membre du conseil de l'instruction publique, donna quelquefois son avis, lut quelques Mémoires, ne publia rien, et fut frappé d'apoplexie foudroyante, le 23 novembre 1794. A cette époque toutes les attentions étaient fixées sur la France renouvelée; la disparition de Beccaria fit peu de sensation. Cette société italienne, — alors morte elle-même et destinée sans doute à revivre, — n'avait point tourmenté ou avili sa vieillesse; il échappa du moins à la calomnie. — « Parmi nous « (dit M. Cantù [1], avec une véhémente éloquence et une « sorte de fureur révoltée), la vie intellectuelle des « hommes supérieurs se divise en deux parties. Pendant « la première moitié de leur carrière on les frappe, on « les déchire dans ce qu'ils ont de plus sensible et de « plus respectable; on les lacère en mille lambeaux « pour avoir osé s'élever au-dessus de la médiocrité « générale, pour avoir osé penser et dire autrement que « les dispensateurs de la renommée et les heureux de la « terre. Pendant l'autre moitié, lorsque l'assentiment « des étrangers et le laps du temps ont consolidé leur « autorité, on affecte de les livrer à l'oubli, on s'empare « des faits qu'ils ont mis en lumière et des vérités « qu'ils ont proclamées; on les pille en les passant « sous silence; » — et ils sont bien heureux encore si à cet oubli l'on ne substitue pas les fureurs de l'envie et du dénigrement le plus vil. C'est le fait des derniers temps littéraires, — en Italie, en Grèce, en Espagne, partout où la Liberté s'éteint.

Beccaria vivait encore lorsque Kaunitz et Firmian, résistant aux oppositions des magistrats milanais et florentins, essayèrent l'application de ses doctrines.

1. *Vie de Beccaria.* Florence.

D'abord la roue et le bûcher furent abolis; ensuite des instructions secrètes furent données pour que la question, ostensiblement conservée comme moyen d'intimidation, cessât d'être en usage réel.

L'Italie du XVIIIe siècle eut donc, grâce à Beccaria et à Kaunitz, l'honneur d'inaugurer les réformes d'humanité.

V

La justice est-elle une *vengeance?*

Est-elle une *utilité?*

Est-elle un *devoir?*

Les *Platoniciens*, Socrate et les théosophes reconnaissent une justice absolue, que le châtiment satisfait. Kant, le cardinal Pallavicino Sforza; puis, avec des modifications, Rosmini, Tapparelli, Mamiani, Rossi soutiennent cette dernière thèse.

Les *utilitaires*, et à leur tête Bentham, suivi de Feuerbach, affirment que l'utile et le juste sont identiques. La peine est donc nécessaire; elle est juste, étant utile.

Les défenseurs du *droit naturel* attribuent à la société en masse l'instinct de conservation que tout être vivant apporte avec lui. La société frappe avec raison celui qui la met en péril; l'instinct conservateur crée le droit. Telle est la doctrine de Carmignani, de Schulze et de Romagnosi.

Les partisans du système de *réparation*, Welcker, Klein, Schneider, soutiennent que le coupable est un débiteur social, et qu'ayant fait le dommage il est tenu de le réparer.

Cette théorie très-insuffisante conduit à celle de la *vindicte sociale*, qui ne l'est pas moins. L'hypothèse

d'un « contrat social, » hypothèse tout à fait gratuite, crée le droit, selon Puffendorff, Burmalaqui, Pastoret, Beccaria, Jean-Jacques Rousseau, Vattel et même Fichte. Luden invente ce qu'il appelle la *vengeance épurée ;* enfin l'Écossais Hume, dans la brutale naïveté de sa doctrine, revendique pour la société collective ce droit de vengeance et cette *loi du talion* qu'il regarde comme le privilége de l'homme.

Depuis que Beccaria publia son livre, ces diverses théories ont été approfondies et discutées dans des volumes nombreux.

Avant de les discuter et de les comparer, relisez le *Gorgias,* chef-d'œuvre du vieux Platon.

Là sont insinués et enveloppés des plus délicates beautés du style et des formes les plus élégamment subtiles, les principes éternels, mais alors nouveaux, du juste et du droit.

Il y a parmi ses personnages attiques un certain Kalliklès. Il est de Paris ou bien d'Athènes; il sait les affaires; il estime peu les hommes; il ne hait personne; ne se compromet pas; parle bien; pense modérément; agit avec probité; respecte les convenances, les aime, les pratique; et rien n'est plus agréable que son commerce. Il sait tout dire; il sait tout faire; il comprend toutes choses; il a des finesses et des réticences; il a des éloquences et des lumières; en un mot, c'est un fort honnête homme; s'il n'était pas Grec il serait Parisien; et nous le connaissons. « Quand un Français marche vers la cinquantaine (dit quelque part M. Bulwer, le romancier anglais), et « qu'il a vécu de la vie pratique, c'est un modèle et un « spécimen achevé de la civilisation raffinée et du bon « goût; rien chez lui d'excessif ou d'aventureux, de ridi-

« cule ou de blessant; chez lui l'harmonie de la forme « et du fond est complète. C'est un Athénien. »

Tel est le Kalliklès de Platon.

Dans cet adorable dialogue l'humoriste Socrate prouve doucement au chef d'école Gorgias, redrésenté par Polus, son emphatique disciple, — qu'il y a une équité suprême; — que souffrir n'est pas un mal; qu'il est meilleur d'être *juste* que d'être *injuste*. Ces maximes ont un peu dérangé les idées et les habitudes du bourgeois d'Athènes Kalliklès; — homme spirituel, pratique, « positif, » comme on dit aujourd'hui, Kalliklès consent à s'amuser de la philosophie, à l'effleurer, mais non pas à s'y soumettre. Kalliklès a bien autre chose à faire.

La notion du « juste, » qui préoccupe Socrate, est-elle donc une réalité? Il n'en sait trop rien. Ce qu'il sait et ce qu'il a vu, de ses yeux vu, c'est que la vie sociale est difficile; — c'est que demain matin on peut lui intenter un procès injuste et qu'il peut très-bien le perdre; c'est que dans ce monde la ruse et la force l'emportent souvent, c'est que les billevesées relatives au *droit*, à la justice absolue et au bien suprême ne sont d'aucun poids dans les affaires; il demande donc à Socrate des secours, non des discours. « Si je vois un « jeune homme, lui dit-il à peu près, aimer la logique, la « métaphysique, la lecture, la littérature et toutes ces « fantaisies-là, j'ai bonne opinion de lui; c'est un esprit « ouvert et qui pourra devenir applicable. Mais s'il « continue après vingt ans sonnés à s'enamourer et à se « repaître de ce genre d'études, je le blâme, je le mé- « prise, et je dis qu'il faut lui donner le fouet. Oui, je « vous demande bien pardon, mon cher Socrate, c'est la « punition enfantine dont je parle qu'il faut infliger aux

« hommes mûrs et de votre âge qui s'obstinent à ces « inutiles recherches. Après tout, le plus fort fait la loi; « la nature le veut ainsi : *kata phusin.* Je sais bien que « l'on a inventé des moyens coërcitifs pour que la société « dure et se soutienne; moyens factices, artificiels et « utiles. Il y a des lois, des conventions, des convenan- « ces, des entraves, des règlements. C'est bon pour les « faibles. Ils s'y soumettent. On les dompte et on les « pétrit au profit de tous; on a raison. Pour eux, il y a « une justice. L'homme fort, croyez-moi, ne s'y trompe « pas. On a beau le captiver et le transformer; il brise « ses chaînes, et, au lieu d'être esclave, il fait des escla- « ves. On l'enivre de belles paroles, on lui fait lire de « beaux livres menteurs, on le force à subir toutes les « incantations et toutes les magies sociales. S'il est sage, « il s'en débarrasse de bonne heure, dépouille ces pré- « jugés, se dégage de ces enchantements, renonce aux « extravagances de la philosophie, aux puériles rêveries « du *droit* et du *juste*, et pense à faire ses affaires. Il sait « qu'il faut se défendre contre tous, naviguer dans le « monde, devenir homme comme il faut, en un mot se « créer de la considération et une bonne maison. Y par- « viendras-tu, Socrate? J'en doute fort. Je vois d'ici ton « foyer désert et ton avenir assez triste. »

Tout cela est très-adouci dans l'original. Homme de bonne compagnie, Kalliklès use des formules athéniennes les plus aimables; la molle draperie de la phrase grecque et la grâce semi-asiatique des tours et des paroles déguisent et dissimulent le fond de sa pensée; mais que l'on veuille bien suivre dans leur contexte et leurs détails les suaves périodes de l'interlocuteur; on restera convaincu que son expérience lui dicte une doctrine mondaine, assez analogue au système de Machia-

vel : la morale mise en réserve comme le trésor d'un musée des antiques; l'utilité cherchée par tous les moyens, soit nécessaires, soit possibles.

Socrate ne le combat pas de front, il s'en garde bien; avec une délicatesse incomparable et une aménité merveilleuse, employant une succession interminable de toutes *petites questions* qui font peur à Kalliklès, il le conduit par degrés à cette idée nouvelle : — que l'individu a soif de justice, comme le corps humain a besoin d'aliments; qu'il y a donc une justice nécessaire, tout individuelle, personnelle à l'homme, d'accord avec la vérité absolue, avec l'essence des choses, et dont l'être humain ne peut se passer. Nécessité du *juste* pour l'individu. Voilà le principe nouveau. C'est la base que pose solidement le grand humoriste de l'antiquité.

Quel principe ! C'est tout un monde !

De même que la Grèce, rompant les chaînes de l'Orient, venait par sa guerre contre le despotique roi Xerxès d'inaugurer la libre activité et de consacrer à jamais l'énergie individuelle de l'humanité agrandie et ennoblie; — de même Socrate, charmant et nouveau symbole de la Grèce libre, fonde sur la personnalité reconnue toute une philosophie nouvelle et pratique. Cette personnalité ne peut subsister sans justice. La liberté est donc le droit; le droit est donc la liberté.

Ces principes de Socrate seront ceux de Beccaria.

Et, chose étrange, Beccaria les comprendra au XVIIIe siècle moins nettement que Socrate ne les avait compris de son temps; car Beccaria, plein de timidité et d'ardeur, n'est, il faut le dire, ni un héros qui accepte e martyre ou la douleur avec joie, ni un philosophe de la trempe la plus haute; — c'est une âme tendre,



excellente et émue; c'est un esprit sympathique et juste, lumineux et droit.

Fondant, après Socrate, sur des bases chrétiennes, la même indestructible théorie de la personnalité humaine, saint Thomas d'Aquin dit : *L'homme qui a fait une faute s'abjure; il redescend jusqu'à la bête; il abaisse sa noble personnalité; il déchoit.* « Existens per se, » *comme il existe par lui-même, il est puni déjà; la dégradation de son être suit sa faute, le frappe et le diminue.* De là des conséquences prodigieusement fécondes.

Le délinquant a péché à la fois contre la justice suprême et contre sa propre existence. Le droit commun est de le punir. Il faut alors rechercher s'il a commis l'acte coupable; mais avant tout on doit respecter comme innocent, aimer comme homme, protéger comme faible celui qui n'est pas convaincu du crime.

Dans ce système excellent, point de répression préventive, de cachot préalable, de supplices antérieurs à la preuve définitive. Si au nom de la société l'injustice était accomplie, tous les individus qui la composent, coupables à la fois, criminels ensemble, s'abaisseraient, descendraient, se flétriraient à la fois. Le juge non-seulement interprète la loi, dont il est l'organe; mais il est le *juste* même, le *droit* qui se fait homme. Il défend l'individu, l'encourage, le soutient; l'empêche de se livrer aux piéges ou de succomber aux attaques frauduleuses; a compassion de lui, l'entoure de soins; et précisément parce qu'il abhorre le crime et le mal, ne veut pas que cette tache et cette misère tombent sur l'innocent. Pour le juge tout accusé est sans souillure. Même le criminel convaincu, étant dégradé par sa faute, mérite pitié; il s'est puni lui-même; on n'ajoutera pas au châtiment nécessaire l'horreur, le dégoût et la cruauté

des supplices. Ce serait là être injuste au nom de tous, c'est-à-dire atténuer la puissance morale de tous, déshonorer la dignité de tous, diminuer la valeur de tous. Respectez donc l'homme dans le prévenu, et même dans le coupable; quand le crime est prouvé, proportionnez la peine à la faute; établissez ainsi une juste mesure qui apprenne à ceux qui l'ignorent quelles sont les gradations de leur indignité subie, et de combien s'est avilie en eux et ruinée cette belle personnalité humaine, l'honneur du monde, base de tout l'édifice moral, ou, si l'on veut, social.

Ce respect de l'homme en lui-même (*existens per se*), plus conforme à la nature (*kata phusin*) que la violence préconisée par Kalliklès, s'accorde avec la religion, avec la morale privée, avec la liberté politique, avec le droit de tous, avec le maintien de l'ordre. Je suppose que la loi reste impuissante; elle n'a pas frappé le coupable; un crime a été commis et ce coupable a échappé; rien alors n'est perdu, le principe reste debout, sauf et ferme sur sa base. Tout au contraire, arrive-t-il que le châtiment tombe sur celui qui n'a pas commis le crime, — et ce malheur est arrivé mille fois, — aussitôt la société est affaiblie, si ce n'est déshonorée. Elle perd quelque chose; elle se diminue. Sa prétention à l'infaillibilité disparaît; son sceptre se brise. Découronnée et détrônée, comment désormais oserat-elle représenter la justice? C'est peut-être le plus grand des malheurs pour un peuple.

Le prévenu, c'est-à-dire l'homme auquel un délit, un crime, une contravention sont imputés, peut donc être considéré de deux manières : ou vous le préjugez coupable selon la loi antique, ou vous le présumez innocent selon la pensée moderne. L'interprétation de la loi en



faveur de la société penche contre l'homme; en faveur de l'individu, elle le défend contre l'erreur de la société. Tout l'Orient est fidèle encore à la première interprétation inexorable; et l'Orient c'est le passé. Tout l'Occident germanique, nouveau, civilisé, récemment chrétien, maintient, avec diverses nuances, le respect de la personnalité libre qui a créé le jury et modifié toute la pénalité moderne. Il est impossible de ne pas voir que la pente et le courant général nous poussent et nous entraînent dans cette même route jadis ouverte par Socrate, sanctifiée par la loi chrétienne, adoptée par les peuples nouveaux et favorable au droit, à la culture de l'homme, à son perfectionnement progressif, au bien-être matériel de cette aggrégation d'individus plus ou moins libres, plus ou moins honnêtes qu'on appelle « *société.* »

Les réformes sur le papier ne suffisent plus. Le témoignage de l'histoire milite contre elles; l'Etat ne se laissera pas transformer tant que l'on ne réformera pas l'individu.

Beccaria n'expose point avec méthode une théorie dont il est loin de posséder l'ensemble. M. Stuart Mill, dans ces derniers temps, est de tous les philosophes et économistes modernes celui qui a élaboré le plus complétement et conduit aux conséquences les plus logiques ces vieux principes longtemps en germe, et comme ensevelis dans les mystères de l'antiquité; rayons épars dont la lueur s'est élargie, concentrée et développée par intervalles avec des lenteurs et des intermittences pénibles. Elle se dégage enfin des nuages qui l'enveloppaient.

Il s'en faut bien que l'autorité de ce système soit admise ou reconnue de tous. Avec un noble instinct de jeunesse et de droiture, Beccaria convoqua son siècle à

la réforme, sans trouver et même sans chercher les formules complètes de son œuvre. Son siècle le suivit, non-seulement sans efforts, mais avec enthousiasme et avec joie. Les princes et les savants du Nord se mirent en rapport avec lui, le reconnurent pour maître et pour guide, et combattirent en son nom les résistances qui toutes vinrent du Midi. Kaunitz, Firmian, Sperges de Pallenz, Sonnenfels, Marie-Thérèse, le monde germanique tout entier, le prince de Brunswick, sans parler de lord Mansfield et de tous les jurisconsultes septentrionaux, s'armèrent pour sa cause. Contre lui marchèrent les grands criminalistes du droit romain, les soutiens puissants du monde méridional, le conseil de Mantoue, le sénat de Milan. Il eut pour adversaires son propre père et le comte Gabriel Verri, régent du sénat milanais, père de ce même Pierre Verri dont j'ai parlé, de cet ardent philanthrope, collaborateur de Beccaria, auquel Pierre communiqua, dit-on, les matériaux nécessaires à son œuvre sur *les Délits et les Peines*. Quand j'ai résumé l'histoire des deux mariages successifs contractés par Beccaria, j'ai rappelé ce Verri et les circonstances singulières qui brouillèrent les deux amis. Les deux pères défendaient l'ancienne pénalité, que les deux fils attaquaient à la fois; et, sans vouloir forcer les conséquences d'une observation fondée sur les faits les plus incontestables, je me contenterai de noter en passant cette curieuse et double marche des deux armées criminalistes : l'une antique et protégeant la discipline; l'autre individuelle et réclamant la personnalité; d'un côté la tradition, le droit romain, les pères, le sénat, la société défendue, Ulpien, les Pandectes et la loi antique; d'un autre le jury, le droit germanique, la torture abolie, l'humanité revendiquée, enfin le monde nouveau repré-

senté par les deux jeunes révoltés, — par Beccaria et Verri.

Il faut lire les discussions soulevées par l'apparition de l'œuvre de Beccaria, les controverses des philosophes légistes et théologiens; les débats du sénat de Milan et du grand conseil de Mantoue, les réformes décrétées par Marie-Thérèse, Joseph II, Catherine II de Russie. Un envahissement progressif de l'esprit de tolérance à travers l'Europe se fait sentir. On voit les réformes adoptées et proclamées par les ministres du Nord et les fonctionnaires allemands, mais contrariées par l'habitude et la tradition du Midi qui conserve la pratique romaine, le *métayage*, le *régime dotal* dans leur intégrité presque absolue. Bientôt le Code de Joseph II (*Codice Giuseppino*) continua ces réformes, toutes dans le sens de l'indulgence et de l'adoucissement des lois. C'était en 1785. La France suivit le mouvement; la torture, encore appliquée à Paris en septembre 1788, disparut. C'était trop tard; la Révolution allait venger et punir la lenteur de nos initiatives. Si, dès 1689, la vieillesse de Louis XIV avait écouté Fénelon et ses amis, la jeunesse de Louis XVI n'aurait pas été forcée d'opérer violemment des réformes trop tardives. En France nous agissons toujours et trop vite et trop tard.

De Vienne et de Milan la réforme judiciaire se propagea dans les Deux-Siciles, puis en Russie, puis en Danemark et en Suède, de là en Toscane et en Piémont; incessamment détournée de son but par les catastrophes de la guerre, les réactions des fureurs civiles et les passions humaines; — toujours laissant derrière elle, même après mille défaites, l'intégrité des principes que j'ai signalés; — ceux de Socrate, de Platon, de Jésus, de saint Thomas d'Aquin, de Beccaria; — le droit égal

pour tous, l'incontestable justice, et la force soumise au droit.

Oui, dit le vieux Pindare, ***la grande loi du monde, la règle unique de ce qui est mortel et immortel, c'est le juste; — le juste fait la loi.***

ESPAGNE



ESPAGNE

I

LE POÈME DU CID

I

Il n'y a pas de nom historique plus obscur et plus discuté que le *Cid*.

Les erreurs, les contradictions auxquelles ce grand nom a donné prétexte formeraient un volume.

Qu'est-ce, après tout, que *le Cid?* A-t-il épousé Chimène? mis en fuite cinq rois maures? Et quand a-t-il vécu?

Est-ce un personnage tout à fait historique, comme le veut Müller, qui a écrit sans aucune critique « *le Cid d'après les sources* (*Der Cid nach den Quellen*)? »

Non. « Rien n'est si déraisonnable que l'opinion de Müller, » affirment M. Lockhart, M. Aschbach, M. Huber, qui s'appuient sur l'éloquent historien espagnol Mariana. « Je ne répéterai ces contes de vieilles femmes, s'écrie le dernier, que sous bénéfice d'inventaire (*aniles fabu-*

10

las). » Les autres historiens espagnols, Zurita, Sandoval, l'historien local de San-Juan de la Peña, Briz, ont les mêmes scrupules. « Voilà un prodigieux chevalier, dit « le topographe Briz. Il a été l'objet de tant de récits « fabuleux et de narrations diverses qu'il faudrait être « bien crédule pour les accepter toutes; les gens de bon « sens ne savent à quoi s'en tenir au milieu de tout « cela. Beaucoup se refusent à écouter une partie des « histoires que l'on en a faites. »

Les uns établissent avec preuves que *Sid*, *Saïd*, *Cid*, étant un mot arabe, ce guerrier a été un émir arabe, couronné par les musulmans et régnant sur eux, quoique chrétien. C'est un chrétien, s'écrient d'autres juges; on ne peut en douter. Ni Kasiri, ni Condé, ni les annalistes arabes ne l'appellent Cid; Ruy Diaz, ou Rodrigue, ou Rodericus Didaeus, est pour ces orientaux le *champion* (*El Kambithour* ou *El Kampithour*), l'homme du champ de bataille, le terrible conducteur des batailles; dans le latin des chroniqueurs, *campeator*, *campiator*. Sur ce mot *campeador* une nouvelle discussion s'élève. *Campi-doctor*, disent ceux-ci, le docteur du champ de bataille! — *Campi-doctus*, le savant en exploits guerriers! — *Campi-dator*, celui qui sait choisir le lieu de bataille! — *Campi-ductor*, « guide des batailles! »

Je supprime les querelles sur l'année de naissance, sur la généalogie, l'état des parents, le degré de noblesse du Cid, ses deux mariages, son mariage avec Chimène; sur Chimène elle-même, sur les deux Chimène; sur la moralité, la loyauté, la beauté physique, la puissance, les malheurs et les vertus ou les crimes du héros. On ne s'entend sur aucun de ces points.

La Chimène d'un ancien auteur, presque contemporain, vient dire au roi : « Le Cid a tué mon père, je n'ai

pas de quoi vivre, il me faut un mari. Donnez-moi le Cid. » Les ballades qui datent du XIVe siècle présentent Chimène héroïque, celle de Corneille.

Les historiens arabes attribuent au Cid des crimes odieux ; ils racontent comme quoi il a volé ce juif, brûlé ce musulman, faussé sa parole et montré autant de perfidie que de barbarie. M. de Sismondi, qui veut plaire aux « fils du Cid, » *los hijos del Cid*, et déplaire à Napoléon Bonaparte, fait un saint de ce héros du moyen âge. Le Cid, dit-il, déploya toutes les qualités héroïques ; « la tradition d'un peuple, ajoute ce critique, « est une suffisante autorité. »

M. de Sismondi est un guide peu sûr. Il prétend que notre Pierre Corneille a traduit ou imité l'Espagnol Diamante, lequel tout au contraire a traduit en espagnol le *Cid* de Corneille. Le chapitre que, dans le troisième volume de son *Histoire littéraire du Midi de l'Europe*, M. de Sismondi consacre au poëme du *Cid*, renferme une foule d'erreurs.

Masdeu, vivant au commencement de notre siècle, a consacré au Cid près d'un volume. Le Cid, dit-il, n'a jamais existé. « Je ne trouve ni un seul document, ni « un seul souvenir qui me semblent fondés en raison et « qui méritent de lui assigner une place dans la mé- « moire de notre nation. Nous ne savons absolument rien « de probable sur la vie du Cid ; nous n'avons aucune « donnée sur son existence. On ne peut pas même affir- « mer qu'il ait vécu (*ni aun si mismo ser su existencia*). » C'est pousser à ses dernières limites le scepticisme de Voltaire.

Le Cid a-t-il existé ?

Quel a été son rôle dans l'histoire espagnole ?

Quelle portion de vérité peut-on extraire des docu-

ments romanesques et des poëmes populaires qui nous restent et parlent de lui?

M. Damas-Hinard, esprit juste et critique habile, a très-bien résolu ces questions dans l'introduction de sa traduction du poëme du *Cid*. Il établit contre Masdeu et les sceptiques l'existence historique du Cid; il lui assigne une place considérable dans les annales de son pays, et analyse les documents qui nous restent. La date du poëme, les probabilités qui touchent à la vie de l'auteur, à sa profession, à son pays, sont discutées avec beaucoup de clarté et d'impartialité; le rhythme et le mètre du poëme, l'état de l'idiome castillan, à peine sorti alors de ses langes romains, servent de texte à des dissertations remarquables, presque toujours convaincantes.

Ici mille questions surgissent, et la querelle philologique apparaît. Le *roman* a-t-il constitué une langue commune, universelle, propre à toute l'Europe latine? M. Damas-Hinard ne le pense pas. Il ne veut pas se soumettre à l'autorité de M. Raynouard, et accepter aveuglément son système, relatif à la primogéniture et à la souveraineté absolue d'une seule langue romane méridionale; il crée un autre système qu'il soutient avec beaucoup d'art; il établit l'influence prépondérante de la France sur l'Espagne, sur la littérature, les arts, la religion, la politique de la Péninsule, et il attribue en grande partie à cette influence le poëme du *Cid*, le ton et la composition de cette œuvre, qui se rapproche fort de nos chansons de geste; enfin la première éclosion du génie poétique espagnol.

La France, dans le mouvement de l'Europe *post-romaine*, est en effet le porte-étendard; elle marche la première. Héritière de Rome, la Provence donne l'éveil au reste

de la Gaule. Bientôt la France centrale suit la Provence; cette belle *provincia romana* sert de guide. On imite l'idiome provençal, on donne aux vocables une âpreté plus septentrionale; — et la Gaule du centre a entraîné sur la même pente le nord extrême de la Gaule, puis la Belgique, enfin les bords du Rhin.

Les historiens littéraires oublient trop que le monde est une machine passionnée et vivante. Ces mouvements électriques de la civilisation humaine, qui a ses centres d'action, ses parties actives, ses pôles négatif et positif, ses révulsions, et qui subit les mêmes lois et les mêmes nécessités auxquelles est soumise la nature physique, offrent un sujet d'études difficiles, plein de charmes et sujet à mille erreurs.

M. Raynouard, Provençal systématique, veut qu'une langue nouvelle et intermédiaire se soit formée des débris de l'idiome latin et ait envahi le monde romain. D'autres font éclore en même temps mille nouveaux idiomes, fils de la corruption latine. Ces points de vue sont inexacts.

Maîtresse de la Gaule du Midi, Rome mourante se réfugie d'abord à Toulouse et à Marseille; l'initiative des nouvelles destinées appartient à cette civilisation. La plus active, la première née des langues romanes est évidemment la langue de Toulouse, de cette « *autre Rome.* » Ensuite se développent et grandissent le picard, le wallon, le rouchi (*rusticum*), qui suivent le provençal; M. Paulin Paris a eu raison de revendiquer les droits du Nord. Enfin tous les peuples de la Gaule s'attirant l'un l'autre, se réunissant, se concentrant peu à peu, essayant de se grouper en un ensemble harmonique, opèrent à grand'peine et en quinze siècles le travail colossal de la formation française. Dès que ce labeur

s'annonce, la barbarie tremble. La France acquiert et exerce sur les autres nations une action considérable; action servie au Midi par les arts et l'élégance de la vie, au Centre par le commerce, la religion et l'industrie, au Nord par les armes et la vigueur de l'esprit guerrier.

La France a trois moyens d'action et comme les trois bras des divinités hindoues. Du côté du midi elle atteint l'Espagne sa voisine, pressée et étouffée dans son héroïsme même, dans son âpre grandeur, dans sa résistance chevaleresque, entre le glaive arabe et la barbarie des serviteurs de Pélage. L'Espagne, beaucoup moins avancée alors que l'Italie et la France; — à demi musulmane; — se laisse emporter avec joie par le grand courant de la civilisation chrétienne et française. Il était impossible à l'Espagne de se soustraire à cette conquérante et progressive marche de la France qui faisait la conquête intellectuelle et assumait rapidement la domination morale de l'Europe. M. Damas-Hinard apporte mille preuves frappantes et curieuses de l'influence française exercée sur l'Espagne.

II

Je reviens au Cid.

C'est un héros évidemment réel, aussi peu Français, aussi Espagnol, aussi national que possible.

Une ballade populaire latine, composée peu de temps après la mort du Cid, découverte récemment par la rare sagacité de M. Édelestand-Duméril, commentée par lui avec sa modestie et son érudition habituelles, le prouve assez.

Ce héros de bronze représente l'antiquité espagnole; elle apparaît et se dresse dans *le Cid* comme l'antiquité

franque dans la chanson de *Roland*, comme le vieux germanisme dans les *Nibelungen*, remaniés en allemand du XIII[e] siècle d'après les Eddas et les Sagas.

De ces trois poëmes, le plus terrible et le plus sauvage est celui que M. Damas-Hinard a traduit. Quand on l'étudie, on éprouve un sentiment analogue à celui du voyageur qui rencontre sur sa route *la Pena del Cid*, si bien décrite par M. Romey.

Après avoir traversé l'Aragon, si vous remontez le Rio-Martine jusqu'à sa source, vous voyez s'ouvrir sur les confins de Villaroya et de Montalvan, à seize lieues d'Alcañiz, non loin de Teruel, une petite vallée profonde et sombre que domine un rocher conique et isolé. C'est *la Pena del Cid*, le Rocher du Cid. La crête pelée du roc soutient les ruines du vieux château, d'où le *Cid campeador* partait avec ses hommes pour aller faire le ravage (*ad vastandam terram*), et où se réfugient encore les bêtes et les oiseaux de proie. Profonde solitude; profond silence. Les seuls habitants de *la Pena del Cid*, la plupart du temps endormis sur les flancs du rocher, au grand soleil, sont des pâtres couverts de leurs peaux de chèvre qui les enveloppent des pieds à la tête; sauvages comme leur désert, bronzés et brûlés comme lui; l'escopette au côté, la houlette à la main. Ils restent debout des heures entières, couchés des jours entiers; indifférents à tout le mouvement de la civilisation moderne, inaccessibles à toute idée renouvelée.

Ce sont les hommes du *Cid*. Symboles expressifs et immobiles de ces civilisations éteintes, qui ne vivent plus que d'une vie spectrale; ce sont les contemporains de Chimène et de Rodrigue.

III

A proprement parler, le poëme du Cid, que très-peu de Français ont lu, n'est pas un poëme; ce sont trois ou quatre fragments historiques, mal rimés, à moitié rimés, et soumis au système des *assonances*. L'*assonance* espagnole n'est pas l'accent du vers non rimé, du *vers blanc* de Milton; ce n'est pas non plus la mesure des syllabes brèves et longues; ce n'est pas le mètre antique, importé dans les langues modernes du Nord par Chapman et par Gœthe. Les peuples du midi de l'Europe ont inventé l'*assonance*, rime imparfaite, mode intermédiaire offrant à l'oreille un écho vague et lointain de syllabes analogues, qui l'amuse en la reposant, et la guide sans la fatiguer. *Corazon* au bout d'un vers fait assonance avec *nasco*, qui dans le vers suivant trouve *murio* pour nouvelle assonance. Quelquefois le vers de la chanson de geste espagnole a vingt-huit syllabes; d'autres fois il en a douze. Toujours il est partagé en deux hémistiches, dont le dernier porte avec lui son assonance. Quand la rime complète se présente et qu'elle affermit l'idée et renforce la couleur, elle produit alors un grand effet. Au milieu de ces assonances incomplètes la sonorité puissante de la rime retentit comme le clairon que répètent les échos. Ainsi la rime finale mêlée aux assonances donne le dernier relief à cette belle peinture des hommes d'armes allant au combat :

*Embrazan los escudos | deant los cora*ZONES,
*Abaxan las lanzas | apuestas de los pen*DONES :
*Enclinaron las caras | de suso de los ar*ZONES,

Iban los ferir | de fuertes coraZONES.
A grandes voces lama | el que en buen ora nasCO,
Feridles, caballeros, | por amor de caritAD;
Yo soy Ruy Diaz el Cid | Campeador de BivAR, etc.

Les trois derniers vers sont en assonances, *nasco* étant l'assonance de *corazones*, et *caritad* faisant écho à *Bivar*. Les quatre premiers sont en rimes plates et composent un tableau simple et superbe. La suppression latine de l'article et celle du pronom possessif ajoutent à la vigueur de la touche. Voici ce passage avec ses inversions et ses ellipses :

Embrassent les écus devant les poitrines;
Baissent les lances armées de banderolles;
Inclinèrent les têtes vers les arçons;
Allaient frappant avec leurs vigoureux cœurs.
A haute voix il crie, lui, le héros de la bonne étoile :
« Frappez-les, chevaliers, par amour de charité!
« Je suis Rodrich, fils de Diego, le Cid des champs de [bataille, celui de Bivar! »

Je décalque. On voit ici, comme dans une glace très-fidèle, le vrai mouvement, la passion ardente et retenue, la sombre puissance, la concentration, le génie même de ce langage. « Certaines races ont pour caractère lit- « téraire la recherche de la beauté : la Grèce, par « exemple, aime le beau par-dessus toutes choses ; « après elle viennent, mais seulement après elle, l'Italie « moderne, puis la France. D'autres races préfèrent *l'in- « tensité* : l'Espagne, par exemple, que Strabon accuse « de ne pas être sensible à la grâce et à la beauté « (αφιλοκαλια)[1]. » Dans les fragments du poëme sur le *Cid*,

1. Coleridge. Table-talk.

fragments barbares, ou frustes, ou d'une extrême simplicité, la beauté, la grâce, l'élégance disparaissent, absorbées par «l'intensité.» Quelle rudesse, quelle puissance dans ces âpres ellipses! quelles vives tournures! quel mouvement! Ces verbes solides qui ouvrent la période s'y jettent comme le guerrier dans la mêlée. C'est encore aujourd'hui une des formes favorites de la belle langue espagnole. *Allaient*, dit Cervantes, *ces hommes résolus*, etc. (*Iban aquestos*, etc.) La phrase se campe fièrement sur ses rudes inversions, comme le toréador andaloux, le front haut, l'œil provocant, le fer au poing, le poing sur la hanche, s'appuie sur ses muscles tendus et sur ses jarrets d'acier.

A côté des vers espagnols il est bon de placer l'imitation excellente que M. Hookham Frere en a faite. Il a su reproduire le mouvement pittoresque, le sens, la forme vigoureuse, et comme en saisir l'âme essentielle.

« *Their shields before their breasts,*
« *Forth at once they go.*
« *Their lances in the rest,*
« *Levelled fair and low,*
« *Their banners and their crests*
« *Waving in a row,*
« *Their heads all stooping down,*
« *Toward the saddle-bow...* », etc.

Voilà traduire. J'aime qu'en fait de poésie on se préoccupe moins du mot que de l'idée, moins de la phrase que de l'image, moins de l'image que du mouvement, moins de celui-ci que de la passion même et du génie qui l'exprime.

Les vers de M. Hookham Frere sont de petits vers; il en faut deux pour rendre une seule ligne espagnole. J'ai



pris la liberté de couper en deux les vers anglais, afin de bien marquer le rhythme dans lequel est écrite la chanson de geste du *Cid :*

« *Embrazan tos escudos*
« *delant los corazones ;*
« *Abaxnn las lanzas*
« *apuestas de los pendones ;*
« *Enclinaron las caras*
« *de suso de los arzones* », etc., etc.

Ces petits vers de sept, huit ou six pieds qui courent l'un après l'autre nous mènent droit à l'hémistiche alexandrin. Cet hémistiche, cet arrêt après la sixième syllabe, ce repos de la césure, dont il n'est pas facile de varier la monotonie et d'user sans en abuser, date donc du christianisme et du moyen âge. On retrouve ce point d'arrêt dans les parallélismes des *Eddas*, dans les stances du poëme germanique des *Nibelungen*, dans les *Cantares* du Cid, chez Racine lui-même :

Il était sur son char ;
Ses gardes affligés
Imitaient son silence,
Autour de lui rangés.

Portant librement la césure soit au septième, soit au cinquième ou au huitième pied, le chantre des Nibelungen et d'Attila affecte la même forme :

Uns ist in alten Mæren
Wunders fil geseit.
(A nous dans les contes antiques
Beaucoup de faits merveilleux, etc., etc.)

Ce Skalde danois, qui a chanté la victoire d'un Hercule mythique sur les bêtes féroces et les éléments, sur le dragon ou le *Grændel* des glaces polaires, commence et achève par l'hémistiche son beau récit épique intitulé *Beowulf.* La vieille tradition du père et du fils qui s'entr'égorgent sur le champ de bataille, tradition que Voltaire a remise en hexamètres dans *la Henriade*, était écrite par un poëte barbare du VIIIe siècle en hexamètres irréguliers, en petits vers, de cinq, six et sept syllabes chacun, et qui procèdent par couples :

Hiltibrand gimahalta:
Er was herora man.
(Hiltibrand parla :
Il était le plus fier homme.)

Ces vers, presque hexamètres avec hémistiche, appartiennent au *Chant de Hiltibrand et Hadubrand*, le monument le plus antique de ces littératures du Nord. L'humanité, dans ses plaisirs comme dans ses besoins, est régie par peu de lois.

Les chantres du peuple aiment le petit vers qui se double; les poëtes élégants cherchent la rime. Comme terme moyen il y a l'assonance.

Les chansons sur le Cid se rapprochent de la vulgaire forme; le héros de la Castille était populaire; et rien de plus facile, de plus élémentaire, de plus grossièrement naïf, de plus commode, de plus accessible aux poëtes inhabiles que ce mètre brutal qui se coupe en deux et se termine par une rime approximative, souvent à peine perceptible, quelquefois absente, quand le poëte ne peut pas la trouver. Trouver la rime, c'est une affaire dont Boileau et Racine se préoccu-

paient. Se contenter d'un à peu près, admettre l'*assonance* comme suffisante, c'est avouer qu'on est barbare.

La rime, raffinement extrême, est moderne, toute méridionale, chrétienne, par conséquent romaine et civilisée. Elle date de saint Augustin et de ses sermons, elle est entrée comme une délicate invention dans la littérature du moyen âge; on l'a vue s'emparer même de la prose des églises, même de l'histoire, même des odes saphiques.

Unde per cunctas Hispaniæ part-es,
Celebre nomen ejus inter omn-es
Reges habetur, pariter timent-es
Munus solvent-es.

Voilà ce qu'on lit dans le chant gothique latin sur le Cid : « Tous les rois le craignent, lui payent tribut (*au* « *Cid*) à cet homme célèbre dans l'Espagne entière. »

Le jongleur, armé de son instrument criard, se contente du double vers et l'enrichit d'assonances. Les écrivains élégants et raffinés, les évêques, les clercs, les savants, les historiens, les dramaturges emploient la rime autant qu'ils peuvent. Tel chroniqueur du moyen âge veut écrire l'histoire, et rime son récit. Il poursuit la même rime avec fureur pendant cinq ou six pages de mauvaise prose. J'ai compté soixante-cinq rimes de suite dans la Chronique de ce vieil évêque de Badajoz, que l'on veut absolument appeler Isidore de Beja, et qui vivait au VIII[e] siècle :

Abderrhaman Eudonem duc-EM
Insequens, dum turonens-EM
Ecclesiam, palatia diruen-DO
Et ecclesias ustulan-DO, etc.

Et ainsi pendant toute l'œuvre.

Quant aux poëtes de bas étage, ils emploient le petit vers redoublé. Ils en amusent le bas peuple, chantent ou plutôt gémissent leur chanson (*gemido prolongado*, dit Duran), s'accompagnent de la *rote* ou de la vielle, et se contentent de séparer leur ligne en deux fractions inégales, comme notre auteur du *Roland* français au XIe siècle :

> *Un jour fut Karleun*
> *al Saint-Denis muster*, etc.

Ce qui signifie :

> Un jour s'en alla Charles
> au moustier Saint-Denis.

Le poëme provençal la *Noble Leyczon* (la Leçon noble), procède de même, populairement :

> *Que el leges e garde*
> *et enseigne dreytura.*

On distinguait donc de la rime savante le grossier rhythme populaire; versification imparfaite, inexacte, boiteuse; celle des *Cantares* du Cid : « Il faut regarder « comme les plus infimes de tous les poëtes (dit le « marquis de Santillane au XVe siècle) ces vulgaires jon- « gleurs qui, sans aucun ordre, règle ni compte, font les « romances et chansons, dont la gent basse et de ser- « vile condition se réjouit. » (*Infimos... que sin ningun orden, regla, ni cuento facen estos romances y cantares de que la gente baja e de servil condicion se alegra.*) Tout au contraire, la consonnance sévère, le rhythme exact, le

quatrain à rimes plates, enfin les syllabes bien comptées étaient la dernière perfection de l'art : *rimer le quatrain, peser et compter les syllabes, c'est œuvre de maître,* dit le poëme d'Alexandre (*gran maestria*).

> *Fablas curso rimado par la quaderna via,*
> *A sillabas cuntadas, ca es gran maestria.*

Les jongleurs populaires, premiers rapsodes du Cid, ne savent que coudre quelques assonances à leurs hémistiches inégaux et mal coupés. Leur langue se dénoue vigoureusement et confusément en essais sauvages, en rudes tâtonnements, en improvisations bégayées. C'est sous quelque âpre rocher, peut-être sur la *Pena del Cid,* qu'ils ont réuni leur auditoire. Nos jongleurs chantent les actes du *Cid* à ciel ouvert, près de quelque Alameda rustique. Quand ils sont fatigués, ils s'arrêtent pour dire au peuple : *Ici mes couplets finissent* ; — *là ils recommencent* :

« *Las coplas deste cantar a qui s van acabando...*

« *A qui s compienzan,* etc...

Ou bien :

« *Mon Cid Ruy Diaz parla, vous l'entendrez tout à l'heure.* » (*Mio Cid Ruy Diaz odredes lo que dixo.*)

Ou bien encore, s'adressant aux idées religieuses de l'auditoire, le chantre s'écrie :

« *Voyez quel péché c'était, mes chers auditeurs !* »

Quelquefois il émeut leur sensibilité :

« *Savez-vous que voir mourir sa femme, son père et ses enfants sans leur donner du pain, cela est bien triste, bien triste, chers amis !* »

Aucune des qualités, des barbaries, des crédulités, des sottises, des crudités de l'esprit populaire à cette époque n'est omise ou absente. Cette énergie féroce, l'*aphilocalie ibérienne*, s'y trouve partout. Jamais d'élégance; le sublime toujours; le suave et le doux, le gracieux et le raffiné manquent; le terrible, le grandiose, le tragique et le rustique abondent.

Nous ne sommes plus chez Homère.

Castillans et Catalans du VIIIe au XIIe siècle n'avaient ni les mœurs, ni le soleil, ni l'heureux développement social des Doriens et des Ioniens. Tous les chroniqueurs, depuis Isidore de Beja jusqu'à Luc de Tuy, nous les montrent farouches, indomptables, le harnais sur le dos, bataillant sans cesse pour reconquérir un ou deux pouces de la terre chrétienne; étrangers à tous les arts, même à l'élégance, même simple, même à la propreté. Un Arabe du IXe siècle les accuse de ne jamais se baigner: « *Ce sont les plus braves des hommes*, dit-il, *ces gens* « *d'Afrank; mais ils vivent comme des bêtes dans leurs* « *tanières; ils ne lavent jamais leur corps; leurs vêtements* « *sont sales; ils ne quittent ces vêtements que lorsqu'ils* « *tombent en lambeaux.* »

Un aimable écrivain, homme politique et longtemps ambassadeur en France et en Angleterre, M. Martinez de la Rosa, est de même opinion : « *Pendant huit siècles entiers*, dit-il, *nos Castillans, toujours le glaive en main, toujours en selle, la cuirasse au dos, n'ont pas dormi tranquilles une seule nuit.* » Dans *la Cronica general de Espana*, on lit que les chevaliers « faisaient entrer leurs che- « vaux, la nuit, dans leurs chambres à coucher, à côté « de leurs femmes; afin de pouvoir trouver plus facile- « ment sous leur main chevaux et armes quand le cri de « guerre se ferait entendre. » Après ce dur apprentis-

sage, ils chassèrent les Orientaux du sol européen et commencèrent la grande croisade moderne qui s'achève aujourd'hui et force l'Asie barbare de reculer.

L'idéal héroïque de ces temps âpres et de ces hommes terribles se résume dans le nom et l'histoire du Cid. C'est cet idéal qui remplit les *Cantares* ou chansons, au nombre de trois ou quatre, qui passent dans le public sous le nom de poëme du Cid.

VI

Du milieu de ces récits incomplets et barbares, tragiques et souvent sublimes, dégageons la figure vraie du *Cid*.

Ce héros du XI[e] siècle en Espagne, ce *campeador*, ce paladin chrétien n'est ni un moine obéissant au prieur, ni un soldat obéissant à son capitaine. Ce n'est pas non plus un grand vassal armé pour son seigneur.

Indépendance et loyauté : ces deux traits particuliers marquent vivement la physionomie du Cid. Il sert le roi Alphonse de Castille. Les favoris le mettent mal avec le maître; celui-ci, de méchante humeur, facile aux flatteries comme tous les maîtres, accessible aux calomnies comme tous ceux que l'usage du pouvoir a gâtés, traite légèrement le guerrier hardi qui n'appartient ni aux *ricos homes* et aux grandes familles, ni au groupe puissant des évêques et du clergé. *Non de potentioribus*, dit clairement l'annaliste, *sed de prudentioribus*. (On le comptait parmi les prud'hommes, non parmi les courtisans.) Voilà le mot du poëme. C'est la clef historique qui en découvre le sens caché.

Le Cid est un parvenu en guerre contre ceux que son

activité et son talent irritent. Le vieux combat que la vertu soutient contre l'envie intéressera les hommes jusqu'à la fin du monde, parce que le monde à cet égard sera toujours le même.

Rodrigue le parvenu, Rodrigue le soldat de fortune, *miles strenuus*, dit Luc de Tuy (j'ai grande foi au poëme quand il s'accorde avec la chronique, et je ne discute plus la chronique alors qu'elle est identique au poëme), — ce Rodrigue, dont le nom est teutonique (Roth-reich), ce Goth fils de Didacus ou Diaz, est donc attaqué par l'envie. Il se défend et se défend bien. Les barons ne l'aiment guère; ils l'insultent, courent sur ses terres pour les ravager et font du butin sur lui. Notre homme, peu endurant, se venge; le roi, qui a besoin de tels guerriers, le protége d'abord et lui fait épouser Chimène. La colère des rivaux s'en accroît; on continue à desservir le Cid, qui ne s'appelle encore que *Roth-reich*, fils de Diaz, *bellator fortis*, le fort batailleur. S'il voulait bien s'humilier un peu, tout s'arrangerait; mais il aime mieux marcher que ramper, et s'avancer le front haut qu'à genoux; — on le chasse.

Il devient alors un personnage à part, quelque chose comme le *Robin Hood* des Anglais; un indépendant, un banni; un personnage original, *sui juris*, n'appartenant qu'à soi. Les nations néo-romaines ont en horreur cette manière d'être, parce qu'elle établit en dehors de la vie de tous une vie particulière. On aime cela en Espagne, en Angleterre, en Hollande, en Scandinavie, en Germanie, dans l'Amérique du Nord, partout où l'âpre individualité teutonique l'a emporté sur l'idée romaine de l'État et sur le goût civilisé de la règle. *Roth-reich* s'en va donc à la montagne, *al monte;* il embrasse la vie de partisan dont les Espagnols sont encore fort épris. Il lève l'éten-

dard, non contre son roi, mais pour son compte, assemble des troupes, leur promet le butin, bat les Arabes et *tient la campagne;* disons en passant que telle est la seule signification possible du mot *campeador*, qui n'est ni le « champion, » ni seulement le « guerrier, » comme des gens d'esprit et de savoir l'ont cru, mais bien le chef de bandes indépendantes; — maître de sa troupe; — courant par monts et par vaux, ne se fiant pas aux citadelles, ne s'y enfermant que dans les extrêmes nécessités, et bivouaquant dans la plaine.

Quelquefois, dans les cas extrêmes, il se réfugie avec ses hommes, à l'ombre des tourelles du château de *Penafiel*, pour tenir en échec les Africains qui ont passé la mer; sagesse militaire qui prouve son talent et sa capacité. Nécessairement les ennemis auxquels il échappe lui en savent mauvais gré. — « Tu t'appelles *el Kambithour* « (Campeador), le teneur de la campagne (lui crient « les ennemis); et te voilà perché là-haut, sans que l'on « puisse arriver jusqu'à toi. Descends donc dans la plaine « pour ne pas mentir à ton nom. » La chronique arabe, bien commentée par le grand érudit et le sagace philosophe M. Dozy de Leyde, prouve donc que le Cid a été un indépendant, un « bandit. »

Je ne fais pas l'éloge des *guerilleros* et des *condottieri;* la vie de bandit m'inspire peu d'amour. Mais c'était la constitution même de l'Espagne ou plutôt sa désorganisation. Islamites et chrétiens labouraient, l'arc sur le dos et le glaive au côté. On n'allait couper du bois dans la forêt voisine que sous bonne escorte, en ayant soin de placer des vedettes pour se garantir des Arabes. Les plus paisibles forestiers jouaient de la hache, — *atzah* en arabe, en espagnol *acha;* — le mot, venu d'Espagne, né des *azariahs* ou « expéditions à la hache », est resté dans

les langues du Nord ; — *hache* en français, *axe* en anglais.

Ce grand pêle-mêle de *razzias* et de pillages perpétuels assurait à un honnête bandit, à un brave, entouré de quelques centaines de guerroyeurs hardis, — s'il avait quelque talent militaire, — un rôle très-important. L'à-propos, la sagacité, la prévoyance et le coup d'œil, l'instinct du général en chef, la rapidité des combinai sons, la promptitude dans l'exécution en faisaient plus qu'un roi. Chroniqueurs et poëtes font honneur de ces qualités à *Roth-reich* ou Rodrigue, le « Campeador » du XIe siècle, au *Cid*.

C'est lui qui conseille au roi *Sanctius* ou Sancho de surprendre l'ennemi dans ses tentes, dès l'aurore et pendant le sommeil; c'est lui qui va s'emparer de la forteresse isolée d'où il raille des Africains et les déconcerte. Sans cesse il bat les Arabes; et sa renommée s'étend. Alors, en homme de sens et de loyauté, il fait hommage au roi de ses conquêtes et lui envoie des présents.

Toutefois, homme de prudence et qui connaît son monde, il a soin de ne pas se démunir; il garde et ravitaille sa petite armée, et tient toujours la campagne. Cette conduite est fort intelligente. Le « Campeador » sait que celui qui fait peur aux autres doit avoir de la force. Ne pouvant atteindre un rebelle si courtois et de si nouvelle espèce, le roi accepte les présents qui lui sont offerts, appelle le guerrier chrétien *son cher Cid*, « mio Cid », son seigneur, — ce qui n'engage à rien, — et l'engage à venir le voir. *Mio Cid* répond avec le respect convenable, remercie le maître de ses avances, et ne se presse pas beaucoup d'obéir.

Le voilà donc chef libre. Il force Alphonse de compter avec lui. Les Arabes le redoutent, les Espagnols le vénèrent. Le roi, qui voudrait alors se l'attacher par des ré-

compenses, marie les filles de ce soldat de fortune à deux grands vassaux de la couronne, aux deux comtes de Carrion. Ceux-ci obéissent, mais se tiennent pour déshonorés. Quelle mésalliance! Les filles du Cid ne sont pour eux que *barraganas*, épouses de seconde main et de second ordre; *quasi uxores*, dit Roderich de Tolède; — les « subintroductæ » de Cyprien; les femmes de la main gauche, de la porte secrète; espèces de demi-légitimées dont la condition était admise dans les pays méridionaux. Ainsi le banni, le *guerillero*. Ruy ou Roderich, ou Rot-reich, de race inférieure, se trouve affilié à la première grandesse gothique espagnole; — et quand il s'est emparé de Valence, qu'il gouverne comme un roi, ses gendres viennent habiter sa cour; ce qui doit les humilier assurément.

Leurs dédains d'aristocratie gothique, de vieille noblesse et de *sangre azul* (sang d'azur) pour le beau-père et le nouveau maître de Valence se manifestent alors d'une façon piquante. Il y a dans le poëme des traces d'une malveillance mutuelle; les sarcasmes que se renvoyaient les partisans des Carrion et les partisans du Cid sont amers. Une certaine aventure de lion, défavorable aux Carrion, assez mal racontée, est caractéristique. Quand on n'aime pas les gens, on leur prête mille traits ridicules, on les fait parler, on les fait agir. Les comtes sont représentés comme s'étant cachés derrière un banc ou derrière le fauteuil du roi, parce qu'un lion qui s'est détaché de sa chaîne leur a fait peur. Il est probable que les airs de ces seigneurs ne plaisaient pas aux amis plus rustiques du grand Roderich, petit noble, soldat héroïque, devenu roi. On avait contraint ces gentilshommes d'épouser des filles de race moins bonne que la leur; et maintenant on se moquait d'eux. Ils

avaient donc à se venger. Comme des lâches qu'ils étaient, quoique très-nobles, ils se vengèrent sur les femmes. Ils battirent cruellement les filles du Cid et les abandonnèrent au milieu d'une forêt, nues, sanglantes, meurtries. La dernière partie du poëme est consacrée à la vengeance du Cid.

Le roi prend sa défense, le grand jugement national est invoqué; les cortès s'assemblent. C'est devant cette populaire assemblée que se livre le combat entre les amis du vieux guerillero, du Cid, et les partisans nobles des Carrion. Ceux-ci succombent. Dieu a jugé. Les dernières fanfares du poëte populaire saluent la victoire du parvenu et la défaite de l'aristocratie de premier sang.

Voilà le vrai sujet du drame. Telle en est la vraie trame, où se mêlent avec un intérêt incomparable le drame et la politique, la passion et l'histoire.

V.

Le premier, en 1779, un antiquaire espagnol, Sanchez, savant d'une médiocre sagacité, rendit à l'Europe le service de lui révéler ce débris qu'il a publié sur l'unique manuscrit que l'on connaisse. Vers 1842, don Eugenio de Ochoa, excellent littérateur espagnol, découvrit à la Bibliothèque impériale un autre fragment qui se rapporte non à l'âge mûr du héros, comme le manuscrit de Sanchez, mais aux événements de sa jeunesse. Ce second fragment signalé par don Eugenio de Ochoa n'a ni commencement ni fin. Celui de Sanchez n'a pas de commencement, et il a une fin.

Le premier fragment incomplet que Sanchez a publié comprend, je crois, trois parties distinctes, et il me

semble que les éditeurs ont tort de les confondre. Vers le tiers de l'œuvre le vieux poëte s'arrête tout à coup. L'expédition du Cid est terminée. La campagne est finie; le chantre a soin de vous dire que le Cid distribue son butin à ses guerriers. Après cette distribution, notre chanteur n'a plus rien à chanter.

Puis vient un autre chant, un nouveau *cantar*, qui recommence par ces paroles :

Aqui sconpieza la Gesta de mio Cid el de Bivar.

« Ici commence ou reprend la Geste de mon Cid de « Bivar. »

Ce vers jeté au milieu du récit a singulièrement embarrassé les critiques. L'explication que j'en donne est si naturelle qu'il est surprenant qu'elle ne se soit présentée à personne. M. Damas-Hinard, qui a tout publié avec un soin extrême, croit qu'il y a là une erreur de copiste; peut-être en effet, au lieu de *sconpieza* (commence), doit-on lire *reconpieza* (recommence). Mais ce qui ne peut être l'objet d'un doute, c'est que ce vers ouvre la seconde narration du recueil, qui se continue sans interruption jusqu'au vers 2285. Là le poëte s'arrête encore et fait de nouveau sa révérence à l'auditeur :

Las coplas deste cantar a qui van acabando.

« Les couplets de cette chanson ici vont finissant. »

Le second *cantar* qui se termine ainsi est consacré à des événements sans rapport avec ceux que le *cantar* précédent a racontés; à des scènes distinctes où le Cid est toujours en première ligne, mais s'engage dans de

nouvelles entreprises, s'empare d'un nouveau rôle et occupe une autre place.

Avec le vers 2287 s'ouvre le dernier *cantar*, qui se distingue encore par un nouveau caractère et une nouvelle couleur, traite de nouvelles matières et montre le vieux Cid sous un jour nouveau. Le Cid meurt enfin; et l'œuvre entière se termine nettement par les mots:

En este logar se acaba esta razon.

« En cet endroit prend fin cette histoire. »

Si l'on ajoute aux trois *cantares* de Sanchez celui que M. Ochoa nous a restitué, on a tout le poëme, partagé en quatre narrations diverses ou *cantares*, — la première, d'une sauvage et farouche humeur, sans moralité, sans poésie et sans grand mérite, — c'est celle qui a été retrouvée récemment par don Eugenio de Ochoa; — le second *cantar*, exhumé comme les suivants par Sanchez, et remarquable par la vérité, la fermeté, la netteté, la vive exactitude des peintures, la passion comprimée qui éclate à chaque vers, l'amour enthousiaste du poëte pour son héros, et cette précision des détails géographiques et matériels qui ferait croire qu'un page ou un écuyer du Cid a écrit le journal de son maître, sous la tente, après avoir nettoyé la cuirasse et fourbi l'épée; — le troisième *cantar*, du même genre et de la même main; — le quatrième beaucoup plus orné, s'arrêtant davantage aux circonstances extérieures, plus descriptif et plus raisonneur, écrit avec plus de recherche et de soin littéraires, prêtant plus de jeu aux caractères, plus d'ombre et de lumière aux paysages. Le jongleur ou le pâtre qui a chanté la première chanson n'était qu'un barbare. Le second se rapproche de Villehardouin

et de ce beau style de fer poli que vous connaissez. Le troisième n'est pas sans analogie avec l'élégant Froissart, qui raconte si bien les faits et décrit les armures avec une si aimable naïveté.

Si la régularité du plan et le soin du détail, si la perfection de la forme et le fini de l'exécution répondaient à l'énergique grandeur et à l'unité du sujet, ce serait une des plus complètes et des plus fortes créations du génie épique. Ce serait même la plus personnelle ; car la seule figure du Cid remplit tout l'espace et suffit pour l'animer. Malheureusement deux ou trois chantres, de talent fort inégal, et l'un d'eux tout à fait barbare, ont mis la main à cette œuvre mélangée, écrite dans un style rustique, fruste, quelquefois sauvage, ensevelie sous la rouille du langage archaïque. Bien des parties sont restées à l'état d'ébauche. Et cependant que de traits admirables, même sublimes !

VI

De l'époque où vécut le Cid date le développement social de l'Espagne moderne.

Les Arabes qui s'étaient emparés de la Péninsule, capables de faire de grandes actions, de se battre bravement, de cultiver les lettres et de les répandre, étaient incapables de se gouverner, de se modérer, de s'entendre, de sacrifier leurs passions et leurs rivalités au bien commun. Pendant qu'ils s'entr'égorgeaient de la manière la plus folle, les Goths chrétiens, repliés et ramassés sur eux-mêmes, arrachaient aux vainqueurs, lambeau par lambeau, quelques portions du territoire conquis.

Comme ce recouvrement était partiel, il donnait lieu à mille stipulations spéciales. L'esprit qui les dictait était un génie local, pratique et attaché à la coutume; spécial et non général, contingent et non absolu, l'esprit sauvage des Germains et Goths; — celui que l'Angleterre n'a pas abandonné; on sait combien la coutume est puissante en Angleterre, où elle domine encore la loi écrite. Chaque municipe ou *aldée*, chaque territoire stipulait pour lui-même, par lui-même, son existence sociale, admise et consentie sous de certaines conditions, d'après de certaines convenances de localité. Chacun se donnait sa loi propre, son tribunal, son *forum:* « foro, fuero. » Les coutumes des Goths de l'Ouest, ou Visigoths, revues par Alphonse le Savant (*el Sabio*), furent rédigées en *fueros* dans le même siècle.

L'Espagne chrétienne s'organisait donc au temps du Cid par l'esprit municipal, c'est-à-dire par l'esprit de liberté pratique, de concession mutuelle et d'ordre indépendant; — tandis que l'invasion arabe se désorganisait par les envies, les intrigues, les ambitions et les discordes. Autant de chefs musulmans que de grandes villes; autant d'assassinats que de révolutions. Les Orientaux avaient plus d'esprit, de grâce, d'élégance, de civilisation, de goût et de richesses que les chrétiens d'Espagne; ces derniers avaient plus de fermeté, de persistance, de force individuelle et de sens politique.

Dans l'Espagne chrétienne comme dans la France du moyen âge, l'élément féodal avait pris trop de prépondérance et d'extension. Les grandes familles, comme celle de Carrion, que nous avons vue tout à l'heure en scène, écrasaient les petits nobles et gênaient singulièrement les rois; il fallait que ces derniers se préoccupassent surtout de *dompter leurs vassaux et de corri-*

ger ces esprits rebelles; — « *rebelles animos corrigere,* » dit le moine de Silos. Pour un roi, vivre, commander, régner, se maintenir, c'était la première affaire. Avant de batailler contre les Maures, il fallait se rendre maître chez soi; et pour achever cette œuvre les rois espagnols n'avaient que peu d'argent, beaucoup d'envieux et partout des querelles. Placés entre les incursions arabes et les prétentions de leurs vassaux, ces roitelets de Castille, de Léon, d'Aragon et de Navarre, plus embarrassés que nos anciens rois de France, encourageaient les libertés municipales. Ils donnaient avec empressement au peuple des *fueros* ou lois organiques, qui limitaient le pouvoir des nobles et rendaient chaque localité indépendante de l'aristocratie. Le peuple, de son côté, aimait mieux pencher vers les rois que vers les grands, dont le joug plus dur l'effrayait davantage; et la discipline guerrière, qui exige l'unité, resserrée et rendue plus sévère par la guerre continuelle avec les Arabes, accroissait encore ce mouvement de centralisation monarchique qui s'exécutait sur une ligne parallèle au mouvement de constitution municipale.

Tout cela était conforme au génie actif et pratique de l'Occident européen; l'Occident grandissait.

L'Europe accomplissait ses destinées. L'islamisme oriental, après avoir entamé l'Europe, pris la Sicile, pénétré jusqu'à Pise, était forcé de reculer. La chrétienté devenait plus solide; le mahométisme plus faible. Les trois kalifats de Bagdad, du Caire et de Cordoue pâlissaient; l'un captif sous une garde turque, l'autre corrompu et délabré, le troisième démembré et détruit. La papauté s'élevait: les croisades s'annonçaient. Nos révolutions communales s'accomplissaient de tous côtés. On voyait poindre le sentiment de l'égalité, sentiment nou-

veau qui jaillissait naturellement de cette communauté chrétienne réunie sous tant de drapeaux, — allemands, français, anglais, italiens, — et qui allait marcher d'un pas égal, barons et vilains, à la conquête de Jérusalem. Les paysans normands (dit Robert Wace) commencèrent à s'assembler et à se compter :

Ceux des montagnes et des champs
S'assemblèrent très-privément
Et tinrent plusieurs parlemens;
Ils vinrent par trente, par cent,
Ne sais par quel *enticement*
(« quelle persuasion », mot anglais)
Ni qui les mut premièrement.

Après s'être confié leurs peines, s'être plaints de leurs souffrances et avoir maudit les seigneurs qui les écrasaient;

Nous sommes (s'écriaient-ils) hommes comme ils sont!
Tels membres avons comme ils ont!
Nos corps sont aussi vigoureux;
Nous sommes robustes comme eux[1]!

De là le développement des Communes. Il s'opéra, en France sous la protection des rois; en Angleterre sous celle des nobles. Les barons et comtes anglais comprirent que leur politique était de s'unir au peuple. La noblesse française, moins avisée, laissa les rois s'emparer du rôle que les barons avaient su prendre en Angleterre. La noblesse anglaise s'appuya sur les Communes; nos rois élevèrent les Communes comme un rempart contre leurs Grands-Vassaux.

1. Roman de Rollon (du *Rou*). J'ai changé quelques mots de la vieille langue.



Les mêmes éléments existaient en Espagne, mais comprimés par la présence de l'Islam. Tout le monde était occupé à refouler les Arabes et à les rejeter dans la mer. Les rois n'avaient ni le temps ni le désir de détruire leur féodalité guerrière! Les grands n'avaient pas le temps d'arracher aux communes leurs droits nouveaux! Quant aux bourgeois et aux manants, protégés à la fois contre les Maures par l'aristocratie et contre les nobles par le monarque, ils se gardaient bien d'affaiblir de tels défenseurs.

Ainsi se formait la monarchie; ainsi se resserrait ce lien d'unité espagnole, qui, à force de devenir plus véhément et plus strict, plus sévère et plus étroit, a fini par étouffer et comme par étrangler le pays. Cette unité contrariait les *fueros*, les « chartes » écrites; mais elle était amenée par les faits. Quand elle se trouva consacrée en outre par le sceau religieux, quand le tribunal du Saint-Office, institué pour cela seul, confondit l'unité catholique dans l'unité monarchique; quand ce double idéal d'une politique absolue et d'une foi absolue plana sur le tout, il se passa quelque chose d'étrange. Écrite dans les *fueros*, bannie des institutions, comprimée par le cours de l'histoire, l'individualité invincible se réfugia dans les mœurs populaires. L'administration était monarchique; la civilisation aristocratique; et la vie démocratique. On eut des droits sans en avoir le goût; des maîtres sans leur obéir; des priviléges sans en user; — un des plus bizarres phénomènes de l'histoire.

Le symbole hardi de la nouvelle nationalité espagnole qui se forme entre l'an 1000 et l'an 1200, de son fier isolement, de son indomptable indépendance et de son obéissance apparente, c'est le Cid.

Ce n'est ni l'homme du trône ni l'homme des grands; c'est l'homme *de lui-même*, de l'époque et du peuple. On le voit à travers les scènes de la vie domestique et publique, — sur le champ de bataille et dans la famille, en face du roi, des évêques, des grands, des guerriers, des Israélites, des Africains et des Arabes, — marcher seul, le glaive nu, le front haut, terrible aux grands, redoutable aux Arabes, la tête levée devant le roi, la main ouverte au peuple.

Cette sublime figure a vécu; elle a su passionner l'âme nationale, qui s'est souvenue de son cher Cid, « *mio Cid*, » et qui l'a transformée en l'immortalisant. La passion adore dans l'objet choisi la perfection rêvée. Cette merveilleuse aspiration vers un absolu désiré n'est pas une faiblesse de l'humanité; c'est une de ses plus grandes forces. Vivant, le Cid ne fut sans doute que l'ébauche de cet idéal populaire. Mort, il en est devenu l'expression complète et le mythe radieux.

Approchez un peu et écoutez, comme dit le jongleur, les gestes *del mio Cid*. Je me figure ce poëte, assis, la vielle à la main, au pied d'une sierra pelée, non loin peut-être des flots de la mer murmurante (*polyphloïsboïo*), quelque soixantaine d'années après la mort du Cid, dans une de ces régions brûlées de l'Andalousie, où Calderon aime à faire jouer les poignards et les passions de ses drames. Le rapsode vagabond a déjà bien des fois redit au peuple ses vers en *assonances*, qui sont à peine des vers, et dont il découpe et offre à ses auditeurs tantôt un morceau, tantôt un autre, — *le Cid exilé*, — *le Cid vainqueur des Maures*, — *le Cid et le Juif*, — *le Cid aux cortès*, — autant de petits tableaux.

Ainsi procédèrent les homérides et Homère lui-même, aux bords de la mer Egée. Celui-ci, peut-être un jeune

pâtre, peut-être un vieux soldat blessé comme Cervantes, porte fièrement sa dague, sa rondache et sa *rota* (vielle). Vigoureux encore sous les *canas* (cheveux blancs, ellipse espagnole d'un admirable effet), il vient de jeter par terre le *sombrero* noir qui recevra l'aumône du public; c'est un Andalou à la fière allure, qui ceint encore le fer et peut en jouer dans l'occasion. Bohémiens, soldats, femmes, pâtres et prêtres accourent, se groupent, l'entourent, et déjà l'écoutent avant même qu'il ait chanté. Les femmes font taire leurs enfants, les moines disent leur chapelet, les Andalouses relèvent leur voile, les pâtres s'accroupissent sur leur peau de mouton et attendent; chacun veut jouir de la chanson populaire, — et le chantre commence.

Il va chanter l'histoire du *Cid exilé*. Le peuple, qui fait quelquefois des victimes, s'attendrit volontiers sur elles. L'injustice ne nous plaît point en théorie; considérée d'une manière abstraite, elle nous est odieuse. « Monsieur (disait en 1820, au bal, une jeune Écossaise qui se piquait de métaphysique et de valse), *dans l'abstrait et subjectivement*, les sentiments sérieux dont vous m'honorez me semblent très-réels; mais la valse m'appelle... » Et elle se rejetait dans le tourbillon, oubliant l'*abstrait* pour le *concret* et l'*idéal* pour le *réel*. Ainsi nous faisons tous, ainsi fait le peuple. Il venge volontiers la victime quand elle est égorgée; — et flétrit l'injustice quand elle est commise. Il est heureux ainsi de se racheter par une pitié tardive.

Ce que l'on va lui chanter, c'est *Mio Cid* en butte à ses rivaux et proscrit; — « l'*Alcade ciudadano* » (Alcade citadin, dit le poëte), — poursuivi par les grands et les nobles; protecteur des petits; bravant le roi comme Achille bravait Agamemnon; objet d'envie

comme Roland que tue Ganelon le traître; sacrifié par la haine comme le Sigfrid des Nibelungen. Le peuple aime à s'attendrir sur ces héros victimes de la rivalité et de la haine; — sur ce brave *Cid* l'indépendant, le populaire, qui est en outre *propriétaire rural;* car il possède des *moulins* dans le pays, suivant la tradition que le jongleur rapporte.

Quelques vers nous manquent, dans lesquels le poëte vient de raconter les causes de la disgrâce subie par le Cid. On l'a desservi près du maître. On l'a chassé; les envieux l'emportent; l'intrigue reste victorieuse. Il faut que le Cid quitte sa maison. Le poëte le fait voir, s'en allant à pas lents, résolu, le courage ferme, les yeux pleins de larmes, le cœur navré, sans colère d'ailleurs et sans trouble. Il se retourne pour jeter un dernier coup d'œil sur le cher toit domestique. Voici les grandes salles vides; voici les cours désertes; plus de serrures aux portes; plus de gonds aux fenêtres; les beaux faucons et les vautours ont disparu des perchoirs; plus de petits manteaux et d'œillères pour les couvrir. Il tourne encore une fois la tête, le héros banni, et ses yeux pleurent « fortement, et il soupire mon Cid; grandes en effet sont ses peines. »

Sospiro mio Cid; ca mucho avie grandes cuidados.

« — Puis il parle en homme qui sait mesurer ses dis-
« cours : Créateur suprême, dit-il, Père qui résides dans
« les hauts cieux! A toi je remets ma cause! Voilà où
« m'ont mis mes ennemis mauvais! »

Et il s'en va escorté d'une compagnie de soixante bannières et se dirige du côté de Burgos. Pour voir le brave guerrier exilé, hommes et femmes sortent de leurs maisons; chacun veut le contempler; bourgeoises et bour-

geois se mettent aux fenêtres. On le plaint, on le pleure, on le nomme, on voudrait le retenir et l'inviter chez soi, mais on n'ose le faire, tant on craint le roi. Et tous cependant avaient l'âme affligée; et toutes les bouches disaient à la fois : « *Salut, mio Cid !* »

Cette belle et grande simplicité du monde naissant dont Fénelon était épris ainsi que Bossuet me charme dans sa rudesse. Cet exorde du poëme indique toute la préférence des bourgeois pour le Cid, toutes leurs sympathies pour le héros exilé ; c'est une introduction harmonieuse, rude, mais énergique et bien inventée; dès les premiers vers votre cœur est à *mio Cid* ; à ce guerrier qui pleure en quittant le toit domestique et la famille.

L'inspiration est donc admirable, quoique la forme soit rude.

Notre poëte a l'âme énergique, le génie vif, ferme, ardent et net; c'est un artiste; malheureusement la langue lui fait défaut. Il se sert d'un idiome barbare, plus latin qu'espagnol, plus catalan que latin; il se soutient par un rhythme brutal emprunté aux Goths et par une rime monotone, assourdissante et incomplète, rime empruntée aux proses des églises.

L'auteur du second *Cantar* est moins rude. Il réussi à faire valoir, à mettre en relief et en saillie, sans les outrer, toutes les qualités particulières, les vertus domestiques, l'amour paternel, l'amour conjugal, l'esprit de famille du vieux Cid : ce bon rapsode, guidé par le seul instinct, nous émeut.

Quand *mio Cid* revoit Chimène, le vieux *Campeador* s'attendrit; les larmes du Cid coulent sur sa cuirasse de fer noir; il embrasse tendrement Chimène et ses filles; il les presse sur sa virile poitrine et leur montre les tentes africaines dont il est prêt à s'emparer.

Le mérite de ce jongleur sauvage est d'aimer la grâce profonde des sentiments vrais, la touchante majesté de la vie domestique; il exprime avec un bonheur singulier, avec une transparence et une finesse de touche qui ravissent, ces beautés morales que la civilisation oublie et néglige souvent.

Voyez Cid dans ses rapports avec Chimène et ses filles : il n'y a rien de plus touchant.

Cid règne à Valence. Estimé des chrétiens et des Arabes, il s'est réconcilié avec le roi; depuis que le Cid est puissant, le Cid est en faveur : — Cid reçoit donc la nouvelle que sa femme et ses filles vont venir le trouver dans sa ville conquise. Il en est très-joyeux (dit le poëte) et s'écrie :

« Vite ! que l'on arme deux cents hommes; que toutes « les portes soient bien gardées. Qu'on amène Babieça, « le cheval que je viens de gagner; je ne sais pas encore « s'il fait un arrêt net et ferme, ni s'il court bien; je l'essayerai. Je veux me trouver en armes à la porte de Va- « lence, pour y recevoir ma femme et mes filles. »

Le Père de famille se revêt de ses plus beaux habits. Le patriarchat sévère de l'Orient, la douceur chrétienne, la compassion du fort pour le faible, sentiment naturel aux âmes héroïques et chaudes, la volupté virile du bienfait répandu sur ce qu'on aime, se montrent ici dans un mélange charmant. Je vois déjà paraître ici la *Dona* espagnole, la fière esclave qui s'agenouille sans s'avilir, la compagne soumise, non au maître, mais à l'amour et au devoir. Je traduis très-fidèlement :

—

« Dès que Chimène vit son cher Cid, elle se mit à genoux :

« — Merci, homme des batailles! L'heure où vous « avez ceint l'épée était heureuse. Par vous j'ai été sauvée « de grandes et terribles infamies! Voici, seigneur, vos « deux filles que je vous amène; elles sont élevées, elles « sont bonnes, grâce à Dieu et à vous. »

« Mais le Cid embrassait tendrement la mère et les filles; et de la joie qu'ils avaient, tous leurs yeux pleuraient à la fois.

Écoutez alors ce que leur dit le Cid :

« — O vous, chérie et vénérée épouse! et vous deux, mes filles! mon cœur et mon âme! entrez avec moi dans Valence la ville; c'est votre bien, c'est votre héritage; je l'ai gagnée. »

Mère et filles lui baisaient les mains. Ils entrèrent tous au milieu de grands honneurs, et Cid fit monter les femmes sur la tour la plus haute. De là ces beaux yeux contemplaient la ville avec enchantement; ici les maisons, au loin la mer; à gauche, un vaste et épais verger. Et elles admiraient cette conquête belle et grande, et se mettaient à prier Dieu.

A cette époque même, Youssouf l'Africain passa la mer. Il venait rétablir, il l'espérait du moins, le pouvoir chancelant des Arabes. Cid, qui en est instruit, se prépare à combattre; ses filles et sa femme sont près de lui; son courage en est plus ferme. « Ah! ma femme et « mes filles! dit-il; elles me verront me battre. Elles ver- « ront comment se dressent les tentes étrangères; elles « verront de leurs yeux comment *le pain se gagne!* »

Et de nouveau il les fit monter à l'Alcazar. Elles virent de là les tentes africaines qui entouraient la ville.

Ainsi chez le vieux poëte respire la sainteté des liens de famille; la femme honorée, — l'amour dans le mariage; — la virilité dans la tendresse; — les filles protégées; — le groupe de la famille maintenu et devenu sacré, servent de bases à la société même.

« Qu'est ceci, mon Cid! dirent-elles. Que Dieu vous protége! » — « Il nous protégera, femme honorée; n'ayez nulle crainte. Richesse nous arrive, grande et merveilleuse. A peine êtes-vous ici, voilà des présents que l'on vous apporte. Vos filles sont à marier! eh bien, voici leur dot! Femme, restez paisible dans le palais, et si vous l'aimez mieux, dans l'Alcazar. Avec la grâce de Dieu et de la sainte vierge Marie, je vaincrai dans le combat. *Mon cœur en est plus fort; vous êtes près de moi!* »

Tous ces sentiments puissants, profonds, tendres, ardents, sont exprimés avec une simplicité, avec une rapidité homérique.

> *Del gozo que avien de los dos ojos loraban...*
> De la joie qu'ils avaient de leurs yeux ils pleuraient;
> ....
> *Ojos velidos catan a todas partes...*
> Les yeux si beaux regardaient de toutes parts;
> ....
> *Crecem'el corazon por que estades delant;*
> Grandit en moi le cœur parce que vous êtes présente.
> ....

Vers la fin du poëme, quand s'est formée la grande ligue des nobles contre l'alcade populaire, quand les féodaux frappent le parvenu, lorsque les courtisans insultent l'homme « aux moulins, » lorsque l'indépendance du héros soutient sa lutte suprême, — les plus

belles qualités du dernier ebantre sauvage éclatent vivement. Quel ton insolent le poëte prête aux nobles qui ne veulent pas même des filles du Cid pour *barraganas*, pour « moitiés d'épouses l » Comme le poëte est noblement courroucé contre leur stupide orgueil, contre l'idée sotte de la mésallianee qui crée les castes, détruit la fusion des rangs, avive les haines, amène les vengeances éternelles et rend les révolutions implacables l De leur côté, les *Cidiens*, « les *homines novi*, » les représentants de la seconde noblesse, accourus aux cortès, se moquent vertement des premières familles, de leurs parures et de leur faux luxe, de leurs prétentions et de leurs grands discours, de leurs habitudes gastronomiques et de leur mollesse. « Tu as trop déjeuné, langue sans mains, » dit un partisan du Cid à certain gentilhomme qui arrive tout vermeil aux cortès, rouge du vin qu'il a bu et l'insulte à la bouche !

L'attitude du Cid au milieu de ce mouvement des deux partis, son calme, sa profonde et muette douleur quand on a insulté ses filles, sa détermination passionnée, sa vengeance résolue, implacable, majestueuse; cette figure tragique s'élevant par degrés et planant enfin sur toute la scène; enfin la force de sa volonté lentement déployée — méritent toute admiration.

Le déploiement d'une volonté puissante est la première condition du héros épique. *Mio Cid* du poëme montre au plus haut degré cette volonté libre, ferme, patiente, déterminée, attentive, qui manque à Enée, mais que possèdent *Sigfrid*, plus mystérieux et plus mythique; *Achille*, plus jeune et plus impétueux; *Roland*, dont le rôle est plus obscur et beaueoup moins bien traeé.

On dirait que l'intention du poëte espagnol a été de divi-

niser la volonté humaine, de glorifier la liberté de l'âme dans une de ses luttes les plus actives et de ses phases les plus mémorables. Il s'agit en effet, non de laver l'injure d'un seul homme, mais de faire reculer l'orgueil de caste; — œuvre dont le mythe du Cid perpétue le souvenir dans ses beaux et rudes fragments.

II

PIERRE LE CRUEL [1].

La rigueur du jugement dont Pierre le Cruel a été l'objet, les malheurs de sa vie et l'horreur de sa mort, ont inspiré à quelques historiens des scrupules et des doutes sur la justice de la sentence qui l'a voué à la haine de l'avenir. Roi de quinze ans, il passe les vingt années de son règne à défendre contre sept frères bâtards sa couronne chancelante, s'entoure des cadavres de ses ennemis comme d'un rempart, et, frappé de l'anathème du pape et de l'exécration des peuples, meurt enfin sous le poignard de son propre frère, dans la tente de Duguesclin.

Un intérêt puissant s'attache, il faut l'avouer, à ces caractères maudits par l'histoire, à ces noms qu'elle

1. Don Pèdre, fils d'Alphonse XI, né à Burgos le 13 août 1334, fut proclamé successeur de son père, à Séville, en 1350. Son règne n'offre qu'un long carnage dont il est lui-même la dernière victime. Après avoir fait poignarder sous ses yeux cinq de ses frères et la plupart de ses grands vassaux révoltés contre leur suzerain, il se vit obligé de fuir devant les compagnies de Duguesclin et les troupes de son frère bâtard, Henri, comte de Transtamare, aussi cruel et plus adroit que lui. Replacé sur le trône par le secours du Prince Noir en 1367, et vaincu en 1369 par son frère, il mourut poignardé par ce dernier, le 16 mars 1369, devant le château de Montiel.

excommunie. On voudrait approfondir ces âmes terribles, en connaître les mouvements intimes, savoir par quels degrés elles sont descendues dans le mal, et les suivre pas à pas, comme Dante pénètre de cercle en cercle jusqu'aux derniers abîmes de l'enfer. Ensuite, une sentence si rigoureuse est-elle parfaitement juste? N'auraient-elles pas des excuses à présenter, des erreurs à réfuter, des calomnies à effacer? Nous qui avons vu l'histoire se faire, ne savons-nous pas quelle légèreté dicte ses oracles? et ne l'a-t-on pas toujours trouvée prompte à caresser le succès et à s'écrier : Malheur aux vaincus?

Les annalistes contemporains sont unanimes contre Pierre le Cruel. S'il faut les en croire, c'est une hyène couronnée, versant par volupté le sang humain, impie, inexorable. « Bestiale re, dit Matteo Villani, forsetano re, perverso tirano, non degno d' essere nomato re [1]. » Lodovic Sanchez, évêque de Palencia, le nomme le Nabuchodonosor moderne [2]. L'éloquent Mariana et l'élégant Ferrera ont adopté cette opinion que leur avaient léguée, avec tant d'autres contes, le dévot évêque de Palencia, le crédule évêque de Girona, et Pierre d'Aragon [3], ennemi personnel de Pierre de Castille. Froissart est du même avis; mais celui-ci, plus naïf et plus sagace, avoue que Pierre le Cruel lui est surtout odieux comme hérétique, en qualité de païen et d'infidèle; — ayant refusé la dîme au clergé, ayant protégé les juifs, contrarié les vues du pape, et recherché l'alliance des Maures.

1. *Script. ital.* Tom. XIV, p. 43.
2. Part. IV, chap. 17.
3. Dans la chronique écrite en langue catalane, sous les yeux de ce prince et par son ordre.

Un peu de vérité ressort de cet aveu du bon Froissart. L'impie excommunié par Urbain V, l'ennemi des prêtres et des seigneurs est condamné par lui. A une époque où tous les trônes étaient souillés de sang humain, les meurtres commandés par le fils d'Alphonse n'avaient point le droit d'étonner les hommes. Alors Pierre d'Aragon faisait massacrer son frère dans son palais; le roi de Portugal assassinait la maîtresse de son fils; le Prince Noir, le héros de ces temps, faisait passer au fil de l'épée toute la population d'une ville qui avait résisté à ses armes. Des rois qui n'avaient pas, comme Pierre le Cruel, une révolte perpétuelle à étouffer, faisaient du meurtre le premier instrument de leur politique. Environnés de périls, pressés de tous côtés par cette aristocratie féodale qui resserrait leur pouvoir dans d'étroites limites, ils se débattaient dans ces liens qu'ils ne pouvaient briser; et leur glaive, qui frappait toujours et toujours au hasard, était le seul insigne et le dernier appui de leur autorité inquiète et précaire.

Aussi dénué de sentiment moral et de pitié que les rois ses contemporains, Pierre de Castille, doué d'un caractère plus inflexible, et placé dans des circonstances plus périlleuses, abusa jusqu'à un excès épouvantable de ce prétendu droit d'homicide et de vengeance que s'arrogeaient alors les puissants. Son imprudent dédain menaça le pape, foula aux pieds les arrêts du saint-siége, osa correspondre avec les Maures d'Espagne; le roi impie fut anathème. Une ancienne ballade, en idiome languedocien, renferme l'expression des opinions vulgaires qui rendaient Pierre de Castille odieux aux peuples [1]. Le rhapsode de Toulouse reproche à Don Pèdre,

1. *Cançon ditta la Bertat, fatta sur la guerra d'Espagna.*

A Pey, lou rey de Leon,

Non d'avoir égorgé ses frères, ni épousé trois femmes à la fois; mais bien d'avoir abandonné Blanche, fille du duc de Bourbon, pour se marier à une jeune Mauresque :

Blanca filha
Del bon seignor, duc de Bourbou,
Et espousat la Sarrazina
Filha de roy Bellamarina
Et quittat la ley du bon Déu.

Pierre n'avait pas plus quitté la loi du bon Dieu qu'il n'avait épousé la fille du roi Bellemarine; mais Urbain V, le roi de France et Henri de Transtamare étaieut ligués pour le détrôner; on excitait les peuples contre lui, et pour cela on le métamorphosait en mahométan. Aussi, dit encore le rhapsode, « si les enfants quittaient leurs « mères, et les époux leurs femmes, et les clercs leurs « livres, c'était pour la foi : »

Le tout se fasia per la fé.

Combattre Pierre, c'était combattre les infidèles.

Guesclin couronnée rey d'Espagna
Henry nonn pas san gran maguana,
Et cassée touts les Sarrazis.

« Guesclin, non sans peine, couronna Henri et le fit « roi d'Espagne, et tous les Sarrasins furent battus. »

Voltaire, et avant lui quelques Espagnols, ont entrevu

la vérité, mais ils n'ont ni dévoilé le vrai caractère de don Pèdre, ni éclairci l'histoire orageuse et sanglante de son règne. Selon *Zuniga*, cet homme qui fit tuer sous ses yeux cinq de ses sept frères, n'était qu'un roi juste et vengeur. Voltaire, qui soulève le problème, avoue l'impossibilité de le résoudre.

Il nous reste un document précieux et authentique, la Chronique contemporaine écrite par le chancelier de Castille, don Lopez de Ayala, qui eût suffi pour lever tous les doutes et expliquer l'énigme. Don Lopez avait servi tour à tour sous les bannières de don Pèdre et de son frère. C'était un homme de sens et d'esprit, éprouvé par le malheur; poëte remarquable, écrivain consciencieux. Sa chronique, justement appréciée des Espagnols, et qui n'a été traduite en aucune langue, révèle non-seulement les secrets de cette âme sanguinaire et vindicative, mais les mœurs de l'Espagne au XIV[e] siècle.

Ouvrez-la : vous êtes transporté près de Pierre le Cruel; vous voyez à ses côtés la belle Padilla, sa maîtresse, petite de corps et de bon entendement, *pequegna de cuerpo et di buen seso.* Étudiez ce vieux style castillan, déjà sonore, fier et pompeux; il respire l'énergie ardente et concentrée de ces hommes et de ces temps. Entrez avec le roi dans la chambre de fer, *el palacio de yerro;* montez avec lui l'escalier *del caracol* (du limaçon), dans l'Alcazar de Séville, où il avait logé sa maîtresse, et où il passait la belle saison avec elle : admirez ce mélange incroyable de sentiments tendres et mélancoliques, d'habitudes meurtrières et de voluptés : puis voyez-le en butte à toutes les conjurations de ses grands, marchant au combat contre eux, monté sur un cheval noir, précédé de sa bannière armoriée de Castille. Après cette lecture, vous verrez s'élever devant vous, non plus vague

et indécise, mais complète, sombre, sanglante, dans sa réalité, cette figure historique. Vous pourrez suivre, de son adolescence à son dernier moment, les progrès de cet homme dans la cruauté, compter tous les sentiments de cette âme, que le malheur endurcit et enflamma sans la tremper. Rien ne justifiera le meurtrier : mais en voyant à combien de crimes il a répondu par des crimes, vous vous étonnerez vous-même de plaindre sa destinée; peut-être aussi vous laisserez-vous surprendre par un sentiment d'admiration et d'effroi pour cette volonté de fer, que les résistances n'ont jamais lassée, que les foudres de Rome n'ont pas étonnée, et qui, n'ayant que des ennemis dans son royaume et au dehors, luttera seule contre le sort et contre les hommes. En un mot, c'est dans la Chronique d'Ayala, et là seulement, qu'il faut étudier don Pèdre. Là se dessine cette volonté terrible et isolée dans un siècle barbare, comme on voit se détacher sur un ciel de feu le rocher des Algarves, avec ses cactus africains et les arêtes noires de ses granits.

Ayala n'est ni un Hérodote ni un Froissart. Il porte l'empreinte ibérique dans sa pureté. Il est diffus en paroles, comme les enfants et les gens du peuple; la langue qu'il manie est jeune, il craint de ne pas se faire entendre : mais pas un mot ambitieux ou hors d'œuvre. Tout est à sa place. Il n'a pas le désir de bien conter : l'austère passion de la justice et de la piété l'anime. Il réunit d'étranges contrastes, naïveté, grandeur, ardeur et calme. Froissart, dans ses aimables et curieux récits, commet plus d'une injustice par bonhomie ou bonté d'âme : celui-ci est peintre; les spectacles le frappent : il est surtout curieux; il aime à répéter combien les pennons sont beaux, et comment l'oriflamme brille au soleil. Un mouvement vif prête du charme à sa diction.

Les belles *emprises* le ravissent, et quelquefois il oublie un fait peu favorable à ses amis. Ayala, moins pittoresque, émeut plus vivement les passions; il est plus dramatique et plus tragique. Une énergie profonde, une ardeur et une force se cachent sous la tranquillité de ses récits. C'est une atmosphère calme, ardente; la foudre n'est pas loin. Je ne me rappelle pas un seul endroit où il fasse, comme le pénétrant Comines, concession de la vertu au succès, ni où il se fâche et s'indigne comme il arrive quelquefois à notre Froissart. Mais si cet homme dit d'un roi : *Il fit mal*, la gravité de sa parole tombe de tout son poids, et la sentence paraît irrévocable. Froissart peint, Comines observe, Ayala juge.

La première scène à laquelle Ayala nous fait assister se passe au camp d'Alphonse XI, devant Gibraltar. Ce roi meurt, et les honneurs funèbres que ses ennemis lui rendent nous placent au milieu de ces chevaliers chrétiens et maures, rivaux de gloire, d'héroïsme et de barbarie. Don Pèdre règne; sa mère se hâte de faire assassiner son ancienne rivale, Léonor de Gusman, maîtresse d'Alphonse; acte qui n'appartient point à don Pèdre, et qui lui fait sept ennemis mortels des sept fils de Léonor. Après cette leçon de meurtre donnée à un roi de quinze ans par sa mère, Albuquerque, son gouverneur, ennemi de Garcilasso de la Vega, lui donne la seconde leçon sanglante, en faisant tuer son ennemi dans le palais du roi.

Don Pèdre eut le tort de céder aux volontés de sa mère et de son gouverneur, et ces deux assassinats, qu'il souffrit sans les ordonner, furent la double source de tous les maux de son règne. Nous allons assister à ce terrible spectacle; don Lopez va nous introduire dans le palais ensanglanté de don Pèdre.

Il faut se souvenir d'abord que la Vengeance, Némésis

des temps féodaux, divinité qui inspira au Dante son grand hymne de haine et d'amour, régnait surtout en Espagne, et qu'aujourd'hui même, après quatre cents ans révolus, elle est puissante dans la Péninsule. Il faut se rappeler ces mœurs des Celtibères, profonde indifférence pour la vie des hommes et pour sa propre vie, croyances austères, plaisirs cruels; caractères indélébiles du génie national, caractères empreints, et dans le théâtre espagnol, semé de cadavres immolés au point d'honneur, et dans les annales de la Péninsule, plus sanglantes que celles des rois d'Israël. Pendant le XIVe siècle : anarchie perpétuelle; père, fils et frères s'entr'égorgeant; trônes sans bases, vassaux tyrans de leurs rois; reines adultères ; un chaos affreux.

Écoutons le chroniqueur, dont nous reproduirons le vieux style avec ses redites, ses longueurs, et chargé de sa rouille :

« La reine eut pitié du malheureux Garcilasso, et lui envoya dire qu'il eût à se garder et à ne pas venir au palais. Quand il fut entré, don Juan Albuquerque dit à un alcade du roi qui était présent et qui se nommait Domingo Juan de Salamanque : « Alcade, vous savez ce « que vous avez à faire. » Et l'alcade alla vers le roi et lui dit : « Seigneur, ordonnez vous-même, je ne puis l'or- « donner. » Et alors le roi dit très-bas : « *Archers, arrêtez Garcilasso.* » Et don Juan avait amené avec lui trois écuyers, élevés chez lui, armés de poignards, d'épées et de dagues; et quand le roi eut dit ces paroles, d'arrêter Garcilasso, les trois écuyers s'avancèrent très-intrépidement vers lui. Et Garcilasso dit au roi : « Seigneur, que « ce soit votre plaisir de m'envoyer un prêtre à qui je « puisse me confesser. Et vous, Rui Ferrandez, mon ami, « je vous prie d'aller trouver dona Léonor, ma femme, et

« de lui demander un écrit du Pape où se trouve une ab-
« solution. » Rui Ferrandez s'en excusa. Et on lui donna un prêtre qui se trouvait là par aventure ; et Garcilasso le prit à part, et causant avec lui sous un portail donnant sur la rue, il commença à lui parler de pénitence. Et le prêtre dit par la suite qu'il avait tâté les habits de Garcilasso pour savoir s'il n'avait pas de dague sur lui. Et alors les amis de Garcilasso se retirèrent ensemble en un coin. Albuquerque dit au roi : « Seigneur, ordon-
« nez ce qu'il vous plaît que l'on fasse de lui. » Le roi n'osait répondre, et il dit : « *Faites!* » Et deux chevaliers furent chargés de porter cet ordre aux archers. et ces derniers n'osaient pas; l'un d'eux alla vers le roi et dit: « Seigneur, que faut-il faire de Garcilasso? » — « Albu-
« querque dit que vous le tuiez, » reprit le roi. Alors l'archer donna un coup de massue sur la tête de Garcilasso, et on lui donna beaucoup de coups jusqu'à ce qu'il mourût. Le roi voulut qu'on le jetât dans la rue, ce que l'on fit. Et ce jour de dimanche il y avait devant le palais une course de taureaux, à cause de la récente arrivée du roi ; le corps qui était là devant le palais ne fut pas enlevé; et le roi, voyant comment le corps était étendu par terre, et comment les taureaux le foulaient aux pieds, le fit poser sur un banc devant le palais, et là il resta tout le jour. »

Un roi de quinze ans débutait ainsi. Ameutés et soutenus par Henri, frère bâtard de Pierre, ils soulevèrent la plupart des villes; les amis du mort se fortifièrent dans leurs châteaux, et annoncèrent le désir de couronner Transtamare.

Albuquerque conseillait au jeune homme une sévérité inflexible. Tous ceux qui avaient pris part à la révolte, et que le roi put saisir, furent égorgés. « Jusqu'à ce mo-

ment, dit Voltaire, on peut nommer don Pèdre sévère, mais non cruel. » Don Ferrandez Coronel avait soulevé Tolède. Voici comment don Lopez Ayala raconte sa mort :

« Gutier Ferrandez rencontra don Alphonse Ferrandez Coronel, et lui dit : « Compère mon ami, combien « il me peine de la querelle que vous avez soulevée ! » Et don Alphonse lui répondit : « Gutier Ferrandez, « croyez-vous qu'il y ait quelque remède ? — En vérité, « je ne le pense pas, lui répondit Gutier, dans l'état où « sont les choses. » Et don Alphonse dit : « Pour moi, « j'y vois un remède. — Lequel, don Alphonse? » Et celui-ci reprit : « Gutier Ferrandez, mon ami, le remède « à tout ceci, c'est de mourir aussi bravement que je « pourrai, comme chevalier. » Et il s'arma d'une cuirasse, et d'un heaume, et d'une épée, et il alla ainsi pour ouïr la messe ; et étant dans l'église, un de ses écuyers vint lui dire : « Que faites-vous, don Alphonse « Ferrandez ! Le mur de la ville est tombé et on entre « par la brèche, et don Pèdre Estebanez Carpentero, « commandeur de Calatrava, est entré dans la ville avec « beaucoup de gens d'armes. » Et don Alphonse répondit : « Quoi qu'il en puisse être, je commencerai par « aller voir Dieu. » Et il resta tranquille jusqu'au moment où le prêtre éleva le corps de Dieu ; puis il sortit de l'église, et vit que les gens du roi étaient déjà entrés dans la ville, et se retira dans une tour, armé comme il était. Là vint le prendre Dia Gomez de Tolède, chef des gardes du corps du roi. Et quand don Alphonse le vit, il lui dit : « Dia Gomez mon ami, pouvez-vous me mettre « vivant en présence du roi mon seigneur ? » Et Dia Gomez lui dit : « Je ne sais si je le pourrai faire ; mais « soyez assuré, don Alphonse, que je ferai tout mon

« possible pour cela. — Eh bien ! menez-moi avec vous,
« Dia Gomez mon ami, et dites à vos hommes qu'ils
« fassent ce qu'ils pourront pour préserver mes enfants
« qui sont en ma maison, et empêcher qu'il ne leur
« advienne mal. » Alors il fut désarmé et conduit au roi,
et don Alphonse d'Albuquerque le rencontrant, lui dit :
« Quelle querelle avez-vous soulevée sans raison, étant
« si bien venu et considéré en ce royaume ? » Et don
Alphonse lui dit : « Nous sommes en Castille, et vous
« savez ce que l'on dit communément : Castille fait les
« hommes et Castille les perd. Ma destinée n'a pas été
« d'échapper à ce malheur, et je ne vous demande pour
« grâce que de me faire donner aujourd'hui cette même
« mort que j'ai fait donner, au même jour et à la même
« heure, à don Gonzalo Martinez d'Oviédo, maître d'Al-
« cantara. » En effet, il avait été chargé par Alphonse XI
de donner la mort à ce seigneur, qui avait déplu à Léo-
nor de Gusman, la riche dame (*la rica dona*). »

Telles étaient ces épouvantables mœurs. Ce roi en-
fant, après une année et demie de règne, se trouve avoir
pour ennemis les partisans de Garcilasso, ceux de ses
frères bâtards, et les Communes que l'on soulève, c'est-
à-dire tout son royaume. Albuquerque, pour assurer sa
propre puissance, lui donne une maîtresse, cette Padilla
qu'il a tant aimée ; puis il envoie demander en mariage
pour le roi la fille du duc de Bourbon. Quand la jeune
épouse du roi arrive à Séville, don Pèdre, vivement
épris de Padilla, refuse de l'accepter pour femme ; on le
presse, on le fait consentir malgré lui. Ses frères, en-
tourés de leurs vassaux armés, refusent d'assister à ses
noces ; il traite avec eux et leur pardonne ; trois jours
après la célébration du mariage, il retourne à sa maî-
tresse. Albuquerque, son gouverneur, irrité de cette

désobéissance, le quitte, et va se fortifier dans ses châteaux. Don Pèdre ne trouve plus de tous côtés que résistance et inimitié : ce fougueux jeune homme s'en irrite; guerrier infatigable, il soumet pied à pied son royaume révolté : cependant on le fait captif, on l'enferme dans le château de Toro. Sa mère et les grands le gardent à vue. Il se voit privé de tout pouvoir, dévore silencieusement son affront, et médite cette longue vengeance que toute sa vie a cherchée et accomplie, et que sa mort a expiée.

Jusqu'à ce moment, don Pèdre fut seulement malheureux; de sa captivité date cette fureur de sang qui a marqué le reste de sa carrière. Abandonné de tout le monde, et dans l'agitation d'un constant effort, il change de nature; entraîné au meurtre par la nécessité de sa défense, il en prend l'habitude et le besoin : l'homme devient tigre, la frénésie de tuer passe comme une fièvre dans son sang. Toute espérance de paix et de réconciliation l'abandonne; il se débat dans le crime, et ne trouve plus de sûreté pour lui que dans l'effroi qu'il fait naître. Quand de fidèles serviteurs lui donnent des avis salutaires, il les punit en les tuant. Ainsi mourut Gutier Ferrandez, dont Lopez Ayala rapporte une lettre sublime.

« Quand on vint avertir Gutier Ferrandez qu'il avait à mourir, il demanda qu'on lui permît d'adresser une lettre au roi, et il envoya chercher un écrivain qui fit cette lettre sous sa dictée. Elle était conçue en ces termes :

« Seigneur, moi Gutier Ferrandez, de Tolède, je vous « baise les mains, et me dégage de ma foi envers vous; « car je m'en vais chez un autre Seigneur qui est plus « grand que nonpas vous. Et, Seigneur, Votre Grâce sait

« bien comment mon père et mes frères et moi fûmes « toujours, depuis votre naissance, en votre foi et vasse- « lage; et avons souffert beaucoup de maux et périls pour « votre service, au temps où dona Léonor de Gusman avait « pouvoir dans ce royaume. Seigneur, je vous ai toujours « servi, et je crois que les vérités que je vous ai dites pour « votre bien et utilité sont la cause pour laquelle vous me « faites tuer. En cela, Seigneur, vous agissez selon votre « volonté; mais moi j'ai fait mon devoir de loyal sujet, et « je demande que Dieu vous le pardonne; car jamais je ne « méritai rien de tel; et maintenant, Seigneur, je vous dis, « étant à l'heure de la mort, et n'ayant que ce dernier « conseil à vous donner, que si vous ne rengaînez votre « dague et ne cessez de faire tant de carnage que vous « en avez fait, votre royaume est perdu, votre personne « en grand péril; et je vous prie en grâce de vous en gar- « der; car je parle loyalement avec vous, étant à cette « heure où je ne peux et veux dire que vérité. »

Depuis cet instant, Don Pèdre n'a pour sujets que des rebelles et ne vit plus que dans le meurtre. Tous ceux qu'il frappe sont coupables, et plus il trouve de coupables, plus il frappe. Il veut enfin assassiner don Fadrique, son frère, soupçonné d'une intrigue avec Blanche de Bourbon.

« Le roi avait envoyé chercher don Fadrique (Frédéric), son frère, qu'il avait résolu de tuer. Il fit appeler de bon matin, dans sa chambre, l'infant don Juan d'Aragon, son cousin [1], et lui fit faire serment sur la croix et l'Évangile, ainsi qu'à Diégo Perez Sarmiento, adelantado major de Castille, de tenir secret ce qu'il leur dirait. Ils le jurèrent, et le roi dit à l'infant : « Cousin, je sais

1. Assassiné par Pierre d'Aragon, son frère.

« bien et vous savez aussi que don Fadrique, mon frère, « maître de Saint-Iago, vous veut grand mal, ainsi que « vous à lui; et à cause des diverses choses qu'il a faites « contre mon service, je veux le tuer aujourd'hui : et je « demande que vous m'aidiez à cela, en quoi vous me fe- « rez grand service. Quand il sera mort, j'ai l'intention de « partir pour la Biscaie, et d'aller tuer don Tello, mon « frère. Je vous donnerai les terres de Biscaie. »

« L'infant don Juan répondit ainsi au roi :

« Seigneur, je vous remercie de m'avoir fait parti- « ciper à vos secrets; et il est vrai, Seigneur, que je veux « beaucoup de mal à don Fadrique et à ses frères, de « même qu'ils me haïssent à cause de vous : aussi me plaît- « il beaucoup que vous ayez résolu de tuer le maître. « Et si tel est votre bon plaisir, moi-même je le tuerai. » Cette réponse plut beaucoup au roi; mais Diégo Perez Sarmiento, qui était là, dit à l'infant : « Seigneur, qu'il « vous suffise de ce que le roi ordonnera, car les archers « ne manqueront pas pour tuer don Fadrique; » et depuis cette époque, Diégo Perez fut durement haï du roi...

« Cependant, lorsque le maître de Saint-Iago vint à Séville avec beaucoup de chevaliers, le roi le reçut de bonne grâce en apparence, lui demandant s'il avait de bons logements, et quand il repartirait. Don Fadrique, qui ne se doutait de rien, et qui avait volonté de servir le roi et de lui faire plaisir, lui répondit bonnement qu'il partirait le lendemain, et que, quant à ses logements, il ne savait pas quels ils seraient, mais qu'il croyait bien qu'ils seraient bons. Le roi lui dit d'aller s'assurer de ses logements, et de revenir auprès de lui; et le roi disait cela pour qu'il ramenât avec lui beaucoup de ses gens dans l'Alcazar. Le maître de Saint-Iago quitta le roi, et alla visiter dona Maria de Padilla, qui était avec les filles du

roi dans un autre appartement du palais qu'on nomme la chambre du Limaçon; et dona Maria savait tout ce qu'on avait résolu contre le maître, et quand elle le vit, ne pouvant lui dire le secret du roi, elle lui fit un accueil et chère si tristes et mélancoliques, que tout le monde aurait pu deviner ce qu'elle ne disait pas. Et elle avait les larmes dans les yeux en le regardant; car elle était femme très-bonne et de bon sens, et de cœur gentil, et elle ne se payait pas des choses cruelles que le roi faisait.

« Le maître partit de là et s'en alla dans la cour de l'Alcazar, où l'on gardait les mules, pour s'en aller à ses logements et revenir ensuite : et il ne trouva pas les bêtes, car les portiers du roi avaient fait sortir tout le monde de la cour, et chassé les mules, et fermé les portes, ainsi qu'on leur avait commandé; et le maître, quand il ne trouva pas les mules, ne savait ce qu'il devait faire, ni s'il retournerait vers le roi. Et un de ses chevaliers, nommé Suer Guttierrez de Navalez, Asturien, qui avait vu des mouvements dans l'Alcazar, et qui se doutait de quelque chose de mal, lui dit : « La petite « porte est ouverte; sortez, sortez d'ici,les mules ne manqueront pas. » Et il le lui répétait plusieurs fois, car il pensait que, si le maître parvenait à sortir, il pourrait s'échapper, ou du moins que ses gens le défendraient et mourraient avec lui. En ce moment deux chevaliers, qui ne savaient rien de ce qui se tramait, vinrent de la part du roi dire à don Fadrique : « Seigneur, le roi vous « demande. » Et le maître s'en alla vers le roi tout effrayé, car il commençait à se douter du fait; et à mesure qu'il entrait dans les appartements du palais, il voyait qu'il était seul, car les portiers avaient reçu l'ordre de ne laisser passer personne.

« Le roi était dans la chambre de fer, la porte fermée;

et le maître de Saint-Iago frappa à la porte que l'on n'ouvrit pas. Un archer du roi sortit ensuite de la chambre où était le roi, et le roi lui dit : « Pero Lopez, arrê« tez le maître. » Et Pero Lopez dit à don Fadrique : « Vous êtes pris. » Et le maître resta coi et tout étonné. Puis le roi dit à quelques-uns de ses archers qui étaient là : « Archers, tuez le maître de Saint-Iago. » Et cependant les archers n'osaient le faire ; et un homme de la chambre du roi, qui s'appelait Rui Gonzalès d'Atienaz, et qui savait tout, cria de toute sa force : « Traîtres ! que « faites-vous? Ne voyez-vous pas que le roi vous ordonne « de tuer le maître? » Alors ils commencèrent à lever leurs masses pour frapper don Fadrique ; et il se débarrassa des mains de Pero Lopez qui le tenait, sauta par une fenêtre dans la cour et mit la main à l'épée ; mais il ne put la tirer du fourreau parce que la croix de la poignée s'était engagée dans le cuir du ceinturon, et les archers qui le poursuivaient avec leurs masses ne pouvaient l'atteindre, parce qu'étant vigoureux et agile, il fuyait d'un côté de la cour à l'autre ; et Nugno Fernandez de Roa, qui le suivait plus qu'aucun autre, finit par lui donner un coup de sa masse sur la tête et le fit tomber, et les autres archers le frappèrent tous à la fois. Le roi, voyant que le maître était étendu par terre, sortit dans la cour, croyant qu'il trouverait d'autres gens et serviteurs de don Fadrique, et désirant les tuer. Et le roi ne trouva de ces gens qu'un écuyer qui se nommait Sancho Ruiz de Vislégas, premier camérier de don Fadrique ; celui-là se réfugia dans la chambre du Limaçon, où était dona Maria de Padilla avec les filles du roi. Et le roi entra dans la chambre ; et Sancho Ruiz avait pris entre ses bras dona Béatrix, la fille du roi, croyant échapper à la mort pour l'amour d'elle ; et le roi, comme il vit cela, lui

arracha des bras dona Béatrix, et le poignarda avec une dague qu'il avait à la ceinture; puis il revint dans la cour où était le cadavre du maître, et il trouva qu'il respirait encore, et tirant sa dague, il la passa à un de ses gens qui était Maure de nation, et il lui dit de l'achever....... Et il fit tuer également un grand nombre de parents et de serviteurs de don Fadrique, disant que ce dernier et tous les autres avaient pris part au soulèvement du royaume en faveur de la reine Blanche, comme nous l'avons raconté. Et bien qu'il leur eût pardonné, il n'avait jamais perdu le ressentiment de l'injure, ainsi qu'il y a bien paru par ses actions. »

Recevoir des outrages et les venger, telle est toute la vie de don Pèdre. Son opiniâtreté à punir égale l'opiniâtreté des grands à le frapper.

Ne semble-t-il pas que par leurs crimes et leurs vertus, que par leur férocité et leur courage, tous les personnages de cette scène soient plus grands que nature? Albuquerque mourant ordonne, par son testament, que son cadavre embaumé soit porté devant les bannières des grands vassaux en révolte, et qu'on ne l'enterre qu'après la victoire; dona Urraque mourut dans le bûcher, où une de ses femmes la suit « pour retenir la robe tombante de sa maîtresse, et garantir sa pudeur. » Doña Coronel, en butte à la poursuite amoureuse du roi, invente pour résister aux désirs de Pierre et à sa propre faiblesse un moyen aussi épouvantable qu'héroïque ; « *ardentem libidinem* (dit Mariana) *igne extinguens, adacto per muliebria titione.* » Action si éloignée de nos mœurs que le langage moderne est incapable de l'exprimer.

Le pape, le roi de France, le roi d'Aragon déclarent la guerre à don Pèdre. Henri de Transtamare entre en Castille et se fait nommer roi. On persuade au peuple que

don Pèdre est allié aux musulmans; et la nation entière la poursuit avec fureur. Il fuit en versant le sang sur sa route, et revient, aidé du Prince Noir. A Najara, don Pèdre se trouve en face de Duguesclin et de Henri. Vainqueur, il pardonne à ses ennemis; « courtoisie dont ils le récompensèrent petitement. » dit Froissart.

Duguesclin, fait prisonnier par le Prince Noir, se rachète, comme tous les historiens l'ont rapporté, pour cent mille francs; les détails suivants, admirables par leur naïveté héroïque, ne se trouvent que dans Lopez Ayala.

—

Comment messire Bertrand Duguesclin, qui fut pris en cette bataille, fut mis à rançon, et de ce qu'il en advint.

« En cette bataille fut fait prisonnier messire Bertrand Du Gueselin, très-grand et vaillant chevalier, qui était de Bretagne.....; et bien que le prince (de Galles) eût mieux aimé le voir mort dans la bataille, parce que c'était un très-redoutable homme de guerre, pourtant quand il fut pris, il lui fit grand honneur et l'emmena avec lui à Bordeaux. Et un jour, en cette ville, messire Bertrand fit demander au prince qu'il fût son bon plaisir de le laisser venir à rançon, car point n'était utile à son service de le retenir ainsi en sa prison, et il valait mieux le laisser libre, en acceptant le prix qui serait convenu et stipulé. Et le prince consulta son conseil, et fut arrêté que, messire Bertrand étant très-bon chevalier, il serait bien de le retenir tant que dureraient les guerres d'Angleterre et de France, et que mieux vaudrait encore perdre la somme à laquelle pourrait s'élever sa rançon, que de lui accorder sa délivrance. Et le prince fit donner cette

réponse audit messire Bertrand ; et quand messire Bertrand l'entendit, il parla en ces termes au chevalier qui lui apportait ce message :

« Dites à monseigneur le prince que je tiens que Dieu « et lui me font très-grande grâce, et qu'entre autres « signalés honneurs que j'ai remportés en ce monde de « chevalerie, nul ne m'est plus précieux que de voir ma « lance tant redoutée des Anglais, que pour la crainte « qu'ils ont de moi, ils n'osent me mettre hors de pri- « son ; et puisqu'il en est ainsi, je tiens ma captivité « pour honorée et glorieuse, bien plus que ne serait ma « délivrance. Et que le prince soit assuré qu'il ne pou- « vait me rendre aucun plus signalé service, car tous « ceux qui entendront et verront cela penseront que je « suis le plus honoré chevalier du monde, et que j'ai « remporté le plus grand prix et guerdon que chevalerie « puisse donner. »

« Et le chevalier rapporta au prince toutes ces raisons, et le prince y réfléchit et dit : « Cela est vrai ; allez et « retournez devers messire Bertrand, et dites-lui qu'il « me plaît fort de le mettre à rançon, et qu'il ait à fixer « lui-même la quantité d'argent qu'il voudra donner ; « que cette somme sera telle qu'il la proposera ; que je « ne lui en demanderai rien davantage : voire que s'il « me promettait un seul fétu de paille pour sa rançon, « je lui accorderais sa délivrance à ce seul prix. »

« Et l'intention du prince était telle, que si messire Bertrand lui eût dit que pour cinq francs il voulait sortir de prison, il ne lui en eût pas demandé plus ; car moins il eût payé, moins d'honneur lui serait revenu : et ainsi il faisait entendre à messire Bertrand qu'il pouvait bien se passer de sa rançon, et que les Anglais ne redoutaient pas tant les coups de sa lance. Adonc le

chevalier retourna vers messire Bertrand, et lui dit : « Monseigneur le prince vous envoie dire que son bon « plaisir est que vous soyez libre de prison, et que votre « finance soit telle quantité d'argent qu'il vous plaira fixer « et promettre; et qu'il ne vous demandera pas une obole « de plus, quand même vous ne lui promettriez qu'une « paille de celles qui sortent de la terre, et que cela « suffira. »

« Et messire Bertrand comprit bien l'intention du prince et dit : « Je remercie monseigneur le prince de « ce qu'il m'envoie dire, et puisqu'il en est ainsi, je vais « fixer la quantité de mes finances. » Et chacun croyait qu'il allait se mettre à petite rançon; car messire Bertrand n'avait au monde rien, sinon son corps. Et messire Bertrand dit ainsi : « Puisque monseigneur le « prince use de telle franchise envers moi, et qu'il ne « veut me demander rien, sinon la finance que j'aurai « fixée moi-même, dites-lui que malgré que je sois pau- « vre chevalier, mal pourvu d'or et de monnoie, pour- « tant, avec l'aide de mes amis, je lui donnerai cent mille « francs d'or pour la liberté de mon corps et que de cela « je lui donnerai de bonnes sûretés. »

« Et le chevalier du prince s'en retourna très-émerveillé, et dit au prince : « Seigneur, messire Bertrand s'est rendu « à votre volonté, et il a fixé sa rançon et finance; » et le prince demanda : « Combien ; » et le chevalier dit : « Seigneur, messire Bertrand dit qu'il vous tient à cour- « toisie tout ce que vous lui avez envoyé dire touchant sa « rançon et finance, et il ajoute que, bien qu'il soit pau- « vre chevalier, mal pourvu d'or et de monnoie, cepen- « dant, avec l'aide de ses parents et amis, il vous comp- « tera cent mille francs d'or pour sa personne, et que de « ce vous donnera bonnes sûretés. » Et le prince fut tout

émerveillé, premièrement du grand courage de messire Bertrand, et en outre comment il pourrait se procurer si grande quantité d'argent; et il dit au chevalier que, puisque cela était ainsi accordé, il fallait lui tenir parole, ni jà s'en aller arrière, mais bien accepter les sûretés pour les cent mille francs qu'il avait fixés.

« Et le chevalier retourna vers messire Bertrand, et lui dit que le prince son seigneur était satisfait de la quantité des cent mille francs qu'il avait fixés pour sa personne, et qu'il eût à donner ses garanties et qu'il serait mis hors de prison. Et messire Bertrand envoya aussitôt en Bretagne, aux grands seigneurs, barons et chevaliers ses amis, pour leur faire savoir comment il était mis à rançon pour la somme de cent mille francs, qu'il avait à donner pour sa délivrance au prince de Galles; et qu'il leur demandait qu'ils voulussent donner caution pour lui au susdit prince, de manière à ce qu'il fût assuré du payement, et qu'il se fiait en Dieu et en la merci du roi de France son seigneur, que quand il serait libre de la prison, il s'acquitterait envers eux de ce qu'ils auraient promis ou donné.

« Et les seigneurs, barons et chevaliers de Bretagne auxquels il adressa ces lettres, lui envoyèrent aussitôt dire que tous et chacun ils se tenaient prêts à s'obliger pour la somme qu'il requerrait pour sa rançon, de manière à ce qu'il fût libre de prison. Et pour qu'il fût certain que leur volonté était telle, chacun d'eux lui envoya un de ses écuyers, avec son sceau et plein pouvoir de s'obliger en leur lieu et place. En France et en Angleterre, la plus grande obligation qu'un chevalier et homme de grand lignage puisse donner est le sceau de ses armes : car ils disent que donner son nom et sa signature est beaucoup, mais que dans le sceau se trouvent à

la fois le nom et les armes, qui sont l'honneur du chevalier.

« Et les écuyers des seigneurs, barons et chevaliers de Bretagne, amis de messire Bertrand, vinrent devers lui à Bordeaux, et lui dirent comme quoi les seigneurs, barons et chevaliers de Bretagne le saluaient et lui envoyaient leur sceau, afin qu'ils s'obligeassent pour le temps et la somme requis par lui. Et messire Bertrand, quand il vit ces écuyers porteurs des sceaux de ses amis, donna ses sûretés au prince, fixa une somme d'argent pour chaque sceau et une époque pour chaque somme à donner jusqu'au payement total des cent mille francs d'or. Et alors fut messire Bertrand libre de prison, et il partit; et s'en fut devers le roi don Charles de France (Charles V); et quand il fut arrivé, le roi le reçut fort bien. Et un jour il lui demanda quelle finance il avait promise pour sa rançon, et messire Bertrand lui dit : « Cent mille francs d'or, » et lui raconta toutes les raisons qu'il avait eues sur ce propos avec le prince de Galles; et le roi de France lui dit : « Je « suis assuré que ces cent mille francs d'or, vous ne les « avez promis que dans le cas où je viendrais à votre « aide; et partant je veux que vos amis de Bretagne « soient quittes de toutes leurs promesses et signatures, « et je les payerai pour vous. » Et il ordonna à un de ses trésoriers, qu'il donnât à messire Bertrand pouvoir de se faire payer les cent mille francs d'or *par les marchands de Paris;* en outre, il ordonna à son trésorier de compter à messire Bertrand trente mille francs, pour se vêtir, équiper et armer : et ainsi fut fait et accompli.

« Et nous avons voulu mettre ce fait en ce livre ainsi qu'il s'est passé, d'abord comme étant advenu à un vaillant chevalier pris à la bataille de Najara, et ensuite afin

de raconter les grandes et nobles promesses faites *par les bons*. Car le prince de Galles, en tout ce qu'il fit dans cette affaire, agit grandement : premièrement en mettant à rançon messire Duguesclin, pour que l'on ne dît pas que les Anglais avaient crainte d'un seul chevalier français; et en outre il fit bien, en laissant la finance à la liberté de messire Bertrand, et ne montrant pas de cupidité ni d'avarice. Et messire Bertrand agit en chevalier courtois dans ses réponses au prince, et en outre il lui fut tenu à grand honneur d'avoir fixé pour sa rançon une somme très-forte, parce qu'il voyait bien que l'intention du prince était qu'il en fixât une petite, afin de le réduire lui-même à petite valeur. En outre, il est grand'raison de ne pas oublier la noblesse et grandeur de courage[1] du roi de France, quant à la largesse qu'il fit en donnant à messire Bertrand cent mille francs pour sa rançon, et trente mille francs pour s'équiper. Et pour toutes ces raisons j'ai mis ici cette histoire, car les franchises et noblesses et largesses des rois, il est besoin qu'elles restent toujours gravées dans la mémoire des hommes, et ne soient pas oubliées, non plus que les hauts faits et actions de chevalerie. »

C'est ainsi que la grave ingénuité de Lopez Ayala, après nous avoir fait assister à ce que les fureurs féodales eurent de plus atroce, nous montre cette même chevalerie sous son plus brillant point de vue, comme une lutte de générosité et d'honneur. Un autre document

1. Cette *noblesse et grandeur* de courage se réduisaient à faire payer *cent mille francs*, somme exorbitante pour l'époque, par les *marchands de Paris*, c'est-à-dire par le peuple.

plus précieux encore et unique en son espèce, se rencontre chez le même chroniqueur.

Après la victoire de Najara, don Pèdre demanda conseil à un sage Maure, nommé Benahatin, ministre du roi de Grenade. La réponse du Maure nous a été conservée par Lopez Ayala.

—

Lettre remplie de bons exemples et utiles conseils, adressée au roi don Pèdre par le sage Maure Benahatin.

« Grâces soient rendues à Dieu créateur de toutes choses ! à vous grand roi, très-célèbre et très-noble, Dieu veuille donner tout pouvoir sur la terre et le bonheur dans le monde éternel ! Qu'il vous récompense comme vous l'aurez honoré, et que le salut soit avec vous.

« Dieu sait que j'aime à servir votre bon droit et royale personne, autant qu'il est en mon faible pouvoir, sinon d'une manière conforme à votre haute dignité. Quant à ce que vous me demandez, si je voulais essayer d'accomplir parfaitement les choses que vous requérez de moi, il me serait fort difficile d'y parvenir, n'ayant pas le loisir d'étudier, et mon temps étant occupé par beaucoup d'autres affaires. D'ailleurs, qu'est le savoir de l'homme? Que difficilement il arrive à pénétrer la vérité, et à rien accomplir ici-bas! et si, dans ce monde, nous pouvons faire ou deviner une seule chose, nous sommes trompés et déçus en beaucoup d'autres. Un homme qui a égaré un objet chez lui, dans son ménage, le cherche avec sa compagne, et souvent il ne peut le trouver. Combien nos erreurs et nos vaines recherches

doivent-elles être plus fréquentes dans les affaires de ce monde, que Dieu a faites de tant de diverses manières, et préparées dans ses jugements mystérieux, selon sa volonté et merci souveraine, donnant d'ailleurs à l'homme tant d'autres embarras et de difficultés à vaincre ! Si vous goûtez mes raisons, grand roi, et recevez mes excuses de leur peu de valeur, je m'en réjouirai : et je demande à Dieu qu'il vous donne bonheur et joie en tout ce qui lui plaît, tant dans le fait que dans le droit.

« Vous me priez de vous faire savoir ce qu'il me semble de vos actions et circonstances ! Grand roi, sachez que les malheurs ressemblent aux médecines amères, désagréables et abhorrées de ceux qui les boivent; mais quiconque peut les supporter avec patience, doit s'attendre à voir revenir son bien et sa santé ; car pour avoir cette patience, il faut être doué des qualités et vertus qui mènent l'homme au bonheur. Et je vous ai déjà fait savoir plusieurs choses telles, et l'événement vous a prouvé qu'elles étaient vraies : et quoique vous ayez dans vos palais des hommes bons et sages, auxquels ces choses ne sont pas inconnues, cependant chacun possède son esprit et jugement tels que Dieu les lui a donnés; et votre lettre m'autorisant à vous dire ce que je pense, vous ne me tiendrez pas à faute ce qui ne mérite pas votre colère.

« Ce qui vous est advenu se rapporte à deux choses : d'abord à l'usurpation de votre héritage et de votre titre, ensuite aux désastres causés par les étrangers que vous avez amenés avec vous.

« Et je dis, quant au premier point, que si les chrétiens ont fait contre vous chose honteuse, et qui ne peut s'effacer ni s'oublier de longtemps, ce n'est pas que

vous manquiez de bonne chevalerie, de bon droit, ni de naissance, mais à cause des choses cruelles qui se sont faites, lesquelles vous savez bien, et ont eu le résultat que vous connaissez. Et maintenant que Dieu vous a secouru, et que vos sujets revenant à vous se sont reconnus coupables et pécheurs, il ne vous reste plus qu'à agir envers eux d'une manière tout opposée à celle qui les a fait vous haïr; car si vous continuiez de même, leur éloignement serait bien plus prompt que la première fois. Cette chose est, en effet, semblable à l'action d'un homme qui s'est déjà brûlé, et qui retourne au feu avant que la brûlure soit bien guérie. Il est évident qu'il se brûlera beaucoup plus vite la seconde fois que la première.

« Ensuite, donnez à chaque chose et à chaque homme la place et le rang qui leur conviennent; et, d'une manière affable et populaire, ramenez les cœurs détachés de vous, et donnez à goûter aux peuples le pain de la sécurité et de la paix, et rendez-les maîtres et seigneurs de leurs biens, de leurs châteaux et de leurs familles. Toutes les actions pour lesquelles ils vous ont abhorré, effacez-les par des actions contraires, et montrez-leur du repentir de tout ce qui a eu lieu; et honorez les grands; et gardez-vous bien de répandre le sang, et d'usurper les propriétés sans droit et sans raison; épanouissez votre visage, ouvrez votre main, et vous recouvrerez la bienveillance des peuples. Ne soyez pas plus généreux envers ceux qui ont abandonné votre parti dans la saison du danger qu'envers ceux qui ont combattu pour vous : vous vous feriez haïr, ainsi que vos partisans. Et donnez les places et offices publics à ceux qui les méritent, quand même vous ne les aimeriez pas, et ne les donnez pas à ceux qui sont incapables de les

remplir, quand même vous leur voudriez du bien ; car vous pourrez indemniser ces derniers de toute autre manière. Gardez-vous des grands et des nobles que vous avez affamés, et des gens de petit état que vous avez engraissés ; et réparez, dans le royaume, tout ce qui s'est détruit, pour que les peuples oublient, et qu'ils effacent de leurs cœurs et de leur courage les raisons qui les ont courroucés contre vous. Et hâtez-vous de faire aujourd'hui vos alliances avec vos voisins, car les plaies sont toutes saignantes, et c'est maintenant qu'il vous est facile d'élever un rempart entre vous et vos ennemis.

« Et gardez maintenant avec économie vos propriétés ; car les oiseaux ont soin de rester cois et de se nourrir de peu pendant l'hiver ; et votre ennemi est vivant, et le cours du monde est fragile.

« La Castille est dévastée et appauvrie par les troupes étrangères : à cela il n'y a d'autres remèdes que le temps et la paix. Oubliez les injures qui vous ont été faites ; car un sage disait : Si j'avais renoué avec mon ennemi, et que ma réconciliation ne tînt qu'à un cheveu, je ne le couperais pas. *Les liens qui attachent un peuple à son maître ressemblent à ce ruban que tiennent les petits enfants quand ils jouent, et si ce ruban est coupé, le jeu est détruit*[1]. Recevez donc toujours les excuses de vos gens, quand même vous sauriez que ces excuses sont menteuses, car il vaut mieux s'en tenir là que de découvrir de fâcheuses vérités ; et ceux à qui vous faites bonne mine vous en sauront toujours gré, et à l'heure du besoin, ils ne refuseront pas de servir à vos nécessités.

« Et apprenez que les occasions des pertes et des mal-

1. *Tirar et aflozar*, jeu qui s'est conservé en Espagne.

heurs qu'éprouvent les rois sont très-nombreuses, et je vais vous en dire quelques-unes. La première est de faire peu de cas des hommes; la seconde est d'usurper leurs biens et de montrer grande avarice; la troisième est de vouloir faire dominer sa volonté; la quatrième est de renverser les lois, et la cinquième est d'user de cruauté.

« Quant au premier point, mépriser les hommes est folie manifeste, et quiconque a versé le sang injustement s'expose aux plus grands maux de la vie; et c'est pour garder les peuples, et les empêcher d'être tenus à mépris par ceux qui les commandent, que de grands et sages hommes ont fait des lois et ordonnances destinés à conserver la paix et le bonheur des peuples pendant ce court temps de la vie humaine. Et sachez que quand l'humiliation et obéissance des hommes est contrainte, elle n'est pas durable, et que l'obéissance volontaire est seule réelle et solide; et quand on blesse leurs volontés, alors s'émeuvent leurs cœurs, et leurs yeux et leurs langues, et leurs mains. Ne craignez-vous pas leurs complots? Au moins vous devez craindre leurs malédictions et les pensées qui se nourrissent dans leurs cœurs, car lorsque toutes les pensées et les volontés se concentrent sur une chose, cette voix est entendue dans le ciel; et si vous ne craignez ni le Ciel ni les hommes, vous devez craindre votre renommée en la vie et en la mort : car la renommée est une seconde vie, et on a vu beaucoup de bons religieux quitter volontairement l'existence et aimer la mort, pour obtenir renommée dans le ciel et sur la terre. Et si vous dites que vous êtes roi, je vous répondrai qu'il n'importe, et que les rois ne s'excusent pas plus que les autres hommes; et si un roi refuse justice à ses sujets, voilà que ses sujets lui refusent obéissance. Les sages rapportent qu'un roi se tenait dans son palais,

et que les siens vinrent à la porte de l'Alcazar lui demander une chose juste et convenable, et ils attendaient la réponse. Le roi se fâcha et il dit à son alguazil : « Va, et dis-leur qu'il ne me plaît pas. » Et l'alguazil se mit en route, puis il se retourna vers son maître, lui disant : « Seigneur, apprenez-moi quelle réponse je leur donnerai, s'ils me disent à leur tour que cela ne leur plaît pas non plus. » Et un moment après, le roi le rappela et lui dit : « Va leur répondre que je ferai ce qu'ils demandent. »

« La seconde occasion des malheurs des rois est la grande cupidité et avarice qu'ils montrent en prenant les propriétés des hommes, sans règle et sans loi; et c'est la cause de très-grands maux. Les biens sont pour les hommes une source d'honneur, et il en est qui aiment mieux leurs biens que leur honneur. Grand roi, les biens et taxes que l'on donne aux rois ne sont autre chose qu'un crédit qu'on leur fait, pour qu'ils en usent en leurs besoins et guerres; et si tout à coup on épuise tout son crédit, il est impossible que plus tard on remplisse tous ses engagements et dettes, et que l'on trouve un crédit nouveau. Les propriétés des particuliers sont la base du pouvoir des rois, et le roi qui veut les leur arracher pour son propre usage et l'agrandissement de sa puissance, ressemble à l'insensé qui, pour bâtir les salles et appartements intérieurs de son palais, en arrache les fondements.

« La manière du roi envers ses sujets est celle du berger envers son troupeau. C'est chose très-connue que la grande pitié avec laquelle il traite ses brebis, leur procurant la meilleure eau et le meilleur pâturage possible, et les défendant de leurs ennemis les loups, et les débarrassant de leur toison et leur ôtant leur lait sans

leur faire de mal, sans déchirer leur chair et sans affamer leurs enfants. Et ce berger, c'est le roi.

« Et la troisième occasion des pertes et malheurs des rois, est de vouloir toujours faire dominer leur seule volonté; par là un roi devient serf, sa volonté le tient captif; ses appétits sont ses rois, lui ôtant sa noblesse et sa dignité, et lui enlevant la supériorité naturelle qu'il est écrit que l'homme a sur les bêtes. Et comment l'homme qui ne peut maîtriser sa volonté deviendra-t-il maître de ses ennemis?

« Et c'est vilaine chose que vouloir faire les hommes ses esclaves, quand on est soi-même esclave de ses passions.

« Et la pire des volontés est l'impudicité des désirs : quiconque s'y livre perd le sens et l'esprit et l'entendement, et l'homme acquiert mauvaise renommée et s'assimile aux bêtes. Dieu qui, selon les sages chrétiens, se revêtit d'une forme humaine pour sauver le monde, ne tomba jamais dans ce péché; et l'homme bon et sage cherche à ressembler à Dieu autant que possible. Quant aux maux advenus à divers rois à cause de ce péché, ils sont publiquement et généralement connus; et c'est ainsi que les rois goths perdirent l'Espagne.

« La quatrième occasion des pertes et malheurs des rois, c'est-à-dire le mépris des lois et de ceux qui rendent la justice, est la plus grave de toutes. Ce poison est mortel, car la loi est chose générale. La loi est la vérité, et le roi est son esclave et son gardien; et celui qui avilit la loi s'avilit soi-même.

« La colère de Dieu dans l'autre monde et la haine des hommes en cette vie seront son partage. Et les peuples qui voient le roi avilir les lois qu'il doit maintenir ne se fient plus en ses serments, et cessent de lui rendre

hommage. Car le roi n'a d'autre juge que sa propre loi, et dès qu'on voit qu'il ne la respecte plus, on oe se fie plus en lui, et il ne peut régir son royaume.

« La cinquième cause des pertes et malheurs des rois est la cruauté et le manque de pitié pour les hommes. Et le roi qui use de cruauté fera naître de grandes haines entre lui et les siens, et tous s'enfuiront de lui par instinct et par aversion, comme le troupeau fuit les loups, et lui refuseront leur appui. Et le roi qui n'aura pas eu compassion des hommes les verra sans pitié pour lui. Et même quaod il a des crimes à punir, il doit penser que, lui aussi, il est faillible et pécheur, et en infligeant le châtiment, il ne doit pas songer à vengeance, mais exécuter la loi et justice. Seigneur, ces paroles ne sont qu'une partie de celles que l'on pourrait dire à ce sujet. Et si l'on commence à parler de cela, c'est comme uoe mer qui n'a ni bornes ni rivages.

« Pour ce qui regarde les soldats étrangers que vous avez amenés avec vous, les troupes étrangères sont toujours très-dangereuses daos un pays. Mais sachez qu'il est trop tard pour songer à cela, que l'homme sage et sensé prévient les maux avant qu'ils arrivent, et que l'orgueilleux fou songe à y porter remède quand ils sont arrivés. Et le secours de telles gens est comme la propriété des poisons, que l'on est quelquefois obligé de boire pour échapper à quelque chose de pis. Et votre manière d'agir avec eux ressemble à celle de l'homme qui nourrissait un lion, et faisait avec lui la chasse aux animaux et tirait de lui profit. Et un jour, il oublia de donner à manger au lion, et ce dernier mangea un fils qu'il avait ; et quand le père revint et vit ce que le lion avait fait, il le tua, disant : *Voilà ce que c'est que d'avoir plus songé à ce que je pouvais gagner qu'à ce que je pouvais perdre.* Et il

est vrai que ces troupes ont une grande puissance, et l'utilité que vous avez tirée d'elles ressemble à celle du feu qui nous dévore, si nous n'y prenons garde. Et de outes les choses que vous devez prévoir et prévenir, la principale est que votre allié ne s'établisse pas dans vos villes et forteresses, surtout si ce sont villes et forteresses situées sur les rivages de la mer; car il pourrait se faire que ces hommes de guerre attirassent les habitants à leur parti, et qu'aidés de vos ennemis, ils régnassent dans votre royaume et vous fissent une guerre cruelle et durable : on a vu beaucoup de telles choses et qui ont été suivies de grands maux.

« J'ai ouï dire que vous avez pris de force de l'argen et des biens à vos communes, et que vous les avez donnés aux étrangers, afin de leur payer ce que vous leur devez pour être venus vous assister en cette guerre; en quoi il y a trois dangers. Le premier est l'inimitié des communes contre vous. Bien qu'elles soient accoutumées à donner de l'argent, elles désirent que cet argent soit pour le roi seul, afin de servir à leur utilité et à leur bien, et que ces deniers leur reviennent et leur servent; mais ce que vous donnerez aux étrangers, en or et en argent, sera perdu pour eux et sortira du pays. Le second danger est d'appauvrir vos peuples en donnant de la force aux troupes étrangères. Le troisième danger est d'accroître chez eux le désir de posséder vos biens, quand ils verront tout l'argent que vous leur donnerez. Et mon conseil est que vous leur montriez en quel grand besoin vous êtes et quel grand manque d'argent il y a dans votre royaume, et que vous êtes forcé de charger vos peuples d'impôts qu'ils ne peuvent supporter, et qu'il vous est impossible de les récompenser comme vous le voudriez : car les plaies sont fraîches, et la terre est

peuplée de vos ennemis. Et vous devez leur envoyer dire tout cela par les grands seigneurs de votre royaume, auxquels ils auront confiance et porteront respect. Et avec cela ils s'apaiseront, et vous obtiendrez du temps; et ils feront de deux choses l'une : ou ils s'en retourneront chez eux, ce qui est le plus certain, ou ils resteront longtemps dans vos domaines et s'y affaibliront. Tel est mon avis, si les choses sont comme on me les a dites; car s'il n'en était pas ainsi, et que ceux de votre royaume voulussent donner leur argent sans contrainte, la question serait autre. Au surplus, le but de tout ceci est de les exciter à sortir de votre royaume. Il n'est pas à croire qu'ils veuillent se battre contre vous; puisqu'ils vous ont aidé, s'ils sont hommes de bien, ils n'échangeront pas ce qu'ils ont fait en votre faveur pour or ni pour argent. Les actions des rois et des grands sont contraires à celles des marchands et bourgeois, et ils ne doivent montrer cupidité ni avarice, puisqu'ils ne sont pas marchands, mais rois.

« Et songez que votre ennemi est vivant, que ceux qui ont été félons envers vous vivent encore, que rien n'est durable, que les hommes sont flatteurs, que le monde est un jeu de gobelets où tout s'escamote, et que le temps est court. Il vous est besoin de repos plutôt que d'ardeur et de violence, et il vaut beaucoup mieux payer vos gens que les étrangers.

« Sachez que toute chose a son temps, et qu'à ce temps-ci le repos est nécessaire. Et moi, au nom de Dieu, d'une volonté loyale, à vous et à tous ceux qui me demandent conseil, je le donnerai sans détour : mais à personne autre qu'à vous et à mon roi, qui m'a nourri, je ne dirai que ce que je viens de vous dire. Et je ferai pour vous ce que je ferais pour lui, vous sachant unis tous

deux et ne faisant qu'un. Et j'ai dit vérité, comme l'avenir le prouvera. Et je vous demande en grâce que vous me reconnaissiez pour véridique, et que vous me pardonniez ce que j'ai pu dire contre votre volonté et bon plaisir. Et Dieu veuille que vous preniez pour bien ce que j'ai écrit, vous donne le succès dans vos entreprises, vous maintienne à son service et vous soutienne de sa force! »

—

Le roi don Pèdre reçut cette lettre (ajoute Ayala), et elle lui plut; mais il ne suivit pas les conseils qui y étaient contenus : « de quoi il eut grand dommage. »

Certes il n'y avait pas en Espagne, ni peut-être même dans toute l'Europe chrétienne, un seul homme capable d'écrire la lettre de *Benahatin*, ni de donner à don Pèdre des conseils aussi remarquables. La tolérance, la sagesse, la justesse des vues et la profondeur de cette philosophie naïvement pratique, qui se mêle dans l'Orient à une imagination si puissante, caractérisent ce document unique. Le roi ne pouvait revenir sur ses pas, anéantir sa vie privée, s'absoudre lui-même et des crimes qu'il avait laissé commettre et de ceux qu'il avait commis. Conduit à l'assassinat par sa mère et son gouverneur, à la vengeance par le profond sentiment de ses injures, il s'était enivré de vengeances et d'assassinats. Son avenir était décidé.

Le Prince Noir mourut; Duguesclin revint avec Transtamare combattre don Pèdre, qui, battu à Montiel, reçut la mort de la main de son frère. Le chroniqueur termine son récit par cette scène sanglante, qu'il rapporte d'une manière plus vraisemblable et plus simple que Frois-

sart, étranger à l'Espagne, et qui écrivait sur des ouï-dire.

Don Pèdre, assiégé dans le château de Montiel, sans vivres et sans armes, tente de séduire Duguesclin à prix d'or : il espère que le Français protégera sa fuite. Les amis du chevalier breton lui conseillent d'user de ruse envers Don Pèdre, de feindre de consentir, et de livrer la victime à son frère Henri.

« Messire Bertrand Duguesclin était en doute ; ses parents l'encouragèrent.

« Beaucoup trouvèrent que l'action était mauvaise. Et l'on dit que les parents et serviteurs de messire Bertrand, qui étaient dans son conseil, firent de grands serments pour persuader à l'envoyé du roi don Pèdre que ce dernier eût à venir sans crainte dans la tente de Duguesclin. Pendant ce temps, messire Bertrand restait en silence. Enfin le roi don Pèdre, se voyant abandonné et sans espoir, s'aventura une nuit et vint dans la tente de messire Bertrand, et se mit au pouvoir de ce dernier, armé d'une épée et monté sur un cheval. Et bientôt le roi don Henri arriva avec don Fernand de Castro et Diégo Gonzalez d'Oviédo, et Men-Rodriguez de Sénabria et d'autres. Le roi don Henri était armé de toutes ses armes avec le bassinet sur la tête; et aussitôt qu'il fut entré, il vit le roi don Pèdre, et il ne le reconnut pas, car il y avait grand temps qu'il ne l'avait vu. Et un chevalier de ceux de messire Bertrand dit : « Prenez garde, « voici votre ennemi ! » Le roi don Pèdre s'écria deux fois : « *Son ennemi, je le suis, je le suis !* » Aussitôt le roi Henri, le reconnaissant, le frappa avec une dague à travers le visage; et l'on dit que tous deux, le roi don Pèdre et le roi Henri, tombèrent par terre, et que, roulant l'un sur

l'autre, le roi Henri frappa son frère, et le tua de beaucoup de coups.

« Et ainsi mourut le roi don Pèdre, âgé de trente-six ans; et il fut grand de corps, blanc et rouge, et il bégayait un peu. Il était grand chasseur d'oiseaux, et l'on dit que sa fauconnerie lui coûtait chaque année trente mille doubles; et il supportait beaucoup de fatigues; car il faisait par jour vingt ou vingt-cinq lieues, et il était fort sobre et sans aucune maladie de corps. Et il dormait peu, et il était grand guerrier, aimant beaucoup les femmes et fort soupçonneux; et il se plaisait à amasser des trésors et bijoux précieux. Et il tua trop d'hommes en son royaume, d'où lui vint tout le dommage que vous avez ouï; c'est pourquoi nous dirons avec le prophète David : *Maintenant soyez instruits, vous rois qui jugez le monde;* car la vie de ce roi fut un grand jugement, et une leçon forte, merveilleuse et épouvantable. »

Après avoir étudié don Pèdre chez le chroniqueur Ayala, il faut, pour achever de le connaître, s'arrêter devant le portrait authentique de ce roi, dont Llanugo Amirola a orné ses chroniques espagnoles. — Tête de fer ou de bronze, n'exprimant que la puissance de vouloir et l'impuissance d'oublier, avec des yeux fixes et comme étonnés; un front bas, qui semble fait pour ne point contenir de pensée; quelque chose de mélancolique dans le sourire; le sourcil haut, fier et inexorable : physionomie à laquelle les idées manquent, où la volonté règne seule.

Passions sans arrêt, audace sans mesure, inflexibilité sans prudence.

Et ce sont là les traits dont se composent son histoire, ses crimes et ses malheurs.

III

CERVANTÈS ET SES CONTEMPORAINS

I

Quel est l'auteur de cette continuation du *Don Quichotte* qui irritait si fort le malheureux Cervantès, très-pauvre alors, assez vieux, infirme, dénué d'amis comme on l'est toujours quand viennent à souffler, même sur le génie et sur la vertu, les mauvaises bises de la vie humaine?

Cervantès, qui avait amusé l'Espagne aux dépens des anciens ridicules nationaux et de cet héroïsme qui l'avait promené lui-même à travers le monde, en vrai chevalier errant, pourquoi se fâchait-il tant contre le pseudonyme?

Qui était ce continuateur, cet Avellanéda? cet homme qui lui enlevait une partie de son bénéfice et de sa renommée?

Était-ce un laïque ou un prêtre, un jeune homme ou un vieillard, un ignorant ou un docte?

Est-il vrai que cette « seconde partie » ait eu plus de succès que la première et qu'elle fût sans mérite?

Les juges les plus compétents déclarent que le talent

d'Avellanéda est médiocre et grossier. C'est l'opinion du savant Clémencin, commentateur de ***Don Quichotte***, de Los Rios son éditeur, de Pellicer et d'Eximéno ses apologistes, du bibliographe et bibliophile Mayans y Siscar, esprit très-délicat et homme érudit, et enfin de Navarrete, célèbre par ses grands travaux sur le xve et le xvie siècle. La plupart des Espagnols prennent parti contre Avellanéda d'une manière assez dure; ils attaquent sa moralité comme son esprit.

Quelques ecclésiastiques ont donné des éloges à cette seconde partie. Un secrétaire du roi Philippe V, don Augustin Montiano y Luyando, déclare, à la tête d'une nouvelle édition espagnole (1732, Madrid), que le continuateur est «plus sérieux, plus vrai, plus logique et mieux « coordonné dans son plan que Cervantès. » C'était l'avis de Lesage, qui fit paraître en 1704 une traduction ou plutôt un ***rifaccimento*** de cette suite, avec une préface laudative. Lesage n'avait encore rien publié ni fait représenter à Paris, où il étudiait l'espagnol dans les œuvres de Cervantès et de son continuateur. Le secrétaire de Philippe V, Montiano, a pris la peine de copier les arguments de Lesage et de traduire ses phrases. Du même bord se range enfin, puisqu'il faut tout dire, un Allemand nommé M. Biedermann, qui, dans un curieux livre, a relevé les incorrections et les fautes de Cervantès. Cet Allemand prouve à sa façon que le grand Espagnol écrivait très-mal sa langue, et établit que la meilleure partie de sa gloire est due aux traducteurs étrangers qui l'ont corrigé et embelli.

Je laisse M. Biedermann à son paradoxe et je m'en tiens aux problèmes que soulève Avellaneda.

Les questions d'histoire qui s'y rattachent sont intéressantes.



Dans quelle estime était Cervantès de son vivant, et même quand il eut publié *Don Quichotte?*

Quelle était sa situation personnelle parmi les littérateurs de son temps, entre les classiques Argensolas, le fécond et étincelant Lope de Véga, et le jeune Gongora dont la gloire allait comme une comète entraîner à sa suite tant d'imitateurs ardents et enthousiastes?

II

Don Quichotte, c'est-à-dire la première partie de ce chef-d'œuvre, commencé dans l'obscure prison d'un village presque inconnu de la province de la Manche, parut en 1605, sous Philippe III, à Madrid. Roturiers et *estudiantes*, femmes et courtisans, le lurent et le relurent. Ce fut un succès sans exemple.

Trois années après cette publication, un jeune homme d'esprit, Quévedo, qui devait succéder à Cervantès sans le remplacer, ambassadeur, diplomate, ami du duc d'Osuna (d'Ossone), et mêlé à toutes les grandes affaires de son temps, traversait, monté sur une mule, le même hameau où Cervantès avait subi la prison, Argamasilla, patrie prétendue de l'ingénieux Don Quichotte. Sa mule devint boiteuse, et il fut forcé de passer une nuit chez le curé du lieu.

On citait déjà les vers du jeune voyageur Quevedo, dont les débuts étaient brillants. Il inaugurait par l'éclat littéraire une vie pleine de luttes et de triomphes douloureux; aussi le lendemain vit-il arriver en grande députation près de lui les personnages les plus considérables, les *caciques* du lieu, comme on les nommait,

et messieurs les notables, qui demandaient au poëte quelques vers en l'honneur de leur endroit. Quévedo se prit à rire; avant son départ, ce grand moqueur improvisa pour les « caciques » d'Argamasilla quelques strophes qui existent encore, et qui sont intitulées *Testament de Don Quichotte*. Je ne détache ce fait des œuvres de Quévedo que pour montrer combien *Don Quichotte*, qui eut dix éditions en dix années, était devenu populaire dès 1608.

Cette popularité, qui n'éloignait du malheureux Cervantès ni les angoisses de la pauvreté, ni les infirmités de la vieillesse, ni les dédains de ses rivaux, ne pouvait plaire à tout le monde. Disons pourquoi.

Il y avait alors auprès du roi un ancien dominicain, de naissance obscure, longtemps attaché à François Xavier, et qui se piquait de littérature et d'érudition. C'était assurément l'homme le plus redoutable du royaume; il était devenu confesseur du roi et inquisiteur général. Je n'ai à dire sur lui rien de louable, malheureusement, et je crains qu'il ne fût très-indigne de sa mission. Il se nommait Fray Luis Aliaga. Sa taille était haute, son teint noir, sa physionomie dure, son corps maigre et sec; et comme nous le verrons tout à l'heure, il savait trop bien intriguer, corrompre et se venger. Le peuple n'osait pas attaquer de front un si terrible seigneur armé de toutes les autorités imaginables; l'oreille du roi, le saint-office sous la main et le san-benito tout prêt, sans compter les Pères de l'Eglise et la morale évangélique, dont on fait tout ce qu'on veut, c'est trop à la fois : on donna un sobriquet à cet homme redouté, sobriquet fort étrange, que les rhétoriciens appellent une antiphrase; quand on écrivit des vers contre lui, ce fut *Sancho-le-Trapu* (Sancho Pança ou Panza) qu'on le nomma. Or il n'était ni

bonhomme, ni gros, ni riant, ni trapu, mais tout le contraire; il était *avellanedo* ou *nado*, selon le mot espagnol, « sec, ratatiné, ridé » comme « une vieille noisette; » c'est le mot que Cervantès emploie quand il nous annonce Don Quichotte à la neuvième ligne de son prologue, un *hijo seco, avellanado, antojizado.* »

Cet homme, Sancho-Pança Aliaga, avait beaucoup de pouvoir. Lorsque la vie sociale est compromise dans son essence et dans sa séve morale, comme cela est arrivé en Espagne après Charles-Quint, on voit les bons se retirer avec terreur devant les méchants, une prime odieuse accordée à la cruauté comme à la fraude, les intrigues s'enchevêtrer dans les intrigues, la faiblesse opprimée, la calomnie et le mensonge circonvenant les puissants, les pires frappant les meilleurs de coups mortels; enfin les hommes tels qu'Aliaga triomphant dans leur bassesse, leur violence et leur malice. Il avait beau jeu, assurément. Le sanctuaire le protégeait.

Avide, vénal et corrompu, ce même Sancho Aliaga acceptait, en 1615, de Quévedo, dont nous parlions tout à l'heure, des présents considérables et secrets. Quévedo revenait d'Italie chargé de millions à distribuer à qui voudrait protéger les intérêts, chancelants à la cour, du duc d'Osuna, son ami. Aliaga eut pour sa part « *des joyaux, des bijoux, des croix de diamant, des autels, des reliquaires et de l'argent,* » ce sont les paroles mêmes de Quévedo dans son « Mémorial, » cité par M. F. Guerra-y-Orbe [1]. A ce prix Aliaga se chargea de mettre dans la bonne route la conscience du roi (*para que encaminase la conciencia del monarca*).

1. Bibliothèque espagnole, T. XXIII, p. XLIX.

Plus tard, on le soupçonne, ce confesseur peu scrupuleux, d'avoir trempé dans le meurtre du comte de Villamediana, dont l'histoire, mal racontée par madame Daulnoy, adoptée sans examen par les critiques et même par l'exact et scrupuleux Ticknor, va nous ramener par un détour à Don Quichotte, à Sancho Panza et au confesseur Aliaga.

Ce comte, assez galant et poëte, était amoureux, dit-on, de la reine, femme de Philippe III, fille de Henri IV. Il eut l'idée de paraître devant elle, dans un tournoi, couvert de « réaux » d'argent (*reales*) et portant pour devise ce peu de mots relatifs aux mêmes réaux : ***Mis amores son reales***, « mes amours sont royales (ou réaux). » La reine apparemment, et toujours selon madame Daulnoy, avait trouvé cette pointe très-pathétique, car un autre jour, se promenant dans une galerie du palais et sentant deux mains inconnues qui tout à coup se plaçaient sur ses yeux, elle se serait écriée : ***Ah ! comte, que veut dire ceci ?*** — sans se douter que ce fût le roi et non Villamediana qui se trouvait derrière elle. Nous suivons le récit ridicule de madame Daulnoy, qui ajoute que Philippe III, par jalousie, fit assassiner Villamediana. Ce sont là des puérilités. Philippe III, mort en février 1621, n'a pu tuer Villamediana, qui lui a survécu, et qui n'a succombé que vers la fin de la même année, frappé d'un oup de poignard par un assassin payé et inconnu.

Qu'il fût ou non l'amant de la reine, le comte se réjouit de la mort du roi, que devaient suivre la chute des favoris et celle du confesseur Aliaga. Sa joie éclata dans une pièce de vers, où il n'épargne pas le confesseur Aliaga, affublé du sobriquet populaire de Sancho Panza. — « *Il sera confessé à son tour notre confesseur Sancho — et notre inquisiteur sera soumis à l'inquisition.* »

Sancho Panza el confesor
Del ya difuncto monarca.
. . . .
Que sera, segun he oïdo,
De Inquisidor inquirido,
De Confesor confesado!

Sancho le confesseur, vivement attaqué dans ces vers de Villamediana, a-t-il voulu se venger du poëte par un coup de poignard? Les contemporains l'ont soupçonné. Nous retrouverons dans la vie d'Aliaga plus d'une trace de vengeance; il a attaqué, comme nous le verrons, et sans se nommer, le même Quévedo qui lui avait fait accepter tant de bijoux et de diamants de la part du duc d'Osuna, pour bien « acheminer » la conscience royale.

Cervantes, seize ans avant la mort de Villamediana, publiait *Don Quichotte*, cette histoire à double sens et en partie double de Sancho l'écuyer sensuel et du chevalier de la Manche, idéaliste efflanqué. Le succès de son livre n'améliorait pas son sort. Il ne vivait pas mieux, ne souffrait pas moins, et avait plus d'ennemis. Ses rivaux ne le ménageaient pas. Dans une comédie de Lope, jouée vers la même époque, l'héroïne demande à sa camériste ce qu'elle lit. « *Don Quichotte!* — Que Dieu « pardonne à l'auteur! Je m'en tiens aux belles ballades « du romancero! » — Lope était plein de mépris. — « Votre Don Quichotte, dit-il ailleurs, n'est fait que pour « le poivre et la cannelle. Il s'en va par le monde, « enveloppant le safran bâtard, et il mourra sur un tas « d'ordures. »

Per il mundo va
Vendiendo especias y azafran romi,
Y, al fin, en muladares parara.

Lope ne se doutait pas que Cervantès vivrait plus que lui; que, deux cents ans après sa mort, *Don Quichotte* serait familier aux plus ignorants et qu'à peine quelques doctes feuilletteraient de temps en temps son propre théâtre.

Écrivain de second ou troisième ordre, selon Lope, bon pour amuser les caméristes, Cervantès n'avait aucune place marquée dans la littérature contemporaine. L'école du « bon sens » le renvoyait à l'école du « non-sens, » qui en faisait autant de son côté. On le lisait; on ne l'estimait pas. Il amusait; on ne le classait pas. Les gens de l'improvisation et de la fantaisie faisaient fi de sa simplicité. Les doctes et les académiques haussaient les épaules à ses discours légers. Un style si libre et si plein, si savoureux et si ferme, d'une allure si décidée et si moelleuse ne remplissait pas les conditions classiques ou romantiques du temps.

La même injustice, à la même époque, avait frappé Montaigne et Shakspeare : — « Point d'invention chez Cervantès! disait Lope. — *Ingenio lego!* criaient les puristes! — esprit bourgeois, roturier, laïque et sans méthode, sans bonne règle ni sévère doctrine! »

Cervantès, pauvre et vieux, pliait humblement le front devant ces rivaux qui ne le valaient guère. Il convient dans ses dédicaces, où il se montre aussi digne comme homme que modeste comme écrivain, que ses livres ne sont pas complets; — que l'estime et la considération des lettrés, *de los hombres que saben*, lui sont refusées. La tombe ou plutôt la fosse obscure où il est descendu n'a pas reçu, même de Quévédo, l'hommage d'un sonnet.

La conduite des deux frères Argensolas envers lui mérite d'être signalée. Ces deux frères étaient de race italienne. Fidèles à leur origine, ils brillaient par l'élé-

gance des mœurs et la culture ingénieuse des lettres; non-seulement ils tenaient dans leurs mains, et avec fermeté, les rênes du goût sévère et antique, mais, en faveur près du duc de Lémos qu'ils suivirent à Rome et à Naples, ils distribuaient les grâces aux lettrés. Les hommages en prose et en vers qui leur furent adressés rempliraient dix volumes; leurs obsèques furent magnifiques. Lope de Véga s'abaissait devant eux et reconnaissait pour maîtres suprêmes du goût ceux « qui, disait-il, « étaient venus apprendre aux Castillans à parler le « castillan le plus pur. » En effet, ils ont exercé une heureuse action sur les esprits qu'ils tentaient de ramener, malgré l'exemple de Lope, à la concentration, à la concision, à la pureté. L'un faisait bien les vers (Lupercio); l'autre était bon historien (Bartolomé). Ce n'étaient ni gens sans mérite ni gens sans honneur.

Lupercio et Bartolomé, à peu près comme Chapelain sous Louis XIV, administraient donc la gloire et la fortune des gens de lettres; ils avaient formé autour du vice-roi une petite cour poétique recrutée parmi les plus grands noms de l'Espagne. Cervantès, qui était à bout de ressources,— cavalier, soldat, homme du monde et homme de sens, — y aurait fait bonne figure. Le duc de Lémos lui avait envoyé de temps en temps quelques aumônes. Mais Cervantès, par son mérite vraiment supérieur, avait blessé Lope et les Argensolas. Il voulait l'ordre et la liberté dans les lettres comme ailleurs. C'était le moyen de se brouiller avec tout le monde.

Lorsqu'il supplia les deux frères de lui donner asile près du duc de Lemos, il fut repoussé très-durement. Pauvre et fier génie! pensée indépendante sans caprice! libre et ferme raison qui déplaisiez à tous! esprit charmant et sévère, aussi courageux que votre épée! certes la

sottise et la jalousie humaines vous laisseront mourir comme le voulait Lope, « sur un tas de fumier. »

Ou le confesseur Aliaga ou l'un des Argensolas peuvent seuls avoir écrit la fausse seconde partie de *Don Quichotte*. L'un et l'autre étaient gens de cour, de robes différentes; — grands « mépriseurs » de la faiblesse et de la pauvreté; — portant les uns sur une bannière élégante, l'autre sur l'étendard du Christ, l'horrible *Væ victis!* le cri des sauvages, des loups et des sociétés qui finissent. Le continuateur de *Don Quichotte*, lequel est-ce des deux? que prétendait-il? quelle était son intention? contraire, ou favorable? haine, ou justice?

Qui Cervantès avait-il attaqué? C'est la première question à poser. L'attaquait-on? et qui l'attaquait? et sous quels rapports? de conduite, de talent ou de caractère?

II

A qui donc Cervantès avait-il pu déplaire? qui avait-il blessé? à quel intérêt avait-il nui? à quels ennemis s'était-il attaqué?

Hélas! à tout le monde. A l'esprit étroit des municipalités, à celui des couvents, à l'inquisition, aux femmes romanesques, aux faux braves, aux faux mystiques, aux faux philosophes, aux dramaturges effrénés, aux poëtes glacés, aux prosateurs pédantesques, aux corporations intéressées, aux coteries littéraires, aux « quémandeurs » de dédicaces, aux fabricants de sonnets laudatifs, aux traitants rapaces, aux historiens agenouillés, — aux gens de Cadix qui, après la capture de leur ville par Essex,

s'étaient avisés de montrer du courage, Essex étant parti; — aux gens de Séville qui s'étaient battus dans la cathédrale, inquisiteurs contre bourgeois, pour les honneurs du pas; — aux gens de justice; — aux gentilshommes de province; — aux commentateurs, annotateurs, micrologues, philologues de méchant aloi, théologiens érotiques, érudits de contrebande, écrivains de hasard, ouvriers de ténébreuses trames, et même aux hommes de génie dans leurs excès et leurs faiblesses. Il n'avait pas épargné Lope de Véga. Monté sur le char de triomphe que lui fabriquaient ses contemporains, ce poëte pardonna-t-il jamais à Cervantès ces paroles si vraies : « Je ne connais rien d'extra« vagant, en fait de théâtre, comme de voir entrer à la « première scène du premier acte un enfant à la bavette « qui nous revient barbon à la seconde scène. » (*Que mayor disparate puede ser en el sujeto que tratamos, que salir un nino en mantillas en la primera escena del primer acto, y en la segunda salir ya hombre barbado!*) — Mots que Boileau a traduits :

Enfant au premier acte, et barbon au dernier!

Cervantès, qui disait de telles vérités à Lope, l'admirait. Dans ses vers et dans sa prose il vante ces prodigieuses facultés et le luxe stérile qui les jetait à tous les vents. Cervantès estimait les choses ce qu'elles valent, rien de plus. Il usait de son jugement et ne le prosternait pas : voilà son crime. Les hommes, en général, pardonnent la satire et abhorrent la vérité. Ils admettent bien qu'on les outrage; ils ne souffrent pas qu'on les juge.

Et je voudrais savoir comment *el senor Monicongo*,

académicien d'Argamasilla, sans doute quelque grave et puissant docteur, *el senor Tiquitoc*, de la même société d'Argamasilla, et le grand *Paniaguado*, de la même société, auraient pardonné à Cervantès d'avoir mis à la place qu'ils méritent leurs éloges fastidieux et leurs sonnets interminables, si agréablement parodiés à la fin de la première partie de *Don Quichotte?* Et Sancho Panza (le peuple donnait ce nom au grand inquisiteur maigre, comme le prouve don Caïetano Rosell (*Biblioteca espanola*, tom. XLV) a-t-il pu lui pardonner d'avoir appliqué à son valet le sobriquet qui lui appartenait, Fray Luis Aliaga, confesseur du roi ! Enfin, à supposer (ce qui n'est pas du tout prouvé, mais ce qui peut bien être) que Cervantès ait dédoublé le confesseur, et que, prenant d'une part le nom de Panza pour en faire son aimable et sensuel écuyer, il ait d'une autre copié sur place la physionomie sèche (*arellaneda*) et le long squelette du grand inquisiteur pour en faire son chevalier de la *Triste figure*, — pensez-vous qu'Aliaga ne lui ait pas gardé rancune? Je vois grossir et s'élever jusqu'au pauvre homme la marée montante des lâchetés, des ridicules, des turpitudes, des rancunes, des bassesses que le moraliste dérange; celle aussi des sourdes inimitiés, des jalousies et des colères honteuses qui n'osent pas se trahir, mais qui agissent.

Qu'avait-il à opposer à ce flot? Son talent, son courage et sa pauvreté.

Toutes les portes se fermaient sur lui. Le plus grand homme de son temps, rival de Shakspeare et de Montaigne, en était le plus malheureux comme le plus courageux.

Remontons donc à l'époque où *Don Quichotte* germa dans l'imagination du vieux soldat de Lépante, et même



quelques années plus haut. A soixante ans, après s'être moqué du courage des Gaditains et des guerres intérieures sévillanes, il parcourt la province de la Manche et recueille les redevances appartenant à un couvent; c'était là un chétif emploi. On le met en prison. Les commentateurs s'ingénient à dire pourquoi. Ils n'en savent absolument rien. Déjà on l'avait emprisonné à Séville en 1597, comme débiteur d'une trentaine de francs envers le fisc, et probablement les Argamasillains avaient contre lui quelque grief de même espèce. Là il conçut *Don Quichotte*, comme il le dit lui-même, *se engendro en una carcel*. Que sa sœur qui l'avait déjà racheté prisonnier l'ait tiré de peine, ou que le duc de Lémos ait jeté de loin quelque aumône à cet effet, c'est ce que l'on ne sait pas; mais nul de ses confrères poëtes n'apparaît dans l'histoire de sa libération. Ils avaient bien autre chose à faire ; il leur fallait flatter les Argensolas qui disposaient des grâces; se détruire mutuellement en se faisant la révérence, et rester dans les sapes laborieuses de leurs intérêts, de leurs jalousies et de leurs haines.

Cela se passait vers 1602 ou 1603, la date n'est pas très-certaine. En 1604, le manuscrit de *Don Quichotte* (première partie) est achevé, et l'on retrouve Cervantès à Valladolid, si pauvre encore qu'il habite avec sa sœur une des sombres ruelles où les galants, dans l'espérance d'échapper à la police, se saluaient à coups d'estocades, et souvent laissaient leurs cadavres. Il avait recueilli cette même sœur veuve, laquelle n'était pas plus riche que lui; elle travaillait à la couture et raccommodait des bas pour vivre. Le frère établissait les comptes et rédigeait les factures des serviettes ourlées et des mantilles remises à neuf; il existe un de ces documents curieux, que Pellicer a imprimé dans sa *Vie de Cervantès*. Plu-

sieurs années auparavant, quand le frère était en Algérie, en 1680, prisonnier des Arabes (on disait plus glorieusement alors : « esclave chez les Maures »), cette sœur avait tout vendu pour le racheter. Frère et sœur traînaient misérablement de cette façon leur vie obscure ; — la sœur raccommodant ses mantilles, — le frère raccommodant les procès lorsqu'il en trouvait à raccommoder, prêtant sa plume aux demoiselles qui ne savaient pas écrire, et faisant de son grenier « rendez-vous de plaideurs, agence d'affaires » et cabinet d'écrivain public. Il était à ce titre connu dans le quartier et même sous des rapports assez défavorables, puisqu'un document judiciaire qui existe le désigne comme un homme chez qui vont toute espèce de personnes et qui prête sa plume aux autres : « *hombre que escribe y trata negocios.* » On le considérait si peu, qu'un de ces cadavres dont nous parlions tout à l'heure étant resté dans la rue, on mit tout bonnement Cervantès en prison, dans l'espoir d'obtenir de lui des renseignements. Je sais que les commentateurs, fidèles à leur habileté ingénieuse, expliquent cette circonstance par la sévérité de la loi espagnole. Je les prie de me dire si ces sévères alguazils auraient inquiété un écrivain bien en cour ; — s'ils auraient été chercher Quévedo chez le duc d'Osuna, Lope de Véga dans son magnifique verger, les frères Argensolas dans le palais du vice-roi. On relâcha bientôt Cervantès, et les censeurs, tant ecclésiastiques que civils, lui donnèrent licence de publier *Don Quichotte.* Le livre parut en 1605. Commencé dans la prison d'Argamasilla, sans doute les dernières épreuves en furent corrigées et relues dans la prison de Valladolid.

Il est vraiment curieux de voir *Don Quichotte* partir de si bas lieu. Ce prisonnier qui « n'avait pas plus d'écus

que d'amis », il le dit lui-même, est un bien petit personnage et bien hardi, pour attaquer en face l'armée hostile que nous avons vue en marche tout à l'heure ; — vices du présent et ridicules du passé. En effet les lecteurs, le public, le rire et le sourire universels, le passé vaincu, la fausse chevalerie mise au tombeau, les dix éditions successives, ne procurèrent à Cervantès ni considération, ni argent, ni estime. Ses biographes ont peine à le suivre, tant il changea souvent de domicile entre 1605 et 1613. Dans un assez médiocre poëme, *le Voyage du Parnasse*, publié vers cette époque, il se justifie d'être *hâbleur* et mauvaise langue ; — il reproche à ses ennemis de transformer le moraliste honnête en ennemi universel ; il se plaint doucement (c'est sa coutume), et raconte, avec cette gaieté triste qui a tant de charme et de dignité, son extrême détresse. — « Si tu n'as pas de lit, double ton « manteau et couche-toi dessus, » lui dit Apollon qu'il rencontre. — « Mais je n'ai pas de manteau ! — Je ne « t'en vois pas de plus mauvais œil pour cela, » répond le dieu. Un homme de si bonne humeur, si indulgent pour autrui, si brave et si gai dans l'infortune, ne donne guère de prise à la haine. Alors on lui reprocha d'être trop gai, de ne ressembler à personne ; puis, d'être trop brave, — fanfaron, moqueur, insociable, important, impertinent, — que sais-je ? et de mauvaises mœurs, et de foi suspecte par-dessus le marché ! Il était pauvre. Quand il publia ses beaux contes, il eut soin de les intituler *Nouvelles de bon exemple* (*ejemplares*), par précaution. Quel bon exemple trouvez-vous donc, honnête Cervantès, dans les plaisantes friponneries de votre *Rinconete*, dans le récit piquant de l'*Ilustre Fregona*, ou dans les poétiques aventures de cette charmante *bohémienne ?* Je sais votre réponse. Il fallait bien vous mettre en dé-

fense; et la prison à soixante-cinq ans n'est pas douce. Frère Aliaga que nous allons voir reparaître, Sancho le terrible, Sancho maigre, ne plaisantait pas. Que faire d'ailleurs, si ce n'est des contes? Les Argensolas lui barraient le passage du côté du duc de Lémos. Le théâtre lui était fermé par le grand Lope, comme l'atteste la préface des ***Entremeses***, où l'auteur de ***Don Quichotte*** avoue qu'il n'a pas pu faire jouer ses pièces et qu'il a eu de la peine à trouver un imprimeur! L'auteur de ***Don Quichotte*** sans éditeur!

Cela n'est que trop vrai. Ceux qui ne remontent pas aux sources originales, qui s'en tiennent aux biographies mal réchauffées, qui dédaignent les vieux documents, qui ne lisent pas les notes, les préfaces, les dédicaces, et qui ne veulent pas secouer cette menue poussière pleine de petites perles fines, ignorent ces choses qui sont l'histoire littéraire elle-même. Aussi remercié-je M. Germond Delavigne de son curieux travail en faveur des ennemis de Cervantès. Je ne saurais prouver aujourd'hui d'une manière complète la conspiration des sots et des méchants contre ce grand cœur; l'organisation de leurs batteries contre le moraliste, ni même l'honorable et courageux isolement où il vivait avec sa sœur à laquelle il payait sa vieille dette, si je n'avais lu et relu la continuation de *Don Quichotte* par le prétendu Avellanéda, en espagnol et en français. Sans un mauvais couplet de chanson composé par certain poëte saragossais inconnu, je ne pourrais pas démontrer que l'auteur de cette suite et de la préface, le vengeur de la société et de la foi attaquées, celui qui a recueilli soigneusement et mis en gerbe tout ce que l'on pouvait alléguer contre le satirique, c'est Sancho, — Sancho le maigre, — Aliaga, confesseur du roi, chef de l'inquisi-

tion, grand ennemi des poëtes, adversaire caché du jeune Quévedo qui débutait, comme de Cervantès qui se mourait. Mais n'anticipons pas.

La suite de *Don Quichotte* était impatiemment attendue. Le public n'a d'autre loi que son plaisir, et se détermine par son instinct, comme font les masses. Il lui est indifférent que les hommes du pouvoir soient mécontents; — que le grand Tiquitoc se fâche et que le philosophe sérieux Monicongo se ligue contre l'humoriste Cervantès avec le furieux Paniaguado. Ce public n'est pas un vieillard si fou qu'on le dit, et il jugerait les causes passablement bien, s'il avait une voix au lieu de dix mille, et si les secrétaires qui se chargent de recueillir ses sentences ne profitaient pas de ce qu'il est aveugle pour les falsifier.

Notre homme de génie Cervantès, errant et vieillissant, toujours d'un grand courage, d'une imperturbable bonne humeur, et répondant aux haines par le silence (ce qui les irrite), se mit en devoir de satisfaire le public, et lui annonça en 1613, dans la préface des *Novelas*, qu'il allait terminer ce cher *Don Quichotte*. Comme tous les humoristes, il avait laissé pour cela des pierres d'attente à la fin de la première partie ; il voulait reprendre à son gré ou quitter à son loisir cette œuvre de sagesse et de folie.

Ce procédé, qui n'aurait pas convenu à une œuvre de science, convenait seul au poëte observateur. Les gens qui saisissent et pénètrent profondément non ce que la vie et l'humanité ont de régulier ou d'abstrait, mais ce qu'il y a en elles de mystérieux, d'étrange et de complexe, ne procèdent pas comme géomètres. L'œuvre didactique de ceux-ci enseigne et démontre ; elle est rectiligne ; l'œuvre d'expérimentation philosophique des

autres ne découvre et n'enseigne que l'humanité imparfaite, flottante — et Dieu seul parfait; — avec eux, c'est toujours à recommencer et toujours à finir, comme avec l'amour et la mort. La Bruyère, Montaigne, Pascal, Saint-Simon, Shakspeare, Cervantès, Molière lui-même n'ont pas de limites et ne sont pas amoureux des dénoûments. Ils savent qu'il y a toujours quelque chose au delà des systèmes; ils aiment mieux la source vive qui s'écoule et se perd en bruissant que le bassin où les eaux s'arrêtent esclaves. Les *Sermons* de Bossuet ne se terminent guère; Saint-Simon eût jusqu'à l'éternité écrit des Mémoires et Mme de Sévigné des Lettres; les *Essais* de Montaigne pourraient avoir vingt volumes; ce dont se réjouiraient fort ceux qui, tout en estimant l'ordre au plus haut prix, lui imposent la condition de s'appliquer à la vie, les amateurs du vrai, ceux qui préfèrent à l'écorce la séve, à la formule la substance.

Quoi qu'il en soit, à la fin de la première partie le brave chevalier est encore en route. Il est allé, dit-on, assister aux joutes de Saragosse. Le fait est douteux; mais on l'affirme, et l'on trouvera des clartés là-dessus et sur ses exploits nouveaux dans une caisse de parchemins gothiques (gothiques ! l'abominable anachronisme !) que les savants d'Argamasilla soumettent à leur analyse. Les déchiffreurs, — dit Cervantès qui se moque, — déchiffrent; leur tâche est difficile. Un jour leur profonde érudition, à grand renfort de bésicles (comme disait l'autre railleur moins indulgent et moins malheureux, Rabelais), saura en venir à bout. Déjà les vers pour Dulcinée et pour le Grison, — et les sublimes inspirations du *Caprichoso* (un lyrique), sont rendus à la lumière; il y a là des éloges, des épitaphes, des « sonnets et des sornettes » que le charmant philo-

sophe nous communique ; — trois pages ravissantes ! Il se moque de tout, et, on le voit bien, de ses ennemis comme de ses amis. Parviendra-t-on à retrouver le reste? On s'y emploie; le caractère est bien usé. « *Esta carcomida la letra.* » On a livré la caisse à un grand homme qui, à force de veilles, finira peut-être par restituer l'original. On assure que la chose est faite, *tienese noticia que lo ha hecho ;* et là-dessus Cervantès laisse son lecteur dans l'espérance de revoir don Quichotte à sa troisième sortie : *con esperanza.*

Voilà le lecteur bien alléché. C'est surtout un être curieux que le lecteur, et qui veut savoir « ce qu'est devenu don Quichotte; » il répondra certes à l'appel quand on viendra lui dire que tout est retrouvé, et que les grands érudits ont fini leur travail. J'admire M. Germond Delavigne de voir ici une invitation et une concession faites par Cervantès à quiconque prendra la plume pour continuer Don Quichotte. Soit que M. Germond Delavigne applique mal à propos les règles des sciences exactes et de la logique pure aux sinuosités lumineuses et aux profonds éclairs de l'humorisme ; — soit, ce qui est plus probable (M. Delavigne n'est pas un esprit vulgaire), qu'il cède, pour son divertissement, à certains penchants littéraires de ce temps-ci : — résurrection des morts, destruction des renommées, paradoxe hardi, subtile nouveauté, complète indifférence, — il se trompe ou il nous amuse, et très-assurément d'une manière ingénieuse. « Quel mal fait donc le pauvre conti-« nuateur? dit-il. Il ne blesse pas Cervantès et ne lui « porte pas préjudice. Il lui rend hommage. Vous voyez « que cet homme de soixante et dix ans, usé, malade et « dénué de secours, ne finira pas son œuvre; le conti-« nuateur est donc blanc comme neige. C'est la posté-

« rité qui se montre injuste; elle adore ses fétiches, les « gens de talent qu'il est bon de mettre un peu par terre. « Ce sera une « leçon » vraiment, comme on disait en « l'an de grâce 1848 ! »

« — Mais, répondrait Cervantès, je n'ai pas de man-« teau! Le public, une fois sa curiosité bien ou mal « assouvie par le continuateur, ne voudra plus lire ma « seconde partie, qui viendra trop tard. Il me vole. On « ne couvrira pas mes vieilles épaules. Si Dieu me donna « quelque talent, vous me le faites bien payer. J'ai faim, « j'ai froid ; laissez-moi mon *Don Quichotte*, mon enfant, « qui va m'aider à mourir plus doucement, après une « vie assez dure ! »

Or, voici un troisième interlocuteur, — Fray Luis Aliaga en personne, qui vient rabattre les grands airs de Cervantès et réduire ce pleureur au silence : « — Que « dit ce fanfaron (s'écrie Aliaga, ou celui qui a écrit la « Préface (lig. 6) de la Suite), dont le ton est si provo-« quant (lig: 7) et dont l'orgueil paraît si bien dans ses « préfaces (lig. 8)? — ce bourru mélancolique (pag. 4, « lig. 19) à qui il faut passer un peu de son humeur har-« gneuse, de son impatience, de ses irrégularités et de « ses humeurs (*ib.*), puisqu'il s'est fait mettre sous les « verrous, et que ces (pag. 4, lig. 17) *yerros* de carac-« tère (défauts) viennent sans doute des autres *hierros* de « son cachot (barres de fer) ! »

Ce jeu de mots est beau et chrétien ! — « Qu'il se « taise donc, le mauvais railleur (*satirico*, mot qui « n'a pas en espagnol le sens du mot *satirique*), ce « manchot qui prétend avoir fait des contes moraux; — « ils sont très-immoraux, mais ne sont pas sans esprit. « (Pag. 1, lig. 10). Si son *Don Quichotte* amuse, c'est « qu'il a eu de très-bons matériaux sous *la* main... sous

« sa « main » unique, entendez-vous? car il n'en a « qu'une; il a plus de langue que de bras. » (Et Aliaga se dit encore que cette seconde plaisanterie contre le manchot est des meilleures !)

Je cite les paroles expresses, fidèlement traduites, de cet abominable personnage qui n'était pas un sot, tant s'en faut, et dont l'intelligence s'appliquait à détruire le génie et à satisfaire méthodiquement ses haines. Qu'y a-t-il de plus désagréable à la foule que l'isolement et la misère? Aussi dit-il de Cervantès : — « Le voilà vieux, « cet homme, cassé, ruiné comme le vieux château de « San-Cervantès, et si maltraité par les ans que tout lui « pèse, lui et les autres. — Pas d'amis, pas un seul qui « ne tienne à déshonneur de lui prêter son nom pour « autoriser et annoncer les livres qu'il publie ! Moi, ce « dont il enrage, j'en trouve tant que j'en veux. » — L'homme en crédit et le jaloux viennent de se trahir. Tartufe va se montrer : — « Pourvu qu'il n'aille pas at-« taquer la foi, du fond de sa retraite, s'écrie-t-il avec « une sourde menace ! Il m'a bien attaqué moi, ainsi que « le grand Lope, ce génie reconnu et universel, admiré « des étrangers, et de plus *ministre du saint-office*, « lequel a écrit des drames avec grâce et sévérité, comme « un vrai ministre du saint-office qu'il est ! » Vient ensuite un petit sermon sur la charité en douze lignes, tirées de saint Thomas et des Pères, avec citations très-exactes.

C'est plusieurs mois après la déclaration de Cervantès et après sa promesse de terminer *Don Quichotte* que parut (en 1614) cette belle préface. La douleur du vieux poëte dut être grande et sa colère aussi. On le montrait au doigt comme un invalide incapable désormais, sous la remise, soupçonné d'hérésie, ennemi du grand Lope, indigent,

usé, envieux et déchu. On ne se contentait pas de cela; on lui enlevait les chétifs bénéfices qu'il se promettait encore. Que d'honnêtes cœurs se soient indignés et que le vrai père de Don Quichotte ait trouvé des défenseurs, cela, en vérité, n'est pas surprenant; grâce à l'estimable colère d'un poëte saragossais, nous savons aujourd'hui qui était Avellaneda; — c'était Sancho en personne, le maigre confesseur que nous retrouvons ainsi désigné par Villamediana sous le même nom. Le Saragossais, prenant la défense du vieillard outragé, dit à Sancho le confesseur que pour sa belle œuvre il mérite les étrivières de la main du bourreau.

A Sancho Panza estudiante,
Official o paseante,
Cosa justa a su talento,
Le dara il verdugo ciento
Caballero en Rosinante.

Littéralement: « A Sancho Panza le lettré, *avec ou* « *sans emploi public*, et comme il le mérite, le bourreau « donnera cent coups de verges pendant qu'il chevau-« chera Rossinante. »

C'est donc bien Sancho-Aliaga que, dès l'an 1614, avant la publication de la seconde partie du *Don Quichotte* par Cervantès, on regardait comme coupable de la continuation. Je ne sais si le confesseur du roi avait pris beaucoup de peine à se cacher. Cervantès, malgré sa colère, le ménage autant qu'il peut, semble savoir qui il est; le nomme *seigneur;* et espère qu'après avoir fait une si mauvaise action, « ce seigneur en aura quelque « repentir » : paroles aussi prudentes que Cervantès, justement indigné, pouvait les écrire.

Un an après, Aliaga, toujours du fond de sa caverne, tapi dans l'ombre, protégé par le pseudonyme de don Juan Alonso Laurelès, commença une nouvelle chasse contre le talent. Le jeune Quévedo s'annonçait comme l'héritier de Cervantès. Aliaga se mit à la poursuite de Quévedo, et on le reconnut cette fois encore, à quelques locutions spéciales, à la suppression des articles, à des tournures rustiquement insolites et aragonaises, que les philologues espagnols, et particulièrement don Caïetano Rosell, ont dépistées, mais dont mon incompétence en cette matière ne peut rien dire. Le titre du nouveau pamphlet, au surplus, révèle son homme, et trahit un critique d'espèce peu commune, habitué à se servir d'instruments judiciaires; ce n'est pas le blâme littéraire ou l'ironie, c'est la « vengeance », la *venganza* qu'il appelle sur la tête du jeune et brillant Quévedo (*Venganza de la Lengua espanola*, 1615). Même pour un étranger, ces deux tristes et rares bouquins pseudonymes produisent l'effet de deux jumeaux, tant l'analogie des tournures et la similitude du mouvement et des idées y sont frappantes : deux gouttes de fiel ne se ressemblent pas davantage; deux pamphlets du père Garasse ne sont pas plus reconnaissables à la brutalité du ton et de la verve pédantesque. Plus tard encore, en 1620, lorsque, soutenu par quelques amis (c'était un grand faiseur de trames), Aliaga, du fond de son exil, pousse et précipite Quévedo disgracié dans le cachot où Quévedo pensa mourir; un troisième bouquin du même style sort de la même plume, — on le reconnaît même au titre; il est intitulé aussi *El Tribunal de la justa venganza*, « Tribunal de la juste vengeance, » livre où les formes sacramentelles de l'inquisition sont appliquées fort agréablement à la critique littéraire. Nous en reparlerons un jour, quand nous nous

occuperons du malheureux Quévedo, cet autre moraliste, la seconde proie de ce chasseur.

Il paraît avoir eu pour les peintres de mœurs, pour la pensée, l'observation et la philosophie, cet Aliaga, — surtout pour la libre et vive puissance du talent, — la répulsion que font éprouver les bêtes innocentes à certains reptiles. Était-il sans esprit? et qu'est-ce que cette fameuse Suite, si cruelle à Cervantès? C'est l'œuvre d'une créature venimeuse, non d'un imbécile. Il sait conter. Il a de l'invention. Il justifie bien ce que disait un des plus profonds esthéticiens de ce temps-ci, — « que le « dernier manœuvre irlandais, avec trois verres d'eau-« de-vie dans le cerveau, est plus fécond en inventions « singulières que Shakspeare ou Dante. » Il combine vigoureusement ses effets; il suit nettement, servilement, avec résolution, le dessin ébauché sur le canevas de celui qu'il dérobe. En passant, il sait flatter ceux qui donnent et dénigrer ceux qu'il ne craint pas. Il est même assez habile pour inventer et placer dans son livre une fête magnifique, à laquelle assistent les puissants, les gens de cour et le roi lui-même; chacun y a sa niche d'or et y trône comme un petit saint. Esprit servile, vivacité intéressée, active brutalité, âme incomparablement grossière, capacité d'astuce assez noire et assez rusée; — il dédaigne la philosophie.

Son Sancho est un bipède vorace et stupide; son bavard Don Quichotte meurt comme il le mérite, dans une maison de fous. Cependant on voit qu'Aliaga connaît le monde, qu'il en a visité les sommets, les bas-lieux et les repaires. Il cause, sinon avec goût, du moins avec audace; il crée, il arrange, il marche; mauvais auteur, après tout. La lumière du style ne colore jamais et ne vivifie aucune de ses créations; — squelettes, maquettes,

vaines charpentes, elles attendent le rayon d'amour et de vie, et l'attendront toujours. Trouvant sa place prise, ces préparatifs faits et ces dispositions dressées, Cervantès s'est amusé à relever une à une les inventions de son voleur ; — chapitre par chapitre, aventure par aventure ; — l'homme de génie a suivi le fourbe pour l'écraser ; — et les marionnettes, et le tournoi, et le séjour chez la duchesse sont de l'invention d'Avellaneda. — Cervantès les a créés de nouveau. C'est une des plus aimables curiosités de l'histoire littéraire que de voir les fleurs éclore sur cet espace aride, le riant soleil de Cervantès tout féconder ; l'ignoble devenir charmant ; le suranné, gracieux ; le grossier, délicat ; — magie incomparable, que l'on nommera style si l'on veut employer ce mot pour exprimer ce que le génie humain a de plus intime et de plus brillant.

Des gens de beaucoup d'esprit, Lesage compris, attribuent plus de mérite à Fray Louis Aliaga qu'à Cervantès. Leur grand cheval de bataille, c'est qu'Avellaneda est fort raisonnable, plus raisonnable que Cervantès ; ils aiment la logique imperturbable et (comme dit le plus habile de tous) la ligne mathématique suivie par le continuateur. Il est plus *sérieux* ; il va tout droit, il ne flotte pas au hasard, il est résolu et net, il fait mieux son plan, il charpente mieux, il tient mieux son compas. Il aligne, équarrit, arrondit, suppute, calcule, déduit avec une incomparable supériorité. Son Sancho est un, — permanent, tout d'une pièce, consistant, « *sibi constat* », bavard, toujours bavard, de bon appétit, et meilleur que chez Cervantès, grossier et toujours grossier, un vrai rustre et toujours rustre. Le fou don Quichotte ne s'avise pas non plus chez cet Avellaneda, écrivain logique, de devenir le sage don Quichotte. Rêveur de nature, idiot

par éducation, fou « par bécarre et par bémol, » il rêve incessamment, et nous ennuie pompeusement. On le berne, il s'applaudit d'être berné; c'est là tout son rôle. Superbe type dont Avellaneda est charmé! modèles complets! Et voilà le génie! c'est l'ordre.

M. le secrétaire de Sa Majesté très-catholique, Martiano y Luyando, entre à ce sujet dans des extases qui font honneur à sa moralité et à sa sagesse. O la splendide carrure des personnages! O la belle administration! O les caractères superbement tracés! O génie! ô logique!

Logique et mathématique, c'est le mot de la grande énigme, de la philosophie, de la poésie, c'est le monde! L'homme est un chiffre, ou plutôt c'est un X. Un bon calculateur écrira quand il voudra l'*Iliade* et *Don Quichotte* ?

Quelle maladie morale a donc pu persuader à quelques esprits que la rigueur de l'abstraction mathématique est identique à la poésie et à l'étude de la vie? Erreur fondamentale, qui ne peut que nuire et à la grandeur des sciences exactes en les détériorant et les abaissant, et à la philosophie comme au maniement des affaires qui ne s'accommodent pas d'une perfection abstraite. Ce secrétaire de Philippe V se trompe: — Montaigne, — Shakspeare — et Saint-Simon n'adoptaient pas l'abstraction de l'absolu, mais l'étude de la très-irrégulière et incomplète humanité, de l'homme « flottant et divers. » Ils voyaient mieux que vous.

Don Quichotte et Sancho, — comme les personnages de Saint-Simon, sont complexes et mêlés, mais vrais. — C'est « l'homme flottant et divers. » La haute raison du rêveur don Quichotte touche à la plus haute folie. Ainsi Algernon Sidney le stoïque, prêt à mourir pour sa patrie, est pensionné en même temps par Louis XIV. Ce

que vous reprochez amèrement au Sancho Panza de Cervantès, — une finesse extrême alliée à une extrême simplicité, — c'est l'homme encore. Sortez donc de votre cellule, descendez dans la plaine ou gravissez la montagne, passez en France si vous voulez; la première cabane, je ne dis pas de Normandie, mais de la Brie, vous montrera des échantillons de ces petits Sanchos que Dieu fait par milliers; la même malice alliée à la même bêtise. Sachez que l'absolu n'est pas de ce monde, et qu'il faut renoncer à extraire la racine carrée de l'humanité.

Est-il un phénomène moins géométrique, plus complexe et plus étrange que de voir la loyauté, l'honneur, la simplicité, la probité de Cervantès, accusés de mensonge, de hâblerie, d'impureté et peut-être d'improbité, seulement parce qu'il était revenu pauvre de ses guerres, qu'il avait pris soin de sa sœur, qu'il voyait clair et qu'il gênait les autres? Quelle prodigieuse énigme aussi que cet Aliaga! — enragé contre tout moraliste, — et le poursuivant à travers champs et forêts, gueule béante, langue pendante, comme un chien suit sa proie! Il fait la chasse à Cervantès; ni la robe du prêtre, — ni les adorables préceptes de l'Évangile, — ni la charité sainte qu'il prêche, n'y font rien. La nature l'emporte. Il faut qu'il accable le moraliste.

Cervantès est (selon Aliaga) « *bizarre, inconstant, sans* « *persévérance, incertain, colère, peu généreux, plein de* « *dépit et d'aigreur, fécond en diatribes, un esprit chagrin* « *et enfiellé, sans atticisme, habitué à faire mille victimes* « *de ses boutades, inexact, illogique, décousu, sans inven-* « *tion, continuateur impuissant de son propre* Don Qui- « chotte, *auteur trop vanté d'un recueil de plaisantes aven-* « *tures, facile à démonter et à dépayser, l'objet d'un féti-*

« *chisme ridicule, esprit léger, frivole et vagabond, copiste* « *servile, gonflant ses chapitres d'air et de phrases battues,* « *entassant les idées incorrectes et les plans mal élaborés ;* « — *plagiaire qui mêle aux élans pleins d'acrimonie* (sic) « *d'une préoccupation jalouse les récits incolores d'une* « *verve qui s'éteint !* » C'est là Cervantès!

Vous voyez bien qu'Aliaga, celui qui parle ainsi, le continuateur de *Don Quichotte*, mérite seul l'estime! Laissons le génie sur son trône; que serait l'humanité sans lui! Ne réhabilitons pas les infâmes; les bons pendant la vie ont assez de peine à se défendre.

III

Le *Trésor du Théâtre espagnol* de don Eugenio de Ochoa ne contient que deux drames de Cervantès : la *Numancia*, tragédie; *le Bavard et la Bavarde* (los dos Habladores), intermède. C'est en vérité trop peu.

Cervantès a laissé la trace de son génie empreinte sur toutes ses créations, une trace brillante et profonde. Nul entre les modernes, par le jet naïf de la pensée, la profondeur lucide de l'inspiration, la bravoure et la franchise des opinions opposées à la mode contemporaine, l'accord ou plutôt l'identité de l'idée et de la forme, ne se rapproche autant du grand Aristophane, le plus complexe, le plus éminent peut-être des poëtes de l'antiquité grecque. Ce sont tous deux des philosophes. Ils ne prétendent pas à ce mérite et ne s'en doutent guère. Voyant déchoir la société de leur temps, ils refusent de la suivre sur la pente qui l'entraîne et la précipite. Leur rôle est héroïque et involontaire. Vivants, on les traite de bouffons agréables qui amusent le lec-

teur ou l'auditeur, et auxquels on pardonne leurs fantaisies. On leur préfère Gorgias ou Villaroël. Aujourd'hui le *Cléon* d'Aristophane nous semble plus historique que les discours d'Isocrate ou d'Isée; et nous reconnaissons plus de saine raison et de philosophie dans le merveilleux *Don Quichotte* que dans le *De Matrimonio* de Sanchez.

Cervantès, dont la vie n'a été qu'une série d'héroïques contre-temps supportés avec une bonne humeur incomparable, ayant trouvé sur sa route, et comme en travers, Lope de Véga, auquel un drame coûtait une nuit, et dont toutes les pièces réussissaient, fut obligé d'abandonner le théâtre pendant vingt-sept ans. Devenu vieux, et tout étonné du succès de *Don Quichotte,* — qui est sa vraie comédie et le libre théâtre de sa pensée; — ayant d'ailleurs besoin d'argent, — « il tira de sa malle (dit- « il dans sa préface), ses anciennes comédies qu'il avait « travaillées dans le silence, » mais pour lesquelles il n'avait plus trouvé placement ni chez les éditeurs ni chez les directeurs. « C'est pourtant moi (ajoute-t-il « avec une naïveté de grand homme) qui ai fait faire le « premier pas à notre comédie. Je suis bien obligé de « n'être pas ici tout à fait modeste. Avant moi, il n'y « avait pas de caractères au théâtre, seulement des bar- « bes postiches. Je voulus que les pensées de mes per- « sonnages sortissent du fond de leur esprit, et que du « fond de leurs âmes leurs passions se fissent jour. Je fus « très-applaudi; mes vingt ou trente pièces firent leur « chemin, sans recevoir de concombres et de pelures « d'oranges. »

Voilà le ton de Cervantès; gaiement caustique, rompu au train du monde; et que rendent si piquant et si touchant une résignation sans faiblesse et une douceur



d'âme invincible; style particulier, né d'un caractère unique, style qui n'appartient qu'au seul Cervantès. Une saveur d'héroïsme souriant émane de cette vie froissée et de cette bonne et grande âme. Cervantès raconte ensuite que Lope l'a supplanté, que le théâtre a été fermé pour Cervantès, et qu'un fameux confrère, « homme de génie « en titre et patenté, » a dissuadé le libraire d'acheter ses œuvres, parce que « Cervantès a quelque talent pour « la prose et n'en a aucun pour les vers. » Enfin s'étant enhardi et ayant tiré les comédies du vieux coffre, puis ne les ayant pas trouvé trop mauvaises, il les a offertes à un honnête éditeur qui en a bien voulu; il en a touché le prix avec délices (*gusto*); et il désire fort que le lecteur soit de son propre avis (de l'avis de Cervantès), et non de celui de son terrible juge et confrère.

C'est ce théâtre oublié en Espagne, ignoré en France; — théâtre dont Ticknor (*Spanish Literature*) et même Schack (*Geschichte*, etc.) avaient rendu un compte insuffisant, — que M. Alphonse Royer a remis en lumière, en traduisant, avec une exactitude et une vivacité tout à fait dignes de l'original, les singulières comédies de Michel Cervantès, ses intermèdes et sa *Numance*. Les intermèdes surtout offraient au traducteur des difficultés prodigieuses. Rien de plus vif, de plus piquant, de plus salé; mais c'est de l'argot, et de l'argot du XVIe siècle.

Quant à *Numance*, si vous aimez Eschyle, vous comprendrez la beauté, même la sublimité épique de cette création nationale et vengeresse. Aristophane vous plaît-il? Lisez les intermèdes de Cervantès; entrez dans ce monde de gueux et de vagabonds, fils d'une société qui se dissout, qui se rue en toutes sortes de voluptés, qui est encore très-brillante, mais qui se couvre, comme les antiques chênes, de végétations parasites; société deve-

nue trop paresseuse et demeurée trop orgueilleuse pour les émonder et les corriger. C'est le vrai théâtre de la bohême, mais de la bohême *vraie;* je ne jure pas qu'il vous édifie beaucoup; il vous amusera et vous instruira certainement.

L'état moral de l'Espagne, au moment où Élisabeth et Richelieu, de 1580 à 1640, allaient lui enlever sa suprématie, y apparaît dans toute sa vérité, j'allais dire toute sa nudité. Comme on est riche et que l'on compte sur les galions d'Amérique, on n'a plus aucun goût pour l'activité de l'esprit, et l'on ne tardera pas à perdre l'habitude de toute industrie. Alors va commencer une ère espagnole nouvelle; un monde immobile va éclore, où cinquante et cent ans après, comme le voyageur Aarsens et mademoiselle de Lannoy le rapportent, on ne pourra plus trouver de boulangers et de pâtissiers, à peine un domestique; une société morte, enfermée dans son étui, dans son cadre, dans sa coque; de celles que Pascal n'aimait et ne voulait pas; où le géomètre porte étiquette de géométrie, et le poëte de poésie; où chacun est marqué, classé, authentiquement enregistré à son rang : le duc de Lemos comme divin, Cervantès comme bohême, et Lope comme sublime.

Ces gens ne sortent pas du convenu; c'est leur seule loi. Personne ne bouge et nul ne peut, faute de vie, se détacher de son écriteau. Ces classifications sont commodes aux civilisations paresseuses — favorables à la noble et hiérarchique ordonnance! Le soldat de Lépante, aimant l'activité, l'étude, le voyage, l'héroïsme, la poésie, le travail, tout ce qui honore l'homme; invalide de bonne heure, fut classé de bonne heure parmi les gueux — et resta classé. Désintéressement, amabilité, esprit, gloire, talent, honneur, délicatesse n'y firent rien.

Pourquoi changer d'opinion et se donner cette fatigue? Quand on parlait au vice-roi de Naples de l'auteur de *Don Quichotte : — Ah ! oui, ce vieux soldat manchot !...* — Quand les écrivains bien en cour, les Argensolas, causaient entre eux des mérites de la littérature contemporaine : — *Ce pauvre soldat n'est pas sans talent*, disait l'un deux, parlant de Cervantès. Et le pauvre bonhomme, tantôt dans son coin solitaire, nourrissant sa pauvre sœur et sa nièce, tantôt chevauchant en Estramadure ou dans la Manche, quelquefois en prison (pour un ou deux écus que le fisc réclamait), esquissait ses charmants intermèdes, achevait la seconde partie de *Don Quichotte*, ou créait « Numance, » un tableau de Ribeyra, — ode épique contre la guerre; assurément la plus grandiose tragédie, la plus profondément conçue, et la plus espagnole des œuvres dramatiques que le génie castillan ait créées.

Cette *Numance*, œuvre où la barbare conquête romaine se trouve châtiée après des siècles par une plume de bronze, est tout simplement sublime. Non-seulement Rome, mais le génie de la guerre, la force brutale, y sont condamnées par la muse devenue Némésis. C'est au principe de la guerre, à la force sans pitié que le noble écrivain s'attaque. Il devance les siècles. Avant M. Bright et le Congrès de la paix, il a senti que le monde marche d'un pas ferme, lent peut-être, mais assuré, vers l'époque où rien ne justifiera plus la cruauté. Tel est le fond du drame de *Numance*; un drame écrit avec le sang, les larmes et les cendres chaudes sur le tombeau d'une ville détruite par la guerre. Ici, comme toujours, trois dons suprêmes distinguent Cervantès écrivain. Sa conception est profonde autant que naturelle, sa mise en relief éclatante, et l'harmonie entre l'idée et la forme absolue.

Tout est d'un seul jet, et d'un jet de feu. Ces dons presque divins, il les possède à l'égal des plus grands.

D'autres qualités lui manquent.

Comme tout est spontané dans son génie, réflexion, sentiment, image, harmonie, et qu'il doit tout à l'inspiration et à l'improvisation, elles coulent de sa veine à flots brûlants; elles deviennent marhre; c'est la lave du Vésuve. Il ne compose pas. Ses intermèdes sont des esquisses chaudes, adorables, fines, dénuées de toute habileté. Les scènes dithyrambiques de sa *Numance* seraient informes et décousues si la puissance de l'idée centrale et le grand souffle ne les ralliaient. *Don Quichotte* même s'égare, va de çà et de là, se contredit, s'interrompt et s'oublie. Sans doute c'est le modèle adorable de la satire philosophique. Eh bien ! ce chef-d'œuvre fourmille de contradictions, d'inadvertances et d'incongruités. Le même Don Quichotte, héros du XI[e] siècle, devient le contemporain de Cervantès. Il est Arabe, puis il est Castillan. Dates confondues, faits intervertis, étourderies perpétuelles, n'inquiètent pas l'auteur. Le même personnage porte certain nom à la page 10 et change de nom à la page 30. On voit, page 105 de la première partie (édition de 1605), Sancho, tout gaillard, qui se prélasse sur son âne; page 108, Ginès de Passamonte lui vole son âne; mais, page 112, le même Sancho reparaît avec la bête, et ni Cervantès ni le lecteur ne savent comment il l'a retrouvée, perdue ou reconquise. Puis alternativement, et toujours sans motif, on voit Sancho à pied, Sancho monté, démonté, remonté. Les défauts des écrivains ne comptent pas; on les oublie; on se rappelle leurs qualités qui les sauvent. Les critiques ne manquèrent point de tancer vertement le bonhomme, qui, à la seconde édition, corrigea une ou deux erreurs,

perdit patience, en commit de nouvelles, se dégoûta du travail et finit par se moquer de lui-même, de ses velléités de composition régulière et de son impuissance à contenter à la fois la fantaisie, le bon sens et le lecteur.

Voilà Cervantès.

Sa vie n'est pas bien arrangée, ses ouvrages ne sont pas disposés avec ordre; ce qui fait ressortir davantage sa vertu imperturbable et son invincible génie; l'héroïsme persiste au fond de son âme! la force créatrice au fond de sa pensée. C'est le vertueux malgré le sort, et l'homme de génie en dépit de tout. Il a, comme disent les chrétiens, « la grâce. » Il justifie la théorie bien-aimée des théologiens espagnols, théorie que lui-même a dramatisée dans *El Rufian dichoso* (*le Gredin bienheureux*); théorie dangereuse assurément, reproduite par Gabriel Tellez dans *le Damné* (*Condenado por desconfiado*), et qui repose sur la toute-puissance de la grâce, son énergie essentielle, par conséquent sur la prédestination. Dans le volume précieux de M. Royer cette pièce est traduite sous un nouveau titre, *Don Christoval de Lugo;* j'aurais mieux aimé que l'on conservât l'ancienne désignation, *El Rufian dichoso;* mais c'est là le seul blâme que je puisse adresser au traducteur, dont la verve et le naturel sont dignes du modèle.

La symétrie manquait à ce pauvre homme de guerre et d'aventure.

Captif des Arabes, jouet du hasard, esclave, estropié par la guerre, errant sur les grandes routes ou habitant une des rues borgnes de Madrid; — à travers cette vie misérable, il n'avait ramassé sur son chemin ni envie, ni débauche, ni malice, ni bassesse, ni orgueil. Envier c'est avouer qu'on est inférieur. Ne penser qu'à soi-même c'est perdre sa force morale. Cervantès ne pen-

sait jamais qu'à l'honnête action pour elle-même et en elle-même. C'était l'âme la plus simplement grande et l'intelligence la plus naïvement fine.

Semblable aux Grecs de la belle époque, il ne perd jamais la gaieté. « Je n'ai pas de manteau entier, dit-il quelque part, mais le soleil me rit à travers les déchirures. » On le voit, habitant un grenier, encourager le talent des autres, s'occuper de son art bien plus que de son succès, se sacrifier aux siens, tout donner aux réalités, ne rien accorder au mensonge, ne pas rechercher les puissants, ne jamais fuir les malheureux, être héroïque simplement, indigent avec bonhomie, victime sans amertume, maltraité sans haine.

Ah ! pauvre Cervantès !

C'est pour cela que le vilain moine Avellaneda (ou celui qui se cachait sous ce nom) l'insultait ; que les Argensolas le méprisaient ; que les beaux-esprits le regardaient en pitié ; que le duc de Lemos lui envoyait trois écus ; que Lope de Vega daignait à peine le citer ; que les gens du fisc le garrottaient ; et que les gens d'Argamasilla lui jetaient des pierres. Je ne sais pas où le spirituel Royer, qui a fait d'excellents livres et qui est homme du monde, a pu voir que de tels exemples sont rares. C'est la vie. Qu'il relise donc les vigoureux sonnets de Michel-Ange ; il y verra de quelles amères indignités les papes eux-mêmes ont trouvé bon d'abreuver le roi de l'art. Qu'il lise les lettres de Galilée ; il y verra la vie humaine. Quand le grand Arétin (l'unique et l'infâme) paraît dans les rues de Rome, et qu'il annonce une lecture, toutes les fenêtres de la ville immortelle s'illuminent. Mais que Tasse ou Savonarole se montrent, les estafiers les emmènent. C'est la vie.

La société en Espagne, du vivant de Cervantès, pense

qu'il n'y a qu'à s'amuser. Grands et petits sont de la même opinion. Cervantès, qui par son héroïsme ingénu est du passé, qui par son esprit est de l'avenir, lui semble tout bonnement un imbécile. Les galions du Mexique valent mieux que le labeur; faire sa cour au duc de Lemos vaut mieux que rester sans maître; avoir les bonnes grâces de la maîtresse de l'apothicaire du surintendant vaut mieux que servir l'État; donner au rival un habile et doux croc-en-jambe vaut mieux que l'aider; s'attribuer les retours du bâton qui donnent le bon vin de Xérès et les jolies filles vaut mieux que tenir l'épée et conduire la charrue; — enfin bien vivre est le suprême but; tel est le code de ce pays après la conquête de l'Amérique. Alors, en Espagne, grande végétation de *picaros;* une forêt d'aimables drôles escortés d'aimables drôlesses, flanqués d'inquisiteurs et de gens de loi; — c'est le pays.

Peu importe à Cervantès; il reste le même. Dans ce monde sensuel, paresseux, point méchant, bâillant et inattentif, qui ne s'avisera pas de changer pour plaire à Cervantès, celui-ci ne s'étonne point de rester pauvre, d'être méprisé et de ne pouvoir se faire place au milieu de tant d'aimables gens. Il lui suffit de les regarder tous et de les peindre sans les haïr. Ses *Novelas ejemplares,* et surtout ses intermèdes très-oubliés dans le pays, inconnus en France, sont le calque naïf et lumineux du monde espagnol des derniers étages.

Il y a là mauvaise compagnie; pleine de vice, ingénue, hardie et naturelle, ne distillant pas le sentiment, la morale et la vertu. On entre chez les coquins et les coquines, chez les nomades et *amancebadas* (par parenthèse, celles-ci allaient déjà par paires, comme aujourd'hui, toujours une laide avec une belle); leurs jeunes et

vieux amis ne sont ni moins ni plus dupes, ni plus ni moins spirituels que de coutume, et c'est toujours la même histoire.

Cervantès les connaît bien. Il a tant et si longtemps véeu parmi la canaille! Relégué dans ce bas-fonds, au milieu de ses puanteurs et de ses immondices, de ses lèpres et de ses laideurs, il n'a rien perdu de la candeur de son âme et de la vigueur de son esprit.

Écrivain public, agent d'affaires (agent d'affaires!); percepteur des revenus d'un petit couvent; mêlé aux soldats hors de cadre, aux matelots hors de service, aux comédiens nomades, aux demoiselles de la vie libre (*de la vida amancebada*), aux alguazils, aux petits clercs, aux petits procureurs, aux mendiants des rues, aux *picaros*, aux *figaros*, aux gens du tremplin et de la paillette, aux enfants de la basquine et de la castagnette, aux quêteurs pour les monastères, aux Maures convertis pour deux écus, aux étudiants sans place et sans pain, aux *toreadors* à la réforme, aux doubles renégats, aux Gil Blas, aux Faublas, aux Ruy Blas, à tous les Blas de pacotille qui fourmillaient alors; — ce cher et charmant Cervantès, plus noble que pas un grand d'Espagne, plus lettré que pas un docteur d'Alcala, plus exquis dans ses mœurs, ses goûts et la tenue de sa vie que tous les courtisans de Philippe III et les *ingenios de esta corte*; ce fier et doux, cet indépendant et cordial, ce brave et modeste gentilhomme, — après avoir touché à ce qu'il y a de plus ignoble au monde, s'en être environné, enveloppé et presque inondé, — n'a pas subi la plus légère altération.

Il ne devint pas misanthrope, ne fut pas servile, ne se fit pas gueux, ne tourna pas au cynisme, et se contenta de sourire en pleurant un peu.

IV

Il y a dans la vieille bibliothèque Mazarine, — ce temple assez modeste, qui ne compte guère que cent cinquante mille volumes tout au plus, — dans ce paisible temple de livres antiques, il y a, entre autres trésors de cette littérature espagnole que sous Louis XIII et Mazarin on cultivait avec soin, et que l'on néglige aujourd'hui, un certain in-folio couvert de parchemin jaune, livre imprimé à Valladolid en 1612, c'est-à-dire quatre ans avant la mort de Michel Cervantès. Le livre est rare; on le lit peu, et jamais on ne l'a réimprimé depuis. Valladolid était le Versailles du temps, la résidence de la cour, la ville favorite du favori, — du duc de Lerme, qui imposait ses volontés au faible et capricieux Philippe III. Là aussi habitait Cervantès avec sa pauvre famille; courbé mais non vaincu par les années et le malheur, il n'avait point de parc et de jardin comme Lope de Vega, ni de palais comme le duc de Lerme, ni d'appartement à la cour comme Murillo, mais un petit logement dans une petite rue borgne, si mal famée qu'un jour la police, voulant débrouiller je ne sais quelle querelle qui avait fini par du sang, fit main basse sur tous les habitants de la ruelle et conduisit avec le reste de la canaille le bonhomme en prison; — « nous avons em- « mené avec tout le monde — ***hombre que escrivè y trata* « *negocios*,** — un certain Cervantès, dit le procès-verbal, « homme qui *écrit*..... et fait des affaires. » Ce fut à Valladolid que le révérend père censeur accorda la licence d'impression pour la première partie du ***Don Quichotte.*** Cervantès y avait beaucoup de connaissances et d'amis,

et ne quitta cette ville que chassé par la faim et dans l'espoir de se créer à Madrid des ressources plus faciles.

Rien de tout cela ne se trouve dans le grand ouvrage de Simonde Sismondi sur les littératures du Midi. La biographie de Cervantès y est pleine d'inexactitudes; de même les traductions françaises, faites par cet excellent philosophe sur une traduction allemande, fourmillent de contre-sens.

Quand le vieux livre imprimé à Valladolid, du vivant et presque sous les yeux de Cervantès, m'apparut, j'imaginai que peut-être je pourrais y découvrir quelques traits relatifs à la vie si curieuse, et si tristement, du grand écrivain. Me voilà donc feuilletant et lisant la *Topographie et histoire générale d'Alger, partagée en cinq traités, où l'on voit des cas étranges, des morts merveilleuses et des tourments exquis, lesquels il est bon que la chrétienté connaisse; avec beaucoup de doctrine et d'élégance recherchée; dédiées au très-illustre seigneur don Diego de Haedo, archevêque de Palerme, etc., par maît e Frère Diego de Haedo, abbé de Fromesta*, etc. (Topografia e historia de Argel... do se veran casos estrangeros... que conviene se entienden en la christiandad; con mucha doctrina y elegança curiosa... por maestro Fray Diego de Haedo, etc., etc. — En Valladolid, por Diego Fernandez de Cordova y Oviedo, impressor de libros, ano de MDCXII.)

La richesse de la littérature espagnole en bons livres d'histoire est extrême. Je ne fus pas trop surpris de rencontrer dans cet ouvrage obscur d'un écrivain aujourd'hui fort oublié des détails de mœurs précieux, un style ferme et naïf, une grande connaissance des faits et des hommes. Mais quels furent ma satisfaction et mon éton-

nement, quand, à la page 165, je lus toute l'histoire de Cervantès et de ses compagnons de captivité en Algérie! « Il voulait, dit Haedo, enlever l'Algérie aux Barbaresques, ni plus ni moins! et la faire chrétienne; *no aspiravan a menos sus intentos.* « Malheureusement, la fortune ne l'a pas secondé, et les événements n'ont pas répondu à son activité, à ses ressources et à ses projets (*si a su animo, yndustria y traças correspondiera la ventura*). Mille fois il s'est exposé à périr par le lacet, le pal ou le bûcher; il n'oubliait et ne négligeait rien afin d'atteindre son but et de sauver la vie des autres; il mettait la sienne en péril dans l'espoir de délivrer l'Algérie (*por cosas que intento*). Enfin on composerait un livre des exploits de Miguel Cervantès pendant sa captivité (*se pudiera hazer una particular hystoria*). Seul il ourdit ce grand complot qui devait livrer le pays aux chrétiens (*que Argel fuera de christianos*). »

Ces détails m'intéressaient d'autant plus que, vers l'époque où Haedo les confiait au papier, puis à l'impression, Cervantès demeurait dans la même ville. Il y avait là, non une preuve, mais une probabilité considérable d'authenticité et de vérité. « Ce Miguel Cervantès (dit encore notre abbé, dont le livre n'est qu'une longue et amère dénonciation des horreurs commises par les Barbaresques), — ce Cervantès était un gentilhomme marquant (*hidalgo principal*) d'Alcala de Hénarès; il avait formé la conspiration et mené toute l'affaire (*el autor deste negocio*), aussi le roi d'Alger lui fit-il mettre des menottes (*maniataron*); et pendant que les autres captifs étaient conduits à bord de ses galères, il voulut que Cervantès restât seul dans le palais; là il essaya par tous les moyens, par les menaces, les promesses et les tortures, de lui arracher le secret du complot. Le Dey soupçon-

nait que George Olivar, de l'Ordre de la Merci, chargé de la rédemption des captifs par la couronne d'Aragon, y avait pris part; il espérait donc tirer de l'Espagne une bonne somme d'argent (*buena cantitad de dineros*), si Miguel Cervantès avouait la complicité d'Olivar. Miguel était un homme dont l'âme était noble (*come homo noble*); il s'inculpa tout seul, affirma que personne n'avait connu la conspiration, et soutint qu'il en était l'unique auteur. Enfin le Dey, avec toutes ses menaces, n'ayant rien pu tirer de Cervantès (*como nada otro pudiesse sacar*), l'envoya *au bagne*. »

Voilà Cervantès galérien. Il avait alors près de trente ans.

C'était vers 1576. Quel dessein hardi et singulier que celui dont Haedo lui fait honneur! C'est assurément un caractère d'une trempe peu commune et un esprit non moins rare que cet homme qui a voué une haine assez vive à l'injustice et qui comprend assez nettement la marche des choses pour tenter, en 1575, esclave qu'il était, non-seulement de délivrer ses compagnons de captivité, mais de transformer la régence algérienne en province espagnole! Il dit quelque part, dans le *Don Quichotte*, que « c'est une honte de laisser les côtes d'Afrique au pouvoir des ennemis de la foi, et que rien ne serait plus facile aux puissances européennes que de chasser les brigands de leurs repaires et les vautours de leurs nids. »

Nous venons, à mon sens, de découvrir le mobile et la grande passion de Cervantès : je ne prétends pas que ce fut un homme politique; mais il avait au cœur, dès le premier âge, la haine du principe musulman, la réprobation de la force violente, l'horreur de la brutale injustice. Personne de plus chrétien, de plus catholique, de

plus Européen que lui; si l'on veut se donner la peine de faire briller ce principe, de suspendre pour ainsi dire sur ses ouvrages cette lumière, on s'étonnera de les voir s'expliquer, s'ouvrir et comme s'épanouir. Lisez le *Captif*, épisode admirable du *Don Quichotte;* lisez ces vers attendris sur la rédemption des esclaves et l'Ordre des Trinitaires, consacré à cette œuvre; écoutez le discours du chevalier de la Manche sur l'égalité humaine; et ce grand drame de la *Numance*, ardente protestation contre la force; enfin les *Banos de Argel*, et *el Trato de Argel* (le Bagne et la Vie en Algérie), pièces qui ne sont ni comédies ni tragédies, et dont le mérite littéraire reste inférieur à leur importance historique. Partout le même souffle, la même idée, la destruction de l'esclavage.

Comment avait-il donc vécu et qu'avait-il fait jusqu'à trente ans ce chevalier de la liberté et de la chrétienté moderne, qui, entre 1575 et 1578, semble enflammé d'un zèle si vif et si puissant pour l'abolitionisme? De même que l'in-folio de l'abbé Haedo nous a dit ce que voulait opérer en Algérie Cervantès, dont les projets étaient plus grands que sa force et ses moyens, quelques autres bouquins peuvent appuyer ou justifier le témoignage de cet abbé, nous montrer la vraie jeunesse de Cervantès, nous apprendre s'il a été réellement le paladin, le conspirateur, l'ennemi des infidèles, le champion de la liberté chrétienne que signale l'historien d'Alger. Ici je n'ai plus à fouiller aucune vieille bibliothèque. Un excellent récit de la bataille de Lépante a paru en 1853 à Madrid; l'auteur, don Caïetano Rosell, s'est donné la peine de consulter les archives de Venise, de Simancas, de Londres et de Madrid, de consulter les chroniqueurs, de les contrôler, enfin de réunir tous les

documents relatifs à cette bataille, au rôle que Cervantès y a joué et aux sentiments qui l'ont inspiré.

Cette bataille de Lépante, livrée en 1571, n'était pas un événement ordinaire. L'histoire se compose de deux éléments; — l'un, mobile et arbitraire; l'autre, permanent et important; — d'accidents qui s'effacent et de points d'arrêt qui demeurent. Avec la victoire de Lépante se fait la halte définitive de l'islamisme dans le monde moderne; grande époque et d'un intérêt puissant.

La France, à demi septentrionale et toute occupée de ses troubles civils, y prend peu de part. Le midi de l'Europe, l'Italie et l'Espagne; Venise, Rome, Madrid, la Sicile, Malte, les îles Mayorques, se lèvent à la fois pour venger les antiques affronts de la chrétienté, Chypre incendiée, toutes leurs côtes pillées, et l'éternelle insulte des corsaires.

On ne se doute plus aujourd'hui de ce qu'était en 1571 le pouvoir musulman. Dans la seule régence d'Alger vingt-cinq mille chrétiens étaient esclaves. Les marchés de chair humaine chrétienne s'ouvraient partout chez les enfants de Mahomet; et les mêmes cruautés que nous reprochons aux républicains du Sud américain étaient exercées tous les jours sur les chrétiens par les barbares. Les puissances européennes du Midi eurent quelque peine à s'entendre; enfin, après de longues négociations que don Caïetano Rosell explique très-bien, la flotte de la Ligue, commandée par don Juan d'Autriche, un beau jeune homme plein d'ardeur et de calme, et par Jean-André Doria le Vénitien, s'avança vers le golfe de Lépante. La flotte turque, plus nombreuse que celle des chrétiens, en occupait l'entrée et formait un grand demi-cercle. L'attaque venait de commencer et l'on combattait avec fureur, quand un jeune

homme de vingt-quatre ans, malade de la fièvre et couché dans l'entrepont de la *Marquesa*, galère vénitienne, où il servait comme simple soldat, se réveilla au bruit des bombardes, des hurlements des Turcs, des mâts qu se brisaient et des navires qui s'entrechoquaient.

C'était Michel Cervantès. Il s'était engagé comme volontaire à vingt-deux ans et avait renoncé, pour aller se battre contre les Turcs, au service beaucoup plus doux du cardinal Aquaviva, chez lequel il vivait à Rome. Dans la cabine du malade se trouvaient (dit le document) les militaires Mateo de Sant-Isteban et Gabriel de Castagneda, sergents qui plus tard rendirent témoignage de sa conduite. « Cervantès se leva (rapportent ces témoins), « et malgré nos prières, quoique le frisson de la fièvre le « fît trembler, il supplia le capitaine Francisco San-« Pedro de le placer au poste le plus périlleux. Nous « voulions le dissuader et lui persuader de rester tran-« quille; mais il reprit : « *Seigneurs, que dirait-on de* « *Michel Cervantès? Dans toutes les occasions de guerre* « *qui jusqu'ici se sont offertes à moi pour le service de* « *Sa Majesté, j'ai fait mon devoir comme bon soldat; je* « *veux encore le faire quoique malade et avec la fièvre!* » « On le chargea donc du commandement de douze « hommes, qu'il fit descendre dans une barque, et il se « jeta au plus fort de la terrible mêlée. Là, combattant « gaillardement (nous suivons toujours le rapport offi-« ciel), il reçut deux blessures à la poitrine. Son capi-« taine tomba mort près de lui. Il ne quitta les armes « qu'après le combat, et il alla ensuite se faire panser et « guérir à l'hôpital de Messine. Sa guérison fut lente et « difficile. » — « J'y perdis totalement, dit-il quelque « part, l'usage de ma main gauche, ce qui fait honneur à « ma main droite. »

Le caractère de Cervantès se dessine, se prononce et s'accuse nettement. C'est un brave homme et un homme fort sensé; mais sa raison n'est pas sans passion. Vous vous rappelez le mot de La Fontaine qui parle

...........D'une âme espagnole
Et plus grande encore que folle!

Telle est l'âme de Cervantès !

La Fontaine connaissait Cervantès; dans sa jeunesse il avait vu les lectrices se pâmer d'aise sur le Gongora et le Montemayor. Il avait assisté aux triomphes de l'école italienne et de l'école espagnole. Il comprenait très-bien cet enivrement des âmes tendres et héroïques qui ne savent pas *retinere in sapientia modum*, se modérer dans le bien. C'est cette trace sublime, héroïque, folle, — que nous venons d'apercevoir chez notre Cervantès, à Lépante en 1571, au bagne d'Alger en 1576. C'est la vraie marque de Cervantès.

Certes, si notre ami avait été raisonnable comme Montaigne, ou raisonnable comme Voltaire, ou même comme Molière, sa vie se serait écoulée plus douce. Mais les petites vilenies de Voltaire calomniant Jean-Jacques, les faiblesses trop amoureuses de Molière, les lâchetés de Michel Montaigne se dérobant à la peste de Bordeaux, les aimez-vous mieux, en vérité, que les excès héroïques et les fautes du pauvre soldat, si du moins ce sont des fautes? Guéri de ses blessures, il se remit en mer, chargé de messages pour la cour, fut pris par les Algériens, comme chacun sait, trama la conspiration dont parle Haedo et passa cinq ans sur les galères ottomanes. Quand il revint en Espagne, tout était perdu pour lui. La grande passion de Cervantès, la haine de la force et

la lutte contre le mal n'étaient plus partagées par personne. Non-seulement la société qui avait grandi en son absence n'accordait aucune attention au soldat blessé, mais elle le raillait et se moquait de lui. Un moine composait sur les « fers » (*yerros*) de sa captivité des jeux de mots atroces, parce que le mot *yerros* signifie *erreurs*, *péchés*, *fautes*, aussi bien que « fers. » Ce qui achève et accomplit la parfaite beauté du portrait de Cervantès, c'est qu'il ne se plaignit jamais en souffrant toujours; et que cette ineffable douleur, qui consiste à n'avoir aucun rapport avec le milieu qui nous entoure et qui nous blesse, ne le rendit ni injuste, ni satirique, ni dépravé.

Mais il ne pardonna jamais aux Turcs, qui représentaient alors dans le monde le régime de la force, le droit du glaive, la terreur et la violence. Il ne leur pardonna jamais; il les poursuivit avec un acharnement furieux. Je regrette que M. Royer [1] n'ait pas traduit intégralement les deux drames que Cervantès a écrits sur son séjour chez les Barbaresques; productions très-incomplètes sous le rapport de l'art, curieuses au point de vue de l'histoire. C'est quelque chose d'unique dans les annales littéraires que ce roman en deux parties : *les Galères algériennes* (*el Bano de Argel*) et *Comment on vit à Alger* (*el Trato de Argel*), scènes sans liaison; — pamphlet politique.

Je désirais montrer le romancier sous son vrai jour.

Cervantès, en réalité, était « abolitioniste, » comme on dit aujourd'hui.

Ce qu'il désirait s'est accompli après deux siècles. Le bien s'opère lentement. Le sillon de la justice livre très-

1. Excellent traducteur des comédies de Cervantès.

tard sa moisson bienfaisante. J'aime ceux qui le tracent à leurs risques et périls.

Nous avons déjà, dans les pages précédentes, à propos de Beccaria et de Guillaume Penn, signalé ce progrès.

Aristote d'abord soupçonne que le droit du plus fort n'est pas définitif; ensuite un comique grec avance qu'un esclave pourrait bien « être un homme, » puis Cicéron pense qu'il est honorable de se montrer doux envers les esclaves; Grégoire le Grand veut que l'on affranchisse, au nom de l'égalité chrétienne, tous les captifs que l'on pourra sauver; l'évêque Las Casas continue; Cervantès, dont la passion était l'abolitionisme, se met en marche; et enfin, dans les temps derniers, Franklin, et Penn, et Clarke, et Jackson, et Wilberforce, accomplissent leur œuvre.

Cervantès s'y est voué; il a ressenti la plus honnête passion de son temps; il en a été, malgré sa raison, ému, pénétré et comme enivré; — depuis le commencement de sa carrière jusqu'à la fin, il n'a pas cessé de se battre ou d'écrire, de donner son sang ou son génie, précisément pour la même cause dont Wilberforce, Clarke et nos meilleures âmes françaises ont soutenu les droits; c'est là le but et comme l'essence de sa vie, le fond de sa pensée, la source-mère, la source vive de ses écrits et de ses actes.

Cette soif de la délivrance des chrétiens esclaves, de la destruction de toute servitude, de l'affranchissement de l'humanité; cette grande guerre déclarée à la force brutale et à la violence; cette passion de la justice et de la liberté l'ont conduit à Lépante, armé contre l'Islam et fait conspirer contre les Barbaresques.

Ces sentiments reparaissent incessamment et avec ardeur dans ses poésies, dans ses drames, dans ses Nouvelles, même dans le *Don Quichotte*, douce et comique élégie sur la destinée de l'héroïsme aveugle, involontaire et invincible; — voilà ce que j'ai entrevu dans mes vieux bouquins.

Voilà Cervantès.

IV

CAMPANELLA.

En 1598, lorsque régnait Philippe II, maître de Naples, de l'Amérique, de la Sicile, d'Oran, du Milanais, du Roussillon, de la Navarre, de la Franche-Comté, des îles du Cap-Vert; — un moine prisonnier, Calabrais de naissance, qui avait beaucoup de génie et le plus rare des génies, le don de sagacité prophétique, lui écrivait en latin une lettre fort longue, qui annonce et développe toutes les causes déterminantes de la décadence espagnole.

Il écrivait cela du fond d'un cachot, après avoir subi la torture, après dix ans de captivité, sans livres, sans journaux, sans savoir ce qui se passait dans le monde dont il était exilé. Ce moine prédisait exactement, dès 1598, les calamités réservées à la monarchie gigantesque, que Philippe II tenait dans sa main. Cette prédiction était datée de l'époque même où l'Europe, les deux Amériques et l'Afrique se courbaient devant le fils de Charles-Quint. Par une puissance extraordinaire de déduction et de pénétration, découvrant toute la série

des effets cachés au sein des causes, Campanella lisait couramment l'avenir.

Voilà du génie, et de la plus puissante espèce. Je ne sache pas que personne l'ait remarqué.

Il ne demandait, pauvre homme, qu'une petite faveur, celle d'aller prêcher en Flandre et d'y enseigner la philosophie. Il espérait vaguement que Philippe II lui donnerait un jour audience. *Magna et secreta colloquio tuo reservo, ubi et quando majestati tuæ placuerit.* Il en voyait au roi son traité ou sa lettre politique, par l'entremise de je ne sais quelle Excellence espagnole, qui n'eut pas assez de crédit ou de bienveillance pour obtenir l'audience et la faveur sollicitées par le moine.

On ne lui accorda pas un moment d'attention ; il ne s'en étonna point; il connaissait les chances de la vie, l'impuissance de la vérité et la folie de vouloir combattre les obstinations ou les intérêts. *Habent sua fata libelli*, dit-il en terminant son pamphlet. « Je livre cette œuvre « à sa destinée; elle est mal écrite et un peu confuse; « mais j'étais malade, malheureux, en prison, *in tugu- « riolo angusto*, et je n'ai pu mieux faire; il suffit que « l'Espagne y voie ce qui la menace et ce qui peut la « servir. Gardez donc bien les secrets que je vous confie ; « plus tard on estimera mes prophéties plus que l'on « n'estime les feuilles des Sybilles. » Mais l'avenir fut aussi ingrat et aussi tyrannique pour Campanella que Philippe II l'avait été. Son pays, l'Italie, en pleine décadence, étouffait les génies plus forts que lui-même. Tasse venait d'être victime de cette déchéance, et Galilée allait l'être. Puni par son époque et ses concitoyens, Campanella subit le sort d'un géant qui serait né dans une boîte. Châtié vivant par les bourreaux et les geôliers, châtié mort par une famosité mal définie et que les

philosophes seuls connaissent, il ajouta un nom magnifique et une énorme iniquité à la liste d'iniquités que l'on appelle Histoire.

Il s'en vint mourir en France, où la facile bonté des âmes et des mœurs adoucit ses dernières années. Le sens caustique et sceptique des gens de lettres et des gens de cour, sans comprendre la hauteur de sa pensée, en admira l'audace. On l'accueillit bien : Peiresc le serra dans ses bras; Gabriel Naudé, fondateur de la bibliothèque Mazarine, l'eut pour ami particulier. Cette bienveillance l'émerveillait : *A lacrymis non temperavi.* Il faut rendre cette justice à la France, que jusqu'ici elle a eu de la sympathie pour l'exil, la supériorité et le malheur.

Cette supériorité que nous venons d'attribuer à Campanella, au Bacon de l'Italie, est-elle réelle? Doit-on nous accuser de falsifier les souvenirs, d'illuminer ce qui fut obscur, de déplacer les illustrations pour nos menus plaisirs, de supposer des gloires et de faire un grand homme de fantaisie? Qu'on lise les conseils politiques donnés à l'Espagne, en 1598, par Campanella; on reconnaîtra chez ce moine de Calabre, qui occupe à peine un peu de place dans les histoires de la philosophie moderne et que l'opinion a délaissé, les plus précieuses qualités de Montesquieu, de Machiavel et de Bacon. Les temps ont accompli sa prophétie sur l'Espagne, et nous pouvons enfin juger l'un et l'autre, — le philosophe et la nation.

L'isolement et l'orgueil de la race espagnole semblent à Campanella une cause primordiale de ruine. C'est en effet à ce double principe qu'il faut rapporter la chute rapide du pouvoir fondé par Ferdinand le Catholique, pouvoir élevé si haut par Charles-Quint.

« Ne souffrez pas, dit le philosophe, que les races se

« détériorent faute de croisement et d'alliance. Favori-
« sez tous les mariages qui feront pénétrer le sang espa-
« gnol dans les veines étrangères; que vos seigneurs
« et vos capitaines épousent des Flamandes et des Alle-
« mandes. Combattez de toute manière cette habitude
« altière des Espagnols, lesquels, à Naples et ailleurs,
« ne recherchent que des femmes de leur pays comme
« épouses. Encouragez, protégez la fusion sympathique
« de l'Espagne avec les autres peuples. ***Hispani jam ple-
« risque nationibus odiosi.*** On déteste les Espagnols en
« les imitant; et c'est ce qu'il faut combattre. Leurs vê-
« tements, leur langage, leurs modes sont partout adop-
« tés; mais on ne peut souffrir leur façon fastueuse,
« leurs titres pompeux, leur affectation de primer dans
« les réunions où ils se trouvent, leur démarche empe-
« sée et altière; ***fastuosos titulos, cum ambitione primum
« locum in conventibus occupandi, et exquisito nimis in-
« cessu.*** En revanche, ils ont le courage, la force, l'élo-
« quence, grandes qualités. Vous ne les changerez pas.
« Leur obstination ne peut se plier aux mœurs étran-
« gères; il faut parvenir, pour que l'Espagne subsiste,
« à plier les étrangers aux mœurs espagnoles; ***cœteri
« in illorum mores transeant, instar arborum, quæ aliis
« inseruntur.*** » Campanella voit d'un coup d'œil les
suites de cette fierté solitaire. Ils auront beau être
braves et faire la guerre au monde, ils périront dans
le combat. Leurs pertes ne se répareront pas, leurs ar-
mées ne se renouvelleront pas. Leurs bataillons amoin-
dris finiront par s'éteindre. L'agriculture et le commerce
avilis ne nourriront plus l'État de leurs mamelles fé-
condes; les nations voisines hériteront du monopole de
la richesse. « Déjà, dit le moine, les arts de la vie lan-
« guissent abandonnés en Espagne, et aucun peuple ne

« peut prospérer sans les manufactures, le labourage et « le commerce. » Ces Espagnols qui font de grandes actions sont trop orgueilleux pour les écrire. *Cum memoratu dignissima præstiterint facta, qualia sunt tot marium circuitiones, tot insularum et continentium detectiones, et (quod maximum omnium est) ipsius novi mundi repertio, nemini tamen idoneo hoc negotii dederunt, ut gesta sua, Græcorum atque Romanorum gesta multis modis superantia, litteris descripta, et ad posteros transmissa, æternitatis memoriæ consecraret.* Ceux qui ont découvert un monde ne se sont pas souciés de l'écrire. En 1588, Campanella voit que ce fait seul condamne l'Espagne : 1588 lui montre 1640 et 1700.

La gloire espagnole du XVIe siècle ne l'éblouit pas. Par une rare finesse de jugement et une miraculeuse prévoyance, il comprend que, sans une réforme complète, l'Espagne est perdue; et, si elle veut la subir, il lui promet la couronne du monde. Campanella, plusieurs siècles avant l'agonie achevée, examine ce corps jeune, florissant, qui rayonne de santé, de gloire et de bonheur; il y voit la mort écrite en caractères qu'il déchiffre seul.

En effet, notez-le bien, il n'a ni prôneurs, ni parti, ni disciples; il est seul à parler ainsi. Fra Paolo luimême, Vénitien peu ami de l'Espagne, pense que Philippe transformera « l'Afrique et l'Europe en esclaves « et Paris en hameau. »

Le Vénitien était un homme d'esprit, qui disait sa messe, n'y croyait guère, servait ses maîtres, attaquait le pape, échappait au pape, et finassant perpétuellement avec le monde, les grands, le peuple, l'avenir et l'histoire, attrapait les charmes du bien-vivre, les honneurs du courage et le hochet de la gloire. Campanella, pauvre

bonhomme, voyait plus, voyait mieux, voyait plus loin que tous ses semblables; et cette lumineuse vision, cette pénétration dans les choses humaines, cette intuition des vérités futures et présentes venant à l'émouvoir profondément, il les répandait au loin, malgré lui; il les communiquait sans savoir pourquoi. Il allait (passez-moi le terme), dans son imprudente ardeur de vérité, comme une corneille abat des noix, comme on secoue un arbre chargé de fruits, comme on exhale l'air respiré; — étourdi, imbécile, idiot, à qui notre seigneur Figaro aurait dit bien des sottises, et qui les mérite.

Ce n'est pas qu'il manquât d'ambition; de tels hommes savent à merveille ce qu'ils sont, ce qu'ils valent, et de quelles lunettes Dieu les a doués. Mais pour que cette ambition trouvât place, pour que cette sagacité s'exerçât, pour que ce vaste coup d'œil fît sa moisson, pour que ce génie opérât sur l'humanité, il eût fallu à Campanella des éléments disponibles, un peuple, une nation, des institutions; l'Italie possédait des conquérants, des poëtes, des abbés et des chanteuses, mais pas l'apparence d'un groupe social [1]. Qu'aurait-elle donc fait de Campanella? que lui importaient ses systèmes, ses contributions directes et indirectes, son cadastre, ses améliorations pratiques? Qu'aurait fait aussi l'Espagne de cet homme et de ses théories? L'Espagne roulait dans la voie de luxe, de guerre, de dévotion et d'usurpation qu'elle s'était frayée. Les peuples n'écoutent jamais que la voix qui les flatte, c'est-à-dire qui les perd. Heureux les hommes de génie nés dans leur époque! heureux ceux qui ne viennent ni trop tard ni trop tôt! heureux ceux qui, pour produire quelque effet sur l'aveugle

1. Voir nos deux ouvrages sur *Galilée* et sur *Un couvent d'Italie*.

masse, ne sont pas forcés d'avachir leur conscience, d'anéantir leur instinct et de flatter les travers ou les vices de leur temps ! Campanella ne se doutait pas qu'il était né deux cents ans trop tôt.

« Voyez, dit-il à Philippe II, comment vos barons et vos « seigneurs, en appauvrissant vos sujets, vous appauvris- « sent vous-même. Ils ne vont à l'étranger, comme vice- « rois et capitaines, que pour dépenser follement leur « argent, se faire des créatures et se ruiner en voluptés; « puis, quand leur ostentation et leur luxe les ont réduits « à la misère, ils retournent en Espagne pour se refaire ; « prennent de toutes mains, pillent à droite et à gauche, « s'enrichissent de nouveau et recommencent le même « métier jusqu'à la fin de leur vie. Le plus léger pré- « texte leur est bon pour soumettre le peuple à leurs « exactions; ils en inventent chaque jour de nouvelles; « ils ont mille manières de rançonner et d'épuiser les « pauvres gens : *deglubendi miseros subditos.* » — « Avec de tels procédés on obtient de la gloire et des conquêtes; l'une éclatante, les autres passagères. On arrive, comme 'Espagne, au sommet du pouvoir; mais on ne s'y maintient pas. On touche à la monarchie universelle, mais pour s'abîmer. Les durables succès se fondent sur l'art de la conservation, qui est le plus difficile, qui exige plus de jugement, de prudence et de génie. Le monde admire les violents par-dessus les forts, les novateurs plus que les conservateurs, les torrents qui tombent de haut bien plus que les fleuves qui s'écoulent en larges nappes. Mais ce qui persiste, ce qui a de la durée est plus beau, plus noble et plus utile qu'un amas de pluies fortuites; *flumina perennia nobiliora torrentibus ex fortuitis pluviis collectis.* Si vous voulez durer, abdiquez l'orgueil insolent et réparez les maux du peuple ! » — Sur ce dernier point

Campanella est en avant de son siècle, peut-être du nôtre, et donne des conseils excellents.

Il fait observer au roi que les impositions sont mal réparties, que les pauvres en supportent le poids tout entier, ce qui est inique; que les nobles s'en débarrassent aux dépens des bourgeois, les bourgeois aux dépens des artisans et des agriculteurs; que les riches enfin sont précisément ceux qui ne payent rien. Il propose donc l'établissement d'un impôt équitable, peu onéreux aux classes inférieures, et convenablement distribué. Ce qu'il invente n'est pas autre chose que le système de nos contributions directes et indirectes. Il taxe l'huile, le vin, la viande, mais en les frappant d'un impôt léger, comme choses très-nécessaires; son impôt le plus lourd pèse sur les objets de luxe, sur les cartes à jouer, sur le tabac, sur les lieux d'amusements publics. ***Vectigal exigatur pro necessariis rebus, parvum; pro superfluis, largius.*** Il rejette la capitation, et il établit l'assiette principale de l'impôt sur la valeur des propriétés foncières : ***non alia bona quam certa et stabilia graventur.*** Il laisse à la consommation, au luxe et aux besoins factices des riches le soin de défrayer le reste de l'impôt. Tout cela est posé en principe, sans discussion, sans longs apprêts, sans prétention, avec la simplicité d'une conviction naturelle, cent cinquante ans avant Mirabeau père, deux cents ans avant Napoléon Bonaparte et Adam Smith.

Voilà l'homme que Philippe n'écoutait pas, qu'on laissait vingt-sept ans dans les cachots de Naples, qui n'avait pas le moindre crédit politique, et qui en savait certainement plus long sur le bien-être et la richesse des rois et des peuples que tous les grands politiques de France et d'Espagne, la cruelle et double Catherine, l'atroce duc d'Albe, l'imprudent Léon X, et même le

bon Sully. Personne, que je sache, n'a tenu compte à Thomas Campanella des vérités si largement émises, et qui tombent comme un facile et vaste flot de sa pensée ingénue.

Cet homme, d'un esprit si pratique, passait pour une espèce de beau parleur inutile, lorsque le brave libraire d'Amsterdam, Louis Elzevir, ornait l'ouvrage en question (1640) d'une préface de sa façon, et se moquait en bon latin de ce moine qui voulait tout juger, tout réformer, tout arranger à sa guise; *reges et subditos suo subjicere nutui*, et prescrire des lois au genre humain : *Homo ut acris ingenii, ita, nonnisi magna, et a vocatione sua aliena spirantis*; — « génie ardent, qui ne respirait que les plus grands desseins et les plus étrangers à sa vocation! » — Ainsi parlait le bon libraire.

Campanella donne bien d'autres conseils à son monarque. Les Invalides, l'établissement d'une école spéciale pour les jeunes marins, la fondation d'une institution réservée aux filles des soldats que dotera le gouvernement, sont indiqués dans son étrange livre; et cet esprit ardent et violent a malheureusement mêlé mille rêveries astrologiques et des plans inexécutables à ces belles données. Il veut que le roi prête aux pauvres sans usure, *dato pignore*, ce qui n'est autre chose que le Mont-de-Piété, et qu'il thésaurise l'argent de ses sujets en leur rendant loyalement compte du capital et de l'intérêt (*servata fide*), ce qui ressemble fort aux caisses d'épargne. Il recommande l'entretien d'une belle flotte; car, dit-il éloquemment, « la clef de la mer est la clef du monde. » En formulant sa théorie de colonisation, il met surtout en garde Philippe II contre l'exemple des Français qui ont manqué de patience, de tenue, de persévérance, et annullé les résultats de leur courage.

Ses paroles, que nous traduisons littéralement, méritent d'être méditées : « Les Français, incapables « de se modérer à l'étranger, trop impatients et trop « indiscrets, d'une part s'arrogeant trop, d'une autre « laissant trop de liberté à leurs sujets, les traitant au« jourd'hui avec une bonté facile, demain avec une ri« gueur violente, n'ont jamais pu constituer solidement « leurs colonies; ils ont fait beaucoup d'acquisitions et « les ont toutes perdues (*cum multa acquisiverint, nihil « servaverunt*). » Il cite à ce sujet nos inutiles conquêtes de Naples, de Milan et de Gênes. Il désire que l'on détourne les esprits des subtilités théologiques, et qu'on les dirige vers l'étude de la géographie, du monde réel et de l'histoire. La plupart des moyens qu'il propose, et qui, dit-il, vaudront à Philippe II la monarchie universelle, sont précisément ceux que Napoléon a mis en œuvre dans son travail d'organisation sociale; — un vaste code uniforme; l'accès ouvert à toutes les capacités; peu de pouvoir accordé à la seule naissance ou à la fortune seule; d'énergiques aiguillons de gloire et d'honneur; un grand but offert aux ambitions; enfin la destruction des éléments délétères qui dévoraient la société espagnole.

Il conseille la réduction des moines à un certain nombre limité; — une guerre permanente contre les mahométans, — et la fondation de comptoirs et d'écoles maritimes sur tous les points importants du globe, aux Canaries, en Sicile, à Saint-Domingue et au Cap. L'encouragement donné aux manufactures et aux ateliers, préférables, dit-il, aux mines d'or et d'argent (*metallifodinis potiora*), complète ce vaste système que l'aristocratie anglaise a réalisé en partie.

Comment un prisonnier osait-il dire ces vérités à l'Espagne et à son roi, de la manière la plus adroite, en

leur offrant la domination universelle comme perspective et résultat des réformes nécessaires? C'est ce qui a trompé les savants et les littérateurs, quand ils se sont occupés de Campanella et de son *Traité sur l'Espagne.*

La critique se cachait sous l'utopie; la philosophie politique, sous l'adulation. On n'a vu que les hypothèses bizarres de ce grand génie, qui a d'autres droits encore à l'admiration du monde. Dans un autre ouvrage Campanella tient exactement le langage suivant (1602) : « Le siècle prochain renouvellera tout dans les sociétés; il y aura destruction d'abord, puis édification; une monarchie nouvelle et une réformation complète des lois. (*Sæculo venturo... reformatio legum, artium... prius evelli et extirpari, deinde ædificari.*) Tout nous l'annonce, spécialement l'invention merveilleuse de la boussole, de l'imprimerie et de la poudre à canon (*inventiones mirificæ*, etc.), les télescopes, etc., etc. Nous avons fait plus d'histoire et écrit plus de livres en cent années que nos aïeux n'en ont fait ou écrit en quatre ou cinq mille. Rien n'arrête la liberté humaine... » Et pour prouver cette irrépressible force de la liberté humaine, marchant par un mystère immense dans les voies providentielles, il ajoute une phrase sur sa propre vie, qui nous paraît sublime : « Comment arrêterait-on la marche libre du genre humain et son progrès, lorsque quarante-huit heures de supplices n'ont pu asservir la volonté d'un pauvre philosophe, et lui arracher la plus petite parole de ce qu'il voulait taire? »

Ce philosophe, c'était lui-même.

V

DON MANUEL DE MELO.

I

Il y eut pour la monarchie espagnole un jour fatal, celui où la Catalogne et le Portugal, ses deux appuis vers l'Orient et l'Occident, se détachèrent à la fois du colosse. Richelieu régnait en France ; il fomentait, du Palais-Royal, les troubles qui devaient morceler la couronne d'Espagne et la réduire à cet état de langueur d'où l'alliance de Louis XIV et une longue paix n'ont pu l'arracher. On eût dit qu'il voulait venger notre misère, nos massacres, nos guerres civiles, attisés pendant tout le seizième siècle par Charles-Quint et ses successeurs. Le seul lien qui empêcha le faisceau des provinces espagnoles de se briser alors pour toujours, fut le catholicisme ; son énergie domina tout et maintint l'unité. Toute l'adresse de la politique de l'Aranjuez, toute la force des escadrons castillans, toute la puissance d'une volonté inflexible n'eussent pas suffi à cette œuvre.

L'Aragon et la Castille, la Catalogne et Valence, divisés de mœurs, d'intérêts, de souvenirs, principautés que le même sceptre a pu régir, que le temps n'a pu confondre, allaient se détacher violemment les unes des

autres; les discordes semées par Richelieu fermentaient; le vieux levain des haines locales s'y mêlait; l'oppression, le prélèvement arbitraire des taxes, le dédain du maître pour ses peuples réveillaient en Espagne le vieux génie indompté, gothique, républicain, le besoin d'indépendance sauvage, ineffaçable dans la Péninsule, et qu'un double joug, un écrasement de quatre siècles n'ont pas aboli. Mais dans les veines mêmes de cet organisme social, farouche, asservi et frémissant, il y avait une puissance de vie commune qui en arrêtait la dissolution; vie convulsive, dévorante, féconde en calamités, en atrocités, en dévouements.

La communauté de croyances était le seul point d'appui de la monarchie espagnole. Celui-là résistait à tout. Le trône, qui eût chancelé au-dessus de ces hommes presque sauvages et tout guerriers sur lesquels il pesait si durement, reposait sur le catholicisme et se maintenait. Les bûchers s'allumaient; le peuple, en face des victimes, n'avait de pitié que pour lui-même, dont le salut et la foi avaient couru de si grands risques, pendant que des damnés vivaient dans son sein. On avait disputé le terrain pied à pied aux Arabes; plus d'un siècle avait enraciné chez les Espagnols la haine de tout ce qui n'était pas catholique. Ces âmes indépendantes trouvaient dans la foi l'énergie, l'audace, la liberté des sentiments républicains. Leur république, à eux, était leur croyance. Ils l'opposaient à l'univers. Quiconque ne la partageait pas était Ilote : Mexicains, Péruviens, protestants tombaient sous un commun anathème; races aussi abjectes pour l'Espagnol que le Barbare était chose odieuse et vile pour le ***Civis Romanus***. Tel est le puissant ressort qui a lancé sur toutes les mers les flottes espagnoles et achevé d'aussi vastes conquêtes

que les Romains eux-mêmes en ont accompli : c'est ce même mobile de nationalité exclusive que nous admirons dans l'histoire des républiques anciennes. L'inquisition n'est point une institution religieuse, c'est une épouvantable institution politique. L'auto-da-fé, c'est l'échafaud de la terreur, consacré par la religion et perpétué par elle. L'Espagnol y voyait, comme Saint-Just en 93, la conservation de son unité nationale, le palladium de sa véritable force, de la république indivisible. Si l'on a vanté le phénomène des institutions de Lycurgue, et la transformation que l'homme a subie au sein de ce couvent militaire et démocratique qu'on nommait Sparte, — quelle merveille plus grande et digne à la fois de plus d'admiration et d'horreur, — l'Espagne catholique, — celle de l'Inquisition !

Il est arrivé, vers le commencement du dix-septième siècle, que l'esprit républicain et municipal, dont le fond des mœurs ibériques contient les germes, a ébauché une lutte acharnée et impuissante contre l'unité du gouvernement. La Péninsule, comprenant le Portugal et l'Espagne, ne forme réellement qu'une seule région, divisée de mœurs, mais distincte et séparée du reste de l'Europe. En dépit de cette homogénéité naturelle, le Portugal, mettant à profit la faiblesse du pouvoir, l'épuisement de ses finances et l'incapacité des ministres, se sépara violemment de l'Espagne. Au même moment, et à l'autre extrémité du royaume, la Catalogne, mue par le même esprit, se souleva. Cette révolte, ou plutôt cette guerre, dura onze années; la prise de Barcelone par Don Juan d'Autriche, en 1641, fit rentrer dans le devoir la province rebelle. Encore fut-on obligé de lui céder ses vieux privilèges, qui lui furent restitués; on ne la désarma pas; une amnistie gé-

nérale fut proclamée, et les droits mêmes qu'elle avait soutenus au prix de son sang lui furent assurés. Elle avait beau se soumettre au gouvernement du roi de Castille; vaincue, elle était victorieuse; sa conquête était achevée.

Un officier portugais, qui servait alors dans les armées royales et castillanes, don Francisco Manuel de Melo, intelligence ferme et pénétrante, homme d'action et d'esprit, mêlé aux mouvements politiques de son époque, et profondément instruit surtout des mœurs et des habitudes de la Catalogne, a écrit en espagnol l'*Histoire des premiers troubles* de cette province : comme acteur et témoin, il mérite toute confiance; comme historien, il se place très-haut près des écrivains les plus remarquables.

La destinée, qui se joue des livres comme des hommes, a longtemps enseveli ce beau talent dans les ténèbres de quelques bibliothèques dont les possesseurs attachaient peu de prix à leurs trésors. M. Simonde Sismondi ne cite pas même le nom de *Melo* dans son ouvrage sur les littératures du Midi. Bouterwek n'en fait pas mention dans son Catalogue. Mal imprimé à Lisbonne en 1645, oublié depuis, réimprimé à Madrid en 1808, au milieu d'événements qui eussent étouffé la célébrité des chefs-d'œuvre les plus brillants, réimprimé à Paris en 1826 par les soins d'un savant Espagnol; toujours négligé par la critique ; — il semble qu'un mauvais génie ait condamné à cette injuste obscurité l'ouvrage le plus intéressant et le plus énergique, le meilleur peut-être que la littérature espagnole ait produit vers le milieu du XVIIe siècle.

La simplicité mâle du style, — étrangère aux ornements ridicules dont la poésie se couvrait alors; —

la liberté des jugements, la vigueur avec laquelle les caractères se dessinent sont dignes du sujet. On y voit une nation sauvage,—se battant pour ses droits, se gouvernant elle-même, toute républicaine par les mœurs, toute catholique par les croyances, monarchique par habitude, — souvent décimée par l'ennemi, jamais abattue.

Les personnages du drame se placent tous en relief; vous les connaissez; vous les entendez; le mouvement dramatique de Thucydide et d'Hérodote se trouve là, sans effort, sans imitation de l'antique. Des circonstances analogues ont dû amener de pareils résultats; ces hommes ont dû tenir de semblables discours; ils ont dû se conduire ainsi; vérité, puissance, éloquence, intérêt énergique sur un théâtre resserré, peinture animée des mœurs catalanes; axiomes politiques naturellement déduits du jeu des passions et du cours des événements; ces mérites nombreux auraient dû fixer l'attention sur un livre qui malheureusement a paru pour la première fois en Portugal, dans un pays alors peu littéraire, et qui se précipitait rapidement vers la décadence.

Don Francisco Manuel de Melo, dont le nom manque à nos biographies et ne se trouve que dans *Biblioteca lusitana* de *F. Antonio Barbosa*, était né à Lisbonne en novembre 1611. La poésie, la littérature, la guerre et l'amour occupèrent sa jeunesse : ce mélange d'héroïsme, de galanterie et de travaux intellectuels est de tradition toute portugaise. Don Melo faisait partie de troupes qui allait servir en Flandre sous les drapeaux de l'Espagne; comme Camoëns, il fut assailli par une tempête qui, après dix-neuf jours de bourrasque, jeta le navire brisé dans le port de Saint-Jean-de-Luz. La narration

de ce naufrage est curieuse, comme document des mœurs de l'époque :

« La nuit du dernier jour était venue. Elle se passa « dans un grand trouble : chacun faisait des vœux et « son testament. Le général n'ignorait pas dans quel « péril il se trouvait; cependant il prit une résolution « étrange : il s'habilla de ses plus riches vêtements, et « tous ceux qui étaient avec lui l'imitèrent. « Si le nau« frage met fin à notre existence, disaient-ils, au moins « ceux qui trouveront nos cadavres reconnaîtront qui « nous sommes, et nous jugeront dignes d'une hono« rable sépulture. » Une fois habillé, le général tira de « sa poche plusieurs papiers, et, en ouvrant un, s'appro« cha de don Francisco Manuel de Melo, qui avait passé « presque toute la nuit. « Voici, lui dit-il, un sonnet « inédit de Lope de Vega. Il m'en a fait cadeau la der« nière fois qu'il est venu à la cour. Discutons-le. »

« En effet, Don Manuel lut le sonnet; et pendant que « les mâts du navire volaient en débris, tous deux con« tinuèrent à faire leur métier de critiques, comme s'ils « eussent été au sein d'une paisible académie. Un vers « leur paraissait oiseux, ils s'occupaient encore à cher« cher à le remplacer par un meilleur vers, quand ils « touchèrent la côte. » Cette puissance de la poésie, ce sentiment d'orgueil qui porte nos Castillans à mourir sous leur plus beau costume, ce mélange de forfanterie, de fatuité et de pédantisme, au milieu de l'héroïsme et de la sérénité d'âme les plus merveilleux, composent un tableau piquant et complet.

Melo rentra en Espagne, fit la guerre en Catalogne et en Flandre avec bravoure; et, comme cela arrive aux meilleurs citoyens sous les gouvernements arbitraires, il subit sans motif, comme sans accusation d'aucune

espèce, un emprisonnement de trois mois. Son innocence était évidente, et l'injustice trop criante pour durer longtemps. On le relâcha. Il passa en Angleterre, visita la Hollande et revint en Portugal, sa patrie, que le duc de Bragance avait récemment délivrée. Il prit part aux affaires politiques de son pays, et le servit avec autant de prudence et d'habileté qu'il avait déployé de courage. Accusé d'un assassinat commis sur la personne de Francisco Cardoso, il passa douze années dans les cachots, et fut reconnu innocent de nouveau; tant l'exécution de la justice était prompte à Lisbonne et son autorité protectrice.

Ce fut pour adoucir l'ennui de sa prison que Don Francisco de Melo y commença l'*Histoire de l'Insurrection catalane*. L'aversion des Portugais pour les Espagnols était extrême; Melo fut obligé de cacher son nom et de publier sous celui de *Clemente Libertino* un ouvrage où il était question de l'Espagne. Il mourut à Lisbonne, le 13 octobre 1667.

Telle fut la vie de l'homme remarquable dont, après une existence si agitée, le talent même et les œuvres ont subi un injuste oubli. N'attendez pas d'un tel personnage une histoire purement élégante, le produit d'un rhéteur ou d'un moine. Il parle des choses politiques en homme qui les connaît. Sa manière est brève et audacieuse; il n'a point de caresses pour le lecteur, point de séductions de style.

Voici l'originale et énergique préface qui sert d'introduction à l'histoire de Don Francisco de Melo :

« *Je parle à qui me lit :*

« Cherches-tu la vérité, je te convie à me lire. Ne te « faut-il que délassement et belles paroles, ferme cette

« histoire, et remercie-moi de t'avoir si tôt désa-
« busé.

« Ni art ni mensonge n'ont eu part à mon travail.
« Citations, sentences, aphorismes extraits des philo-
« sophes, ici tu ne trouveras rien de tel.

« Tout ce que l'auteur écrit, lui-même l'a pensé; beau-
« coup de faits que je rapporte pourront te donner de
« fortes leçons, mais il faut que tu saches, avec un juge-
« ment solide, les comparer aux résultats. A toi l'utilité,
« à moi la peine : ainsi cet ouvrage aura deux auteurs,
« moi qui écris la narration, toi qui la tourneras à ton
« profit.

« J'offre à l'avenir un exemple, aux vivants une vérité
« inconnue, au passé un souvenir. Je raconte les événe-
« ments d'un autre siècle, dont le siècle actuel et les
« suivants peuvent profiter par une interprétation que
« je leur abandonne.

« Quelques-uns condamneront mon histoire comme
« lugubre et terrible. Le moyen de rapporter des tra-
« gédies en termes plaisants! Jamais Tive-Live n'admit
« les bouffonneries de Plaute ou les saillies de Martial.

« Si quelquefois ma plume s'écarte du récit et s'aban-
« donne à des réflexions sur les événements de cette
« histoire, ne vois là aucun artifice; c'est qu'alors la
« matière prêtait davantage et m'entraînait à mon insu.

« Je parle des actions de grands princes et d'autres
« personnages éminents : c'est le fait de l'histoire.
« Quand je m'occupe des rois, je n'oublie point le res-
« pect dû à la pourpre qui les couvre; mais touchez une
« plaie sanglante, même avec délicatesse, elle saigne et
« fait souffrir.

« Beaucoup de choses que tu prendras pour des se-
« crets impossibles à pénétrer sont pour moi des faits

« avérés. Ne me juge pas témérairement ; n'affirme
« point ce que tu ignores. Un motif caché au vulgaire
« et renfermé dans un petit cercle n'est point un se-
« cret. Telles sont les choses que j'écris.

« Je nomme quelquefois *catholiques* les soldats de
« l'armée du roi Philippe, et le roi Philippe lui-même.
« Que personne ne s'en plaigne; je suis l'écho des autres
« historiens. D'autres fois je les appelle Espagnols,
« Castillans ou Royaux : je veux toujours désigner le
« même parti ; chacun choisira le nom qui lui convien-
« dra le mieux.

« J'ai apporté une grande attention à faire parler les
« hommes comme ils parlaient, à les représenter tels
« qu'ils étaient. Peu d'écrivains se sont efforcés plus
« vivement de saisir et de retracer les passions comme
« elles se développèrent. Si j'ai réussi, je l'attribue au
« destin qui m'a fait connaître particulièrement la plu-
« part de ceux qui jouent un rôle dans cette histoire.
« J'ai voulu dévoiler leurs âmes, non décrire leurs vê-
« tements de soie, de laine ou de pourpre, comme l'a
« fait un historien célèbre de ces derniers temps.

« Crois-tu me devoir quelque reconnaissance ? N'es-
« saye pas, je te prie, de connaître sur mon compte
« plus que je ne veux t'en apprendre. Je te communique
« mes pensées telles que mon esprit les a formées ; je
« ne t'offre point ma personne ; elle n'a point de rap-
« port avec le jugement favorable ou contraire qui ab-
« soudra ou condamnera mon travail. S'il te déplaît,
« cesse de me lire ; s'il te plaît, je te tiens quitte des
« remercîments : je ne crains pas plus le blâme que je
« ne suis vain de l'éloge. Au surplus, cette histoire peut
« se continuer. Vaste est le théâtre ; immense fut la
« tragédie. Une autre fois nous nous reconnaîtrons l'un

« l'autre. Tu sauras quelle voix t'a parlé; je saurai com-
« ment tu me juges. »

Passons à l'analyse de ce curieux ouvrage.

II

Fatiguée des exactions continuelles de la cour d'Espagne, obligée de donner aux troupes castillanes les vivres, le logement et des recrues toujours nouvelles, la Catalogne, dont l'esprit démocratique et le génie sauvage avaient longtemps lassé le despotisme de Madrid, profita du moment où la monarchie ibérique, épuisée par ses guerres et son mauvais gouvernement, s'affaissait sous ce double poids. La République catalane (elle se nommait elle-même ainsi) demanda hautement, vers le milieu du règne de Philippe IV, le prix de ses services et quelque soulagement à ses souffrances. Les ministres ne répondirent à ces réclamations qu'en augmentant le nombre des soldats qui dévoraient la province. L'insolence de la soldatesque, appuyée par la cour, redoublait de violence et accumulait les outrages.

Le comte de Sainte-Colombe, gouverneur de la Catalogne, Catalan de naissance, ambitieux et dévoué aux ministres, réprimait faiblement les excès dont le soldat se rendait coupable. Irrités de voir sa fortune et son crédit grandir sur les ruines de la patrie commune, les Catalans lui vouèrent une haine mortelle. Le général en chef Espinola, prévoyant peut-être la révolution dont tous les éléments étaient déjà réunis, et dont l'explosion allait avoir lieu, remit entre les mains de Sainte-Colombe le commandement des troupes. Moines, avocats, gens du peuple, paysans, gentilshommes, excités et soutenus

par un nommé François Tamarit, homme de tête et de cœur, se soulevèrent contre l'oppression qui les écrasait. C'est à ce moment, au milieu de l'irritation silencieuse et profonde de la Catalogne, que commence l'admirable récit de don Juan de Melo.

« Tout le monde, dit-il, conservait au fond de son « âme le sentiment et le souvenir des affronts subis par « la république. Le silence régnait dans la ville ; silence « bien plus significatif que des cris de rage. Il semblait « que chacun fût blessé dans ses affections propres. Cha- « cun se demandait comment il pourrait venger la com- « mune offense ; et plus cette offense était générale, plus « chacun se sentait obligé de punir d'une façon terrible « l'affront qui pesait sur ses frères et sur lui.

« Ce silence trompa la cour et le comte de Sainte-Co- « lombe. Tous ces esprits, toutes ces âmes qu'une seule « passion gouvernait et qui, d'un commun accord, étouf- « faient l'expression de leur vengeance pour en assurer « l'effet, semblèrent dévorer leur injure et se soumettre « avec calme au joug qu'on faisait peser sur eux. Les « magistrats de Barcelone furent jetés en prison. Le « peuple ne se souleva pas. On augmenta les impôts ; tout « resta dans l'ordre.

« Mais ces iniquités, au moyen desquelles le gouver- « nement espérait se rendre agréable au roi et à la cour, « grossissaient secrètement l'orage de la colère publi- « que. Les Catalans ne pouvaient voir sans des larmes de « fureur, larmes qu'ils cachaient, leurs juges et leurs « magistrats gémir sous les verroux. Ils pleuraient en si- « lence leur liberté perdue. Ils jugeaient que si leurs « défenseurs naturels succombaient à l'oppression, leur « vie et leur fortune, à eux simples sujets du roi, se trou- « veraient bientôt à la merci de leurs tyrans. La haine

« s'enflammait et couvait; plus ils avaient aimé le vice-
« roi, plus ils le haïssaient. Ce compatriote qui devenait
« leur bourreau, n'était à leurs yeux qu'un ingrat et un
« parricide. Toutes les marques d'amour et de dévoue-
« ment qu'ils lui avaient prodiguées, étaient pour eux
« des sujets de courroux, des aiguillons de haine pro-
« fonde. Plus ils nourrirent longtemps dans le secret de
« leurs âmes ces sentiments terribles, plus, quand ils
« éclatèrent, leur impétuosité fut irrésistible et la
« vengeance implacable. De là tout ce tumulte, toutes
« ces violences, tous ces meurtres dont la Catalogne fut
« le théâtre sanglant, et dont la monarchie fut ébranlée
« jusque dans ses bases. »

Un de ces historiens de l'antiquité, que nous avons appris à révérer comme des modèles, aurait-il exposé avec plus de netteté et de chaleur, avec une énergie plus soutenue, plus ferme, plus exempte d'apprêt, les premiers mobiles de son drame? Où Juan de Melo a-t-il retrouvé le secret perdu de ce style grave et simple, noble et fort, de ce style tout vivant des passions populaires, et que ni Robertson, avec sa sagacité de philosophe et d'érudit, ni Voltaire, avec sa brillante et lumineuse diction, n'ont pu atteindre? Où? Dans une vie active, laborieuse, dont l'étendard des camps, les voûtes de la prison, la voile des navires agités par l'orage ont achevé l'éducation historique. Où? Dans une croyance énergique, dans une existence d'homme d'État, de guerrier et de navigateur.

En isolant la littérature de la vie réelle, de la vie active, on a porté un coup mortel aux œuvres de l'esprit. Elles n'ont de valeur que comme le reflet profond et coloré de notre existence. Renfermez l'historien dans son cabinet, il sera peut-être un savant ana-

lyste des faits, jamais un reproducteur sincère des mouvements qui ne l'ont pas agité et des scènes qu'il devine. Ce qui a trop souvent donné aux lettres, chez les peuples modernes, une empreinte de frivolité misérable, c'est cette séparation établie entre le métier de penseur et les occupations libres de l'homme social. Les couvents et les universités, propageant les ridicules errements légués par les sophistes anciens, ont fait de la vie intellectuelle une vie spéciale, sans rapport avec les guerres, les traditions populaires, les changements politiques, les découvertes de l'industrie et les conquêtes des arts. On a brigué le titre d'*amuseur*, que les trouvères et les jongleurs avaient trop bien mérité; l'art de bien dire a été cultivé pour lui-même; toutes les folies et toutes les puérilités du style faux ont découlé de cette source. Quel emploi de la pensée! Comme si toute œuvre de l'intelligence n'avait pas sa racine nécessaire dans le vrai, dans le profond, dans le vif de nos passions, dans nos besoins, nos souvenirs, nos malheurs et nos craintes!

Homme de lettres!

Le temps est venu de détruire ce sobriquet ridicule, cette qualité qui n'en est pas une, ce titre frivole! Homme d'État, homme du monde, prêtre, soldat, artisan, roi, femme, quiconque répandra de nouvelles lumières, quiconque reproduira les faits qui sont des leçons, sera un bienfaiteur, — un prêtre de la vérité.

Don Juan de Melo, avant de continuer son récit, décrit a situation géographique de la Catalogne et le caractère lde ses habitants :

« Ce sont des hommes d'un naturel âpre et sauvage, « de peu de paroles, et d'une âme profonde. Leur langage « même, dialecte spécial, est laconique et tient de leur

« caractère. Toutes leurs phrases sont courtes et tous
« leurs mots brefs. Le ressentiment des injures est ter-
« rible chez eux ; la vengeance est une nécessité pour
« eux. Entre tous les peuples d'Espagne, ce sont eux
« qui aiment le plus vivement la liberté ; et ils s'en esti-
« ment davantage ; leur langue, leurs mœurs, leur indé-
« pendance leur sont chères. Leur sol montagneux et
« boisé favorise leurs inclinations sauvages. L'homme
« offensé (*agraviado*) secoue la poussière de ses pieds,
« quitte sa ville et sa maison, se retire dans les bois, de-
« vient l'ennemi de la société, attaque les voyageurs et
« se venge à loisir sur tous ses compatriotes de l'offense
« qui lui est personnelle. C'est là une manière de vivre
« très-commune et passée en coutume. On l'appelle : *se*
« *mettre à l'œuvre*. Il est peu de Catalans qui ne se soient
« mis «à l'œuvre» une fois dans leur vie : ils n'y attachent
« aucune idée de déshonneur ; au contraire, c'est mar-
« que de courage et de grandeur d'âme. Des familles en-
« tières se sont *mises à l'œuvre* les unes contre les au-
« tres. Les *Narros* et les *Cadells* se sont livré une guerre
« acharnée ; leur haine n'est pas moins célèbre en Ca-
« talogne que celle des *Guelfes* et *Gibelins* en Ita-
« lie. Mais, chose digne d'être remarquée, si un en-
« nemi commun se présente, toutes ces haines s'effacent ;
« l'antique querelle des familles disparait. Il n'y a plus
« entre ces ennemis qu'un seul sentiment, une seule pen-
« sée, un seul désir. Exemple qui doit faire rougir ces
« autres nations, également divisées, mais ne sachant
« pas toujours sacrifier leurs haines au bien commun ;
« elles ignorent donc que la liberté d'un peuple dépend
« toujours de l'union des âmes !

« Les mécontents (*agraviados*) habitent l'épaisseur des
« bois ; ils y obéissent à des chefs. Ils s'y forment une

« espèce de gouvernemcnt. De cette vie aventureuse on « a vu sortir des héros célèbres. L'un des meilleurs capi« taines de ces *bandoleros* fut le fameux Roque Guinart; « Don Pedraza, et spécialement Don Pèdre de Santa« Cilia y Paz ont acquis de la réputation dans le même « métier. Ce dernier, chevalier maïorquian, passa vingt« cinq ans dans les bois, occupé à venger la mort d'un « de ses frères tué injustement (*caminando veinticinquo « anos tras la venganza de la injusta muerte de un her« mano*). Il sacrifia aux mânes de ce frère trois cent « vingt-cinq personnes tuées de sa main. Aujourd'hui il « occupe un poste honorable sous le roi catholique; et, « par ses bons et loyaux services à la guerre, il donne « satisfaction au monde et efface le scandale passé.

« L'habit qu'ils portent est très-bien approprié à ce « genre de vie. Une écharpe de cuir passant de droite à « gauche soutient derrière le dos une courte arquebuse. « C'est leur arme unique; ils méprisent les épées qui les « embarrassent, disent-ils, dans leur route. Au lieu de « casques, ils ont des bonnets de laine de diverses cou« leurs, et quelquefois ces nuances leur servent de signe « de ralliement, d'indice pour se reconnaître dans les « combats. Leurs capes sont de serge, très-larges et « assez fortes pour résister longtemps aux fatigues de la « guerre. Au lieu de souliers, ils ont des sandales. Ils « usent peu du vin; de l'eau, conservée dans des vases « rustiques, et des pains d'espèce grossière, qu'ils pé« trissent eux-mêmes, leur servent de nourriture, et ils « peuvent ainsi subsister longtemps dans les forêts, sans « avoir recours à leurs concitoyens.

« Les laboureurs eux-mêmes et les hommes des « champs, qui dans tous les pays sont une race douce et « pacifique, se trouvant victimes de ces coutumes, sont

« obligés de l'imiter eux-mêmes et de se défendre. Ainsi « l'exemple, le naturel, la nécessité, la nature des lieux, « tout porte le Catalan à la vengeance et à la discorde. « L'antiquité d'un tel usage le perpétue, le consacre, « rend ineffaçable un scandale commun à tous, empêche « la justice de sévir, lui ferme les yeux ou la prive de son « pouvoir, et, par une tacite connivence, en augmente « le danger.

« Que l'on ne croie pas, toutefois, que la province soit « pauvre, et que ses habitants vivent sans lois, sans « mœurs, sans plaisirs. La terre, et principalement celle « des plaines, rivalise en fertilité avec le sol fécond de « l'Andalousie, et dépasse de bien loin toutes les autres « provinces d'Espagne. La Catalogne s'enorgueillit de « plusieurs villes, dont quelques-unes sont très-illustres. « Elle a de bons ports, beaucoup de bourgs et de vil- « lages bien situés; pour capitale, Barcelone, ville où le « génie, la beauté, la noblesse, l'étude se donnent « rendez-vous, et qui communique ses trésors au reste « de la province. La piété des princes y a construit « des temples magnifiques, chers à tous les chrétiens; « entre autres le sanctuaire de Monserrat, qui brille entre « tous les sanctuaires de la chrétienté comme le soleil « entre les étoiles (*como el sol entro las estrellas*). Quant « à la valeur et à l'audace des Catalans, l'Asie et l'Europe « l'avouent, l'Afrique en fait foi.

« Telle est cette province, l'une des plus singulières, « des plus glorieuses, des plus estimées entre celles dont « se compose cette grande aggrégation d'Etats et de « royaumes (*la grande congregacion*) qu'on nomme la « monarchie espagnole. »

Si vous voyagez aujourd'hui même dans la Catalogne et que vous y observiez ces hommes, si semblables aux

borderers de Walter Scott; si vous visitez les habitants de ces cabanes, auxquels une loi encore en vigueur interdit l'usage de plus d'un couteau par famille, et ordonne d'attacher le couteau à la table commune par une chaîne de fer, de peur de *la venganza* ; si vous vous mêlez à ces énergiques âmes que la civilisation a respectées, et qui se rapprochent bien plus des héros d'Homère que des gens de nos salons, vous admirerez à la fois la curieuse exactitude du tableau que Don Manuel de Melo a tracé, et l'immobilité de ces mœurs qui se perpétuent sans altération sur les frontières de la France. Vous reconnaîtrez qu'en dépit de toutes les classifications des publicistes, une monarchie nominale peut recouvrir et cacher des républiques de fait; un état de civilisation apparente voiler pendant des siècles un peuple presque sauvage.

Les révolutions de la Catalogne, traitées avec la vigueur, le relief, la vérité, la naïveté qui respirent dans le fragment trop court et oublié de Don Manuel de Melo, offriraient, si elles étaient complétement étudiées, un vif intérêt. On y trouve tout ce qui peut émouvoir l'âme; un caractère national, isolé ; des caractères individuels, non moins étranges; un violent amour de l'indépendance ; une nature farouche; un idiome à part, un fanatisme profond ; la poésie des mœurs primitives, jointe à l'éclat et à l'ardeur des croyances.

III

Nous avons vu le peuple catalan, que l'historien nous a présenté sous des couleurs si âpres et si vives, nourrir contre le vice-roi Sainte-Colombe une haine ardente, secrète, que chaque jour accroissait. Le nombre des *agrariados* augmente. Cavernes, retraites des forêts voisines, se remplissent de ces mécontents. A Barcelone, une rumeur sourde annonce la révolution prochaine. La plupart des maisons restent vides pendant une partie de la semaine; étrange spectacle, — un peuple civilisé, cherchant asile dans les bois contre une tyrannie qui lui pèse, préfère, d'un commun accord, une vie de brigandage libre à une existence paisible, mais asservie.

Enfin éclata le courroux public. Les portes des prisons où l'on avait enfermé les magistrats de Barcelone furent brisées, le peuple s'y précipita, et sauva ses défenseurs. Longtemps comprimée, la vengeance eut un libre cours. Nous donnerons, dans son intégrité, non-seulement comme un monument historique très-curieux, mais comme un admirable tableau de mœurs, la description du sac de Barcelone. La couleur locale y est franche et terrible. Les réflexions de l'historien sont brèves et profondes. Ce don *Juan de Melo*, si inconnu, si oublié, s'élève à la fin de son récit jusqu'à une éloquence tout historique, simple et grandiose. Son ingénieuse exactitude n'a pas oublié de mêler à sa narration un épisode comique et sombre, qui atteste la superstitieuse ignorance des révoltés; le procès intenté à une horloge. Par un choix judicieux des incidents les plus caractéristiques, l'historien exprime toute l'époque,

tout le peuple, toutes ses passions, tous ses ridicules, toute sa frénésie. Il y a dans ce morceau, d'une diction simple et presque nue, du Shakspeare et du Tacite.

« Alors se répandit à travers la cité une rumeur con-« fuse d'armes et de voix. Dans chaque maison nouveau « spectacle : ici l'incendie ; là des ruines tombant sous « le marteau ; nul édifice n'était respecté ; nul n'arrê-« tait la fureur publique. La sainteté des temples fut « mise en oubli ; la clôture et l'immunité des couvents « s'ouvrirent au viol et à l'homicide. On tuait les Espa-« gnols comme Espagnols, les Catalans en les accusant « d'aimer l'Espagne. Aux yeux du peuple, la pitié même « fut crime. Qui donnait asile aux proscrits ou fermait « ses portes aux bourreaux tombait sous leurs coups. « Les prisons s'ouvrirent, et les criminels, en recou-« vrant leur liberté, devinrent tout-puissants.

« Le comte ne savait que trop le danger qu'il courait. « Déjà arrivaient jusqu'à lui les cris de ceux qui de-« mandaient sa vie. Il ne songea plus qu'à la sauver, et « à s'embarquer dans la galère qui l'attendait en rade. « Son fils, envoyé devant lui, monta en effet dans l'esquif « de la galère. Mais à peine les gens de l'esquif eurent-ils « reçu le jeune homme, qu'ils refusèrent de rester plus « longtemps en cet endroit ; le peuple accourait, et tout « semble prouver qu'ils auraient été victimes de sa fu-« reur s'ils ne s'étaient hâtés de voguer vers la galère ; le « feu des batteries poursuivait l'esquif dans sa fuite ; et « le comte, sur le rivage, voyait disparaître à la fois son « fils et sa dernière espérance. Il versa des larmes, bien « excusables chez un homme qui perd tout à la fois. Sûr « de son destin, on le vit errer douloureusement sur la « plage, au-dessous des rochers de Saint-Bertrand, sur « la route de Monjuich.

« Cependant on le cherchait de toutes parts avec « rage : vous eussiez dit que sa mort pouvait seule cou- « ronner dignement cette victoire. Le peuple remplis- « sait sa maison et se courrouçait de son absence. Des « hauteurs voisines, on comptait chacun de ses pas. La « foule qui le contemplait marchant à la mort, attira « l'attention de ses assassins, et fut cause qu'il ne put « se cacher longtemps à leurs yeux. Il le sentit : la cha- « leur du jour était grande ; le peuple approchait ; le « sang coulait dans Barcelone ; son fils venait de partir ; « son sort était dicté, sa sentence portée, son salut im- « possible. Vaincu par la douleur, il s'étendit sur le roc, « roula son manteau autour de lui et se frappa ; quel- « ques-uns des furieux qui le cherchaient le trouvè- « rent là ; il respirait encore : cinq coups d'épée dans la « poitrine l'achevèrent.

« Ainsi termina sa vie Don Dalmau de Queralt, comte « de Sainte-Colombe : puissant exemple, notable leçon « pour les grands qui semblent nés pour l'empire, et « qui en jouissent avec tant d'insolence, longtemps « objets d'envie, enfin objets de pitié. Désabusez-vous, « ambition et orgueil humains !

« La révolution ne s'arrêta pas là. Son but était vague, « elle n'avait pas de terme fixe ; sa fureur continuait « sans s'épuiser. On pilla toutes les maisons des minis- « tres et des juges royaux. Vous eussiez dit un assaut « longtemps disputé, une ville mise à sac par les plus « acharnés ennemis. La rage du peuple se rua principa- « lement sur les propriétés de D. Garcie de Tolède, « marquis de Villefranche, général des galères d'Espa- « gne. Peu de jours auparavant, il avait quitté la ville. On « l'y connaissait, on l'y abhorrait ; ses mœurs hautaines « et élégantes avaient excité la haine, et ses innocents

« enfants payèrent la dette sanglante que le peuple frénétique réclamait de leur père. Un hasard étrange vint « apaiser un peu l'ardeur du meurtre, et modérer le pil-« lage. Parmi les dépouilles enlevées pêle-mêle par ceux « qui dévalisaient l'hôtel se trouvait une horloge d'un « merveilleux artifice; elle représentait un singe fort « bien imité, dont les mouvements, dirigés par les poids « et les rouages que renfermaient son corps, étonnait la « multitude. Elle admirait ces gestes de l'animal qui « semblait vivant, qui joignait les mains, les levait au-« dessus de sa tête, roulait ses prunelles d'une manière « effroyable, et marquait l'heure en même temps. Stu-« péfaite devant ce prodige, la populace, qu'aveuglaient « à la fois l'ignorance et la fureur, crut que cette hor-« loge était une invention diabolique, et, pour que tout « le monde partageât son admiration, plaça l'horloge « au bout d'une pique. On porta ainsi l'horloge en triom-« phe à travers la ville. Il fallait voir cette foule, les « mains jointes, pleine d'une terreur et d'une horreur « concentrées, les yeux fixés sur l'image qu'elle croyait « infernale, suivre cette procession singulière qui s'ar-« rêta enfin devant le palais de l'Inquisition. Là, les ré-« voltés déposèrent la machine, et, d'une seule voix, « dénoncèrent aux inquisiteurs le propriétaire et l'au-« teur de cette œuvre de Satan. Les prêtres, sans se « laisser abuser par le préjugé vulgaire qui aveuglait la « foule, mais épouvantés de ses excès, semblèrent par-« tager son opinion, et commencèrent en effet le procès « de l'horloge et du singe; il fut achevé en temps et lieu, « et la sentence promulguée.

« Cet accident, en amassant une multitude considé-« rable et en détournant son attention, apaisa pour quel-« que temps le tumulte. Bientôt après on ne s'occupa

« plus que d'écouter et de porter en triomphe le député,
« Tamarit et les conseillers. Ces acclamations, dont na-
« guère la liberté du pays était l'objet, furent prodi-
« guées aux favoris du peuple. Pendant une grande partie
« de la journée on les promena ainsi à travers Barce-
« lone; les crimes et le pillage continuaient avec non
« moins de violence.

« Le couvent de Saint-François, si vénéré dans Bar-
« celone, avait servi de refuge à plusieurs proscrits. Le
« peuple vint les poursuivre jusque dans cet inviolable
« sanctuaire. Les religieux se défendirent comme dans
« une forteresse; ils montrèrent un courage plus digne
« de guerriers que de moines; mais ils ne purent résis-
« ter à la force qui les attaquait. La multitude furi-
« bonde brûla leurs portes, entra avec impétuosité
« dans le monastère, et en un instant égorgea tous ceux
« qui s'y trouvaient, entre autres plusieurs person-
« nages de note et de considération, heureux d'ailleurs
« d'expirer dans la maison de Dieu et aux pieds de ses
« ministres. On en voyait qui demandaient au peuple la
« permission de se confesser avant de mourir; et au
« moment où l'absolution était donnée, le sang du con-
« fesseur et du chrétien fidèle se confondait sur les mar-
« ches de l'autel. Souvent un seul meurtre devenait la
« cause de beaucoup de meurtres. L'homme qui avait
« plongé sa dague dans le sein d'un inconnu, était-il
« rencontré par un ami ou un parent de ce dernier, l'as-
« sassin trouvait la mort en la donnant. A force de voir
« le sang jaillir et couler, c'était un besoin et un plaisir.

« A contempler tant d'épées nues et rougissantes, vous
« auriez cru qu'il s'agissait d'un jeu public. Des cada-
« vres furent mis en lambeaux, découpés avec un soin
« barbare, et servirent de jouet et de risée au peuple;

« l'atrocité était délices, la vue de la mort était spec-
« tacle. Pas une larme, pas un mouvement de pitié. A
« ce cadavre on arrachait les yeux, à cet autre on cou-
« pait les narines. Tel noble que l'on détestait servait de
« balle au peuple qui, se rangeant en cercle et se ren-
« voyant le corps mort, le faisait voler, tout hideux,
« dans l'air d'où son sang découlait. Tel autre, vivant
« encore, souffrait une amputation honteuse et cruelle;
« et ces parties, dont la décence tait, dont la modestie
« ignore le nom, ajustées comme un trophée sur le
« cimier des casques, devenaient un scandaleux, un
« épouvantable ornement.

« Et voilà ces hommes (chose digne d'être à jamais
« méditée), ces hommes si fameux et si redoutés dans
« l'univers! ces Espagnols qui eurent pour vassaux des
« princes, qui dominèrent les nations, firent la loi à
« presque toute l'Europe, conquirent d'immenses pro-
« vinces et forcèrent tout un nouveau monde à les re-
« connaître pour seigneurs! Ce sont là les Castillans,
« fils, héritiers, descendants des héros! Occulte et pro-
« fonde Providence! Voilà comme ils se traitent entre
« eux! Dans la patrie même, des hommes vils jouent
« avec les cadavres de ces nobles hommes. Ce souvenir
« peut donner leçon aux peuples les plus superbes et
« les plus triomphants.

« Contemplez ces sanglants désastres; songez aux
« excès et aux crimes de ces gentilshommes, et pensez
« que le Ciel offensé les a punis; chargeant les plus vils
« des bourreaux du soin de leur châtiment; punissant
« leur superbe par le mépris et le supplice; changeant
« leur grandeur insultante en une mort misérable, et
« leur vie orgueilleuse en cadavres couverts d'opprobre
« et d'outrages. »

Quel élan simple ! quelle vigueur ! Il faut lire tout le fragment de ce grand écrivain.

La supériorité des Espagnols dans le style historique n'est point assez reconnue. Eux seuls ont retrouvé cette couleur vive, ardente, dramatique, cette gravité de langage, cet art de mettre en scène les personnages, cette solennité sans emphase que nous admirons chez les anciens. Ajoutons que leur langue, peu étudiée, peu connue, se prête merveilleusement à ce genre de composition.

VI

IGNACE DE LOYOLA.

Quel fut ce personnage singulier, fondateur d'une société puissante qui, depuis le XVI[e] siècle, a exercé tant d'ascendant sur les affaires d'Europe et d'Amérique, et qui, malgré la grande muraille et les douaniers de Canton, a étendu son influence infatigable jusqu'en Chine?

Il existe trente-deux biographies de Loyola. Voltaire et Bayle ont commenté sa vie sans la comprendre. Tous les écrivains qui se sont occupés d'hagiologie ou d'histoire ecclésiastique, ont parlé d'Ignace. Les superstitieux l'ont porté aux nues. Les jésuites l'ont assis auprès du Père éternel ; les jansénistes l'ont jeté dans les limbes. Les philosophes se sont moqués de lui. Est-il jugé cependant? Connait-on cette étrange vie? Sait-on combien de vertu se cachait sous cette folie, combien d'extravagance s'alliait à cette haute vertu? Non. La plupart des sentences historiques appellent une révision. Dictées étourdiment par les passions et les partis, c'est l'empreinte du préjugé qu'elles portent, non celle de l'examen.

Ignace est un Don Quichotte réalisé; il est à la religion ce que le héros de la Manche fut à la chevalerie. Ce

dernier n'a existé que dans le cerveau créateur de Cervantès. Ignace a fondé une immense république chrétienne. D'autres feront l'histoire du jésuitisme et analyseront les préceptes qui ont favorisé ce développement. C'est le maître, le chef, l'organisateur de cet Institut, qui nous semble digne de toute attention. Au moment où le christianisme, attaqué dans ses dogmes mystérieux, voyait éclore la critique rationnelle, Ignace naissait. Chevalier de la Vierge, athlète du christianisme animé d'un enthousiasme aussi ardent que celui dont le paladin le plus dévoué à sa belle et à son roi pouvait être embrasé au moyen âge; — il accomplit son œuvre.

Son berceau était l'Espagne, pays de chevalerie et de catholicisme; la seule contrée qui pût donner au monde un pareil exemple. Pèlerin bizarre, fanatique convaincu, livré aux hallucinations extatiques ; mais persévérant, hardi, imperturbable dans son dessein, il réussit. Vous pouvez, philosophes, nous montrer avec ironie ses haillons, son scapulaire, sa raison troublée, ses ballades à la Mère de Dieu, son bourdon et ses sandales souillées. Mais il a rempli sa tâche; il a même dépassé le but de sa vocation : ce fou a raffermi la tiare, ébranlé des trônes, tué des rois ; utile ou malfaisant, il a laissé une trace profondément historique. La carrière que César et Mahomet ont parcourue n'est pas plus merveilleuse que celle de Loyola.

C'était à l'époque de ce grand renouvellement religieux et politique qui remua le monde endormi , c'était au commencement du XVIe siècle qu'il devait naître.

Antagoniste de Luther, il fut le champion de la foi, comme le moine allemand fut le type de la critique religieuse. D'autres traceront le portrait de ce Teuton qui, du

fond d'un cloître, sapa les bases du trône papal ; notre tâche, plus difficile peut-être, sera de montrer quelles circonstances permirent à son adversaire Ignace de préparer l'arc-boutant immense dont il étaya le catholicisme.

Un mendiant et un moine sont les deux acteurs de ce grand drame.

Autour de Loyola se groupent la Ligue catholique, la révocation de l'édit de Nantes, la prépondérance de l'Espagne. Autour de Luther, l'influence du protestantisme, le développement des études bibliques, le progrès de la critique moderne, le rationalisme de Locke, les doctrines philosophiques du XVIIIe siècle ; la Révolution. La richesse et la puissance de l'institut que fonda le gentilhomme espagnol ne sont rien si vous les comparez à son influence secrète : Luther lui-même et ses sermons disparaissent si vous comparez cet homme et ses œuvres à la flamme terrible allumée par lui.

Écartons de la biographie de Loyola les légendes menteuses dont les jésuites modernes l'ont embellie; le roman de cette vie offre plus d'intérêt que toutes les fictions imaginables.

Dans un château ou manoir espagnol, situé près d'Aspeytia, dans la province de Guypuscoa, l'an 1491, Ynigo de Loyola y Onez reçut le jour, de Beltran Yanez de Loyola y Onez et de Marina Saenz de Licena y Balda; son éducation s'acheva dans le castel de son père, gentilhomme sévère, de race noble, inexorable sur la discipline et fier de ses aïeux. A vingt ans, Ignace se rendit à la cour de Ferdinand et d'Isabelle, prit du service, et porta l'épée jusqu'à l'âge de trente ans.

Les jésuites qui ont écrit sa vie sont embarrassés de ces dix années passées à la cour et dans les camps; ils voudraient transformer Ynigo en Saint dès le bas-

âge. D'après sa propre confession et les mémoires contemporains, Ynigo de Loyola était un vrai chevalier espagnol du seizième siècle; brave et dévot, galant et entêté, amoureux de la gloire, scrupuleux dans ses pratiques religieuses et dans le culte du point d'honneur, laconique dans ses discours, ardent et tenace dans ses desseins; sévère dans sa tenue; pratiquant les austérités dévotes, — mais ne se refusant pas à la licence militaire.

Il servait en qualité de simple soldat, estimé pour sa bravoure, dans la garnison de Pampelune, quand les Français assiégèrent cette place et réduisirent la garnison aux abois. Les assiégeants offraient aux assiégés de leur laisser *vie et bagues sauves*, et le gouverneur était sur le point de consentir à cette capitulation, quand Ynigo se présenta devant lui pour lui déclarer que la place était encore en état de se défendre. Son opinion prévalut dans le conseil; officiers et soldats résolurent de refuser la capitulation. Ynigo, prenant à part l'un de ses compagnons d'armes, lui fit sa confession générale, reçut à son tour la confession du soldat et alla se ranger sous la bannière.

Dans cette circonstance seule on peut déjà reconnaître les nuances principales de ce caractère, résolution, pertinacité, action sur ses semblables, dévotion profonde, mépris de la mort et du danger. Le sort qui aurait pu faire d'Ynigo un général célèbre voulut qu'il devînt un fondateur de secte.

On tenta une sortie : Ynigo, qui se battait aux premiers rangs, tomba blessé d'une balle qui lui avait fracassé les deux jambes; la jambe gauche était légèrement atteinte, la droite était cassée. Ses camarades, qui le virent tomber, capitulèrent. On les fit prisonniers avec Ynigo. Les

Français rendirent honneur à sa bravoure : à une époque où la guerre n'était qu'une boucherie, cet acte d'humanité soulage l'esprit. Loyola resta pendant une semaine dans le camp français, nos chirurgiens lui prodiguèrent leurs soins. On lui rendit la liberté : on le fit porter chez son père. Malgré tant de précautions sa blessure empirait; les secousses imprimées au brancard qui le portait, irritaient le mal et augmentaient la fièvre à laquelle il était en proie. Il fallut recommencer l'opération; il se soumit à cette nouvelle douleur avec son courage accoutumé. Cependant sa force diminua; il perdit l'appétit, et les médecins l'abandonnèrent.

La veille de Saint-Pierre et Saint-Paul, on déclara que si une crise favorable ne se déterminait pas avant minuit, il était perdu. Ynigo se résigna, adressa une hymne à saint Pierre et s'endormit. La révolution si désirée eut lieu, et bientôt la convalescence du soldat fut assurée. Mais une autre maladie allait se développer dans son cerveau. La profonde solitude du château, les idées pieuses dont Ynigo se nourrissait, l'exaltation naturelle de son esprit, ce retour à la santé, qui lui paraissait être le résultat naturel de ses prières et de son hymne, l'ardeur d'une imagination qui s'élançait vers le merveilleux et qui substituait la fièvre de l'enthousiasme à l'agitation de la vie militaire : toutes ces causes jetèrent Loyola dans un délire nerveux, dans une sorte de folie raisonnée, que nuls actes d'insanité apparente ne manifestaient, mais qui décida de sa vie et modifia sa conduite. Sa jambe fracturée avait été mal remise. Une opération extrêmement douloureuse devenait nécessaire pour corriger la faute du premier chirurgien. Ynigo boitait. Soldat, et orgueilleux de sa beauté naturelle, il conservait encore, malgré ses pieuses rêveries, cette

fatuité militaire qui ressemble assez à la coquetterie féminine. Il se soumit à l'opération dont je viens de parler. On scia une partie du tibia; on força une partie de l'os à s'étendre, au moyen d'une machine disposée pour cet effet. Ynigo aima mieux souffrir cette torture que de rester boiteux. Ce courage et cette résolution le caractérisent.

Ici commence la nouvelle existence de Loyola. Il prend pour règle une poésie mystique, héroïque et aventureuse; les lectures de sa retraite achèvent de l'enivrer. Il était faible; on le condamnait à une diète austère; il pouvait à peine marcher. Il demanda des livres : *Palmerin d'Angleterre*, *Amadis de Gaule*; toutes ces belles épopées de chevalerie qui l'avaient ravi enfant ne se trouvaient pas chez son père. On lui donna une *Vie de Jésus-Christ*, par Landolphe, chartreux, et la *Vie des Saints*.

Ynigo, relégué dans son castel, et Don Quichotte, dans son manoir, ont semblé à un écrivain protestant tellement analogues, qu'il ose soupçonner Cervantès d'ironie contre le fondateur des Jésuites, et d'avoir transporté, dans ses pages admirablement comiques, la curieuse réalité que lui offrait la vie de Loyola. Nous ne le pensons pas : Cervantès a puisé dans son siècle et dans les mœurs de son pays les matériaux de son œuvre. Rien de plus commun en Espagne que cette existence farouche, cette exaltation solitaire, cette concentration de toutes les facultés sur un point, de toutes les forces de l'âme dans une seule pensée. La monomanie d'Ynigo se tourna vers la religion, qui fut sa chevalerie. Avant sa maladie et l'époque de sa retraite, il avait pour Dulcinée, pour amante platonique, une princesse ou une reine dont ses biographes

ont oublié de conserver le nom. *No era condesa ni duquesa, mas era su estado mas alto que ninguna destas.* Elle n'était ni comtesse ni duchesse; mais son rang était plus élevé que celui des comtesses et des duchesses. Fait singulier que l'on a essayé d'ensevelir, de peur de scandaliser les hommes dévots, mais qui révèle d'un trait toute la situation morale et intellectuelle de Loyola.

Imaginez ce chevalier étendu sur son lit, dans le silence et le repos d'une retraite féodale. Privé de ses lectures favorites, il accepte, faute de mieux, ces Vies des Saints, fabuleuses peut-être ou apocryphes, mais si touchantes et si persuasives. Loyola les regarde comme dictées par l'Esprit-Saint, et croit à tous leurs miracles. Quelle ivresse nouvelle ! Le catholicisme lui offre un autre héroïsme, pur de sang et de larmes ; cette chevalerie ne commande pas le meurtre et le crime; elle promet une gloire éclatante et une félicité éternelle. Ynigo s'arma pour l'Éternel et pour l'Église catholique. Le rêve ardent de sa convalescence devint le mobile de sa vie : l'Institut des Jésuites sortit de là.

Ce que saint François et saint Dominique avaient tenté, ne pouvait-il pas le renouveler? Longtemps cette question, déjà résolue dans sa pensée, y fermenta pour donner bientôt toutes ses conséquences. Une image de la Vierge était placée devant son lit, il se précipita à genoux devant elle. Là, il résolut et fit serment d'aller à pied à Jérusalem, d'étouffer, à force de macérations et de douleurs, les souvenirs mondains et la voix des passions. Doué d'une persévérance tout espagnole et d'une ferveur concentrée, il se promit d'être le chevalier errant de l'Église. Une abstinence pythagorique, une abnégation complète devinrent les règles de sa vie. Bientôt les vi-

sions et l'extase, suites nécessaires de cette situation mentale, le récompensèrent de son dévoûment et aggravèrent son ivresse. Il crut voir la Vierge qui l'encourageait, il entendit des voix célestes. Ne tournons point en raillerie ces extases; quand la faiblesse de l'homme veut se plonger à la source de l'être et dépasser sa propre nature, c'est ainsi que Dieu la récompense ou a frappe: une hallucination invincible remplace cette raison orgueilleuse.

Nous n'entrerons pas dans le fastidieux détail des extases séraphiques auxquelles Loyola s'abandonna, ou des folies systématiques qui trompèrent les ennuis de sa solitude. Nous ne dirons pas comment il s'y prit pour converser familièrement avec la sainte Vierge, ni avec quelle angélique patience il copia la vie des Saints, en trois cents pages in-quarto, volume admirable sous le rapport de la calligraphie, et où les passages relatifs à la Vierge étaient tracés en encre bleue, les endroits relatifs au Père éternel, en encre rouge; et le reste en encre de diverses couleurs. Ces puérilités ne sont remarquables que par le nom de l'homme qui se les est permises, et par la renommée dont la postérité équitable a environné son nom.

Martin Garcia, son frère, s'aperçut de la singularité de ses manières et en chercha vainement la cause. Effrayé de voir Ynigo toujours à la fenêtre, contemplant les astres, parlant peu, jeûnant sans cesse, et se flagellant avec régularité tous les matins, il le prit à part et lui adressa ce discours :

« Mon cher Ynigo, notre maison est ancienne, notre naissance illustre; vous avez du courage et de l'esprit; vous pouvez relever notre famille et donner au nom de Loyola une célébrité nouvelle. Je vous avouerai sans

feinte que la conduite tenue par vous est loin de me faire espérer ces résultats que je désire. Craignez de vous livrer à cette mélancolie, à cette rêverie qui vous dominent. Au nom du Ciel, ne reniez pas la gloire de votre race ; soyez homme et soldat ; recommencez à parcourir cette carrière où vous avez acquis de la gloire, et que vos méditations oisives ne vous arrachent pas aux dangers et à l'honneur d'une vie active. »

La réponse d'Ynigo fut, comme on s'exprimerait aujourd'hui, toute jésuitique. Il eut soin, dit un de ses biographes, de ne s'engager à rien, mais il rassura son frère. Il se débarrassa de ses poursuites, sans trahir la vérité : *Nihil a vero discedens, sese a fratre extricavit.* Qui ne remarquerait cette prédisposition de Loyola, cette théorie des réticences et des restrictions mentales, déjà mise en pratique par le chef de l'institut, longtemps avant que les Escobar et les Sanchez en eussent rédigé les préceptes? Le succès que Loyola obtint pendant sa vie, fut pour ainsi dire le premier type du succès dont sa création se couronna après sa mort. Les qualités qu'il avait déployées furent précisément celles qui donnèrent à son ordre une extension gigantesque : prudence, résolution, souplesse, humilité, persévérance.

Monté sur une mule, accompagné d'un de ses frères et de deux domestiques, il quitta le château de Loyola, rendit visite à une de ses sœurs qui demeurait à Onate, et poussa jusqu'à Navarette. Il recueillit quelques sommes d'argent qui lui étaient dues et fit des aumônes, congédia ses domestiques, et se dirigea sur Montserrat. Là il se livra à des austérités ascétiques tout à fait semblables à celles dont la Roche Douloureuse fut témoin, quand le chevalier de la Triste Figure en fit le théâtre de ses exploits. Tout ce que la Vie des Saints renferme

de macérations, de flagellations, de jeûnes prolongés, de privations volontaires, Ynigo s'étudia à l'imiter. Un Maure (ou plutôt un Mozarabe), qu'il rencontra au milieu de ces exercices, lui adressa quelques reproches. Une controverse s'engagea. Le Maure avoua qu'il ne pouvait comprendre ni le sacrifice de la messe, ni la Trinité, ni le Saint-Esprit, ni surtout la virginité de la mère de Dieu. Un combat entre le chevalier du christianisme et l'infidèle fut sur le point d'ensanglanter les rochers de Montserrat. L'irritation d'Ynigo était au comble; il ressentit, comme il l'avoue dans ses confessions autographes, un violent désir de poignarder son adversaire. Mais cette action était-elle louable? était-elle criminelle?

En proie au tumulte que ce doute faisait naître dans son âme, Ynigo eut recours à un singulier moyen. Il monta sur sa mule et laissa flotter la bride sur le cou de l'animal. Le Mozarabe, à cheval, suivait la même route : deux sentiers se présentèrent; si la mule eût tourné à gauche, le musulman eût été impitoyablement poignardé : heureusement elle prit à droite, et épargna un crime à Ynigo. Cette fanatique confiance, cet aveugle abandon qui se livre aux sentences du hasard comme aux jugements de Dieu même, se retrouve dans la vie de Rousseau et de Cardan, deux intelligences enflammées, puissantes, pleines d'exaltation et d'ardeurs. Ce phénomène psychologique mérite d'être observé[1]. Si la mule d'Ynigo lui

1. Il est assez étrange de rencontrer la même particularité dans la vie d'un homme que personne n'accusera de fanatisme, Jules Mazarin. Après que la Fronde eut réussi à l'exiler, il hésita longtemps s'il rentrerait en France. Au milieu de ces indécisions, il jeta sa canne, dit le comte de Brienne, sur les branches d'un arbre au pied duquel il se trouvait, et s'écria : « Si elle reste là-haut, je reviendrai en France. » — La canne y resta; Mazarin revint.

eût ordonné un assassinat, si le Maure eût péri sous son poignard, sans doute on eût renfermé dans une maison de fous le fondateur de l'ordre des jésuites, il y fût mort obscur, et cette grande agrégation, qui a pesé dans la balance de l'Europe plus que dix trônes à la fois, n'aurait jamais pris naissance.

Le voilà cependant couvert d'un cilice, vêtu en pèlerin, les reins ceints d'une corde, une gourde suspendue à cette ceinture, les pieds chaussés de sandales de jonc; il s'avance vers le monastère célèbre de Monserrat. Il avait renoncé à jamais au monde et à ses pompes; il fit sa confession à un moine français, donna à un pauvre son costume militaire et ses armes, équipage splendide et coûteux, et fit devant l'autel de la Vierge un vœu de chasteté perpétuelle. On le vit passer des nuits dans l'église, et, appliquant à son exaltation dévote ses souvenirs militaires et chevaleresques, consacrer à la Mère de Dieu cette veillée des armes, qui constitue l'un des rites les plus essentiels de l'investiture accordée au chevalier nouveau. Suivez la vie d'Ynigo, vous y trouverez partout le même mélange de lyrisme et de puissance morale. Il part d'une idée fixe qu'il exagère; il en développe avec une logique obstinée toutes les conséquences.

Le jour se lève; le chevalier de la Vierge, fatigué de sa veillée, part de Monserrat, un pied chaussé, l'autre nu. Sa blessure le faisait encore souffrir, et sa jambe malade exigeait des ménagements.

Où va-t-il? à Jérusalem. Il mendie. Il apprend, chemin faisant, que l'homme auquel il a donné son équipage militaire vient d'être arrêté comme voleur, et que la richesse des armes que l'on a trouvées entre ses mains a autorisé cette accusation. Ynigo attribue cet accident à ses pro-

pres péchés et redouble d'austérités pour se punir. Une dame, dont le nom est Inès Pascal, rencontre sur la grande route ce singulier personnage, dont la figure noble et les manières polies contrastent avec son extérieur malpropre, ses vêtements en désordre, sa chevelure épaisse et hérissée : en lui donnant l'aumône elle le questionne et s'intéresse à lui. Mais Ynigo refuse tout ce qui pourrait adoucir sa situation ; du pain et de l'eau lui suffisent. Dans les villes qu'il traverse il visite les malades, il partage son pain avec les pauvres; il offre aux âmes pieuses ses secours spirituels. Sa réputation ne tarde pas à se répandre. « C'est un saint! » crie le peuple. De toutes parts on accourt; Ynigo, exalté par cette existence si poétique et si misérable à la fois, commence à croire à sa sainteté : la hauteur sublime de sa mission se développe à ses yeux, il est prédestiné. La voilà cette palme réservée à l'héroïsme chrétien, à l'ascétisme, aux privations subies; sa main s'apprête à la cueillir.

Que l'on se reporte au seizième siècle; que l'on s'entoure un moment de la bourgeoisie et de la populace espagnoles, paresseuses, ardentes, crédules, profondément animées d'un enthousiasme et d'une foi sombres. Alors, visions, spectres, oracles, choses surnaturelles, tout est vrai, simple, familier, journalier pour le Castillan. Un vrai fantôme dans le cimetière et un vrai saint dans la rue ne l'étonnent pas.

Loyola, dont l'hallucination avait commencé dans le manoir seigneurial, ne douta plus des desseins de Dieu. Comme saint Antoine dans le désert, il fut poursuivi de visions étranges; comme tous les saints, il eut ses retours vers le monde et ses moments de repentir. Tantôt, lorsqu'une faim ardente le tourmentait, un serpent de



feu lui apparaissait au loin, se rapprochait de lui, charmait ses regards, puis le laissait plongé dans les ténèbres; tantôt une fantasmagorie terrible sortait de terre et l'obsédait. Jamais de repos ; toujours mêmes craintes, mêmes remords, même horreur du péché, même douleur mêlée à une extase profonde. Tant de scrupules, de tentations, de découragements le mirent aux portes du tombeau. Il voulut mourir de faim ; ses extases redoublèrent et l'envahirent.

Longtemps l'idée du suicide grandit dans sa pensée qu'elle finit par absorber. Ainsi se serait terminée misérablement la tragédie intime dont Ignace était l'acteur et l'auteur; ainsi eût péri, sans laisser de trace dans le monde, le fondateur du jésuitisme, si la voix d'un confesseur ne l'eût arraché à sa frénésie sacrée et n'eût fait pour lui un cas de conscience de cette mort volontaire. Il consentit à prendre quelques aliments. Hâve, maigre, devenu fantôme, il se soutenait à peine. Quand son corps débile ressuscita pour ainsi dire, une révulsion soudaine et qu'il est aisé de comprendre s'opéra en lui. Il désira le monde; il regretta la vie des camps, le tumulte, l'éclat, la gloire. Mais une fois engagé dans le sentier difficile qu'il suivait, revenir sur ses pas n'était plus possible. Les railleries de ses compagnons d'armes l'effrayaient. Il s'en tint à sa nouvelle profession, et continua, mais avec plus de suite, de persévérance, et des desseins mieux formés, le métier de fakir catholique.

Une troisième époque commence ici pour Ynigo. Ce n'est plus un soldat amoureux de gloire, ou un simple illuminé dont la raison chancelle, perdue dans une mer d'extases. Le fou disparaît. Sur le fond halluciné qui a décidé ses premières démarches, il édifie un des monuments les plus hardis que jamais homme ait conçus.

Visions et rêveries, il se hâte de les corriger. Il bannit ses vieux scrupules, cesse de se livrer à d'inutiles remords, chasse son serpent de feu et ses farfadets, oublie les péchés de son ancienne vie, et exile de son imagination les spectres et les larves qui la troublaient. Depuis ce temps aussi l'on peut croire qu'il y eut, sinon moins de sincérité de sa part, au moins un mélange de fraude et de ruse vénielle, combinées avec une invincible foi. La poésie des extases qu'il raconte acquiert plus de netteté et de précision; c'est une triple harpe suspendue au fronton d'une église, et qui représente symboliquement la Trinité; c'est une vipère de flamme s'évanouissant devant la croix; c'est une explication de la Cosmogonie, dictée par Dieu le Père: on découvre ici non plus l'aliénation mentale, mais l'effort d'un système prémédité, une théorie ferme, ardente, réfléchie.

Devenu pour ses concitoyens un objet de vénération et de curiosité, Ynigo ne se laisse pas enivrer. Au lieu de céder à la folie mystique, il élargit son intelligence et emploie pour se guérir lui-même les remèdes que le médecin moral le plus habile lui eût indiqués. On l'avait vu déguenillé, couvert des livrées non-seulement de la misère, mais d'une malpropreté hideuse. Sans rien changer à la simplicité de ses vêtements, il eut soin de remplacer par un habit de laine et un capuchon de bure propre les haillons repoussants qui le couvraient. Retiré dans une grotte solitaire auprès de Manresa, il écrivit ses « Exercices spirituels », commentaires élégants et souvent éloquents d'un livre de Frédéric Garcia de Cisneros. Tout ce que l'ouvrage original contenait d'applicable aux vues et aux projets d'Ynigo, il s'en empare avec une habileté infinie; pliant et modelant le texte d'après ses doctrines particulières; adaptant à

ses vues les phrases et les expressions de l'auteur primitif avec un bonheur extrême de subtilité théologique.

S'assouplir sans rien perdre de son opiniâtreté, poursuivre un but à travers mille détours ; tout rapporter au plan qu'on se propose ; forcer les idées, les paroles, les habitudes d'autrui à seconder ses propres efforts ; ne laisser échapper aucune circonstance sans en tirer parti, aucune subdivision de la durée et du temps sans en profiter avec adresse : tel fut le caractère de l'ordre des jésuites : on le retrouve dans les moindres actions du fondateur.

Les extravagances d'Ynigo et ses qualités ; ses folies et ses vertus, concentrées par une volonté puissante, assurèrent son succès. Son séjour ascétique dans la roche creuse de Manresa, ses veilles, ses macérations, sa diète volontaire et forcée, avaient fini par compromettre sa santé, délabrer son organisation, ébranler son intelligence ; sa débilité le rendait incapable des devoirs mêmes qu'il s'imposait. Il se corrigea encore de cette erreur et eut soin de prémunir les autres contre les fautes où il était tombé. Qui n'admirerait cette froideur de raison chez un tel homme, cet examen consciencieux de soi-même, ce retour à la sagesse pratique, chez ce chevalier de la Vierge, puissante et souple intelligence, caractère tout espagnol par la persévérance et l'unité des vues ; — et doué d'une étrange flexibilité.

Quelques femmes pieuses le soignèrent pendant sa maladie. Déjà les disciples venaient recueillir la manne de la parole évangélique ; et l'éloquence d'Ynigo, soldat qui ne savait pas le latin, devint célèbre.

Ce n'était pas assez pour Loyola. Sa réputation de sainteté ne reposait encore pas sur d'assez solides bases : ses

exploits avaient été jusqu'ici l'abnégation, le mépris des choses terrestres, le triomphe remporté sur les sens et leurs exigences. Il voulut couronner sa vie par une expédition plus glorieuse, et partit pour la Terre-Sainte. Il y avait dans ce dessein un mélange d'orgueil, de dévotion réelle et d'ambition. Un voyage en Orient n'était pas au XVIe siècle chose aussi facile qu'aujourd'hui. La vieille haine des Sarrasins contre les Francs avait conservé sa ferveur primitive. Ynigo partit. Sans argent, sans protection, sans amis, il se mit en route, aborda à Gaëte et se dirigea sur Rome. La peste régnait. On le prit pour un pestiféré. Pâle, mal vêtu, malade, il justifiait par l'extérieur le plus repoussant les craintes dont il était l'objet. On le chassait des hameaux; on le fuyait dans les villes. Il s'étendait sous le porche d'une église; il reposait sur une pierre de la route ses membres nus et amaigris. La faim le dévorait; quelques âmes charitables lui jetaient du pain.

Ce fut ainsi qu'il traversa l'Italie, berceau et chef-lieu du catholicisme. Quelques-uns de ses concitoyens eurent pitié de lui et voulurent lui faire accepter de l'argent. Il l'accepta pour le faire distribuer à des pauvres. « Longtemps, dit son biographe Orlandini, il hésita, se demandant s'il ne ferait pas mieux de lancer cet or dans le Tibre; mais des réflexions plus mûres le décidèrent à en faire un meilleur usage, à secourir les misérables et à offrir à Dieu ses propres souffrances. *Lætior inde perrexit, ærumnis et mendicitate ditissimus.*

A Venise un riche Espagnol qui le rencontra, le présenta au doge, le logea dans sa maison et obtint pour lui passage sur un navire qui mettait à la voile pour l'île de Chypre. Comment Ynigo n'aurait-il pas eu foi dans sa mission céleste? Dès que sa position devenait critique,

un secours inattendu le sauvait. Le doigt du Très-Haut était là pour le protéger. Que les philosophes, au lieu de tourner en ridicule les annales de la superstition, les étudient; ils y rencontreront de curieux phénomènes. On voit clairement dans tous les actes d'Ynigo cette force d'esprit et cette profondeur de crédulité, ce courage et cette faiblesse, cette adresse et cette abnégation qui composent le caractère complexe et extraordinaire des gens de sa trempe et de son caractère. Il se fiait implicitement, d'une part, à la vénération qu'il inspirait; d'une autre, à la Providence qui le conduisait par la main. Il roulait sans doute dans un cercle vicieux; mais définitivement le sort était complice de sa crédulité, de ses manœuvres ou, si l'on veut, de son hypocrisie.

Les matelots vénitiens le raillèrent; ces incrédules de l'Italie avaient déjà secoué à demi la domination papale. « Pourquoi, lui demandait le capitaine, faites-vous cette traversée sur mon bord? Un saint n'a pas besoin de ces moyens matériels et vulgaires. Il marche sur les eaux et imite le Christ. » Les matelots, pour expérimenter la sainteté d'Ynigo, furent sur le point de le jeter à la mer. Quelques-uns d'entre eux opinaient à ce qu'on le laissât seul dans une île déserte. Cependant le temps devint orageux et la mer houleuse. Il fallut s'occuper de la manœuvre : Ynigo fut oublié. Il visita les saints lieux, vit le mont des Oliviers, les traces du Christ, le lieu où reposa la crèche divine; et pour obéir au père provincial des franciscains, chargé par le saint-père de diriger les pèlerins et de fixer le temps de leur séjour et celui de leur départ, il revint en Europe.

L'Italie était en proie à la guerre. Il la traversa. Les Espagnols l'arrêtèrent comme espion. Ses vêtements délabrés et sa mauvaise mine justifiaient ce soupçon inju-

rieux. Ici trouve place une de ces étranges scènes dont se compose la vie humaine, drame tissu par notre volonté, notre caractère et le hasard. Le gouverneur d'une place forte, Espagnol de Guypuscoa, vit une troupe de ses soldats amener un prisonnier enchaîné; c'était Ynigo. Le gouverneur était parent d'Ynigo. Ce dernier, dont l'esprit d'humilité et l'ardeur pour le martyre s'étaient accrus pendant son pèlerinage, ne crut pas devoir faire au gouverneur l'aveu de sa parenté. Après un assez long interrogatoire, le gouverneur réprimanda ses soldats, et leur dit de mettre en liberté ce misérable fou, ce mendiant, ce vagabond dont on n'avait rien à craindre ni à espérer. Loyola, ambitieux et avide de souffrances, reçut ces outrages comme des bienfaits du Très-Haut, avec gratitude. Les soldats, mécontents de s'être trompés et d'avoir encouru le blâme de leur chef, se vengèrent sur lui : on le mit presque nu ; la populace, meute toujours prête à poursuivre et accabler un pauvre être sans défense, se joignit à la soldatesque. Il était couvert de sang et de boue, quand un de ces hommes, plus accessible à la pitié que ses confrères, le protégea, le recueillit, le secourut, et le renvoya sain et sauf. Des mains de ces Espagnols barbares il tomba entre celles des Français, qui le traitèrent plus humainement. Un officier gascon lui fit donner des aliments et des habits, et le renvoya. Ynigo, dont l'exaltation s'était réveillée plus ardente et plus vive, cherchait en vain la mort et la prison : toujours un incident nouveau le privait des palmes du martyre et le rendait à la liberté.

Le voici à Gênes. Son pèlerinage est accompli. Mais de quelle utilité son apprentissage de sainteté a-t-il été pour le christianisme? Il reconnait avec douleur que tant de privations et de labeurs ont bien pu le placer lui-

même sur la voie de la perfection; mais sans faire un seul prosélyte, sans concourir à l'affermissement de la sainte foi. Loyola est ignorant. Il entre dans sa trente-troisième année. Pour accomplir ses desseins, il se résout à s'instruire.

Il y avait plus de courage, selon nous, à redevenir écolier à cet âge qu'à braver tous les dangers que notre héros avait courus. C'est une chose singulière et touchante de lire dans ses *Confessions* le récit de la peine qu'il éprouva, des obstacles qu'il surmonta, des combats qu'il fut obligé de livrer à sa vieille paresse mystique et rêveuse. Son esprit était devenu habituellement contemplatif. Il ne pouvait fixer son attention sur aucun des détails de la grammaire. Les visions et les extases interrompaient ses déclinaisons et ses conjugaisons. La ferveur même de sa dévotion contrariait ses progrès. Un jour il tomba à genoux devant son maître, qu'il supplia de vouloir bien lui infliger la même punition qu'à ses condisciples. Telle est enfin la puissance d'une énergique et persévérante volonté, qu'il dompta son indolence et parvint à lire l'*Imitation du Christ* dans la langue originale. L'ouvrage d'Érasme, intitulé *Manuel du Soldat chrétien*, ne l'édifia pas; l'esprit, la grâce et l'élégance de cet auteur ne servaient qu'à le distraire; il renonça donc à cette lecture et s'empressa d'avertir les fidèles du danger qu'un style agréable peut avoir pour leur salut.

Nous avons suivi pas à pas Ynigo. Pendant son pèlerinage d'Orient sa santé s'est affermie; l'ambition de fonder un ordre monastique et de compléter ainsi sa tâche l'a engagé à s'instruire. Les hallucinations ont fait place à une situation intellectuelle et morale plus digne d'un homme sage. Il commence son apostolat, auquel

21

il s'est longtemps préparé, et communique enfin sa science religieuse aux gens du peuple. C'est ainsi qu'il marche à son but, lentement, sûrement, avec une fatigue incroyable, avec une obstination que rien n'ébranle.

Il entreprend, à Barcelone, deux conversions, dont le contraste surprendra nos lecteurs, celle des religieuses et celle des prostituées de la ville. Celles-ci le raillent; les nonnes veulent le faire assassiner. Ynigo, qui avait obtenu accès dans le couvent, s'était aperçu du relâchement introduit dans la règle. Les hommes y venaient danser et festoyer avec les sœurs; quelques-uns y passaient la nuit. L'honnête Ynigo représenta fortement à l'abbesse et à ses filles la nécessité de réformer ces abus; il ne fut pas écouté; on craignit qu'il ne révélât à l'autorité les scènes scandaleuses dont il avait été témoin. Deux Tunisiens furent payés pour l'attendre et pour l'assommer. Un soir qu'il allait entrer dans le monastère, accompagné d'un vieux prêtre, son compagnon et son conseiller dans cette mission périlleuse, les assassins, cachés derrière un arbre, sortirent de leur embuscade et laissèrent pour morts les deux réformateurs. Le prêtre expira, Ynigo garda longtemps le lit. Le peuple, scandalisé de la conduite des nonnes, se porta en foule à leur couvent où il voulut mettre le feu. Ynigo sortit de sa chambre et vint calmer la fureur populaire. Peu de jours après, un jeune noble rencontrant Ynigo dans l'église, se prosterna devant lui, baisa ses mains, embrassa ses genoux, s'accusa de complicité avec les religieuses, et lui promit d'amender sa vie. Scènes étranges, pleines de passion, d'intérêt et de singularité, et qui caractérisent à la fois ce temps et ce pays.

Dona Inès Pascal, ancienne admiratrice de Loyola, celle qui l'avait protégé au début de sa carrière ascé-

tique, lui resta fidèle; il devint son commensal, et elle partagea ses exercices de piété. C'était elle qui l'accompagnait dans les maisons de prostitution qu'il visitait; elle qui pourvoyait à tous ses besoins. Idole de la populace, vénéré des nobles et des femmes, notre apôtre trouva des disciples : les hommes portaient le titre d'*Ensayalados*, les femmes celui d'*Ynigas;* tel était du moins leur sobriquet populaire.

Le nom de Luther, ce nom victorieux et puissant, traversait l'Europe. Le trône papal chancelait; l'inquisition redoublait de vigilance et de sévérité. Les *Alumbrados*, ou illuminés d'Espagne, avaient péri dans les flammes. Ce fut au milieu de ce mouvement religieux que le clergé apprit la naissance d'une secte nouvelle; ainsi appelait-on les disciples d'Ynigo. S'ils eussent été riches, s'ils avaient discuté savamment les points de dogme, sans doute l'auto-da-fé aurait étouffé le jésuitisme dans son germe. Mais quand le vicaire Figueroa rendit visite à notre saint, il le trouva dans une chambre si délabrée, vêtu d'habits si mesquins, entouré de disciples si humbles, qu'il le prit en pitié. Il l'interrogea et le trouva peu instruit, dénué d'orgueil, étranger aux discussions théologiques. Il rassura les supérieurs qui avaient conçu des craintes sur les intentions d'Ynigo.

Notre fondateur de secte dut la liberté, peut-être la vie, au mépris qu'il inspira.

Cependant les inquisiteurs devinaient vaguement la puissance essentielle que renfermait cet ordre nouveau; ils ordonnèrent à Ynigo de changer de costume; ils imposèrent à ses sectateurs diverses pénitences, ils leur défendirent de revêtir un uniforme qui les distinguât particulièrement. Déjà la réputation du nouveau saint se répandait de toutes parts. Manresa, Barcelone et Alcala

étaient peuplées de ses admirateurs. Les femmes surtout, séduites par la parole douce et les manières affables d'Ynigo, par son abnégation, par son éloquence, par sa sainteté extérieure et son ascétisme mystique, abandonnaient leurs parents, quittaient leurs familles, se mettaient en route pour de lointains pèlerinages, venaient se placer sous la tutelle et la direction de Loyola. On se plaignit; plusieurs des plus nobles familles de Barcelone avaient vu de riches héritières s'exiler volontairement du toit paternel. Les unes étaient entrées en religion, les autres avaient fait vœu de se rendre, pieds nus et chargées du bourdon des pèlerines, à Notre-Dame-de-Lorette. On se récria, même dans ce pays du fanatisme, contre les prédications d'un fanatique et contre les effets de ses suggestions. Les familiers du saint-office s'emparèrent de la personne de Loyola.

Escorté des sbires, il se rendait à sa prison, quand il rencontra dans la rue un homme très-jeune alors, et qui joua dans l'histoire des jésuites un rôle important. C'était le jeune duc Francesco de Borja. La figure pâle et vénérable d'Ynigo le frappa; Borja était à cheval, suivi d'un cortége. Il s'arrêta, descendit, questionna Ynigo; ce dernier répondit avec douceur, humilité, noblesse. Borja devint l'un de ses plus ardents sectateurs.

Ynigo cependant fut examiné, interrogé, questionné. On le mit en prison; vraie prison espagnole, dénuée de propreté, et à laquelle manquait tout ce qui peut rendre la captivité supportable. Le grand conseil s'assembla. Quelques misérables frères prêcheurs inquiétaient l'Etat. Mais en vain les interrogateurs s'acquittèrent-ils de leur office. Ils ne purent découvrir aucune faute dans la conduite d'Ynigo, et se contentèrent, par précaution, de prohiber les prédications publiques de ses sectateurs,

jusqu'à ce qu'ils eussent suivi, pendant quatre années, un cours de théologie ; on leur ordonna aussi de porter le costume des étudiants : et comme ils objectaient leur pauvreté, on leur fit cadeau des vêtements nécessaires. Ynigo ne lutta pas contre ses supérieurs. Il prit une route plus subtile et plus habile. Il alla droit à l'archevêque de Tolède, Fonseca; lui demanda la permission de quitter Alcala pour Salamanque, et obtint cette permission après avoir pleinement convaincu Fonseca de son innocence et de son savoir. Ynigo échappa ainsi aux injonctions du vicaire, sans témoigner aucune désobéissance formelle, et donna aux membres de l'ordre qu'il devait fonder plus tard un exemple mémorable d'habileté dans l'art d'éluder le péril et de repousser la persécution sans l'affronter.

Autour de lui se pressait déjà une congrégation, animée d'une foi aveugle. L'humilité des loyolistes et leur indigence n'empêchèrent pas les moines espagnols de voir avec une sorte d'effroi cette rivalité naissante. On tendit plus d'un piége à Loyola. Un jour qu'il avait été visiter un couvent de dominicains, on le reçut avec une aménité remarquable ; il s'assit à la table des pères. On prodigua les éloges à son abnégation, à son dévouement, à ses mérites. Calisto, disciple chéri d'Ynigo, accompagnait son maître.

Entrons avec eux dans la chapelle où les conduisirent le pro-prieur, le confesseur et un moine : ce tableau d'intérieur est de l'archéologie; ces mœurs éteintes et disparues méritent d'être conservées. Voici comment le fils de Dominique commença :

« Mon frère, dit-il à Ynigo, quelle réputation de sainteté vous vous êtes faite! Combien j'estime votre renoncement et votre austérité volontaire! Vous êtes

bien digne de vous ranger parmi les héros de notre Église. Dites-moi par quelles études et quels travaux vous édifiez votre prochain; à quelles méditations vous vous livrez, et quelles lumières vous communiquez.

— Nous sommes des gens peu éclairés, répondit Ignace. Je cherche à m'instruire et n'instruis pas.

— Cependant vous prêchez, interrompit l'adroit inquisiteur. Les fidèles vont vous demander des consolations : vous êtes un nouvel apôtre.

— Père, nous ne prêchons pas, nous aimons à converser familièrement avec ceux qui nous invitent dans leurs maisons.

— Mais, sur quelles matières ces conversations roulent-elles? Sur des matières religieuses?

— Oui, mon père. »

Le dominicain tressaillait de joie. Il voyait d'avance Ynigo captif dans les entraves de son argumentation : il continua en souriant :

« Quelles sont ces matières religieuses?

— Nous parlons des vices et des vertus; des vices, pour les montrer dans leur difformité naturelle; des vertus, pour attirer vers elles ceux qui nous écoutent. Nous essayons, faibles que nous sommes, de combattre le péché, et de ramener à une vie sainte les personnes qui nous accordent leur confiance.

— Ainsi, de votre propre aveu, vous êtes des ignorants et vous traitez en public des sujets religieux. Qui vous éclaire donc sur ces matières? Ce n'est pas l'étude : prétendez-vous que ce soit le Saint-Esprit?

— L'humilité de nos intentions nous laisse espérer que le souffle du Tout-Puissant ne dédaignera pas ses plus modestes disciples.

— Eh quoi! Dans un temps où les erreurs d'Erasme

et de tous les Allemands hérétiques versent leur contagion sur l'Europe, vous, illettré, homme téméraire, vous osez instruire le peuple et prétendre aux inspirations directes du Saint-Esprit !

— Nullement, mon père... Mais vous n'êtes pas mon supérieur. Je répondrai à cette accusation lorsque ceux qui ont le droit de me juger m'interrogeront; je décline votre juridiction, et refuse de vous répondre.

— En attendant, je vous retiens prisonnier. »

Ce dialogue, assaut de subtilité dans la défense et dans l'attaque, se termina par l'emprisonnement d'Ynigo, qu'on enferma dans la chapelle. Bientôt transféré dans un cachot, il fut chargé de menottes, et un anneau de fer attacha sa jambe gauche à celle de son camarade Calisto. Un piton d'airain, fixé dans le plancher, retenait la double chaîne des deux apôtres, auxquels on avait laissé la liberté d'une promenade assez restreinte. Quand on voulut l'interroger, il mit en œuvre cette facilité, cette souplesse de circonlocutions, cette adroite duplicité de discours qui l'avaient déjà si bien servi. « Expliquez le premier commandement, lui dit l'interrogateur. » Il obéit, et accumula sur ce commandement tant de paroles inutiles, un verbiage si sonore et si vide, un amas de vérités si incontestables, qu'il fatigua de son élocution surabondante le moine chargé de cet office. On vit l'inquisiteur, ébahi et confondu, s'arrêter comme écrasé et englouti sous un déluge de mots. Personne n'eut plus le courage d'attaquer Ynigo sur ces matières : on savait trop ce qui résulterait d'une telle attaque. *Tamdiu locutus est, tamdiu eos detinuit, ut voluntatem ademerit quidquam postea rogandi*[1]. C'est une

1. Vie de Loyola.

excellente scène de comédie et la fourberie la plus innocemment adroite dont Ynigo pût s'aviser.

Cependant un événement inattendu, dont Ynigo profita très-habilement, hâta sa délivrance. Les prisonniers détenus pour vol et pour meurtre se révoltèrent, brisèrent les portes de leurs cachots, assassinèrent les geôliers et s'enfuirent. Ynigo et Calisto restèrent seuls dans leur chambre. Cet acte fut regardé comme une preuve évidente de leur innocence. On les mit en liberté. Mais Ynigo connaissait l'Espagne. Il savait par expérience que nul n'est prophète dans son pays. Déjà la superstition espagnole exploitée par des mains habiles avait ses débouchés et ses régulateurs. Le chef des jésuites partit pour la France, et dit hautement que son intention était d'aller étudier à l'Université de Paris.

Cette résolution était digne de Loyola. Il allait puiser à la source de la science les connaissances théologiques qu'on lui refusait et dont ses ennemis se faisaient une arme contre lui. S'il fût resté en Espagne, son projet aurait avorté; projet longtemps, difficilement mûri, déjà entravé par tant d'obstacles. Ses disciples l'exhortaient vainement à ne pas quitter Salamanque; il n'en fit rien. Un âne, chargé de ses livres de classe, fut son compagnon de route. Curieux et bizarre spectacle que celui d'un pauvre écolier de quarante ans, gravissant les Pyrénées en poussant devant lui son baudet : cet homme allait à la gloire. La guerre, allumée entre l'Espagne et la France, rendait la route périlleuse; il fut pillé, rançonné, battu, rendit grâce à Dieu de ses misères; et vint se loger place Maubert, à Paris, en février 1528. Le collége Montaigu était alors un asile infect et scandaleux où les écoliers pauvres venaient recevoir

dans les salles délabrées d'un bâtiment ruiné quelques leçons de grec et de latin à bon marché. Ynigo, que nous appellerons dorénavant Ignace, ne pouvait choisir d'autre sanctuaire. Il alla s'asseoir parmi les *gueux* de Montaigu : ainsi se nommaient les ladres, les enfants de chœur, les vagabonds, les *mauvais garçons* qui peuplaient ce misérable collége.

Une souscription ouverte à Salamanque et à Alcala par les âmes charitables pour subvenir aux besoins d'Ignace, avait garni sa bourse de quelques écus. Un des écoliers de Montaigu, qui logeait avec lui dans son taudis de la place Maubert, déroba le petit trésor de son condisciple et partit pour Dieppe. François Ier régnait; la police était très-mal faite; les *mauvais garçons* étaient maîtres. Ignace ne porta aucune plainte et se réfugia dans l'hôpital Saint-Jacques. Les cours commençaient à six heures du matin; et la règle de l'hôpital, règle très-sévère, défendait à tous ceux que l'on recueillait de sortir avant l'aurore. Ignace, dans cet embarras, voulut se placer comme domestique auprès de quelque professeur qui recevrait ses services en payement de leçons que le docteur pourrait donner à son valet. Les professeurs ne voulaient ni l'instruire gratis, ni lui accorder, à titre de gages, la faveur de leurs enseignements. Invincible dans sa résolution, Ignace reprit le bâton de pèlerin, traversa la France, passa en Flandre et en Angleterre, mendia, pendant cette longue tournée, son pain et quelque monnaie, et finit par rapporter à Paris une cinquantaine d'écus récoltés de cette manière. Alors il entra au collége Sainte-Barbe, se livra tout entier à l'étude du latin et renonça pour quelque temps à la prédication et aux études théologiques. Quelle jouissance que l'étude pour un homme qui vient de l'acheter à ce prix,

et qui ne voit dans ses travaux qu'un instrument de puissance, de gloire et de salut!

On ne peut s'empêcher d'admirer cette force d'âme et cette invincible énergie. Au XVIe siècle elles passèrent pour divines, et notre héros fut un saint. De nouveaux disciples accoururent, baisèrent la trace de ses pas, essayèrent de l'imiter en exagérant sa conduite, et poussèrent jusqu'au ridicule ce qu'il y avait d'étrange dans son extérieur et ses manières.

Pedro Ortez. docteur de l'Université, et Diego de Govea, recteur de Sainte-Barbe, se distinguèrent par leur ferveur parmi ces prosélytes nouveaux. La France avait aussi son inquisition : maître Mathieu Ory, inquisiteur pour la foi, voulut bien faire attention au pauvre écolier. Ignace, qui en fut instruit, n'attendit pas que l'on dirigeât contre lui des poursuites. Avec son audace et la décision de caractère qui lui appartenaient et que nous avons vues se déployer si souvent dans le cours de sa vie, il se présenta devant Mathieu Ory, homme fougueux, fanatique impitoyable, dévoré d'un zèle exterminateur que rien ne pouvait modérer. Ignace sut le conquérir en lui témoignant une confiance sans réserve, et finit par obtenir de lui un certificat d'orthodoxie. Le condisciple qui lui avait dérobé son trésor tomba malade à Dieppe et osa demander à Ignace des secours. Ignace partit à pied, lui porta quelque argent, veilla près de son lit, le soigna, le sauva, et fit de lui un disciple dévoué. Ce dévouement de Loyola est un des plus beaux actes que la charité chrétienne ait jamais inspirés.

Ainsi s'affermissait peu à peu le singulier pouvoir créé par ce mendiant et cet homme ignoré. A Venise, à Rome, à Salamanque, à Barcelone, en Flandre, à Paris, il avait jeté les premières fondations de son édifice,

sans trahir son secret, sans admettre aucun mortel dans le sanctuaire intime de sa pensée. Les élèves de Sainte-Barbe l'écoutaient avec vénération. Les théologiens, séduits par sa modestie, sa douceur et la pauvreté de sa vie, croyaient n'avoir rien à craindre de lui. Sa gravité plaisait au peuple; et les bizarres exploits de son fanatisme ajoutaient encore à l'admiration qu'on avait pour lui. Un écolier de Sainte-Barbe avait coutume de rendre visite, pendant la nuit, à une femme qu'il aimait, et de traverser les Gobelins, village près duquel se trouvait le logis de la dame. Ignace pria le jeune homme de cesser ces entrevues et d'abandonner sa maîtresse : prières, menaces, représentations, tout fut inutile. Voici le singulier remède auquel Loyola eut recours, remède dont peu de personnes se seraient avisées. L'amoureux traversait un petit pont de bois jeté sur le ruisseau de Bièvre; c'était au cœur de l'hiver; neuf heures du soir allaient sonner. Une voix s'éleva tout à coup du milieu de l'eau : « Si tu ne reviens sur tes pas, s'écria Ignace, si tu ne renonces pas à ton péché, je resterai ici jusqu'à demain matin. Amende ta vie, ou sacrifie la mienne. » Ignace était dans l'eau jusqu'aux genoux : le jeune homme eut pitié de lui; et, après une assez longue explication, il céda aux prières du dévot et rebroussa chemin. Sans doute il prit une autre route. Cette prouesse est, il faut le dire, la seule du même genre dont le souvenir soit consigné dans les biographies de Loyola.

Luther grandissait : Loyola de son côté marchait à son but d'un pas ferme; Faber, aristotélicien érudit; saint François-Xavier, Espagnol, homme opulent, d'une famille distinguée et célèbre, d'un dévouement sans bornes, l'Amadis de cette croisade catholique; Diégo Lainez, Alonso Salmeron, qui, sur un théâtre plus

brillant, a joué dans la suite un rôle remarquable, Bobadilla et Simon Rodrigues formèrent sous les ordres de Loyola le premier noyau de l'association jésuitique. Ils se réunirent dans l'église d'un monastère situé à Montmartre, où ils prononcèrent le serment solennel de travailler ensemble à l'affermissement du trône papal et de la foi chrétienne. Tel est le berceau de cet institut théocratique dont le fantôme épouvante encore l'Europe.

La destinée d'Ignace avait pris son cours, et rien ne pouvait plus l'arrêter; l'exemple du maître créa des disciples aussi habiles, aussi patients, aussi sagaces que lui. Cette longanimité, cette patience, cette adresse à mettre les hommes et les circonstances à profit; tout ce qui distinguait Loyola, toutes ces qualités que nous avons admirées dans la première partie de sa carrière religieuse et prosélytique devinrent les règles de son ordre. On vit ses élèves parcourir les universités d'Italie, attirer à eux les jeunes gens riches, s'insinuer dans les familles, gagner la confiance du peuple. Bientôt la première ferveur se dissipa; les fondateurs de l'association, maîtres d'un puissant levier, comprirent l'importance de la position qu'ils occupaient. Lainez, homme d'un jugement solide et d'une pénétration intellectuelle admirablement énergique, disposa l'édifice dont Ignace avait creusé les fondations et jeté les premières assises. Dans cette épopée romanesque et dévote que l'imagination des jésuites a créée pour expliquer la formation de leur ordre, Ignace apparaît comme Dieu le Père, et Lainez comme le Saint-Esprit. A l'un appartient la conception primitive, à l'autre la création matérielle. L'âme de Loyola s'est conservée et perpétuée dans le cadre que Lainez inventa, moule sublime dont la durée atteste la force et le pouvoir.

Que l'Institut des jésuites n'ait eu pour but que la fortune et les honneurs, acquis par la fraude, c'est une opinion populaire et fausse comme la plupart des opinions populaires. Si nous étudiions mieux les intentions de ses fondateurs et l'époque où vivait Ignace, nous reconnaîtrions que cette création, à la fois politique et religieuse, visait beaucoup plus haut et qu'elle n'est pas restée inférieure à sa mission.

Le catholicisme se mourait; la milice monacale, plongée dans les abus et le désordre, déconsidérait la cause qu'elle prétendait secourir. Du sein des couvents on ne voyait plus sortir que des nuées d'hommes ignares, prélevant sur la société, qu'ils ne servaient en rien, une dîme exorbitante; criblés de vices, orgueilleux de leur prépondérance antique et dédaignés de tous. Si quelques intelligences supérieures se trouvaient mêlées à cette tourbe ridicule et méprisée, elles se hâtaient de rejeter le froc et d'embrasser la réforme. Chaque monastère nourrissait une pépinière de réformateurs. Luther dominait déjà le nord de l'Europe; une impulsion immense était donnée, et le géant spirituel du Vatican, à chaque nouveau mouvement des peuples, sentait son vieux domaine vaciller, la pierre sur laquelle il reposait s'ébranler. Un contre-poids fut donné au protestantisme nouveau; ce contre-poids fut l'ordre des Jésuites. La balance des destinées attendait cette puissance nouvelle qui l'équilibra. Telle fut l'influence de l'homme, dont nous n'avons prétendu dissimuler ni l'exaltation ni la misère, ni les haillons, ni les hallucinations mentales, ni les aberrations fanatiques. Mais que l'on nous montre un conquérant d'empire qui ait tracé l'histoire dans un sillon plus profond.

Quand les peuples du Nord étaient encore barbares,

Rome catholique leur avait envoyé pour prédicateurs ces cyniques du christianisme, armés du bâton, marchant pieds nus et portant la besace. Les moines mendiants avaient accompli leur œuvre. Maintenant la société modifiée exigeait d'autres soins; il fallait une milice renouvelée, mêlée à toutes les classes, associée à toutes les professions, à la fois religieuse et laïque, revêtue de tous les costumes, susceptible de toutes formes, malléable et ductile, moins occupée de pratiques dévotes que de travaux varîment utiles au catholicisme.

Mais qu'aurait-on fait de cette armée éparse, si elle n'avait été parfaitement disciplinée?

Le père Lainez se chargea de cette discipline. Il établit pour premier principe l'obéissance aveugle. Être esclave pour devenir maître, tel était le moteur unique de la machine redoutable dont nous avons vu le premier développement s'opérer. Le novice restait novice tant qu'il plaisait à ses maîtres; l'humiliation la plus abjecte le forçait de ramper devant eux. On se plaisait à briser l'orgueil humain sous les coups d'une insulte permanente; plus de volonté, plus de dignité; vous deveniez l'outil de la politique, l'instrument du bon plaisir de vos supérieurs. A cette profanation de la dignité de l'homme se joignait une complète abnégation de sa raison. *Si l'Eglise prononce que le blanc est noir, nous devons dire avec elle que le blanc est noir.* Ainsi s'exprime Ignace lui-même : *Si quid quod oculis nostris apparet album, nigrum definiverit Ecclesia, debemus itidem quod nigrum sit pronuntiare.*

Ainsi fut fondée cette société puissante, élastique, capable de tout, sublime création, complot détestable, qu'il est difficile de calomnier, car elle était propre à tous les crimes, comme par l'immense appareil de

son institution primitive elle était propre à tous les dévoûments. Grâce à cette souplesse d'expansion, il n'est rien qu'elle n'ait embrassé, depuis le régicide jusqu'aux bouquets à Chloris. Ce phénomène, plus remarquable peut-être que toutes les conspirations et toutes les fondations de cités, a jailli d'un cerveau malade; la cellule d'un soldat visionnaire a été le foyer primitif de cette merveille. Nous avons conduit pas à pas le lecteur à travers ce long pèlerinage, et observé cette éducation que Loyola fit subir à sa pensée enthousiaste. D'abord fou, puis mystique, puis ascète à la manière des théosophes de l'Inde, il méprise l'instruction et finit par en sentir le prix; il la conquiert avec une peine inouïe, joint à ses vues religieuses une profonde connaissance du monde; et, de mendiant qu'il était, finit par devenir législateur.

A sa mort, Loyola voyait quatorze provinces composer son empire. Le jésuitisme était fondé en Portugal, en Castille, en Andalousie, en Arragon, en Italie, à Naples, en Sicile, dans l'Allemagne du nord et du midi, en France, dans le Brésil et dans l'Inde. Cet homme étonnant avait cent colléges établis, et son influence s'étendait des forêts du Brésil aux limites de la Pologne. Depuis seize années l'ordre, sous les yeux de son créateur et de Lainez, digne acolyte de Loyola, avait pris un accroissement gigantesque. Le pape semblait avoir admis un rival au partage de sa puissance. Déjà l'esprit d'Ignace s'était pour ainsi dire infiltré dans les veines de ce grand corps. La milice mobile de la papauté, l'armée jésuitique était organisée. On avait des confesseurs faciles pour les rois; des conspirateurs audacieux qui allaient se mêler aux mouvements tumultueux de la ligue; des savants et des sophistes pour éclairer le

monde ou égarer la faiblesse; d'héroïques missionnaires, apôtres dont rien ne faisait pâlir le courage; des assassins et des banquiers; des artistes et des fanatiques; des esclaves et des tyrans. On sait le reste; jamais république n'a joui d'une plus éclatante destinée. Jamais les efforts d'un homme n'ont été couronnés d'un succès plus merveilleux. Aboli par le pontife, l'ordre a subsisté; le trône papal est à peine aussi solide que l'institut de Loyola.

N'attribuez pas au hasard cette organisation merveilleuse. Si vous consultez les cahiers des jésuites primitifs et les règlements de leur ordre, vous y trouverez le secret d'un si incroyable succès. Si vous comparez à la vie de Loyola les préceptes écrits de ses disciples, vous reconnaîtrez que la doctrine jésuitique, fixée et systématisée par Lainez, n'était que l'imitation et la copie des actions et des principes de Loyola. Qu'on repasse dans son esprit toute la carrière que nous avons esquissée. Partout Loyola plie sous la nécessité, se soumet à la circonstance, attend les événements, leur résiste par un courage de patience indomptable, tire parti de ce qui se présente, et prépare l'avenir. Si le bien ou le mal que font les hommes, si les traces qu'ils laissent sur le globe, doivent servir à leur appréciation, il sera difficile de juger cet homme remarquable dont nous venons de rappeler la vie anomale. Si la patience, la persévérance dans une seule idée, le talent de dompter et de séduire, l'art de concilier et de capter, le mépris de la douleur, de la souffrance et des outrages, la hauteur et la fermeté des résolutions, enfin le succès des entreprises et la réalisation d'une pensée téméraire et colossale, suffisent pour faire un héros; — Ignace de Loyola, l'insensé, le visionnaire, le mendiant fut un héros.

VII

TIRSO DE MOLINA.

Ce moine, carme déchaussé, qui a fait plus de cinq cents pièces de théâtre et qui a été prieur de son couvent, vivait entre 1570 et 1650, à Madrid et à Séville, limites qu'il n'a jamais dépassées. On voit qu'il a été contemporain de Cervantès et de Shakspeare, de Corneille et de Molière, du Tasse et du Marino, et qu'il appartient à la fois à deux zones et à deux époques bien distinctes, aux dernières années du seizième siècle et aux premières années du dix-septième. Le *Convivado de piedra*, dont Molière a fait son *Festin de Pierre*, lui appartient, comme chacun sait; voilà tout ce que la critique française et même espagnole a dit jusqu'à présent de cet auteur singulier.

C'est d'abord un personnage assez notable que celui d'un homme d'église et de théâtre qui, le matin, enfonce son capuchon sur son nez et écrit gravement au fond de sa cellule la chronologie de son ordre religieux; puis, l'heure du théâtre arrivée, le capuchon tombe, le Frère de la Merci disparaît, et ce docteur vêtu de noir qui a conservé le petit rabat et ne porte pas d'épée, c'est Gabriel Tellez qui s'avance d'un pas leste vers le *Patio* où

ses actrices et ses acteurs répètent son nouveau drame. Voyons un peu ce qu'il leur fait jouer.

Toutes les extravagances imaginables, quant aux incidents et à l'enchevêtrement des aventures; la glorification et l'apothéose des femmes en général et en particulier; enfin et surtout la continuelle ironie des moines et des gens de cour. Ses soixante drames n'ont pas d'autres éléments. Tellez touche bien de temps à autre aux sujets sacrés; mais alors même, — comme dans sa *Venganza de Tamar*, — où les Juifs sont fort petits et les femmes juives héroïques, — il ne manque pas d'exalter les femmes à nos dépens, et surtout aux dépens des hommes du monastère et du sacerdoce; un railleur pourrait soutenir que le prieur du couvent de Soria peignit les femmes d'après l'idéal, et les moines d'après nature.

Ses intentions avaient plus de portée. Il se créait ainsi dans le public des alliés considérables; d'abord toutes les femmes, ensuite tous ceux qu'elles font agir et penser. Écrivain populaire, il ne s'adressait ni aux littérateurs, comme Cervantès, ni aux gens de la cour et au roi, comme Calderon, mais aux bourgeois de Séville, aux *majos* de Madrid et aux *amancebadas* (dames *émancipées*), qui jouaient si bien des castagnettes (au dire de madame Daulnoy) et constituaient une véritable puissance dans l'État. Son langage était donc celui du peuple; il en avait le sel, l'épigramme, la naïveté, le jeu de mots, la répartie vive, le ton brusque, brillant et dégagé. Nul poëte espagnol n'est plus exempt que lui de ces longs enroulements de fleurs, de diamants et d'étoiles, que le fameux Calderon prodigue, et qui deviennent fastidieux chez Rojas et Matos Fragoso. En revanche il ne se fait pas faute de mauvais goût, de mau-

vaises pointes et de péripéties imprévues et baroques. Souvent, quand un caractère le gêne, il change ce caractère, et la trame logique des événements ne le préoccupe guère. Il veut amuser à tout prix, et il y réussit singulièrement. Les mœurs rustiques qu'il reproduit sont toujours vraies; il abhorre le sentiment factice, l'artificiel et le convenu. Il aime mieux inventer mal que d'imiter les autres ou même de s'imiter; enfin c'est un créateur d'esquisses puissantes, très-vivement jetées sur sa toile, avec beaucoup d'effet, sans prétention, sans affectation, sans retouches.

Il serait presque ridicule de classer les œuvres d'un dramaturge irrégulier jusqu'à l'excès et bizarre par système, qui s'était arrangé, comme nous faisons tous, un système d'après ses goûts. Cependant, pour établir un peu d'ordre dans cette forêt d'épigrammes aventureuses et d'aventures épigrammatiques, on peut distinguer trois espèces de drames sortis de la plume de Gabriel Tellez; les pièces sacrées, en petit nombre, et qui ne manquent jamais de courir à droite et à gauche, tantôt vers la satire, tantôt vers le roman; les pièces satiriques, toujours fort amusantes; enfin les pièces composées en l'honneur, non pas des dames (les dames et l'honneur sont du ressort de Calderon), mais des femmes et de leurs vertus; ce sont les plus nombreuses et les plus chaudement écrites; là notre prieur triomphe. Même dans ses autres drames les femmes n'ont pas de défauts; elles sont héroïques, vigilantes, prudentes, discrètes, courageuses, adorables de tout point, très-aimantes d'ailleurs; l'auteur ne leur prête que quelques peccadilles qui varient la trame de leurs vertus; ce sont des péchés si brillants, si gais, si spirituels et si entraînants, qu'il est impossible de ne pas les en aimer

davantage. ***Diablos son las mugeres***, dit Tellez sur le titre de l'une de ses pièces; « les femmes sont des diables. » Quand il n'en fait pas des anges, il en fait des démons, et c'est à peu près la même chose.

« Je voudrais bien savoir, demande à ce propos un écrivain espagnol qui ne manque pas d'esprit (Augustin Duran), pourquoi Tellez, qui traite si bien l'autre sexe, nous représente, nous autres hommes, sous des traits si désagréables. On est ennuyé de voir dans tous ses drames un personnage nul qui est l'amant, le mari ou le père, en face d'un groupe féminin doué d'intelligence, d'énergie, de sensibilité et de beauté. Don Juan lui-même, dans le ***Burlador de Sevilla*** (***le Festin de Pierre***), est un véritable bandit qui n'a d'autre mérite que de bien boire, de se battre dans l'occasion, et d'avoir la jambe bien faite. » Une fois seulement Tellez s'est avisé de médire des femmes; et c'est aux dévotes, à ses propres ouailles, qu'il s'est attaqué. ***Martha la Piadoza*** est le portrait comique d'une Tartufe femelle, peinte des couleurs les plus vives et les moins indulgentes. Quant aux femmes qui prennent vingt déguisements pour courir après leur amant, qui se battent en duel cinq fois par jour ou mettent le feu à la maison de leur séducteur, ce sont pour Gabriel Tellez de vraies saintes; il n'a pas le plus petit mot à dire contre elles. ***La Condesa Bandolera*** marche à la tête d'une troupe de bandits; ***Marie-Hernandez la Gallega*** mène trois intrigues de front; ***la Villana de la Sagra*** est plus rusée que Figaro. La ***Villana Illesca*** joue à peu près le rôle hasardeux et divers de l'héroïne d'une très-jolie pièce de M. Scribe (***le Domino noir***); toutes elles parlent comme dix, elles ont de l'esprit comme quatre; elles se moquent du qu'en dira-t-on et de ce qui les entoure; elles tiennent entre leurs mains

le fil des catastrophes et dirigent les cœurs, les esprits et les volontés, sans avoir l'air seulement d'y toucher. Là-dessus un métaphysicien peut se récrier : ce n'est pas de cette façon que procéderait la logique si elle était maîtresse des choses humaines, et je conçois qu'un tel spectacle fît hausser les épaules du philosophe qui s'en tient aux *quiddités* d'Aristote ; mais le théâtre du prieur a un côté vrai, surtout un côté dramatique et fort divertissant.

C'est par là que les œuvres de Tellez ont de la valeur. Irrégulières, peu philosophiques, nullement systématiques, hasardées, contradictoires, elles ont le tort d'être confuses, elles ont le mérite de vivre. Elles sont le contraire du pédantesque, du convenu et de l'affecté. La palme de l'art appartient aux œuvres à la fois vivantes et bien réglées ; la moitié seulement de ce double mérite est encore une fort belle part pour un écrivain. En fait d'art comme en politique et dans la nature, il n'y a que deux puissances : l'ordre et la liberté ; l'homme reviendra éternellement à ce problème sans solution, à cet antagonisme de la fatalité et du libre arbitre, qui est la loi du progrès même.

Si l'ordre ne manquait pas à Tellez, il marcherait de pair avec les plus forts ; il se contente de la liberté et de la vie. Même quand il soutient des thèses insoutenables, il intéresse et captive par cette qualité magnifique, celle de faire vivre son œuvre.

S'il n'a pas la force de l'organisme total et le don de l'harmonie réglée, il possède l'instinct éclatant de la vie partielle et le secret d'en reproduire les caprices. Une ou deux fois, et par hasard, un thème complet, un ensemble réel, bien ordonné d'avance, lui ont été fournis par la légende ou la tradition. *Don Gil de las Calzas verdes*

(Gilles-la-culotte-verte), *el Burlador de Sevilla* (notre Don Juan), *los Escarmientos para el cuerdo (Exemples pour le sage)*, et *el Condenado por desconfiado* (Damné faute de foi), drames très-singuliers, maintenus dans les bornes d'une discipline logique par la croyance populaire, sont de très-remarquables ouvrages.

Don Gilles-Culotte-Verte se joue encore à Madrid, au grand plaisir des classes inférieures. Il s'agit d'un homme rustique qui, jeté au milieu des gens de cour, subit tous les plaisants contrastes que cette situation fait naître. Tellez a épuisé avec une grande verve et une vive malice, sans épargner les courtisans qu'il aimait peu, les effets de scène et de dialogue qui découlent de cette donnée amusante. *Le Farceur de Séville* s'élève beaucoup plus haut. Ce n'est pas un athée comme chez Molière; c'est un séducteur de profession, un fat, un raffiné, bien frivole et ami de ses aises, bonne épée d'ailleurs et gentilhomme orgueilleux, qui rit des hommes et trompe les femmes. Gabriel Tellez ne veut pas qu'on les trompe; il va jusqu'à soutenir, comme nous allons le voir tout à l'heure en examinant un autre de ses drames, que l'on est nécessairement frappé de la foudre et damné ensuite quand on se conduit mal envers elles. Le trio de Mozart, ce terrible groupe des trois victimes de don Juan, est la création de Tellez. Dans son *Burlador* ce ne sont pas des victimes gémissantes, ce sont de terribles personnes qui se mettent aux trousses du perfide, le suivent partout, hurlent de concert, ne lui laissent pas un moment de repos et lui font un enfer anticipé, en attendant le feu du ciel. Le laïque Molière est moins chevaleresque et plus bénin; il laisse les femmes sur le second plan, et met Dieu sur le premier. On voit que le sens philosophique et profond de notre

don Juan français appartient à Molière. Quant au dénoûment, c'est Tellez qui a tout l'avantage, et il le doit moins à son génie qu'à la liberté de son théâtre et à la légende même qu'il reproduit fidèlement.

La scène imaginée par Tellez se passe dans la cathédrale de Séville, où le meurtrier a pris refuge, en face de l'autel, devant le tombeau du Commandeur, sous les grandes voûtes gothiques, parmi les statues des saints et pendant la nuit. C'est là que le *Gracioso*, type du Leporello de Lablache, met la table par ordre du « Farceur », son maître; du haut des degrés de marbre blanc, sous la clarté de la lune perçant les vitraux, le vieux gentilhomme mort descend pour répondre à la railleuse invitation du mauvais sujet entre deux vins; car le don Juan de Tellez n'est pas un profond scélérat, c'est un jeune débauché tout simplement, et cette légèreté même de son âme renforce le contraste dramatique. Pour la vraisemblance je préfère Tellez ou plutôt la légende. Il faut bien que don Juan, poursuivi par la justice, soupe quelque part; sa table ne peut être servie que dans l'église où il s'est réfugié. Cette frivolité qui brave Dieu et éveille les cadavres, et ce sérieux de la mort et de la vie éternelle, qui répondent du fond de la cathédrale à la voix licencieuse du jeune homme, ressortent profondément de la doctrine catholique; — et les scènes et le dialogue que Tellez emprunte à cette idée sont des traits de génie.

La légende, réduite à la forme dramatique par Tellez sous le titre du *Farceur ou le Convive de pierre* (le convive-statue), avait séduit, avant Molière, deux arrangeurs français fort inhabiles, dont le premier ne savait pas même l'espagnol, car il a traduit *convivado de piedra* par « festin de Pierre. »

Si notre grand comique a reproduit cette absurdité, c'est que son prédécesseur avait eu du succès, et que Molière ne voulait pas désorienter son public.

Le peu que l'on a traduit de Tellez, avant Royer, excellent traducteur de Cervantès, a été très-mal interprété. Tout récemment les *Cigarrales de Toledo*, recueil de nouvelles et de drames amusants du même moine, sont devenus les *Cigares de Tolède*; ce sont les Vergers de Tolède, où l'on se retirait pour fumer. Un Allemand a rendu les *Escarmientos para el cuerdo*, titre d'un autre drame, par les *Combats du cœur*; ce sont les *Leçons du Sage*. Le même malheur arrive souvent aux écrivains très-idiotiques : à Plaute chez les Romains, à Swift chez les Anglais, à Rabelais et à Molière, à tous ceux qui préfèrent la langue du peuple et les vigoureuses saillies de la vie familière à la langue de la rhétorique, des salons et de l'élégance convenue.

Il est à peu près impossible de rendre autrement que par une périphrase assez longue les *Escarmientos para el cuerdo*; ce sont de terribles leçons données à l'homme sage, les enseignements de la vie. Or le premier de ces enseignements, d'après notre prieur, c'est qu'il faut être parfaitement fidèle en amour. Il prend pour texte le poëme portugais de Corterealʼ, intitulé : *Naufrage de Sepulveda*, où il trouve un fiancé volage et sévèrement puni. Ce gentilhomme, après avoir abandonné, comme le Roméo de Shakspeare, l'ancien objet de sa passion, vole à des amours nouvelles, emporte sa conquête sur son navire; et, jeté par la tempête sur une côte sauvage et inhospitalière, traqué par les indigènes, poursuivi par les bêtes féroces, en butte à toutes les privations, est enfin forcé d'ensevelir de ses propres mains, dans les sables brûlants, la femme dont il a fait sa compagne.

Voilà un bien beau sujet pour un moine qui veut prouver que la vengeance de Dieu n'épargne jamais les Thésée, les Lovelace et les Moncade, même réfugiés dans le havre du mariage ! Tellez dispose ainsi sa pièce :—Premier acte : arrivée du gentilhomme qui revient de la guerre, fait son entrée triomphale dans la ville de Goa, déclare à sa première fiancée qu'il a changé d'avis et de sentiment, et se marie. Second acte : le pont du navire et le naufrage. Troisième acte : le gentilhomme s'enfuit à travers les sables et les rochers de la grève, conduit et enrégimente sa petite troupe de matelots, et se bat contre les sauvages, aidé de sa femme, qui meurt entre ses bras de fatigue et de faim. Tout cela n'est pas un drame dans le sens moderne ; c'est une succession de tableaux très-animés, souvent très-éloquents.

Les femmes auraient dû tresser des couronnes et voter des actions de grâces au prieur de Soria. L'histoire ne dit pas qu'il ait reçu d'elles, après de si beaux panégyriques, une seule marque d'attention. En revanche, les moines ses confrères qu'il maltraitait on ne peut davantage lui décernaient toutes sortes de récompenses, lui conféraient les dignités de l'ordre, le faisaient chronologiste, c'est-à-dire historien, et enfin chef de leur communauté. A la tête des œuvres dramatiques de Tellez se trouvent même une foule d'attestations honorables, émanées de la plume des hons religieux, qui les avaient lues avec une extrême indulgence, car elles sont pleines de situations passablement scabreuses, de *chistes*, comme on dit là-bas, et de mots très-salés. Il a été jusqu'à les attaquer de front : son *Condenado por desconfiado* n'est qu'une satire fort dure de la vie monacale, et même une argumentation en règle contre les pratiques de l'ascétisme. Tellez n'a rien écrit de plus curieux.

Deux personnages, un moine qui se livre à toutes les austérités et qui n'a pas la foi, un garnement qui fait mille actions mauvaises, se fiant à Dieu pour le reste, marchent de front dans cette création extraordinaire. Je ne veux pas en juger ici la moralité définitive. La foi suffit-elle sans les actes? Les actes peuvent-ils se passer de la foi? Les théologiens ont beaucoup agité cette question ; elle se trouve au fond du jansénisme et du molinisme. Comme je ne fais ici que de l'histoire, ou plutôt de la curiosité littéraire, je laisserai de côté ce terrible problème. Tellez se déclare en faveur de la foi, mais aussi contre les moines. Cette façon singulière de trancher la difficulté lui fournit des ressources dramatiques merveilleuses, des catastrophes imprévues, un dialogue et des effets de scène très-variés, une intrigue rapide, complexe, claire, pathétique, et en dernier résultat une pièce aussi vive, aussi leste, aussi énergiquement spirituelle qu'on en fit jamais. On s'intéresse fort à l'étourdi du drame espagnol, au mauvais sujet, souvent criminel, qui se tire des plus mauvais pas avec une désinvolture étourdissante; — et l'on est terrifié de voir ce pauvre moine de la même œuvre s'imposer les pénitences les plus rigides pour aboutir à la damnation. Tout cela est d'assez mauvais exemple. En ayant soin de faire les réserves nécessaires et en signalant seulement l'étrange état social qui a pu faire éclore de telles œuvres, on doit avouer que sous le point de vue dramatique ce *Moine damné* est admirable. Je ne connais pas de plus effrayant spectacle que celui de cet homme qui manque de sympathie, mais non de vertu; qui n'aime ni Dieu, ni les hommes; qui remplit des devoirs, se livre à des pratiques, essaye de se vaincre et n'y parvient pas, tente de dominer le sort, et sent toujours un vide au

fond de son âme, une lacune au fond de sa vertu, un désespoir dans sa religion. L'amour lui manque. Il fait l'aumône et n'a pas de charité. Il prie et ne sent pas son cœur s'adoucir. Il se martyrise en pure perte. Son dogmatisme et sa rigueur ne le sauvent pas. Ce qui le damne, c'est qu'il fait de sa foi une haine, de sa religion une douleur, de ses pratiques une servitude. Le prieur de Soria avait-il étudié le portrait sur place?

C'est encore un portrait brillant et tragique que celui de l'autre personnage; un étourdi un peu haut en couleur et redoutable dans ses goûts; un vrai bandit qui a bon cœur et qui néanmoins s'arrange volontiers de la pillerie, du butin et des franches lippées, y compris les femmes des autres, dont il fait trop lestement son affaire. Celui-là ne prie pas. Il commet toutes sortes de crimes et de fautes dont il ne se repent pas dogmatiquement, mais qu'il voudrait bien racheter si la chose était possible. Ce mauvais sujet a néanmoins confiance en Dieu, amour des hommes. Le fond est bon; il est sauvé. Je ne rappelle pas à ce propos la prédestination calviniste ni la grâce janséniste, dont l'idée se présente d'elle-même, et sur lesquelles il y aurait trop à dire; mais ne trouve-t-on pas étrange que ce bon sujet qui ne vaut rien et ce mauvais sujet qui est excellent, que ce contraste des *deux Philibert*, présenté sous des couleurs si vives dans la comédie de Picard, coïncident exactement avec le Blifil et le Tom Jones de Fielding; — l'homme exact en face du bon enfant; — ainsi qu'avec les deux frères *Surface* de Sheridan, dans *School for Scandal?*

Notre ami Tellez a fait aussi un *Misanthrope*. Que n'a-t-il pas fait? Il a esquissé ce beau sujet, traité par Ménandre, Shakspeare et Molière.

Il y aurait un beau volume d'études à faire sur

ces quatre misanthropes, expressions diverses du même dégoût de la vie sociale, né de motifs différents. Chez Molière c'est l'excès du désir du bien, le sentiment de la perfection idéale qui viennent se heurter contre la réalité; pour Térence ou Ménandre, c'est le regret d'avoir abusé de la vertu et exercé une austérité pénible et rude. Dans l'œuvre de Shakspeare, c'est le courroux et l'amertume du prodigue dont les écus ont disparu, du grand seigneur que ses flatteurs ont quitté; enfin chez Tellez, c'est la fantaisie moitié triste et moitié satirique d'un philosophe qui soupçonne un beau jour que tous les hommes ne sont pas loyaux, que toutes les femmes ne sont pas fidèles, et qui profite de sa position près d'un roi pour les mettre à l'épreuve. Ce *Misanthrope* de Tellez (*el Amor y la Amistad*), esquisse trop peu étudiée, a été remanié et introduit sur la scène vénitienne avec beaucoup de succès par le spirituel Gozzi, sous un titre assez bizarre : *il Metafisico*. Ce dernier métaphysicien ne fait pas de métaphysique; c'est un rêveur à la façon de Jean-Jacques, un mélancolique du dix-huitième siècle. Cette remise en œuvre vaut beaucoup mieux que l'ébauche légère du moine espagnol.

On voit que j'ai eu raison de m'occuper sérieusement de cet écrivain fort important, dont le nom ne se trouve même pas dans les biographies, que les histoires littéraires, celle de M. Sismondi par exemple, ne citent jamais, et qui pendant sa vie s'est caché sous le nom de Tirso de Molina, — réservant pour ses ouvrages sérieux son nom réel, *fray Gabriel Tellez*, moine de l'Ordre de la Merci, prieur de Soria. Je ne me souviens que de trois ou quatre écrivains qui aient parlé de lui : M. Saint-Marc Girardin dans une excellente leçon; don Martinez de la Rosa, M. Viardot, M. de Viel-Castel,

don Eugenio de Ochoa, Antonio le bibliographe, et le vieux Montalvan. M. Simonde Sismondi ne le nomme pas. Bouterweck donne une liste très-incomplète de ses drames. M. de Viel-Castel, tout en le jugeant sainement et après une lecture évidemment attentive, nous semble effacer un peu sous la solidité sévère de sa critique le caractère fantasque de ce Beaumarchais méridional. Quant à don Eugenio de Ochoa, malgré son titre d'Espagnol et d'homme très-versé dans la littérature de son pays, ses dates sont fausses, son goût est peu sûr, sa critique est sans règles, scs anecdotes sont peu certaines, et l'on serait tenté de prendrc l'objet de ses éloges pour un écrivain ridicule. Don Eugenio invente ou emprunte, pour désigner le genre de ce talent original, un néologisme baroque; il dit que Tirso de Molina ou Tellez se range parmi les écrivains *cormentalistes;* cela vient de *cor*, cœur, ct de *mens*, esprit; « le *cormentalisme*, selon « le critique espagnol, éveille l'esprit et remue le cœur. » Pour moi, jc voudrais bien anéantir toutes ces distinctions subtiles et ces méthodcs critiques de fendrc un cheveu en douze. Si don Eugenio de Ochoa tient extrêmement à son *cormentalisme*, il faut qu'il l'applique à Tacite et à Virgile comme à Tellez; tout bon écrivain sera « cormentaliste », et je ne m'y oppose nullement, quoique je n'aime pas ce mot barbare.

« Cormentaliste » si l'on veut;—le prieur de Soria était un homme fort actif; il a dirigé très-habilement son couvent, dont il a écrit l'histoire; il a entretenu de pièces créées par son imaginative les théâtres de Séville et de Madrid; publié trois œuvrcs théologiques, soixante de ses drames et ce recueil de pctits romans dont j'ai parlé, les *Vergers de Tolède*. Il savait même très-bien ce qu'il faisait; car, dans ces mêmes *Vergers*, livre rare, il établit

la théorie dramatique de ses compositions, justifie avec beaucoup d'esprit le caprice de l'art par les caprices de la vie, et se moque, à la façon de Molière, de ceux qui vont au spectacle non pour le plaisir de s'amuser, mais pour celui de déranger l'amusement du voisin. « Quoi ! demande Tellez dans une de ses pages les plus vives, ce n'est pas assez de la géométrie, de l'algèbre, de la jurisprudence, de la théologie et autres sciences qui n'amusent pas? On veut encore nous faire un théâtre géométrique et un drame sans liberté ! » Cette défense très-spirituelle de la fantaisie a gagné le cœur de quelques critiques allemands voués à la même doctrine du caprice même excessif et exorbitant, entre autres M. Schack, de Berlin, historien exact et érudit, qui met Gabriel Tellez au-dessus de tous les auteurs de drames passés et présents, parce que cet écrivain a bravé toutes les règles.

En effet Tellez se joue de son art plus capricieusement que Lope et Calderon ; il mêle et brouille, en vrai peintre d'arabesques, les attitudes, les espèces, les couleurs, les caractères et les accidents de la vie. C'est le fantastique fleuri et riant du soleil et du plein air, comme Hoffmann est le fantastique sombre et mystique des caveaux de Leipsick. Tellez, le spirituel moine, se place entre Aristophane et Beaumarchais, au-dessous de l'un et de l'autre.

De son brillant et vif génie il n'a pas voulu faire un sceptre, il en a fait un prisme.

VIII

QUEVEDO.

L'Espagne, trop violemment comprimée par Philippe II dans le sens de l'unité catholique et royale, s'abaissait ou plutôt roulait violemment vers sa chute. Floraison des végétaux puissants de l'Afrique, — jet imprévu plutôt qu'éclosion, — civilisation merveilleuse! Comment aurait-elle duré longtemps, elle qui éclatait sur le monde avec un bruit si terrible?

La cour d'Espagne! Il y en avait une au Pérou, une autre au Mexique, une troisième en Sicile, une autre à Naples; et chaque vice-roi effaçait en splendeur, en luxe, en vices, en magnificence la plupart des rois de la chrétienté. C'est à Naples, chez le duc de Lemos, que le *Don Juan* de Tirso fut joué, que des acteurs italiens traduisirent la pièce, et c'est par cette route qu'il arriva jusqu'à Molière, en traversant Lyon, ville un peu italienne. Comme chez les Romains, les mœurs avaient emporté les institutions. Trop de gloire, trop de richesses, trop de grandeur. Luxe, vanité, paresse, intrigue, mépris du faible, amour de la formule, la religion faussée, le sens moral éteint, beaucoup d'esprit perdu, de verve, de grâce et de folie. Le trône devenu l'autel d'une vaine idole monarchique s'affaissa dans un

mélange de superstition et de mépris; les favoris régnèrent. L'artisan fut pauvre, le laboureur écrasé, l'usurier riche, l'*escribano* puissant, l'homme d'intrigue sûr de sa fortune, l'amour mis à l'encan, la caisse de l'État ruinée. C'est la route ordinaire des décadences.

Alors, entre 1600 et 1630, une série de livres, ou plutôt de flèches ardentes et aiguës, traversèrent cette atmosphère corrompue, avec sifflement, avec fureur, avec violence, avec éclat; attaquant tous ces vices, frappant tous ces hommes; d'un style extraordinaire, terrible, comique, funèbre, acéré, inventé; —puis, dans les intervalles de ces satires où l'enfer et le diable, le cimétière et la mort, donnant la main aux bouffons et aux courtisanes, valsaient comme dans la danse macabre, le même jeune homme qui s'appelait don Francisco Quevedo de Villegas, écrivait de graves ouvrages, d'un style ferme et très-hautain; — puis des pamphlets politiques; — et des vers; — comédies, églogues, poésies fugitives, dignes de Voltaire. Car c'était un demi-Voltaire, demi-Swift que ce personnage.

Voulez-vous du roman? la première partie de cette vie aventureuse vous servira très à souhait : défenseur improvisé d'une femme qu'on insulte dans une église, Quevedo, gentilhomme, tue l'insulteur, est obligé de fuir, et va trouver à Messine le vice-roi, qui apprécie son esprit et qui l'aime. Il devient le conseiller particulier, le confident et l'agent secret du duc d'Ossuna ou d'Ossone, dont il modère la fougue. Il traverse l'Italie en tous sens, passe de Gênes à Nice, de Nice à Venise, de Venise à Madrid, de Palerme à Rome, chargé de mille négociations et de mille affaires dont sa discrétion diplomatique a enseveli le secret. A Nice, frétant subitement un navire, il sauve toute une famille, celle de ses

bôtes que le prince Charles-Emmanuel allait envelopper dans une proscription générale; à Venise, il est témoin et acteur de cette prétendue conjuration contre la seigneurie, que l'abbé de Saint-Réal a si agréablement travestie, et qui est absolument controuvée.

Écrivez, Saint-Réal, inventez des caractères, disposez des groupes, étudiez des personnages, supposez des motifs, donnez carrière à votre esprit et à votre style, faites imprimer la *Conjuration des Espagnols contre Venise*, pour que ce roman à la Salluste, dramatisé par Otway entre deux vins, fasse pleurer la populace de Londres et lui arrache des cris de mort contre les Espagnols catholiques. Bientôt viendra le jour où du fond d'une bibliothèque un savant fera sortir de l'ombre tous les documents qui prouvent que votre roman est absurde, le renversent de fond en comble, montrent Venise et ses seigneurs jouant leur rôle ordinaire, le duc d'Ossuna dupe et les Espagnols chassés misérablement. C'est ce qui résulte des recherches de M. Guerra y Orbe, du *Lince d'Italia* de Quevedo, des papiers de Chumacero et des pièces authentiques. La seigneurie de Venise redoutait l'Espagne; elle inventa une conjuration, trouva des dénonciateurs, les solda, les fit jeter à la mer après les avoir payés, pendit par précaution tout ce qui lui déplaisait, observa le plus profond silence, se garda bien d'accuser l'Espagne et le duc d'Ossuna, leur laissa l'odieux d'une conspiration manquée; enfin trouva dans frère Paolo un historien complaisant, et dans Saint-Réal un romancier agréable.

Quevedo, bras droit et confident du duc d'Ossuna, fut obligé de quitter Venise déguisé en mendiant, et revint à Naples, trouver son maître et son ami. Celui-ci le reçut bien, puis trouva que cet homme d'esprit le gênait, le

disgracia, perdit sa vice-royauté, fut disgracié lui-même et mourut. Olivarès lui succéda.

Tout cela ne s'exécutait pas sans que la vie de Quevedo fût souvent en danger. Les femmes l'aimaient fort, les maris ne l'aimaient guère. La seigneurie de Venise ne se contentait pas d'imprimer des pamphlets contre lui ; ce Beaumarchais-Voltaire avait à ses trousses, sur terre et sur mer, de vrais assassins, payés par les maris et les seigneurs, gens qui le cherchaient pour le tuer ; — de ceux que le seizième siècle venait de léguer au dix-septième, des *bravi* soldés pour accomplir leur vilaine œuvre, et très-propres à y réussir.

Il leur échappe (c'est un homme habile), revient à Madrid et survit au duc d'Ossuna. Olivarès, maître des affaires, lui offre une ambassade que ce dernier refuse. Il se marie; perd, après une année de bonheur qu'il a chantée dans d'admirables vers, « sa seule espérance » (sa femme s'appelait *Esperanza* et il jouait volontiers avec les mots), et revient se plonger dans le tourbillon de la cour. Alors, entre 1615 et 1621, naissait l'école affectée, ténébreuse et folle de Gongora. Quevedo se mit à livrer une guerre violente à ces prétentieux corrupteurs. Il combattait les Précieuses en même temps que Molière; au plus fort de l'hôtel de Rambouillet, il luttait à Madrid contre l'ascendant de Marini et de Gongora, criblait de traits les « *Cultistes*, » mot qui, par parenthèse, équivaut au mot français « précieux, » et marchait bravement et presque seul contre cette invasion de l'emphase et de la subtilité dans l'Europe lettrée. Il réussissait en partie, au moment même où les *Soledades* de Gongora donnaient l'essor à la décadence espagnole, imitation et suite de la décadence italienne; au moment où l'*Adone* de Marini nous semblait merveilleux et fon-

dait parmi nous cette école d'enjolivements ridicules que le bon sens national a repoussée.

Tout un bataillon de faux poëtes s'arma contre le protecteur du bon goût, contre le jeune et brillant Quevedo. La cour ne le défendait pas. La marée de ses ennemis monta encore, lorsque dans son spirituel bon sens il écrivit contre ceux dont les vues intéressées et monacales voulaient mettre l'Espagne sous la tutelle de sainte Thérèse. Quevedo fit observer que saint Jacques était chargé de ce patronage. Voilà les dévots d'un certain ordre soulevés à leur tour. Un misérable, passé maître en intrigue, l'ennemi de Cervantès [1], Aliaga, ancien inquisiteur, mène l'attaque. On perdra Quevedo.

La critique littéraire devenait insuffisante pour cette œuvre. Que l'on démontrât savamment le peu de mérite, la stupidité, l'ignorance de Quevedo, ce n'était guère possible; critiquer ses défauts qui sont réels, le jet trop vigoureux, l'élan trop vif, l'expression trop forte, l'originalité trop hardie de sa poésie et de sa prose, n'aboutissait pas à grand'chose; quand même on aurait prouvé tout cela, ne lui restait-il pas une verve, une facilité, une variété, une puissance désespérantes? Comment donc s'y prendre pour s'en défaire?

En détruisant l'homme, en avilissant le caractère, en amoindrissant le crédit et l'autorité du père de famille et du citoyen, en attaquant la base même de toute œuvre intellectuelle, l'estime morale. Cet homme qui prêche l'équité, c'est un voleur; cet homme d'esprit qui parle raison passe sa vie au jeu. Un livre parut, composé par trois personnes; l'ancien inquisiteur Aliaga; le maître d'escrime, poëte et peintre Pacheco, jadis désarmé dans

1. Voir plus haut : *Cervantès*.

un combat par Quevedo, et Montalvan le gongoriste; livre intitulé *le Tribunal de la juste vengeance;* livre dans lequel la vie secrète de Quevedo, « hérétique, voleur, menteur, sans foi, sans caractère, dilapidateur, débauché, couvert de vices, » était livrée à l'exécration publique. Ainsi se satisfaisaient deux ou trois groupes réunis contre Quevedo par l'habileté d'Aliaga. L'envieuse foule, le crédule public, les petits abbés ambitieux, les petits aspirants poëtes, tous ceux que charmait la perspective d'une place à prendre, d'un nom à effacer, d'une renommée à éteindre, heureux de s'élancer à la suite d'Olivarès, d'Aliaga, du grand inquisiteur, des petits inquisiteurs et de Pacheco, poussèrent de longues clameurs, crièrent : *Tue!* aboyèrent et mordirent de leur mieux pendant plus d'une année. Quevedo n'avait point voulu plier le genou devant les *professeurs idiots de deux et deux font quatre,* — il nommait ainsi les faux classiques, — ni devant les *Titans des ténèbres,* — « *Polyphèmes jouant de la guitare ;* » — il appelait de ces noms les gongoristes; — sifflé, honni, traqué, calomnié (*deslucido para siempre y ludibrio de las gentes*), — acculé comme le cerf aux abois, il passa pour perdu définitivement. Exemple triste. Nul ne prit sa défense.

Je n'ai jamais dit que cet homme d'esprit fût un modèle de prudence; et je laisse les moralistes décider jusqu'à quel point cette vertu peut être d'accord avec d'autres qualités plus hautes. Le royaume se perdait. La monnaie altérée, les places à l'encan, le Trésor vide, le roi en servage, les favoris maîtres, le travail décrédité, l'oisiveté partout, l'industrie découragée, la superstition remplaçant la morale, de nouveaux saints à la protection desquels on se fiait pour toute espérance, enfin l'universel relâchement de tous les ressorts élevés ou

profonds qui soutiennent un Etat, précipitaient la chute de l'Espagne. Un jour, sous la serviette du roi, ce dernier se mettant à table trouva un papier en forme de supplique et qui contenait le tableau net, achevé, détaillé de cette vaste ruine ; le tout en vers énergiques, simples, sans insolence ni épigramme, sans rhétorique et sans ironie, mais d'une vérité frappante. Qui avait écrit ces vers ?

Ces vers sont de lui, incontestablement et glorieusement de lui [1]. Oser cela, au bord même de la décadence, c'était un grand et héroïque honneur pour Quevedo, déjà blessé et presque frappé à mort, entouré comme il l'était de rivaux, d'ennemis, de gongoristes, d'envieux, de faux dévôts, qui mettaient sur son compte toutes les satires et tous les libelles pour le perdre. Il avait soixante ans. Les femmes le protégeaient encore ; les femmes, qui escortent le génie, l'esprit et la gloire jusqu'au dernier souffle, n'avaient pas renoncé à leurs droits sur Quevedo. *Je suis vieux*, dit-il quelque part :

> Je suis vieux ; mais mon âme encor
> Jette quelque vive étincelle.
> Et les femmes, battant de l'aile,
> Papillons qu'un rayon appelle,
> Viennent voltiger autour d'elle
> Et reconnaître leur trésor !

Cela était vrai. O pauvre Quevedo ! vous serez puni par où vous avez péché. De quel prix allez-vous payer cet honneur ? De votre liberté, presque de votre vie.

Il y avait à la cour, c'est-à-dire à Madrid (*esta corte*),

1. *Voir* dans la « *Vida* » *de M. Guerra y Orbe* les preuves de cette authenticité irrécusable, p. 72, note, col. 1.

une certaine dona Margarita —(*una astuta mujer y de las famosas de la corte*) — qui tenait le poëte sous sa chaîne et qui possédait son secret. La chaîne pesait à Quevedo; elle s'en doutait. Par une nuit glacée d'hiver (1639), le duc d'Olivarès, qui soupçonnait Quevedo d'avoir écrit les redoutables vers, envoya ses alguazils prendre le poëte chez le duc de Medina-Celi où il logeait, et le relégua, en attendant plus ample information, chez les moines de Saint-Marc, près la ville de Léon. Traité avec une grande dureté, ses papiers saisis, il espérait cependant se tirer d'affaire. On n'avait aucune preuve. Il comptait sans son hôte, c'est-à-dire sans dona Margarita, qui veillait et qui, trouvant l'occasion bonne pour s'assurer de *son* prisonnier, lui écrivit : « *J'ai ce qu'il faut pour vous faire « sortir d'embarras. Mais je peux parler; soyez raisonna- « ble. Autrement je dirai tout; je vous perdrai.* » La lettre dont l'original existe est bien plus enflammée et plus grossière; elle apostrophe son poëte d'un « *muy rufian* » assez peu poétique. On comprend la fureur d'un honnête homme à qui la passion se montre sous cet ignoble aspect. Quevedo s'écria comme César : *Signa canant!* et jeta le cri de défi à cette terrible femme. Sa réponse ne se fit pas longtemps attendre. « Allez, parlez tant qu'il vous plaira. Vous me demandez licence, je vous la donne pleine et entière. Vous gagneriez plus à être moins infâme, *senora mia*[1] ! » Aussitôt dona Margarita court chez le roi, lui remet un placet, dénonce Quevedo; et son ami Parra, très-noble âme, très-fidèle, très-fière, très-dévouée, écrit à Quevedo : « La vipère a parlé, le roi est furieux. « Je mettrai à Quevedo un *bâillon* dans « la bouche, » telles sont les paroles royales. Tâchez de

1. *Fuera menos p... y ganara mas, senora mia,* etc.

venir à bout de cette femme ; vous avez pour cela plus de ressources que personne. »

La *vipère* se repentit, mais il était trop tard ; et la persécution la plus effroyable tomba sur l'un des plus brillants esprits, sur l'un des plus remarquables écrivains de l'Espagne. Il faut lire ces détails à faire pitié et à faire horreur ; une cave humide, un ruisseau infect sous l'oreiller, quatre années passées ainsi, le martyre le plus complet, le plus imperturbable courage. Enfin le roi mourut, Olivarès tomba. C'était le nœud de l'affaire. Dans ces décadences d'empires, le sentiment du bien moral étant abîmé et disparu, il ne s'agit plus de justice ; il s'agit de prudence, de bien jouer, et ne pas déplaire aux forts. On fait un simulacre d'enquête : Quevedo, naguère criminel, redevient blanc comme neige. On ouvre son cachot ; il en sort comme une ombre, débris de lui-même, à peine capable de se traîner, et pense à publier toutes ses œuvres ; les libraires ont peur de ce revenant, refusent de l'écouter ; et il va aux champs respirer un peu d'air pur et prier Dieu, dans la Sierra Morena, où s'élève sa tour solitaire de Jean l'Abbé [1].

Imaginez une tour mauresque, rouge, ruinée, chevelue, aux longues tresses de buissons pendants, et flanquée d'aloès qui poussent dans les creux de pierre jaune et étalent au soleil leurs couronnes, rouges comme du sang :

> Tour désolée et solitaire
> Où Phébus, mon propriétaire,
> Se prélasse en toute saison ;
> Elle n'a ni toit ni fenêtre ;
> Le *soleil* en est le *seul* maître,
> Et c'est bien la tour d'Apollon [2].

1. *Torre de Juan Abad.*
2. Imitation libre des vers de Quevedo, qui joue à son ordinaire sur les mots *sol, soledad* et *solariego*.

Là il revenait toujours, dans ses exils, dans ses déceptions, dans ses peines ou fatigué de ses triomphes. Au milieu de ces âpres solitudes et des paysans sauvages qui les habitent il reprenait des forces pour le combat. C'est là qu'âgé de soixante-quatre ans, exténué, brisé par la fatigue des succès et des chutes, il vint endormir ses dernières souffrances. Il n'était lui-même qu'une ruine; perclus, impotent, il avait perdu l'œil gauche que l'humidité de la prison avait détruit. Peu de jours avant sa mort, qui eut lieu le 8 septembre 1645, il se comparait dans des vers charmants, les derniers qu'il ait faits, à sa tour ruinée :

> Voici l'humble retraite et la ruine sombre [1],
> L'asile où j'ai moi-même enseveli mon ombre.
> Autour de moi, silence! et dans son sein, la mort;
> Ambition, désirs, amours, regrets, tout dort!
> Les combats ont cessé; la paix, la paix sereine
> Se fait jour dans mon âme et calme enfin ma peine;
> Jadis je fus poëte ; on vanta mes concerts;
> Hélas ! j'ai répandu plus de pleurs que de vers, etc.

Admirable pièce, chant du cygne, preuve irrécusable de puissance intellectuelle !

Cette énergie mélancolique fut le dernier jet et comme la dernière pousse verdoyante et adoucie d'une séve si abondante et si amère ! Après tout, cette vie est complète; on serait fâché qu'elle se fût écoulée autrement. Saisir corps à corps les travers de son temps; réussir comme Machiavel jeune dans les affaires diplomatiques les plus épineuses; se mêler comme Swift à la politique active; mener au galop l'aventureuse course de Beaumarchais, mais sans ce mélange de trafic et de

[1] *En esta cueva humilde y tenebrosa*, etc.

personnalité intéressée qui donne à celui-ci un caractère inférieur; frapper d'un nouveau coin, d'une empreinte durable, inattendue, la prose et la poésie espagnoles; mettre en fuite tartufes, faux poëtes et faux politiques; succéder à Cervantès; créer une ironie plus hasardée, plus étroite, mais profonde, nationale, éclatante comme « l'amère bile » de Swift; se tenir debout le dernier des Espagnols dans la belle littérature du XVIIe siècle; voilà une enviable destinée.

Nous venons de dire par quelles douleurs Quevedo acheta cette gloire.

Il mérite d'être, enfin, classé à son rang.

Prenez-la donc, prenez votre brillante et originale place, hardi chevalier, noble satirique, désintéressé et passionné héros de la vérité souveraine et de la vive indépendance de la pensée; impuissant mais honnête et vigoureux réformateur d'un monde alors avili et perdu; maître de cette grave ironie, fine et brûlante, acérée et invincible, véhémente et sensée, devant laquelle ne peuvent tenir les fraudes sociales, sauf à se venger ensuite par les sourdes attaques, les calomnies lâches, les abaissements tramés dans les souterrains de l'intrigue.

Prenez-la, gardez-la cette place honorable et périlleuse, grand Quevedo!

Elle est à vous! elle est marquée parmi les Swift, les Aristophane, les Rabelais, les Daniel de Foe, les Lucien, les Juvénal, les Molière, qui tous, avec des qualités diverses et des nuances opposées, ont osé relever l'humanité de ses énormes péchés de paresse et de sottise!

— Singuliers êtres, toujours victimes, téméraires pour le bien, qui inspirent terreur aux faibles, haine aux méchants, et que j'aime en les admirant, parce qu'avec beaucoup d'esprit ils ont eu beaucoup de courage!

IX

LE CARDINAL XIMÉNÈS ET L'INQUISITION.

Je détestais l'Inquisition. Jamais surtout l'inquisition d'Espagne ne s'était offerte à mon esprit que comme une institution horrible, fanatique, inhumaine, alliant les dangers de la police d'Etat et de l'intolérance religieuse, fatale à la probité des citoyens par l'encouragement offert à la délation, aux mœurs d'une race par l'habitude des spectacles barbares, à la religion qu'elle déshonore, au pouvoir même par la profonde terreur qu'elle répand. Mais combien la science est bonne et utile! avec quelle facilité dissipe-t-elle les préjugés les plus douloureux! Toutes ces pages sanglantes, abominables, hideuses, pleines de honte et de larmes, que l'on ne peut lire dans l'histoire sans que le cœur se serre de pitié et se soulève d'indignation, comme elle les efface aisément! Il n'y a qu'un coup d'éponge érudite à donner, tout disparait.

Regardez-y de près, et suivez bien le raisonnement des apologistes.

D'abord, ce que l'on est convenu d'appeler Inquisition a existé de tout temps par toute l'Europe. C'est le droit commun. L'empereur Constantin s'étant fait évêque *du dehors*, on doit accepter les conséquences de ce fait iné-

vitable; et quant aux châtiments et aux cruautés, ils se réduisent à bien peu de chose. Ensuite, si l'inquisition a sévi en Espagne, c'est la faute des juifs qui, ayant écrit, en 1460, un pamphlet « très-mordant » contre la reine Isabelle, ont menacé le trône et attiré sur eux des représailles extrêmement justes. Pourquoi se plaignent-ils? Et d'où vient qu'ils disaient des injures? Ils se permettaient même les épigrammes, ces monstres! Il fallait les punir.

Et on les a punis. Vous êtes d'étranges gens, de trouver cette justice inique. Vous faites les philanthropes par contenance et les attendris par affectation, et les bonnes âmes par hypocrisie, et les protecteurs du faible par ambition. Laissez en repos nos inquisiteurs qui n'étaient pas plus coupables que vos gendarmes ni plus intolérants que les policemen. Vous ne vous scandalisez pas de voir un magistrat en toge faire tomber sur les crimes et les délits le glaive de la loi. Pourquoi vous scandalisez-vous de ce que les familiers du saint-office portent d'autres bonnets et emploient des formules différentes? Voilà un beau sujet d'indignation! Vous croyez que la religion mal comprise et le fanatisme implacable entraient pour quelque chose dans cette affaire? Profonde erreur. Il ne s'agissait que de politique. Llorente, qui a écrit, comme on sait, une méchante histoire de l'Inquisition, est un menteur. C'est chose coupable que ses calomnies; le brave Torquemada, grand inquisiteur, âme clémente, n'a brûlé que 2,000 personnes pendant toute sa gestion, tandis que Llorente lui en attribue bien davantage. *Brûlés* est un mot trop dur. Llorente devrait dire *exécutés.*

Je ne goûte pas ces arguments, et je m'attriste de voir où l'étude, le talent même, beaucoup de qualités sans

doute, intellectuelles et morales, peuvent conduire. Que nous importe que ce soient 2,000, ou 2,200, ou 1,950 humains que le xve siècle en Espagne a liés et garrottés à ses *quemaderos* ou « brûloirs » d'airain chauffés à blanc et qui représentaient quatre apôtres?

Que nous importe de savoir si ces *quemaderos* étaient creux pour recevoir les misérables à rôtir comme autant de pièces de gibier, ou en relief pour les y attacher à la face du ciel?

Que l'Inquisition ait fonctionné civilement ou ecclésiastiquement, ou des deux façons à la fois, ce qui était pire?

Que les papes l'aient souvent désapprouvée?

Que les Espagnols, surtout les bourgeois, eussent pour ses procédés une affection particulière?

Que Lope de Vega fût familier du saint-office?

Hélas! il partageait la passion nationale, je le sais bien; il avait la maladie de sa race, qui était la frénésie intolérante, comme nous avons eu la maladie contraire, qui était l'excessive indifférence. Ce pauvre homme de talent et de génie, Lope, quelques jours avant sa mort, s'était puni lui-même à coups de discipline de ses fautes passées; — et d'une si cruelle façon que tous les lambris et les murs de sa chambre étaient tachés du sang arraché par cette expiation farouche. Ainsi le rapporte son biographe.

La justification de ces atrocités ou de ces sottises n'est plus possible. Nettoyer ces immondices, effacer ces taches, enlever ces souillures, clarifier l'histoire, remplacer la vérité par le sophisme, — impossible!

Vous êtes cause, par vos imprudents panégyriques, que je me suis demandé si entre le christianisme et le tribunal de l'inquisition il y a la moindre analogie; pour-

quoi l'institution chrétienne a pris en Espagne une teinte de cruauté sinistre; et par quels degrés, par quelles transformations à peine vraisemblables, l'Evangile, au lieu d'apporter « la bonne nouvelle, » est devenu le code de la torture et de la mort. L'inquisition m'est apparue alors plus criminelle et plus digne de blâme que jamais; j'y ai vu le symbole et le résultat odieux de cette fusion coupable du temporel et du spirituel, qui, remettant aux hommes le glaive de Dieu, a transformé dès les premiers temps, pour le souiller et l'ensanglanter, le caractère du christianisme.

A peine en effet a-t-il donné au monde sa loi d'amour et de charité, cette loi tourne à la servitude et à la haine. Devenue despotique, elle agit dans un sens contraire à son essence. Les pénitentiaires des VIIe et VIIIe siècles réglementent dans leurs moindres détails chacun des actes de la vie humaine; silence, paroles, gestes, le latin ou le germanique, le chant ou la récitation, les aliments, la diète, la vie conjugale, la prière, le sommeil, le mouvement du sang, rien n'est libre. L'âme, emmaillotée dans ce lange sacré, cesse de respirer et de vivre. L'homme a devant lui le prêtre qui le dirige, derrière lui le pouvoir qui le châtie. Que devient la grande liberté chrétienne? A Milan, dès le VIIIe siècle, il y avait, dit Landulfi, des fouetteurs dans l'église; et ce n'était point pour rire (*nec inanis ad ostentationem inducta consuetudo*). Armé déjà par la puissance religieuse, le bras séculier n'élevait pas encore de bûchers; il se contentait d'un châtiment plus modeste, celui des écoliers. Le patient, dans un état que les savants expliqueront et que je ne décris pas, « *extracta interula*, » qui avait chanté faux, causé, dormi, troublé le service, omis une prière, était bel et bien fouetté (*vellet nollet*) par l'archidiacre

(*ab archidiacono emendabatur*); cette scène se passait dans la sacristie.

Et cette « émendation, » cette correction, conforme aux coutumes, comme le fait observer l'auteur [1] et comme le prouve Ducange, quand vous voudrez le consulter aussi, ne déplaisait à personne. Entre l'an 600 et l'an 1200, les consciences de ce monde à demi barbare acceptaient avec une docilité reconnaissante la discipline qui les formait. « Ploie la tête sous le joug de la loi chrétienne. » (*Submitte colla, Sicamber!*) — Ce mot que Clovis a entendu s'applique à l'époque entière.

Mais voilà cette terrible discipline du christianisme primitif; — cette discipline sévère et minutieuse, embrassant l'homme et sa vie dans l'ensemble et le détail, pesant ses scrupules, corrigeant ses pensées, sondant « son cœur et ses reins, » plongeant le glaive sacré dans le gouffre et l'abîme du for le plus intérieur; la voilà, dis-je, qui se trouve en contact avec la race espagnole. Ce qu'est cette race, on le sait; la plus virile et la plus inflexible; la plus passionnée et la plus dure, la plus héroïque aussi de toutes les races. Elle résume l'âpreté gothique, la dureté romaine, l'ardeur africaine. Ses vieilles lois (*Siete partidas*) veulent que le mari mette à mort la femme infidèle; le frère tuera la sœur, le père la fille, le fiancé la fiancée. Dures mœurs patriarcales, empreintes encore dans tout le drame espagnol. Avec la même fureur les habitants de la Péninsule ont dès les premiers temps éliminé les races étrangères, — juive, arabe, africaine; — ils ont accompli ce dessein avec un inexprimable acharnement. Ils ont voulu la plus forte unité et la plus absolue; unité de famille, unité de foi,

1. Histoire de l'église de Milan, par Landuli (en latin), liv. 1er, chap. 8.

unité de race. Ni le sang versé, ni la ruine des misérables, ni le danger, ni la perfidie, ni le crime ne les arrêtaient. Dès le IVe siècle le concile espagnol (Illiberitanus) frappe les Hébreux d'anathème; dès le IXe, on les brûle vivants en Catalogne. Élipan l'Espagnol écrit au Saxon Alcuin, ami de Charlemagne, des lettres où son adversaire théologique, — « le très-exécrable, damnable, aboyeur contre le Christ, Nabuchodonosor, et chien qu'il faut mettre à mort, — Alcuin, » — est signalé aux bourreaux. Le sombre portrait d'un moine espagnol à genoux, peint par Zurbaran, existe au musée impérial; devant ce chef-d'œuvre arrêtez-vous. En le contemplant, vous saurez, sans qu'il soit nécessaire de vous l'expliquer, ce que la passion religieuse fait de l'homme dans ce dur et ardent pays.

En 1818, un Américain des Etats-Unis, M. Ticknor, gravissait, accompagné du duc de Rivas et de son frère, une montagne des environs de Cordoue. Les voyageurs atteignirent une grotte sauvage cachée sous de rouges cactus aux urnes sanglantes, qui s'épanouissaient dans les fentes des granits jaunâtres. Là vivaient ou plutôt mouraient au sein des austérités les plus raffinées et de l'ascétisme le plus farouche, trente moines anachorètes qui firent bon accueil à leurs visiteurs et dont la conversation les intéressa.

« Quels sont ces hommes? demanda M. Ticknor après « avoir quitté la grotte. — L'un, répondit le duc de Rivas, est un ancien membre des Cortès; l'autre est un « ancien officier distingué, blessé à Talavera. » Il aurait pu ajouter : C'est ici le pays des âmes excessives et des passions inouïes; vous en trouverez partout la trace et le sillon ; c'est le pays de Dona Urraca, cette autre Lucrèce, plus extraordinaire que la Lucrèce antique; de

Moralès, qui renouvela l'expérience d'Origène; de Juana la Loca, courant les monts et les vallées, suivie du cercueil et du cadavre de son mari, escorté de torches funèbres et ne voyageant que la nuit.

Au xve siècle, quand la monarchie proprement dite s'établit dans toute l'Europe; lorsque la reine Isabelle d'Espagne voulut écraser enfin la domination féodale et rester maîtresse d'un trône sans contre-poids, un homme se présenta qui fit servir à ces desseins le fanatisme religieux et le fanatisme national. Ce fut Ximénès. Il arma la bourgeoisie contre la noblesse. Il arma le clergé contre les races étrangères. Il relia en un faisceau terrible toutes les colères et toutes les haines. C'est lui que certains docteurs nous présentent comme le modèle des ministres et presque le type des saints, bien que l'Eglise romaine, plus prudente, n'ait jamais voulu le canoniser.

Il existe une excellente biographie de Ximénès, écrite en un latin d'une pureté et d'une vigueur rares par son contemporain *Alvaro Gomez* (« *De rebus gestis Cisnerii* »). C'est l'un des premiers livres imprimés dans la ville d'Alcala de Hénarès. Lisez aussi quelques lettres de *Pierre Martyr, d'Anghiera*, contemporain de Ximénès, l'un de ces Italiens diplomates habiles, écrivains élégants, professeurs sagaces, gens de cour aimables, qui s'en allaient à travers le monde semer la féconde graine de la civilisation antique. Ni l'un ni l'autre ne sont de l'avis du docteur Hefelé, Allemand, qui a fait le panégyrique de ce ministre. Le Ximénès qu'ils ont connu se garde bien d'être parfait. Il est vrai que ce n'est pas à Tubingen en 1850, entre les Décrétales et Baronius, mais à la cour même d'Isabelle qu'ils écrivent. « L'avez-« vous vu, dit Pierre Martyr, ce terrible vieillard, si « pâle, si maigre, arraché à soixante ans à ses forêts

« solitaires et à sa grotte d'ermite sauvage? Vous souve-
« nez-vous de cette apparition redoutable qui a étonné
« toute la cour? un Paul, un Hilarion.... Je vous ai dit
« qu'il ferait grande figure ! »

Et en effet, quel rôle il a joué !

Les Arabes reculent devant Ximénès. Le poignet d'acier du vieillard, devenu ministre et confesseur de la reine, fait éclater, à Grenade, une révolte violente. Il se défend dans sa maison devenue forteresse; puis il va conquérir Oran, monté sur sa grande mule. Il brûle d'un coup 60 à 80,000 manuscrits arabes. Il organise une milice bourgeoise qui tient en respect la noblesse et ferme la porte à jamais aux querelles féodales. L'unité monarchique, désirée par Isabelle, jugée impossible jusqu'alors, sort tout armée de ses inexorables mains. C'est lui qui confond définitivement le temporel dans le spirituel, au profit du trône; et qui l'assied sur cette base redoutable, — la *Sainte-Hermandad.*

Voilà l'œuvre de Ximénès.

Elle assurait le présent, j'en conviens; mais compromettait l'avenir. Elle faisait de l'inquisition l'Espagne même et soumettait à la sainte confrérie la patrie.

Quel philosophe écrira la difficile histoire de cette absorption du spirituel dans le temporel et du temporel dans le spirituel chez les nations modernes et chrétiennes? L'union criminelle du spirituel et du temporel a produit des résultats effroyables. L'unité, passion espagnole, poursuivie avec rage; la monarchie représentant l'unité et s'emparant de toutes les armes; la foi teinte de sang, allumant les bûchers qui outragent Dieu pour le venger; Ximénès, génie inexorable accomplissant cette œuvre; — voilà une tragique histoire qui reste à faire. Il n'est point permis d'accumuler les petits

détails, dans l'espoir d'affaiblir l'horreur que de tels souvenirs doivent inspirer; — ni de subtiliser, avec délices, et à grand renfort d'arguments, ces « sophistications » de l'histoire.

Malheureusement notre époque est sophistique. Faute de passions, elle a des fantaisies; faute d'idées, elle a le sophisme.

Les teintes se confondent, s'entremêlent et se bariolent; — les contrastes s'entre-croisent et s'altèrent; le Ghibelin étant un peu Guelfe, le Guelfe à demi Ghibelin : chacun pour se consoler s'est mis à cultiver, arroser et récolter dans quelque petit coin de son jardin son petit sophisme favori; — qui, les avantages de la cruauté et de la barbarie; qui, la communauté des femmes; — celui-ci polissant Gengiskan et embellissant Attila; celui-là les massacres de Septembre; cet autre la Saint-Barthélemy et ses utiles rigueurs. Ne vous courroucez pas contre ces dilettantismes hétérogènes; laissez chacun se divertir de ses pensées, se jouer des faits et déguiser les choses de l'histoire. Les années feront leur œuvre.

Souvenez-vous que rien ne dure que la vérité.

Il arrive un moment où les sophismes se balancent, et où l'équilibre se rétablit. Si d'une part le catholique affirme et démontre que la reine Isabelle, la Catholique, fut un modèle de douceur, de modération, d'humanité, de clémence et de toutes les vertus possibles; mais qu'il n'y eut pas de plus affreux monstre qne la reine protestante Elisabeth; — d'une autre, le protestant blanchit Elisabeth, excellente femme calomniée, et noircit Isabelle, créature tyrannique, beaucoup trop vantée par l'histoire. Ces deux jugements prouvent que la vérité doit être cherchée ailleurs.

Si la plupart des protestants ont tort de créer un

Ximénès criminel, le panégyriste Quintanilla a tort d'en faire un saint. Il y a un autre Ximénès qui attend son Tacite et ne le trouvera probablement pas ; — un triple Ximénès : l'homme de l'avenir et le grand homme ; l'homme du présent et de la politique ; l'homme du passé et de la barbarie. — Le grand homme a aimé l'intelligence et civilisé son pays. L'homme politique a fondé l'unité monarchique sur des assises sanglantes et sur les fragments de l'aristocratie mutilée. Mais le barbare survivait en Ximénès ; ces assises monarchiques il les cimentait avec du sang humain ; le feu des bûchers les rendait plus solides ; l'avenir était sacrifié, l'indépendance arrachée aux générations futures ; la religion servait d'instrument, et le clergé de bourreau. L'unité se payait cher, au prix de la dignité et de l'avenir. Voilà les sacrifices qu'il a faits à son temps.

Ce n'est point pour avoir plié devant les préjugés ou les haines de la race ou du pays ; pour avoir subi la fièvre et servi les passions nationales ; pour s'être montré intolérant avec les intolérants, fanatique avec les fanatiques, persécuteur avec les persécuteurs, que Ximénès mérite et conservera l'admiration du genre humain. Faut-il un Panthéon pour tous les effrénés ; pour Jefferies, Laubardemont, Marat, symboles de passions exaltées et d'idées fausses? Même ce curieux frénétique, ce symbole accompli du polythéisme oriental, Héliogabale, se trouvait en harmonie avec les pires extravagances contemporaines.

La gloire de Ximénès est dans sa lutte partielle, mais effective, contre l'atmosphère qui l'environnait ; c'est cette lutte qui protége, honore, immortalisera sa mémoire. Il a porté la hache dans les vieux abus des couvents, opposé une digue aux oppressions des Espagnols

vainqueurs dans l'Amérique du Sud, créé des greniers d'abondance, favorisé les lettres, propagé la science de l'agriculture, ouvert des asiles publics aux femmes et aux filles pauvres, protégé la presse naissante, contribué à la réforme du calendrier julien, enfin employé l'imprimerie à la propagation de la Bible, dont notre Sorbonne à la même époque redoutait et prohibait la lecture.

Associant l'Espagne à ce vaste mouvement de civilisation qui partait du Nord, il l'a fait marcher à la tête des nations occidentales et chrétiennes, devant lesquelles l'islamisme commençait à reculer. Sa prodigieuse entente de l'avenir l'a conduit en Afrique ; et là, devenu général d'armée, il a planté le lion de Castille sur les remparts d'Oran, où flotte aujourd'hui le drapeau français. Les habitants d'Oran disent encore que le 16 mai, par les temps clairs, la nuit, un grand franciscain sur sa mule, maigre vieillard au teint hâve, au nez aquilin, aux larges narines, aux dents canines proéminentes, terrible sous sa longue robe de laine, les flancs ceints de sa cordelière et donnant ses ordres de bataille, chevauche sur leurs remparts ; — et que ce pectre dont les pères ont redit le nom à leurs fils et les fils aux petits-fils, — ce premier vainqueur de Mahomet en Afrique, c'est Ximénès.



X

LA PRINCESSE DES URSINS.

I

Trois femmes, au commencement du dix-huitième siècle, ont tenu dans leurs mains une bonne partie des destinées de l'Europe : madame de Maintenon en France, la princesse des Ursins en Espagne, la duchesse de Marlborough en Angleterre. Ne dire que du mal d'elles serait bien injuste; les placer sur le même niveau ne le serait pas moins. De ces trois femmes, la plus hardie est assurément madame des Ursins.

Elle apparaît comme intermédiaire, cette singulière figure, entre les héroïnes de la Fronde et les femmes-philosophes du dix-huitième siècle. Il y a en elle quelque chose de madame de Tencin et un reflet de mademoiselle de Chevreuse. Elle naît Française, devient Italienne et se fait Espagnole. C'est à Rome, au centre de toute politique ancienne et nouvelle, parmi les cardinaux, que commence l'éducation de son esprit; elle achève en Espagne l'éducation de son orgueil, et y fait naufrage.

Enigme italienne, mystère espagnol, finesse de France s'expliquent et se dégagent. Il n'y a rien à refaire à

l'histoire, et l'opinion générale ne s'est pas trompée sur le compte de cette aventurière superbe, polie, active et subtile; il ne faut rien effacer non plus des touches vives de ce grand Saint-Simon; — « haute, fière, allant à ses « fins sans trop s'embarrasser des moyens, mais sous une « écorce honnête; assez bonne, naturelle, obligeante en « général et qui ne voulait rien à demi... la personne du « monde la plus propre à l'intrigue, et qui avait passé sa « vie à Rome. Beaucoup d'ambition, mais de ces ambi- « tions vastes, beaucoup au-dessus de son sexe et de « l'ambition ordinaire des hommes; et un désir pareil « d'être et de gouverner... L'entêtement de sa personne « fut en elle la passion dominante... »

D'autres vont plus loin que Saint-Simon et que l'exacte vérité. L'héroïne les séduit, cela ne manque guère. Pour eux, madame des Ursins serait un noble génie, un sauveur d'empires, un homme d'Etat sublime, un généralissime complet, un administrateur achevé, un héros de tout point. Madame des Ursins elle-même se charge de leur répondre.

A cette apologie sans limites de madame des Ursins c'est elle-même qu'il faut opposer.

On la voit dans ses lettres, non plus sous le voile panégyrique, mais tout entière et entourée de son siècle. Quelle admirable capacité que la sienne pour jouer la grande partie d'échecs qui occupa sa vie! Vous pouvez en juger les coups, deviner les fausses attaques, les intentions lointaines, les fautes ou les ruses stratégiques; vous voyez pourquoi elle a fini par être échec et mat; c'est la morale de son histoire. On est charmé de ce résultat, à moins d'être de sa race, qui d'ailleurs est nombreuse. Femme d'intrigue, elle tombe par l'intrigue, *justo judicio*, par une juste sentence.

Est-il permis, sans vouloir passer pour vertueux et sans encourir le triple reproche d'hypocrisie, de niaiserie ou d'emphase, de dire combien semblent puérils et mesquins, vus à distance, ces trames, ces allures sourdes, ces conspirations, ces brigues pour l'un, ces destructions souterraines de l'autre, ce travail de bête rampante, par visites, conversations, insinuations, correspondance, attitudes, hypothèses, captations, trigauderies, toujours dans l'intérêt propre de celle qui paraît servir l'intérêt du parti ou du maître? Un esprit juste les trouve inférieurs, et quant au résultat et quant à la valeur de l'intelligence qui les conduit, non-seulement à une vie d'honnête homme, à une œuvre de talent, mais à une seule heure de Fénelon, mais à une seule phrase de Montaigne et à une seule ligne de Pascal.

Quoi! juger et voir ainsi! Quelle bassesse de nature! Estimer si peu ce qui est grand! Les gens qui ont étudié la philosophie dans les pages de notre ami M. Capefigue doivent penser que cette partie d'échecs de madame des Ursins constitue une très-belle manière d'exister. Avoir des amis, des fauteurs, un train, de l'argent, des carrosses, des aventures, des laquais, des amants; causer avec le roi, mener de grandes affaires, réussir souvent, être admirée, dominer, gouverner! pension d'Espagne, pension de France, pension de Rome! beaucoup d'ennemis à déjouer, ce qui fait circuler le sang et anime le drame; une merveilleuse souplesse à déployer, ce qui peut laisser croire qu'on a du génie; mille succès, mille traverses, c'est l'existence de madame des Ursins; et vraiment il y a de quoi faire envie! Louis XIV est derrière vous, madame de Maintenon vous aime, Philippe V vous compte, l'Europe vous admire. Vous sauvez un royaume chancelant, ou cela en a l'air. Vous tenez bon,

malgré tous les orages; vous régnez sur la pointe d'une aiguille; et vous brillez : voilà une existence pleine de mouvement et d'intérêt.

Comment se fait-il donc que tout cela me remplisse de dégoût et fasse naître en moi le plus vif désir d'aller un peu dans les bois respirer loin de cette atmosphère enfumée, pleine de vapeurs, de vanités, de fourberies, de musc, de masques, de viles trames, de sourd tumulte, de bassesses mauvaises; — loin de cette mêlée infecte?

Ille ego qui quondam, le commencement de Virgile, vous semble adorable après la fatigue causée par ces intrigues. Vous vous reposeriez avec délices, vous vous baigneriez avec joie dans la fraîcheur embaumée des quarante vers qui précèdent et qui suivent le *Fortunatos nimium*; et si les rusés et les sages vous riaient au nez, cela vous importerait peu.

Les triomphes de cette héroïne d'aventure ne nous émerveillent plus. Ses défaites ne nous touchent plus. Elle nous blesse; elle nous pèse. Son talent nous est à charge. Sa capacité d'Arachné politique nous révolte. Nous serions heureux de balayer sa toile; et quand vient le vent d'orage qui enlève l'ouvrière et le tissu, nous battons des mains; pourquoi? C'est que la postérité, c'est nous. Nous n'avons plus de préjugés sur les choses de ce vieux-temps; et la droiture du cœur et celle de l'esprit, qui ne sont pas rares chez les hommes, n'étant plus altérées par rien, nous voyons juste. Cela est difficile tant que nous vivons. Le double nuage des intérêts et des passions nous aveugle et nous berce; nous dormons, nous rêvons. Il n'y a que la postérité qui veille.

Aussi le néant profond des trames de madame des Ursins nous apparaît-il aujourd'hui dans son vide absolu, avec

la décadence de l'Espagne, les difficultés que ce pays apportait à la France, la situation impossible que madame des Ursins s'était créée, l'erreur généreuse et catholique de Louis XIV, son vain désir de suspendre le mouvement ascensionnel du Nord, et la faute immense qu'il commit les yeux ouverts et soutint avec un héroïsme sublime, lorsqu'il eut abandonné la politique prévoyante de Richelieu et de Henri IV pour embrasser une fausse politique du passé, méridionale et absolue. Appuyer la France sur l'Espagne semblait d'une grande sagesse. Cependant la conquête même pacifique de ce nouveau trône augmentait les périls de la France et compromettait le sceptre de Louis XIV.

Le choix de cette main féminine — cachée à demi, — de cette Italienne intrigante, qui devait soutenir sa politique en Espagne, prouvait combien était peu avouable et équivoque l'œuvre dont se chargeait madame des Ursins. Elle a été magnifique dans un travail inexécutable. Oui, pour s'acquitter de la tâche acceptée, le courage, l'intrépidité devant le péril, la ruse grande et petite, l'à-propos sans lequel il n'y a pas de politique, la patience quand son humeur altière ne l'aveuglait pas; la pénétration quand cette qualité n'était pas obscurcie par la véhémence; l'art d'écrire, de flatter, de parler, de plaire, de captiver, d'entrer dans toutes les passions, d'attendre le moment, de cacher ses visées, de les démasquer à temps; tout cela était à elle, et c'est beaucoup. Doit-on oublier néanmoins qu'il y avait aussi une Espagne? que ce pays avait des droits, et que tout n'est pas permis? Une femme deux fois étrangère, Française de race, Italienne d'éducation, arrive en Espagne, sur l'ordre d'un roi de France, et vient tout pétrir de nouveau. Elle essaye la

transformation improvisée des *fueros* en unité monarchique; l'Espagne d'Isabelle doit s'assimiler sous sa main à la France de Richelieu. Commander aux généraux, diriger les siéges, distribuer les grâces, nommer les ambassadeurs, briser les municipalités, anéantir les grands; elle doit tout faire; — et ce Richelieu en jupons, instrument docile; — ce glaive dont la poignée est à Versailles, dont l'action envahit la Péninsule, vient se substituer à l'aristocratie rebelle, à la classe inférieure hébétée, à la monarchie tombée en enfance. Voilà ce qu'elle veut faire de l'Espagne. Devant madame des Ursins tout Espagnol devait être bien humilié.

Ce n'est pas là le point de vue de tous les historiens. D'aucuns cèdent au mouvement actuel et général des esprits qui aiment la politique calculée, les grands horizons, l'immense spéculation, les combinaisons superbes et les profondes visées. Aujourd'hui on fait bon marché, en histoire du moins, du droit et du juste, du vrai et du moral, du bon et du réel. Qui sait? La vérité, le beau, le bien, sont peut-être des chimères!

Pourquoi chercher le bien? Et le beau?

Il n'y en a peut-être pas. Cet affreux magot a le droit d'exister, tout comme l'Apollon du Belvédère et la Madone *à la grappe*. Il y a des gens pour qui l'architecture chinoise seule est belle; d'autres qui préfèrent au Parthénon les longs pilastres cannelés et vides qui ne supportent rien, l'architecture creuse, les colonnades à perte de vue et le style décoratif. Il y en a d'autres pour qui une vie harcelée par l'intrigue, harcelée même sans fruit et sans but, semble adorable dans ses péripéties. Aux yeux de ces derniers madame des Ursins est une sorte de type divin et sublime. D'autres estiment que les peuples n'ont pas plus de droits que les individus,

et que soumettre l'Espagne à cette ardente intrigante était de fort bon jeu. On croyait cela vers 1710, de Versailles au Buen-Retiro. Nous aurions peut-être pensé de même, si Dieu nous avait fait naître contemporains de Porto-Carrero et de Chamillart, Français ou Espagnols, gens de la cour de Philippe V ou de Louis XIV. Peut-être, comme tout le monde, aurions-nous trouvé la chose juste, pris parti pour le maître et son ministre féminin, cédé à l'entraînement général, bêlé avec la foule, sifflé d'accord avec le parterre, adoré l'écho de Versailles, ployé le genou avec le bataillon des gens d'esprit qui veulent plaire, et subi la loi commune. Nous aurions peut-être fermé les yeux en nous courbant; et notre échine, parée de velours et d'or, glorieuse de sa souplesse, serait retombée au niveau de cette grande échine du public et de toutes les faiblesses morales, courbées devant le succès. Peut-être lorsque madame des Ursins revint à Paris, triomphante après sa première disgrâce, entourée d'amis, obsédée de flatteurs, recevant mille visites par jour, resplendissante comme un astre, portée aux nues par le flot de la mode; peut-être — éblouis, et béants, et stupides comme le reste, cela nous aurait-il paru beau, utile, admirable et mémorable. Mais aujourd'hui! comme la stérilité et le squelette se découvrent! comme nous voyons juste! Qu'est-ce que tout cela nous fait? La pauvre femme! que sont devenus ses plans? Où en sont ses entreprises? Le triste spectacle! Le théâtre est vide, le souffleur a disparu, le lustre est éteint, les couronnes de papier doré sont chez le régisseur, le soleil et la lune sont dans l'armoire, le char triomphal en carton peint repose derrière la coulisse; tout cela sent l'huile et le vieux et le rance. Nous voyons enfin les poulies, et le fard, et la fraude, et le secret des machi-

nes ; et ce pauvre tonnerre qui nous effrayait et qui est là sous nos pieds, deux pierres dans un tonneau ! En somme, choses bien frivoles, laides, pauvres, puériles, humbles. On regretterait d'avoir seulement mis sa carte à la porte de cette splendide femelle de Scapin, qui avait tant de poids et d'autorité dans le monde, — et dans le monde de Louis XIV !

Sans doute elle a beaucoup lutté. Intéressons-nous à la lutte de Socrate et de Descartes ; — ou même à celle de ce pauvre honnête homme Daniel de Foe, l'auteur de *Robinson*, que son fils poursuivait en se mettant à la tête d'une meute d'ennemis ; ou à celle de Galilée, ou à celle de Michel-Ange contre les papes. De ce combat-ci je n'ai cure. J'aime mieux, pour l'exemple, qu'après trente ans de succès dans ce vilain et brillant métier elle ait enfin eu sur les doigts. — « Vous parlez trop étourdi« ment, me dira-t-on, d'une femme très-respectable, « très-politique, et qui travaillait pour Louis XIV. On ne « doit pas s'exprimer aussi légèrement (continue cet « homme au front de cuir et à la lèvre pendante) sur « ceux qui ont et celles qui sont quelque chose. Les « grands sont les grands, voyez-vous ; les forts sont les « forts, sachez-le bien ! et c'était une personne de très« haute considération, riche, vêtue d'or, et qui frayait « avec les monarques ! » — O valet que vous êtes, qu'est-ce que cela m'importe ? Elle travaillait pour Louis XIV ; oui, valet aimable ! Elle espionnait le petit-fils au nom de l'aïeul. Elle « tripotait, » passez-moi l'âpre et rude mot de Saint-Simon, cette lourde et venimeuse pâte, d'où elle tirait beaucoup d'argent et de crédit. Elle en a joui, grand bien lui fasse ! Mais quelle œuvre essayait-elle ? L'aïeul lui-même ne se trompait-il pas ? Louis XIV a manqué son but, vous le savez ; et l'instrument servile

de sa volonté, madame des Ursins, n'a pas réussi davantage. Quant au but du maître et de sa créature, — faire pencher la monarchie française du côté de l'Espagne, annuler le protestantisme, affaiblir le nord, enrayer toute liberté; ces vues, contraires au plan de Richelieu et de Henri IV, problématiques en philosophie, contestables en politique, qu'ont-elles produit? La révolution française. A quoi donc a servi madame des Ursins?

N'exagérons rien. Aujourd'hui l'on penche volontiers du côté de l'indifférence morale et historique. Tâchons d'éviter ce malheur.

Si j'étais femme et que je voulusse porter haut mon sexe, je me mettrais à écrire l'histoire de la cour d'Espagne dans ses rapports avec la cour de France, entre 1700 et 1720 ou à peu près. Je n'aurais pas besoin, — pour la compléter au trop grand honneur des femmes et à notre désavantage, — de nouveaux manuscrits, de ces documents inconnus, inédits, imprévus, qu'il n'est pas donné à tout le monde de déterrer comme font ces messieurs, et que je n'ai pas la moindre prétention d'apporter avec moi; mais de pauvres petits imprimés, quelques-uns rares, d'autres vulgaires; récits de voyageurs ou de voyageuses, tels que madame d'Aulnoy, Aarssens et un certain membre du Parlement[1] dont le livre est rare; lettres, descriptions de la cour de Madrid, des fêtes et combats de taureaux; enfin relations d'*Autos generales*, où l'on brûlait par centaines les mauvais penseurs; sans compter le malin Louville, un Saint-Simon de petite taille, et l'excellent marquis de San-Felipe; sans parler aussi des ouvrages imprimés plus récemment par Guerra y Orbe, Ferrer del Rio, Amador de Los Rios,

1. Boisset.

Modesto Lafuente, et autres savants espagnols qui méritent d'être mieux connus et appréciés de l'Europe du Nord. Je signale particulièrement l'*Historia de la civilization espanola* de Tapia.

Combien les seules lettres de madame des Ursins et celles de madame de Maintenon à la princesse seraient aptes à satisfaire l'orgueil féminin si les femmes avaient de l'orgueil, et à les encourager dans le mépris qu'elles pourraient faire de nous!

Il y a d'abord l'aimable et doux duc d'Anjou, devenu Philippe V, à qui « jamais (dit madame des Ur« sins) on ne verra la mine haute de son aïeul... mais qui « commence (Geffroy, p. 286) à porter la tête plus haute « qu'auparavant...; sa taille se raccommode, et j'espère « que bientôt il sera mieux. » Cet aimable malingre auquel Louis XIV avait dit : « Allez, je vous fais roi! » — était surveillé par deux vieilles femmes et protégé pa une jeune femme qu'il adorait; en quoi il avait raison. Beauté, sagesse, courage, tendresse de cœur et grâce de manières, elle avait tout. Il apprenait le gouvernement et l'héroïsme avec une charmante docilité; et madame des Ursins ne manquait pas de faire connaître à l'autre institutrice de Louis XIV, à la sage madame de Maintenon, le progrès de cette éducation royale. « S. M. est « changée... (Geffroy, p. 258) en un point que l'on ne « peut s'en taire!..... Elle raisonne sur toutes sortes de « matières!..... décide hardiment!... si bien que ces « messieurs en restent surpris et charmés. » Il fallait donc trois viriles âmes féminines, d'âge différent, il est vrai, pour soutenir cette pauvre petite âme de roi.

Philippe V avait des vertus et des grâces. Il professait pour tout ce qui est lien et discipline, pour l'amour dans le mariage et pour la femme consi-

dérée comme devoir une religion scrupuleuse. Il fut d'abord amoureux fou de Marie-Louise de Savoie, qui le méritait bien, comme je l'ai dit, et cette passion un peu banale faisait sourire madame des Ursins. « Jamais il ne pouvait se résigner à quitter la reine, « même pour se mettre à la tête de ses troupes. » L'héroïque femme de chambre, qui est restée femme de chambre toute sa vie, écrivait donc à sa protectrice : « La passion violente qu'il a pour la reine et l'impor- « tance dont il est pour lui d'avoir un prince d'Asturie « lui fait désirer violemment que cette princesse soit « grosse. Il ne me laisse pas en repos, me demande à « tout moment ce que j'en crois et s'il peut se flatter « d'un pareil bonheur. Cette vivacité me fait ressouvenir « de celle que j'ai vue à monseigneur le duc de Bourgo- « gne, lorsqu'il vous demandait, Madame, dans votre « chambre à Marly, si madame sa femme dormait, et « s'il ne la réveillerait point en entrant dans celle où elle « était couchée, où il ne me paraissait pas que son som- « meil fût bien profond. » L'amusante chose que cette révélation moqueuse et cette confidence de deux discrètes personnes qui gouvernent des empires et se moquent ensemble doucement de l'humanité mâle ! Madame des Ursins ne se trompait pas sur ces empressements extrêmes qui s'adressèrent plus tard à Elisabeth Farnèse, seconde femme de Philippe V. Il se retrouva pour elle en fonds d'égale tendresse, et elle n'en usa pas aussi bien. Elle le réduisit à ce dernier servage moral, à cette prostration absolue dont tous les documents que j'ai rappelés sont unanimes à démontrer l'incurable abaissement. « Je l'ai vu en larmes, dit l'un d'eux, parce que la reine « (Elisabeth) ne l'avait pas regardé. » — « Il y avait, dit un « autre, deux lits dans la même chambre pour le roi et

« pour la reine; et ces deux lits, réunis par un anneau « d'or, semblaient n'en former qu'un. Mais Elisabeth « avait fait mettre des roulettes au lit de son mari. Lui « refusait-il quelque chose, elle poussait un ressort, et « le lit s'éloignait. Lui accordait-il sa demande, les lits « se rapprochaient. »

On aimerait mieux une préférence véritable, un attrait spécial, un choix de l'esprit et du cœur, que cette superstition aveugle et sauvage devant le pur fétiche du lit nuptial. Cependant une femme plus fière de son sexe que jalouse d'être aimée par choix réel et pour ses qualités personnelles s'en accommoderait avec joie; et madame des Ursins s'applaudissait de cette éducation si bien commencée en France par madame de Maintenon, si heureusement achevée par elle-même. La nature n'y avait plus qu'une part grossière; le goût délicat encore moins; le caprice bien moins encore. Le caractère propre n'apparaissait plus. La volonté était oblitérée. Philippe V, chef-d'œuvre de cette fausse éducation servile qui datait de loin en Europe, n'était pas tombé dans le factice de la débauche comme Philippe d'Orléans, qui devint régent; il se contenta d'une vertu docile, factice aussi, pâle, arrangée et comprimée. Une élégance, une obéissance, une discipline, un compassé, un convenu merveilleux avaient pétri, assoupli et transformé ce modèle civilisé. Il représentait bien. Il aimait la littérature polie. « Avec » *une femme et un prie-Dieu*, comme disait le cynique Albéroni, il ne regrettait et ne demandait rien, allait aux batailles, apprenait les fortifications, et, gouverné par sa femme que madame des Ursins gouvernait, ne se trouvait pas gêné sous les quatre influences qui auraient blessé et mis à la torture un personnage moins bien élevé : Louis XIV, conseillé par madame de

Maintenon, conseillait madame des Ursins et acheminait la reine dans la voie où le roi d'Espagne devait marcher.

Considérez un peu cette chaîne d'influences sociales; l'aïeul majestueux à un bout, le jeune apprenti du trône à l'autre bout; trois femmes au centre, qui donnent toutes les impulsions et semblent les recevoir ; la charmante et la vaillante est Marie-Louise; la vénérable et la prudente est madame de Maintenon ; l'ouvrier intérieur, réel, effectif, l'artisan des trames, vous l'avez nommée, c'est madame des Ursins. Quelle situation contre nature! et que les Espagnols devaient avoir honte, comme le dit l'un d'eux avec une éloquence indignée, « d'être les objets de cette expérience et le but de ce tour de force ! » Si Porto-Carrero, l'Amirante de Castille, le marquis de Leganez, Arias, les grands, Medina-Cœli, le comte d'Aguilar, se sont révoltés, et que les uns par la trahison, les autres par des intrigues, des complots, ou à front découvert, aient essayé de secouer le joug de ces trois femmes, toutes étrangères, et de ces deux rois, également étrangers, — qui s'en étonnerait?

Entre 1680 et 1720, il se fait en Europe un grand mouvement où l'Espagne elle-même ne compte plus que comme appoint et accessoire, nécessaire aux vastes desseins, sacrifiée aux besoins du maître, à l'accomplissement de l'unité. Louis XIV, qui avait tout mis sous ses pieds, et qui aurait dû se modérer, se précipite dans le péril de ses succès. Il pousse au delà des bornes les idées qui avaient fait sa force. Toute l'Europe méridionale, depuis l'époque de Comines et de Froissart, s'était dirigée à la fois vers l'unité, vers l'anéantissement des vestiges féodaux, l'effacement des municipalités, la stabilisation des monarchies, la distinction des nationali-

tés, la création de l'esprit de cour. Richelieu avait activé ce mouvement, et Louis XIV, trouvant l'œuvre fort avancée, l'acheva à son profit; il la servit et s'en servit de manière à se trouver lui-même, vers 1680, au sommet du système.

C'était un système ancien, essentiellement du Midi, appuyé sur la théorie de l'Etat souverain maître, de l'individu obéissant, de l'uniformité stricte et de la discipline imposée; réservant la plus petite part possible à la personnalité de chacun; tolérant à peine la tolérance; d'accord à la fois avec le catholicisme par la loi de l'obéissance et avec cette théorie de l'antiquité qui absorbe le citoyen dans la cité. Le règne de Louis XIV porte ces trois caractères : c'est un génie antique, catholique et méridional.

Une fois parvenu à la cime de ce grand flot monarchique et triomphant, il fallait savoir s'arrêter. Le monde avait assez vécu de cette formule. Le courant contraire, — de liberté, de variété, non d'unité, — le seul qui pût raviver et renouveler le corps européen, rendre de la fraîcheur aux âmes, de l'élasticité aux esprits et de la vigueur aux institutions, nouveau dans le monde où presque rien n'est nouveau, s'élevait, grandissait, menaçait, élargissait son lit. C'était plutôt un contre-courant inévitable, déterminé par l'impulsion victorieuse du premier courant, qu'une source fraîche et imprévue. Cette nouvelle théorie amoindrissait la force centrale, accroissait la valeur personnelle, opposait à la théorie de l'Etat celle de la personne humaine se réglant elle-même; à la soumission l'examen libre, à l'autorité imposée la loi acceptée, à l'intolérance la tolérance, à la discipline de l'ensemble l'action spontanée des individus. Voici bientôt trois cents ans que va montant cette marée

parallèle, mais dans un sens contraire au premier élan du monde méridional moderne.

Longtemps on l'a méconnue; on l'a même refoulée avec fureur. Malgré qu'on en ait, les grandes lois du monde suivent leur cours; et du moment où l'Espagne catholique, dominant l'Europe, voulut la soumettre à son excessive unité, on vit la Hollande élever sa digue, organiser la théorie contraire, et s'ériger en antithèse hardie de l'Espagne et de Philippe II. Ce dernier système de la liberté, non de l'autorité, réserve à l'Etat la moindre part possible; au lieu d'absorber le citoyen dans la cité, encore moins dans le monarque, il n'admet l'obéissance de tous que comme expression de la volonté de chacun. Génie tout moderne, teutonique, protestant, il contient la négation hardie de toutes les traditions du passé et du Midi. Il exige beaucoup plus de l'homme et lui donne beaucoup plus. Il faut se défendre. Il faut agir. Il faut être digne. Il ne suffit pas d'obéir à son roi, à sa femme et à son confesseur comme Philippe V. Il faut vouloir. La Hollande, cruellement traitée, se débarrassa de l'Espagne, comme la Suisse s'était défaite de l'Autriche. Toutes deux étaient germaniques, et l'on sait ce que dit Tacite des Frisons et des Bataves; elles furent bientôt protestantes. L'Angleterre suivit. Le schisme s'organisa; en Allemagne on se battit; les hommes de Cromwell vinrent après. Dans l'Europe du Nord le mouvement fut violent et général; les races septentrionales y prirent part; protestantes presque toutes, elles marchèrent d'accord, les unes à la destruction de l'unité religieuse, les autres à l'anéantissement de l'esprit de cour; celles-ci au culte de l'originalité, d'autres à la consolidation de l'esprit municipal, de l'esprit particulier et de l'autorité exercée par les conseils nationaux. Les républicains

d'Amérique, vraies épaves de l'esprit de résistance dans ses naufrages européens, offrirent le dernier corollaire de tous ces mouvements. Ainsi l'Europe, ou plutôt la civilisation elle-même, se scinda en deux grandes zones, l'une forte du passé et dominante, l'autre confiante dans l'avenir et militante. Bossuet, quand il composa son *Histoire des Variations*, savait bien où en était le monde; ce grand génie apercevait le nœud profond et secret des choses. Louis XIV aussi le voyait avec clarté. Seulement, comme le problème s'offrait à lui, non théologique ou philosophique, mais bien politique, pratique et d'action, Louis XIV, au milieu de sa vie, se trouva en face d'un embarras redoutable, entre deux routes contraires.

L'honneur et la tradition lui disaient de ne point abandonner la voie antique de stricte unité, d'uniformité et de discipline proposée par ses aïeux. Son penchant l'y engageait, sa naissance l'y portait. Tant qu'il n'eut qu'à continuer contre l'Espagne, au nom de l'Europe et de la France, la noble lutte de Richelieu, sa situation fut nette; il possédait les deux forces, car il était à la fois et le maître de l'unité en France et le représentant de l'indépendance en Europe; chef de l'unité vis-à-vis des protestants, champion de l'indépendance contre l'Espagne; les deux côtés de cette situation se tenaient en équilibre.

Mais dès que l'Espagne, plongée dans le néant par l'excès de l'unité et par l'inquisition, s'abaissa devant le Nord et la France, l'équilibre fut renversé. De deux choses l'une; il ne restait plus à Louis XIV qu'à pousser à outrance l'unité monarchique, et, l'élevant jusqu'à une sorte de sultanat oriental, absorber tout dans le roi; — ou bien incliner un peu du côté contraire, et, n'ayant plus à craindre ni la noblesse exténuée, ni la

magistrature atténuée, ni les huguenots intimidés, rendre au parlement un souffle de vie, aux gentilshommes un souffle d'indépendance, aux protestants quelque espoir, s'en faire ainsi des appuis, et éviter le grand péril de l'isolement dans un vide superbe. C'est là ce que lui auraient conseillé de divers points les hommes éclairés de la France, qui n'en manque jamais, gens qu'on n'écoute guère. En y joignant les travaux publics, les routes réparées, les champs mieux cultivés, les impôts mieux assis, et toute attention donnée aux réclamations de Vauban, de Beauvilliers et d'un petit groupe d'économistes précurseurs et de gens de bon sens, on avait une seconde carrière à fournir, admirablement fructueuse, d'accord avec les teintes adoucies et mûries de la vieillesse, tendant à l'estime plutôt qu'à la gloire, à l'utile plus qu'à l'éclatant; pacifique, non guerrière, et qui eût fort embarrassé l'Angleterre, alors notre rivale. C'est précisément, et dans un autre ordre, le quart de conversion qui sauva Robert Peel. Ces mouvements ne sont bons qu'exécutés à temps, l'œil sur l'avenir; et ils sont difficiles en France, presque impossibles. La France s'enivre de ses grands hommes et elle les enivre. Elle est sociale et s'engoue. Elle est spirituelle et se repent. Quand elle a bien gâté son héros, elle le quitte et l'insulte. Elle a une familiarité d'idolâtrie suivie bientôt d'une iniquité de dégoût, auxquels il est bon d'échapper à temps; — comme Voltaire à Ferney, et cet autre Voltaire musical, Rossini à Bologne.

Non-seulement le courtisan, comme dit Saint-Simon, mais tout le peuple, glorieux de son roi, l'encouragea, le porta, le poussa, le précipita dans la route ouverte vers la souveraineté sans limites, l'unité sans bornes, les conquêtes monarchiques et le catholicisme sans

pitié. Les esprits les plus lumineux et les plus sérieux, dociles, comme toujours parmi nous, au mouvement social, n'osaient pas se détacher de l'idéal vulgaire, et c'était un rare courage que celui de Beauvilliers, de Vauban, de Saint-Simon, qui professaient modestement d'autres principes; d'ailleurs cette petite troupe de hargneux et de mécontents, de désagréables et de quinteux, de parias et de réprouvés, ne comptait pas! Un premier acte décisif, approuvé de la foule, la révocation de l'Édit de Nantes, signala le mouvement définitif de la France vers l'unité; c'était la copie affaiblie d'un crime, l'expulsion des Maurisques par Philippe II. Le Nord répondit à cette exagération d'intolérance espagnole par un coup hardi de liberté, l'admission de Guillaume III au trône d'Angleterre; à son tour Louis XIV voulut répliquer : l'inauguration de son petit-fils sur le trône d'Espagne fut sa réplique. Par là l'unité française grandissait démesurément. Pour la soutenir on se chargeait d'un royaume obéré, ruiné, qu'il fallait mettre en tutelle et relever de sa décadence; on s'obligeait à triompher de l'antipathie espagnole; à ramener au système monarchique pur l'aristocratie gothe qui n'était pas détruite, les *fueros* populaires qui n'étaient pas abolis, et le clergé, — qui, populaire et aristocratique à la fois, était tout-puissant. Il fallait lutter contre l'Autriche et le Nord qui se disputaient la proie. Le fond même de l'entreprise, héroïque, mais suicide, offrait une complète impossibilité. On n'en serait venu à bout qu'avec des finances très-bien appliquées et très-considérables, et la France n'en avait plus; par d'excellents généraux qui manquaient; par le caractère et le génie du roi d'Espagne qui était sans caractère et n'avait de génie que celui d'un écolier bien appris. Même avec ces ressources eût-

on jamais de l'Espagne d'Isabelle fait la France de Richelieu? Le réveil des *comunidades*, l'unique salut, pouvait-il plaire au roi absolu qui, après Richelieu, écrasait les derniers débris de l'esprit municipal en France? Sans doute la passion espagnole pour l'unité suprême,

Un monarca, un imperio y una espada,

pouvait enfanter encore des miracles ; madame des Ursins s'en servit fort bien; ce sentiment unique sauva le trône de Philippe V. Mais régénérer un monde mort au moyen de ces trois femmes, de ce roi-fantôme, du financier Orry et de l'habile Amelot; soumettre toute une noble race, désespérée et furieuse, à cette *camarilla* d'étrangers, c'était trop prétendre et tirer d'une situation contre nature des conséquences chimériques.

Aussi Louis XIV, homme de sens même dans les imprudences de sa grandeur, y renonça-t-il bientôt. Il supplia son petit-fils de reculer et de déposer ce sceptre trop lourd. Ce fut madame des Ursins qui, se voyant abolie avec le trône de Philippe V et le lit souverain de Marie-Louise, soutint le choc, releva les courages, trouva de l'argent, solda les troupes ; dans ces périls extrêmes elle est superbe comme le sont les femmes qui aiment à s'y jeter et qui s'en réjouissent. Fugitive avec le roi chassé de Madrid, elle se montre radieuse : « Pour vous égayer (écrit-elle à madame de Maintenon « dans sa lettre datée de Burgos), il faut que je vous « fasse la description de mon appartement. Il consiste « en une seule pièce qui peut avoir douze ou treize pieds « de tous sens. Une grande fenêtre qui ne ferme point, « exposée au midi, occupe presque toute une face. Une « porte assez basse me sert pour entrer dans la chambre

« de la reine, et une autre plus étroite me conduit dans
« un passage tortu, où je n'ose aller quoiqu'il y ait tou-
« jours deux ou trois lampes allumées, parce qu'il est
« si mal *pavé* que je me romprais le cou. Je ne saurais
« dire que les murailles soient blanches, car elles sont
« très-sales. Mon lit de voyage est le seul meuble que
« j'y aie, avec un siége ployant et une table de sapin,
« qui me sert alternativement pour mettre ma toilette,
« pour écrire et pour manger la *desserte de la reine*,
« n'ayant ni cuisine, *ni argent* pour en tenir une. Je ris
« de tout cela... et au milieu de tous les fâcheux événe-
« ments qui nous ont frappés les réflexions que je fais
« me consolent. Je pense que la fortune peut nous rede-
« venir favorable ; qu'il en est de ses faveurs comme du
« trop de santé, c'est-à-dire qu'on n'est jamais si près
« d'être malade que lorsqu'on se porte trop bien, ni si
« proche d'être malheureux que quand on est comblé
« de bonheur. Je retourne la médaille et j'attends des
« consolations qui adoucissent mes peines. » Voilà du
courage, et du courage riant. L'intrigante n'en manquait
pas. Elle avait pour le succès toutes les audaces, même
celles de l'abaissement, de l'ennui, des couleuvres à
avaler, des affronts à dévorer, de la domesticité, du
servage accepté pour dominer. « Dans quel emploi, bon
« Dieu ! m'avez-vous mise (écrit-elle le 12 novembre 1701
« à la maréchale de Noailles). Je n'ai pas le moindre
« repos, et je ne trouve pas même le temps de parler à
« mon secrétaire. Il n'est plus question de me reposer
« après le dîner, ni de manger quand j'ai faim. Je suis
« trop heureuse de pouvoir faire un mauvais repas en
« courant ; et encore est-il bien rare qu'on ne m'appelle
« pas dans le moment que je me mets à table. En vé-
« rité, madame de Maintenon rirait bien si elle savait

« tous les détails de ma charge. Dites-lui, je vous sup-
« plie, que c'est moi qui ai l'honneur de prendre la robe
« de chambre du roi d'Espagne lorsqu'il se met au lit,
« et de la lui donner avec ses pantoufles quand il se
« lève. Jusque-là je prendrais patience; mais que tous
« les soirs, quand le roi entre chez la reine pour se cou-
« cher, le comte de Benavente me charge de l'épée de
« Sa Majesté, d'un pot de chambre et d'une lampe que
« je renverse ordinairement sur mes habits, cela est
« trop grotesque. Jamais le roi ne se lèverait si je n'al-
« lais tirer son rideau; et ce serait un sacrilége si un
« autre que moi entrait dans la chambre de la reine
« quand ils sont au lit. Dernièrement la lampe s'était
« éteinte, parce que j'en avais répandu la moitié. Je ne
« savais où étaient les fenêtres, parce que nous étions
« arrivés de nuit dans ce lieu-là; je pensai me casser le
« nez contre la muraille, et nous fûmes, le roi d'Espagne
« et moi, plus d'un quart d'heure en les cherchant. Sa
« Majesté s'accommode si bien de moi qu'elle a quel-
« quefois la bonté de m'appeler deux heures plus tôt
« que je ne voudrais me lever. La reine entre dans ces
« plaisanteries; mais cependant je n'ai point encore
« attrapé la confiance qu'elle avait aux femmes de cham-
« bre piémontaises. J'en suis étonnée, car je la sers
« mieux qu'elles, et je suis sûre qu'elles ne lui laveraient
« point les pieds et qu'elles ne la déchausseraient point
« aussi promptement que je fais. »

C'étaient là les derniers effets (et que l'exagération espagnole jetait dans le grotesque) de cette fausse civilisation, de ce convenu, de cette étiquette, de ce factice qui perdaient les classes élevées du Midi européen. Madame des Ursins s'y prêtait avec une dignité servile incomparable. Renversée par Alberoni et par l'Inqui-

sition, après des efforts surnaturels et trente conspirations déjouées, a-t-elle réussi quant à l'Espagne? Qu'est devenu ce triumvirat féminin, si intéressant dans l'histoire, si amusant pour nous, si flétrissant pour le pays conquis? Quelle influence cette triple magistrature féminine a-t-elle exercée sur la civilisation détériorée, affaiblie, dénaturée, artificielle, efféminée, que déjà les hommes livraient aux femmes? Où en est arrivée l'Espagne, après la gestion de madame des Ursins? Les voyageurs et les historiens vous l'apprendront. « Je ne « vois partout que *despoblados*, pays dépeuplés, dit l'un « d'eux; et il y a des villes tout en ruines... Quant aux « gens de la campagne et aux laboureurs, ils quittent « leurs charrues pour insulter les voyageurs qui passent. « C'est la coutume; souvent même ils poussent l'indé- « cence jusqu'à se déshabiller... » Ici le trait est si simple et si vif que je supplée par des points au tableau de cet étrange *pronunciamento* des villageois andaloux et des *arrieros* qui se levaient sur leurs étriers et arrêtaient leurs mules pour protester ainsi, d'une façon très-grossière, contre ceux qui les gouvernaient.

Ce n'est pas que la maison de Bourbon n'ait tenté, après madame des Ursins elle-même, toutes sortes d'efforts pour ressusciter *el cuerpo cadaverico*, comme disait Alberoni de cette monarchie superbe et de cette nation généreuse.

Mais les ruses de boudoir et les intrigues de cabinet n'y pouvaient rien. La décadence précipita son cours.

Excellente acquisition pour l'histoire de cette décadence et des vains efforts tentés pour la suspendre que la correspondance de madame des Ursins. Elle a le grand style et la belle forme de sa noble époque. Elle amuse agréablement ses correspondants. Sa plume a de l'iro-

nie, du respect, les nuances du monde. Elle sait aussi se plaindre avec dignité et railler de même. Rien ne lui échappe d'inutile, rien ne tombe de sa plume qui ne porte coup du côté de ses intérêts; et, pour solliciter, flatter, recommander, insinuer ce qu'elle veut, elle n'a pas sa pareille. Elle conte aussi fort bien, avec gaîté, sans longueur et sans apprêt, disant juste ce qu'il faut. Elle est vive, aimable et charmante; mais ce qui gêne le lecteur, c'est qu'elle a toujours un but, j'entends un but personnel : attirer une pension, capter une faveur, détruire ici, construire là. Elle n'écrit point pour dire ce qu'elle pense ou faire un tableau de ce qu'elle a senti, mais pour pêcher avec ce filet délicat et solide, pour atteindre et ramener une proie. Encore moins songe-t-elle à philosopher. C'est ce qui l'éloigne des grands écrivains. Jamais elle ne s'oublie, elle, ses protégés, ses ennemis, sa place à garder. Il y a un tour à donner aux choses, et elle le donne; une particularité à faire valoir, elle n'y manque pas. Etant de si sûre garde pour ses affaires, si complétement maîtresse d'elle-même et de sa caisse, elle ne jette dans son style ni le feu des passions, ni les vérités sévères, ni les hardiesses de l'idée, ni l'éclair du caprice, ni les belles maladresses de l'émotion, ni l'involontaire humeur; — trop mêlée aux manéges pour bien observer; trop asservie à sa cour pour être un grand politique; trop bonne femme d'affaires pour être un grand écrivain.



XI

LA PERSÉCUTION.

Le *Comte Lucanor* n'est pas seulement un amusant recueil d'observations et d'apologues. Rédigé au XIVe siècle, pour l'instruction des hommes mêlés aux grandes affaires, par l'un des membres de cette féodalité gothique espagnole qui se débattait contre la royauté mal assise et se déchirait de ses propres mains, c'est un monument littéraire des plus importants. La plupart des apologues ingénieux qui ont amusé l'Europe et fait le tour du monde : *le Meunier, son Fils et l'Ane; le Doyen de Badajoz; le Marchand de Venise*, et trente autres délicieuses histoires moins connues et non moins curieuses s'y retrouvent.

Les hommes croient avoir beaucoup d'idées; le nombre de leurs inventions est assez borné et la variété en est très-restreinte. Depuis l'origine des sociétés, ils se contentent de refaire les mêmes choses sous des formes et avec des couleurs nouvelles. Quelquefois (et cela équivaut) ils défont pour refaire, comme en France, et décousent pour recoudre ensuite. Les *Fables d'Esope, le Comte Lucanor, l'Hitopadesa*, la *Morale en action* de madame de Genlis, les *Essais de Bacon*, même les *Contes à ma fille* de M. Bouilly, le *Cortegiano* de l'Italien Casti-

glione, *l'Homme de cour* de Balthazar Gracian, — ont la même source. C'est une seule et même idée qui a rempli nos bibliothèques et fait gémir leurs rayons sous des milliers de volumes. Pas d'ouvrages au monde, les romans compris, qui aient été plus souvent lus et relus que ces histoires, ces apologues et ces conseils.

«Comment faut-il vivre?» comment obtenir le succès? voilà le petit problème qu'ils renferment et qui nous intéresse tous. Sans aucun doute les livres de morale et de piété sont là pour répondre qu'il faut être vertueux, que la vertu mène au bonheur, qu'on doit s'abstenir, prier, jeûner, se dévouer, et que c'est la route du succès. Telle est la réponse du bon M. Droz et du bon M. Franklin (défiez-vous de ces bons hommes); — réponse morale, vertueuse, honnête, satisfaisante assurément pour vous et pour moi qui sommes très-vertueux, je le parie, mon cher lecteur. Mais le vulgaire ! ceux qui ne sont ni très-vertueux ni très-vicieux ! c'est-à-dire tout le monde ! On voudrait trouver un moyen de conciliation et comme un pont qui rejoignît la vertu à l'intérêt et les fît aboutir l'une à l'autre. D'où vient que l'honnête homme n'est pas toujours bien traité du sort? Job pourrit sur son fumier. Epictète est battu par son maître. Tel vicieux soupe bien tranquillement avec de jolies femmes. Cervantès, homme de génie et homme d'honneur, est roué de coups et chargé de chaînes par un coquin. Cela déplaît au vulgaire, et je suis du même sentiment que le vulgaire. Cruelle énigme ! Le triomphe du mal ! Elle remplit l'histoire, elle inquiète les sages, elle a fort préoccupé les hommes depuis les premiers jours du monde; le poëme sublime de Job n'a pas d'autre but que de la proposer et de la résoudre ; je crois même que le vieil auteur hébreu (l'égal d'Homère en fait de génie,

si ce n'est en fait de goût et de style) la propose mieux qu'il ne la résout. Son œuvre[1] est la forme la plus naïve de cette question solennelle, immense, éternelle, profondément douloureuse, dont la solution n'est donnée que par le christianisme qui nous crie : « *Homme,* « *subis ton épreuve ! Condamné à vivre, expie ta faute,* « — *qui est d'être né.* »

Dure et terrible sentence. C'est, je crois, M. Bruno Bauer, l'un des derniers héros de la métaphysique allemande, qui dans un chapitre sur le développement nouveau du christianisme fait découler de cette sévérité de la loi chrétienne la nécessité de l'abjurer, attendu qu'elle est ironique (dit-il), impossible et inexécutable. Il ajoute : « Le seul vrai chrétien est celui qui nie le Christ ! Par amour du christianisme, détruisons-le ! » — Ce raisonnement péremptoire rappelle le mot des ultra-hégéliens : « *L'être est absolument identique au non-être.* » — A la bonne heure ! On ne peut mieux honorer les choses qu'en les détruisant, ce n'est pas la peine de discuter là-dessus.

La morale de damnation et d'anéantissement, la seule qu'admette M. Bruno Bauer, conduit tout droit à la Trappe ou à l'athéisme. Je ne l'aime pas. Je lui préfère la morale de perfectionnement et de progrès, selon laquelle l'expiation épure, l'épreuve améliore, et le creuset d'un monde où tant de mauvaises passions bouillonnent sépare l'alliage de l'or. Néanmoins la question importante reste toujours debout. Comment vivre? comment se démêler de cette inextricable forêt. Celui-ci manœuvre, celui-là calomnie, ce troisième pille; tous tirent à eux la couverture de l'intérêt personnel. Serai-

1. V. notre tome Ier — *l'Orient*. Job.

je seulement habile, ambitieux, égoïste, calomniateur, fourbe, madré, rampant, obséquieux, toujours masqué, toujours attentif à mon agrandissement et à la destruction d'autrui? C'est le rôle adoré des temps civilisés à l'extrême, le rôle cruellement moral du renard, de la fouine et de la belette. Choisirai-je celui du loup? Il n'est pas mauvais non plus. Ou serai-je le pauvre âne, la plus vertueuse des bêtes mortelles? Que faire? Voilà qui est embarrassant. Comment marier l'intérêt et le désintéressement, le dévouement et la prudence? Répondez, ô vrais moralistes! les vains sophistes ont beau me payer de phrases, je ne les écoute plus; *verba et voces!*

La notion du bien moral me plaît, et le bien-être m'est nécessaire; je désire les accorder! — « Au diable « l'honneur! dit l'huissier Loyal, j'ai femme et enfants; « battez-moi! déshonorez-moi! tout m'est égal! » — « Moi », s'écriait un jour l'un des hommes les plus connus de ce temps-ci, « j'ai toujours réussi, en tenant mes « poches fermées, en marchant sur les autres et en tour- « nant le dos aux malheureux! » — Cette dernière morale est épouvantable; elle répugne à nos cœurs, et peu de gens osent la professer. Mais le drame social, encore une fois, comment le conduire? Tant de relations diverses, de situations délicates, d'intérêts complexes, de cas épineux, de difficultés, de rivalités, d'ambages, d'obstacles, de végétations parasites et comme de lianes inextricables qui forment un tissu mêlé dans la grande forêt de la vie humaine et vous arrêtent et vous accrochent à chaque pas! Et le fardeau des scrupules qui pèse si fort, comme dit la triste Clarisse Harlowe du vieux Richardson, faut-il le jeter par terre et s'en débarrasser pour marcher plus leste? On voudrait, en vérité, ne pas laisser aux buissons de la route trop de son

sang ou de sa toison. Comment donc faire? comment se dépêtrer? comment avancer? comment arriver?

Remarquez que ces questions n'inquiètent plus les très-vieilles nations comme étaient les Grecs de Byzance, comme sont aujourd'hui les Chinois, qui les regardent comme résolues, et parconséquent oiseuses. On trompe, c'est convenu; on vole, c'est arrangé; on ment, on rampe, on assassine, mais dans l'ombre; ce sont là des notions élémentaires. Les supplices deviennent doux, car on est humain; la clémence est à la mode. On ne tue guère, on brûle les yeux de l'ennemi avec une plaque d'argent rougie au feu et présentée de loin. On se croit philanthrope, et l'on se dit civilisé. Trop civilisé !

Au contraire, dans l'enfance moléculaire et sauvage des sociétés, lorsque personne n'a encore eu le temps de découvrir et d'étudier la complexité énorme des intérêts humains, le poëte ou le philosophe se contentent de gémir comme Job et de manifester en face du mal, quand il triomphe, une douleur et un étonnement dithyrambiques.

Entre ces deux pôles des deux barbaries, celle de l'enfance et celle de la décrépitude, se place une époque intermédiaire où chaque nation est mûre sans être épuisée. On s'est civilisé, groupé, affermi; les mœurs ont constitué les lois, et les lois réagissent sur les mœurs. On se connaît; on s'est tâté sur tous les points, comme disent les maîtres d'escrime. Les hommes d'esprit et de réflexion, les contemplateurs, les intelligences continuent leur route sur les hauteurs éclairées et suivent de l'œil la marche tumultueuse du grand troupeau dans la vallée obscure. Alors les premières expériences de ce groupe social étant achevées, la récolte étant faite,

les vendangeurs accourent; avant que l'hiver vienne, il faut mettre en réserve les grappes de la sagesse acquise. Ici c'est un brahmane qui écrit le *Pantcha tantra*, les « cinq coupures » (*pente* et *temnô*, deux mots grecs), ou l'*Hitopadesâ*, « l'enseignement général; » là c'est un Persan qui nous donne son *Élixir de l'âme et de la pensée*, autre magasin d'histoires; plus loin c'est le brave Ésope, demi-Oriental, demi-Grec, qui écrit ses fables; ou bien c'est le Castiglione ou le Tasse lui-même; ou le vice-roi Jean-Manuel, auteur du *Comte Lucanor*.

Leurs leçons de sagesse, de prudence, d'habileté sont puisées dans le trésor commun d'une société réglée et polie; ils expriment une civilisation déjà mûre.

L'automne des peuples produit ces leçons expérimentales, apologues, contes moraux, fruits de la maturité sociale qui, recueillis avec soin, deviennent la propriété de tous et n'appartiennent plus à personne. Le vrai plagiat est bien plus rare qu'on ne pense. Le vin vieux que nous offre le bon La Fontaine dans une coupe d'or exquise et finement gravée vient des collines de l'Hindoustan; cent fois on l'a transvasé, travaillé et retravaillé; la délicate liqueur a changé de couleur et de saveur, et ne s'est point évaporée; elle a gardé toute sa vertu. Persans, Juifs, Arméniens, Arabes, Grecs, Italiens, Keltes, Teutons, Castillans ont voulu prendre part à cette œuvre charmante; — plagiaires sans l'être, amoureux des leçons et des expériences que la pauvre humanité se donne à grands frais et se lègue à elle-même; — tous, jusqu'à un certain degré, gens d'esprit ou même esprits supérieurs; sachant diverses langues, croyant au passé, aimant l'avenir, ne dédaignant rien, un peu étrangers à leurs propres races comme Esope, curieux de tout comme La

Fontaine, qui lisait Baruch et Boccace; gens d'action comme le prince Jean-Manuel, qui se battait et intriguait; — un peu poëtes, un peu philosophes, un peu moralistes, un peu élégiaques; tous misanthropes, sympathiques néanmoins; inventeurs du détail, peu enclins à l'invention du récit, tenant presque toujours à deux civilisations, l'une qui commence et l'autre qui finit; — *mischlings*, comme disent les Allemands, « métis; » accessibles aux influences étrangères pour les répandre et les rendre fécondes. Esprits aimables et bienfaiteurs, ils sont de ceux qui servent le mieux leur temps, puisque ce sont en général des intermédiaires, des propagateurs, et que la civilisation s'opère par la sympathie et l'amour, non par l'isolement et la mort.

Comme échantillon de cette ingénieuse race des faiseurs d'apologues, lisez don Juan Manuel, auteur du *Comte Lucanor.*

Don Juan Manuel est un type. Il ne devine pas la vie, il l'enseigne; il ne la colore pas, il l'analyse, il ne suppose pas l'expérience, il l'achète. Homme du quatorzième siècle, un des vice-rois de cette féodalité sanglante qui déchira et civilisa l'Espagne du moyen âge; terrible guerrier qui à douze ans se battait contre les Maures, qui à vingt-cinq se démêlait de toutes les trames et se dépêtrait de toutes les embûches, il avait fort à faire avec ses ennemis, et plus encore avec ses amis et ses maîtres. Homme de résolution et de prudence, en rapport constant avec les juifs et les Arabes espagnols, gouverneur des frontières, et commandant en Murcie à une population musulmane, il s'amuse, entre deux guerres, à composer son livre de leçons morales, d'expériences sociales et d'enseignements pratiques sur le modèle arabe et juif. Il ouvre ainsi à l'Europe chrétienne la porte des apolo-

gues orientaux. Sa parole est grave, son ton mâle; son expression a la netteté de l'action. Il n'a pas vécu dans le nuage esthétique ou philosophique, mais dans les faits. Pressé par eux et forcé à la lutte, il sait ce que valent les choses humaines. La féodalité détruit autour de lui la personnalité et le droit, s'appuie sur la force et lui donne la ruse pour compagne ; don Juan Manuel, élevé à cette école, vous apprend comment il faut se tirer d'affaire entre, la force et la ruse. Lisez le texte même, d'une énergie lapidaire et d'une sobre puissance; vous vous étonnerez de la tournure enfantine qu'il donne à ses leçons d'habileté.

J'ai dit que ces apologues moraux appartiennent à la maturité des peuples; oui, mais c'est l'enfance d'un autre peuple qui, la plupart du temps. en fait son profit. De là ce double et charmant caractère du *Comte Lucanor*; simplicité et finesse, dextérité et honnêteté, dévotion et connaissance du monde. Ce livre du quatorzième siècle, un des plus pratiques et des plus amusants, j'allais dire des plus neufs qui existent, aborde sérieusement le problème que nous indiquions plus haut et que d'autres effleurent à peine : l'art d'être aussi honnête que possible; — ni don Quichotte ni Figaro. Pour vous faire marcher sur le fil de ce rasoir, entre l'honneur et l'intérêt, don Juan Manuel raconte des histoires vives qui sentent leur moyen âge et leur Espagne, des anecdotes pleines de saveur, des axiomes pour tous les temps et pour tout le monde. « Ne vous fiez pas trop; craignez « les flatteurs; ne vous attendez pas à être servis par « ceux dont ce n'est pas l'intérêt de vous servir; ne com« mencez rien sans réfléchir; ne croyez pas aux appa« rences; ne cédez ni aux promesses ni aux chimères, « laissez venir les événements; point de précipitation,

« point de rudesse; ne vous livrez pas; ne reculez ja-« mais et n'avancez pas trop vite; n'irritez pas l'ennemi, « mais attendez-le de pied ferme; point de vain orgueil, « point d'humeur, point de caprice. Ne vous pressez « point; que votre activité ne se démente pas, mais ne « compromette rien. » — Ces derniers mots sont exactement semblables à ceux que M. de Talleyrand adressait à ses attachés d'ambassade : « *Surtout, Messieurs, point de zèle*; » contre-partie du *No heat* de Chesterfield : « Pas de chaleur, Messieurs ! »

L'Espagne gothique achevait alors d'absorber deux héritages, l'intelligence hébraïque et la civilisation moresque; le moment précis de cette absorption fut signalé par la rédaction du *Comte Lucanor*. C'est la morale en action du temps, c'est l'art de vivre, tel que l'entendaient les habiles; le témoignage authentique de ce double legs, — arabe et juif.

L'empreinte arabe y est gravée dans le plan même et la forme de l'œuvre, dans les citations, les noms propres et les récits; l'empreinte hébraïque, plus profonde encore, dans la concentration du style. L'emploi de verbes aujourd'hui insolites, tels que *soberviar*, *bizarrear*, *envillar*, énergiques formations, se rapporte au goût oriental et hébraïque, attesté surtout par ce dogmatisme sentencieux qui rappelle les Espagnols-Hébreux contemporains. Rabbi Santos ne parle pas autrement que Jean Manuel :

No se puede coger rosa
Sin pisar las espinas;
La miel es dulce cosa
Mas tiene agras vesinas.
....

Cuando lo poco viene
Cobdicia de mas cresce;
Quanto mas ome tiene
Tanto mas le fallesce.

« On ne peut cueillir la rose sans saisir les épines ; le « miel est douce chose, mais elle a d'aigres voisines. « Quand il nous arrive un peu de bien, nous désirons « davantage; et plus nous avons, plus il nous manque...» Ainsi parlent moralement et sentencieusement le comte Lucanor et ses amis les rabbins persécutés.

Ce ton de moraliste sévère ne doit étonner personne. C'est une grande école morale que la persécution. Voulez-vous faire des philosophes, des observateurs, des historiens ; persécutez, négligez, dénigrez, avilissez. Un homme tel que Saint-Simon, repoussé par Louis XIV et mal vu par ses rivaux, rentre chez lui, se tait, hausse les épaules, taille sa plume et achève leurs portraits; il a raison et ses rivaux aussi. Les jets comprimés sont plus vigoureux. Iniquités, complots, lâchetés, calomnies, choses excellentes. Les juifs isolés, privés du pouvoir, couverts d'opprobre, devinrent les grands moralistes, les vrais précepteurs du monde espagnol pendant le moyen âge.

La filiation du *Comte Lucanor* est curieuse. L'origine, les éléments constitutifs et les remaniements divers de ce livre appartiennent, par l'Inde et par l'hébraïsme, aux dernières profondeurs orientales. La Bibliothèque rabbinique de Rodriguez de Castro nomme trois juifs espagnols qui ont écrit en arabe, elle en énumère près de cent qui ont traité des matières philosophiques. Trente habitaient le midi de la Péninsule, et se trouvaient ou mêlés à la population maure, ou placés sous la domina-

tion musulmane. « Au dixième siècle, les juifs étaient si « bien vus du roi de Cordoue que (selon David Ganz) il y « en avait plus de sept cents qui menaient un grand train « dans la ville. Leur école était fréquentée par sept mille « étudiants ; elle comptait sept professeurs de grammaire « qui donnaient leçon chaque jour ; cinq de logique, « trois de sciences naturelles, deux d'astrologie, un de « géométrie, trois de physique, deux de musique, deux « de nécromancie, de pyromancie, de géomancie. » Voilà où la persécution les avait menés ; chassés des affaires, ils avaient conquis la science ; impuissants sur tout le reste, ils régnaient sur les esprits. L'un traduisait ou imitait en langue *romaine vulgaire* ou vieux castillan ce même livre de fables hindoues, les « *Cinq Coupures* », retravaillé par un Persan sous le titre de *Kalilah et Dimnah*, et son manuscrit existe encore avec la date de 1229 ; l'autre exécutait en langue hébraïque un travail analogue ; deux Hébreux convertis rédigeaient en latin, sous formes diverses, le *Manuel de la Vie* (*Directorium*) et l'*Enseignement* (*Disciplina*), composés des mêmes histoires et des mêmes conseils.

Toujours des juifs.

On les voit occupés à pousser à l'envi cette porte du *Kalilah et Dimnah*, — la vraie porte par laquelle le vieil Orient des brahmanes et des guèbres pénétrait dans notre Occident ; les Arabes les y aidaient. Un des hommes les plus savants de notre époque, M. Edelestand du Méril, érudit et philosophe, est arrivé aux mêmes résultats relativement à ce *Kalilah*, si important pour l'histoire littéraire moderne ; on attend de lui un curieux volume intitulé *Anecdota græca*, qui contiendra parmi beaucoup de poésies inédites du moyen âge, précédées de l'histoire complète de l'apologue chez tous les peu-

ples, plusieurs imitations en vers de fragments empruntés à ce même *Kalilah*, fragments authentiques qui remontent au douzième siècle.

Nous voici bien loin des données vulgaires qui attribuent à la prise de Constantinople le grand mouvement de la Renaissance. Certes la renaissance du XVe siècle a restitué à l'intelligence moderne son vieux trésor, le noble héritage de la Grèce; mais pourquoi oublier le mouvement oriental qui s'est manifesté dans un sens contraire, et qui du VIIIe au XIVe siècle n'a pas moins servi l'humanité? Les Turcs eux-mêmes, en venant s'asseoir aux rives du Bosphore, préparaient leur transformation future. Forcés, pour se maintenir, d'appeler à eux et de s'assimiler de siècle en siècle les forces intelligentes du monde chrétien, ils l'affermissaient en le combattant. Détruire les monuments ou les hommes leur était possible; abolir les résultats de l'esprit et ses acquisitions, impossible : ils l'auraient désiré, que la force des choses eût résisté. La grande loi, la grande volonté, l'intelligence même, Dieu, c'est-à-dire la logique du monde, ne peut anéantir l'intelligence.

Il est vrai que Mahomet II chassait de leurs palais, dont l'architecture n'était plus qu'une mosaïque et dont les statues n'étaient qu'une orfévrerie, ces Byzantins dont Bajazet avait mis les qualités séniles à des épreuves si rudes.

Les Paléologues mouraient; Platon vivait, ce qui me console et me suffit.

Entre l'époque de Jean Manuel et du *Comte Lucanor* et celle de Lascaris, les Arabes d'Espagne, forcés de se replier sur Grenade et sur Cordoue, se laissaient pousser l'épée dans les reins jusqu'aux bords de la mer par

les chrétiens vainqueurs ; — et les juifs espagnols, traités avec une barbarie affreuse, allaient bientôt disparaître dans l'exil, pour y continuer, comme plus tard les protestants du XVIIe siècle, leur œuvre obscure et providentielle ; — œuvre de civilisation et de souffrance ! Iniquité, barbarie ; et cependant progrès ! Terrible enseignement.

Les Grecs, qui ont tout exprimé avec tant de force et de grâce, ont à ce sujet un mot admirable qui est l'histoire de l'humanité :

Mathémata, pathémata ! « Souffrir c'est apprendre. »

XII

ÉTUDE DE LA LITTÉRATURE ESPAGNOLE EN FRANCE.

I

Vers le commencement du règne de Louis XIII, un docteur espagnol du nom de don Garcia entrait à Paris, portant la golille et la fraise, noir dans ses vêtements, et conservant en sa démarche cette gravité que l'Université d'Alcala avait nourrie en son âme et fait pénétrer dans ses coutumes, que la lecture des traités de Balthazar Gracian avait enracinée dans sa conduite, et qu'une ou deux visites rendues à la cour de Philippe II avaient fini par incarner dans sa personne, sa tenue, son langage, sa parole et son style.

Jusqu'à cette époque, bien peu d'Espagnols avaient visité la France; on n'estimait ni leur gravité ni leur emphase; on riait de leur costume. Le réfugié Antonio Perez s'était fait respecter plutôt qu'aimer à la cour de Henri IV, et les bourgeois parisiens avaient toujours présentes à la pensée les facéties dont Passerat et ses amis, dans leur satire Ménippée, avaient poursuivi la morgue et l'ambition castillanes.

L'entrée solennelle du docteur à Paris eut donc peu de succès ; les marmots se mirent à ses trousses; on attacha de petits papiers injurieux à sa golille; la maréchaussée se mêla de l'affaire, et, poursuivi par la huée populaire, don Garcia fut obligé de se réfugier dans une auberge. Voilà du moins ce que raconte ce singulier personnage dans un des premiers livres espagnols qui soient sortis des presses parisiennes; livre à deux colonnes, l'une française, l'autre castillane, intitulé ou à peu près (je ne veux pas reproduire toute la bizarrerie de don Garcia) : ***Les deux Luminaires du monde, ou comme quoi la France et l'Espagne ne se comprennent pas du tout.***

Ce fut en publiant ce volume que don Garcia se vengea.

La rancune de l'honnête docteur, sur lequel les Parisiens avaient « daubé, » comme il le dit lui-même, n'alla pas plus loin; il voulait justifier sa patrie et non laver sa propre injure. Il avait été blessé surtout de leur ignorance à l'égard de sa fraise, de sa golille et de son idiome; et sans mentir, malgré l'influence et la présence récente à la cour du réfugié « Antonio Perez, » dont le premier j'ai écrit l'histoire, presque personne à Paris ne connaissait encore l'Espagne, ne parlait espagnol, et ne considérait ces étrangers que comme les habitants d'un pays perdu, assez odieux depuis les événements et les souvenirs de la Ligue.

Don Garcia prétendit rompre la glace et convertir les Français à l'admiration de son pays. Déjà les livres et la récente apparition de ce même Perez, qui, après avoir familièrement vécu avec les raffinés de Henri IV, venait d'imprimer ses lettres à Paris (*Cartas de Antonio Perez*), avaient laissé soupçonner la vérité à quelques esprits; l'ouvrage du docteur, une fois publié, fit des merveilles;

l'arrivée d'Anne d'Autriche compléta l'œuvre; on vit commencer alors ce règne bizarre de la littérature et des mœurs espagnoles en France, règne qui date de 1625 ou à peu près, et qui s'étend jusqu'à l'époque où Molière et Boileau, persécuteurs austères et infatigables des importations étrangères, frappèrent à mort, comme nous l'avons démontré, non-seulement le sonnet, mais le drame d'aventures tel que Hardy et Garnier l'avaient écrit d'après Lope et Roxas, le roman burlesque imité par Scarron du *Viaje entretenido*, et les livres de morale assaisonnée, que Balzac avait composés sur le modèle de Gracian et du *Conde Lucanor*.

Louis XIV lui-même, fils et mari d'Espagnoles, ce dont on ne se souvient pas assez, favorisa le mouvement; Molière reçut l'ordre d'imiter Moreto et de composer sa *Princesse d'Elide*, représentée en grande pompe à Versailles devant les deux reines; Sébastien Prado, le plus célèbre acteur de Madrid, vint à Paris avec sa troupe. Rien ne prouve mieux l'excellent esprit et le jugement sain de Louis XIV que la faveur extrême dont il entoura ensuite Bossuet, Racine, même Molière, au détriment de Gongora et de Marini, représentants de la décadence espagnole et italienne. Les goûts innés du roi, ses penchants de jeunesse étaient espagnols.

Nos mères nous donnent ce qui nous est essentiel, ce qui nous mène et ce qui nous anime, le caractère et les passions; — s'il y a en nous quelque chose d'indélébile, c'est l'empreinte maternelle.

Rapide, violente, peu durable, l'invasion espagnole était à peu près effacée dès le commencement du dix-huitième siècle. Lesage et quelques partisans arriérés de l'ancienne école demeuraient seuls fidèles à l'étude de cette belle langue, qui avait fait les délices des Balzac,

des Saint-Amant et des Voiture. Ni Fontenelle ni Lamothe-Houdart ne l'estimaient et ne la cultivaient plus; le jeune Voltaire trouvait ridicule l'obstination de Lesage à lire et à imiter les romans de Mateo Aleman, de Montalvan, de Guevara, pour leur prêter l'ornement et le charme de la sobriété française. Montesquieu put soutenir au milieu du même siècle, sans que personne réclamât contre son assertion, ce paradoxe ou cette opinion partagée aujourd'hui même par des gens d'esprit et de savoir : — « que l'Espagne ne possède qu'un livre et un écrivain, *Don Quichotte* et Cervantès. » En 1760, les plus habiles estimaient peu la peinture espagnole, comme n'ayant qu'un représentant unique; — un Italien, — dont le nom était l'Espagnolet[1].

On avait si complétement désappris l'espagnol en France, entre 1760 et 1790, que Voltaire (plus savant d'ailleurs qu'on ne l'a prétendu), traduisant Calderon à propos de Corneille, commit en peu de lignes deux ou trois contre-sens et autant d'erreurs de dates. L'idiome que tout le monde avait parlé sous Louis XIII n'était plus connu de personne. Fenouillot de Falbaire écrivit son *Honnête Criminel* sans que l'on se doutât qu'il empruntait l'idée en changeant l'intrigue de cette pièce à Jovellanos, un des hommes les plus remarquables et des plus admirables caractères du temps. En vain l'Espagne produisait encore des Aranda et des Jovellanos; le marquis de Langle, un de ces voyageurs coquets et intrépides qui font le tour de l'Europe en affectant la légèreté et la grâce, écrivait à un ami : — « Je suis arrivé dans le royaume de la Lune, c'est-à-dire à Madrid. » Enfin, lorsque l'écrivain le plus amer de tout le dix-huitième

1. Ribeyra.

siècle, Linguet, l'esprit de contradiction incarné, voulut jouer une dernière pièce à ses contemporains, il n'inventa rien de mieux que de traduire quelques drames de Calderon et de Lope, qui trouvèrent peu de lecteurs; Linguet, qui avait harcelé tout son siècle et qui avait voulu faire du bruit à tout prix, n'était plus écouté quand il avait le malheur d'avoir raison. L'Espagne resta plongée pour nous dans ces ténèbres, qui ne firent que s'accroître et s'épaissir; — au point que vers 1800 je ne crois pas que cent personnes en France fussent capables de traduire ou de comprendre un livre espagnol.

Malgré sa passagère domination, qui ne fut pas sans utilité pour notre langue, le caractère espagnol était profondément contraire à nos habitudes, à notre éducation, à notre génie même. On a essayé d'expliquer cet antagonisme par la situation géographique de la Péninsule; par le rempart de rochers qui court d'une mer à l'autre et rejette l'Espagne comme en dehors de la France; par ce mélange des races gothique, arabe, ibérienne, qui toutes se détachent de notre type keltique et romain; enfin par la différence du climat, qui soumet les races dont nous parlons, confondues en une seule masse, à un soleil presque africain.

Ces explications sont-elles satisfaisantes?

Qu'est-ce que la race espagnole?

Qu'est-ce qu'une race?

Y a-t-il des races?

Si l'on consulte les philologues, ils vous répondent que la race espagnole est évidemment latine, et voici comment ils raisonnent :

La langue espagnole contenant sept dixièmes de mots latins, un dixième de mots arabes, un dixième de mots gothiques et un dernier dixième de racines appartenant

à tous les idiomes américains, africains et européens, est nécessairement identique à celle des Romains d'autrefois. Ainsi les Espagnols seraient des Romains à peine altérés. Ils allèguent, en preuve, certaines phrases d'un latin qui est espagnol, ou d'un espagnol qui est latin : « *Scribo historias graves, generosos spiritus, divinos heroes, puros, magnanimos, insignes, bellicosos*, etc., etc.»

Ce qui est de très-mauvais latin et de l'espagnol médiocre.

Cette prétention au latinisme est un peu dérangée par l'autre prétention espagnole d'une origine gothique indélébile. Depuis des siècles, les Espagnols se font gloire d'être *hijos dal Go*, « fils des Goths. » Si leur lexique est demeuré latin, le génie gothique a pénétré leur syntaxe, et ils ont peu imité la littérature romaine. Entre la ballade écossaise et la romance castillane, entre le drame libre et impartial de Shakspeare et le drame hardi de Calderon, on ne peut méconnaître des analogies réelles qui, malgré les différences accidentelles, semblent trahir d'originelles affinités. Les vieilles institutions espagnoles sont gothiques. Le code visigoth des *Siete Partidas* a longtemps régi non-seulement les Espagnols, mais une branche vigoureuse de la souche teutonique, les habitants de la Louisiane, qui sont aujourd'hui même gouvernés par lui. Comment a-t-il pu se faire que la législation espagnole de Tolède et de Cordoue se soit maintenue après cinq siècles chez les planteurs anglo-saxons?

C'est que l'esprit même des vieilles lois teutoniques, esprit tout individuel et pratique, attaché aux coutumes, non aux théories, s'affiliait sans peine à celui des populations actuelles de l'Union, élevées et formées par le vieux génie pratique du teutonisme primordial. On peut lire à ce sujet un excellent livre publié en 1820 à la

Nouvelle-Orléans : *les Lois espagnoles des Siete Partidas, encore en vigueur dans l'Etat de la Louisiane*, par MM. Moreau-Lislet et H. Carleton.

La question des races n'est pas oiseuse. Elle appartient à la physiologie plus encore qu'à l'histoire. Comment la résoudre ? Qu'est-ce que la race gauloise ou française, par exemple, à la formation de laquelle ont contribué Keltes et Francs, Romains et Visigoths, Arabes et Grecs ? Les Anglais actuels ne sont-ils pas à la fois Welches et Normands, Danois et Anglo-Saxons, Norvégiens et Pictes ? En Italie, où le mélange des familles a été moins complexe, les Longobards, les Latins et les Grecs ne sont-ils pas venus diversifier la vieille trame formée elle-même de tant d'alliages antiques ?

Qu'est-ce, après tout, qu'une race ?

Il semble que la nature physique offre la solution du problème, ou du moins laisse entrevoir certaines lois utiles à cette étude.

La transmission héréditaire des qualités et des forces paraît une des plus importantes de ces lois, et M. Biot en a fait ressortir les conséquences pratiques avec autant de lucidité que de vigueur. Il paraîtrait indubitable que parmi les animaux comme parmi les hommes les races fortes sont destinées à détruire et à annihiler un jour, soit par une absorption lente, soit par une violente destruction, les races faibles qui se trouvent en contact avec elles. Déjà des familles entières d'animaux, que nos aïeux connaissaient et dont ils parlent dans leurs livres, sont effacées du globe. « Les oiseaux « *brevipennati* (dit un naturaliste allemand), le *dodo* et le « *solitaire*, ont disparu, ainsi que l'*urus* et l'*elk* teutoni- « ques. Il n'y a plus de castors, de loups ni d'ours en

« Angleterre. La civilisation les tue. Bientôt d'autres « races disparaîtront. »

Les familles humaines sont soumises à une loi analogue. On voit certaines nations, les Peaux-Rouges d'Amérique, les Chiliens indigènes, les Lapons en face des Scandinaves, les Péruviens en face des Espagnols, s'atténuer chaque jour et se réduire à rien. Quoi ! le progrès par la destruction? Hélas ! oui. Les philanthropes gémissent, les protestants accusent les catholiques, les catholiques inculpent les protestants. Un Espagnol vous dit que les calvinistes anglais ont anéanti sans mot dire la race des Peaux-Rouges; un Italien vous apprend que les Anglais et les Américains, représentés par leurs ministres calvinistes, ont massacré paisiblement et « égorgillé avec un petit coustillau (comme dit Rabelais), *tout doucettement*, » les habitants des îles de l'Océanie ; un voyageur affirme que les Lapons et les Finnois s'éteignent de même sous le glaive implacable des Scandinaves.

L'histoire ne dit rien de tout cela. Elle offre des exemples notables et continus de cette constante action des races plus fortes par l'intelligence, par la culture ou les facultés physiques, races qui absorbent, suppriment et effacent les races moins complètes, moins vigoureuses, moins intelligentes, — action terrible, mais bienfaisante, car le progrès de l'humanité y semble attaché.

« Comment a-t-il pu se faire, demandent les anti- « quaires anglais Thorpe, Kemble et Palsgrave, que les « habitants indigènes de la Grande-Bretagne aient laissé « si peu de vestiges? Le génie keltique ou gaulois est à « peine reconnaissable aujourd'hui dans notre langage et « dans nos mœurs. On n'en retrouve de faibles traces que

« sur un petit espace de terre, sur cette pointe infini-
« ment restreinte qui termine notre île, et qui se nomme
« encore le pays de Galles (Wales). Comment expliquer ce
« phénomène? Par un massacre universel? On ne peut sou-
« tenir cette hypothèse. Par une servilité excessive? Nul
« peuple barbare ne renonce volontairement à son passé.
« Comment, du Land's-End aux Orcades et aux îles
« Shetland, n'y a-t-il plus parmi nous rien de gaulois,
« de keltique, d'originel, si ce n'est le Cornouailles? La
« vieille Bretagne (Prydain) n'est plus que l'Anglie,
« l'Anglo-Saxonie, le pays des Norses, habitants des
« bords de la Baltique. L'Angleterre actuelle parle le
« vieux langage teutonique et y conserve les vieilles cou-
« tumes de la Baltique. Que sont donc devenus ces mil-
« liers de Keltes et de Bretons que Jules César a com-
« battus et vaincus avec tant de peine? »

La réponse est facile. L'anglo-saxonisme a détruit le keltisme en l'absorbant.

On détruit une race bien plus sûrement par l'absorption que par le glaive. C'est parce que les Keltes n'ont pas été massacrés qu'ils ont disparu. Leur race, très-peu civilisée par les druides, à peine atteinte par la civilisation romaine, successivement et de tous côtés envahie par des flots de civilisations et de races septentrionales; — sans cesse et pendant six siècles battue de ces flots scandinaves, norses, danois, suédois et angles, n'a plus rien gardé d'elle-même. L'intelligence, l'audace, la ruse, la persévérance, le caractère moral, la force physique étaient du côté des envahisseurs. L'élément le moins énergique et le moins puissant a dû se perdre dans le courant nouveau qui entraînait tout. Keltes mobiles, spirituels et actifs, — à peine rompus aux lois romaines, — les habitants es îles britanniques, à l'exception des Keltes d'Ir

lande, perdirent les caractères distinctifs de leurs ancêtres. Il n'y eut plus de Keltes en Grande-Bretagne; la patrie — (qui est la société humaine et non le sol) — changea de face.

Parmi ces Norses féroces, ces Danois terribles, ces Northmen moins farouches, ces Angles un peu plus civilisés, ces Saxons attachés à la loi et à la coutume, qui pendant six siècles consécutifs remplirent les baies britanniques de leurs chaloupes de pirates et couvrirent le sol de leurs bataillons d'airain; les mieux doués sous le rapport de l'énergie physique et morale, marquèrent de leur empreinte la nouvelle famille naissante. Ce furent les Anglo-Saxons. Enfin vinrent les Normands de Normandie, cousins des précédents, bien que modifiés par leur conquête gallo-romaine, lesquels brochèrent sur le tout et finirent par renoncer à leur idiome latin barbare pour s'absorber dans l'unité de la nouvelle nation; celle-ci s'appela l'Anglie, l'Angleterre, le pays des Angles, — et à très-juste titre. En fait d'étymologie et de noms propres le peuple a toujours raison.

Ce fut en Angleterre le teutonisme, et, parmi les nombreuses races germaniques, la famille des Saxons de l'Anglie, qui l'emporta.

Qu'arriva-t-il en Espagne?

Là s'était acclimatée une autre race, également teutonique, et plus apte à la civilisation que celle des Angles; la famille gothique, depuis longtemps en rapport avec la Grèce et Rome. Ici le procédé d'assimilation fut différent.

Rome, dès le deuxième siècle, avait jeté dans la Péninsule des racines bien autrement profondes qu'en Angleterre et même en Gaule. Trajan était Espagnol, ainsi que Lucien, Sénèque et Martial. La plus avancée

des races teutoniques, la plus civilisée, la race gothique, ayant envahi la Péninsule, se confondit sans trop de peine avec la race ibère, déjà devenue à peu près latine. Dès cette époque le sentiment de l'unité s'empara de ce peuple et ne le quitta plus. Reconnaissant la supériorité civilisée de la langue latine, les Goths l'adoptèrent sans renoncer à leur génie et à leurs vieilles lois.

Les Arabes se montrèrent ensuite. La lutte à soutenir contre l'islamisme fit jaillir toutes les énergies de ce double et nouveau peuple que le même malheur unissait. Plus de haines, plus de distinctions; Goths et Romains sont assimilés pour toujours; le même cœur les fait vivre. L'adversité, terrible maîtresse, frappe sur eux à coups redoublés et en fait cette grande nation « dont les « nobles, dit Zamora [1], plaçaient leurs chevaux, la nuit, « près du lit conjugal, pour être tout prêts à monter en « selle quand viendrait le Sarrazin. » Le génie gothique, qui seul possédait la vigueur nécessaire pour chasser les Arabes et assurer le triomphe du catholicisme, demeura vainqueur : il avait les arts, les grâces et les élégances mauresques, unis à toutes les forces intellectuelles de la civilisation latine. Il resta le maître, et désormais son empreinte ne quitta plus la race espagnole. Catholique et militaire, — gothique et fanatique du passé, — guerrière et passionnée, adorant les aventures, — l'Espagne eut pour symbole de sa grandeur *le Cid*, et pour dernier type de sa décadence un autre aventurier, *Figaro*, — charmant aventurier, celui-là, qui se nommait *Picaro* dans son pays natal; Espagnol de race, plus puissant mille fois que ses pères, grâce au génie de

1. *Chronique*, p. 275.

Beaumarchais ; héros dont les métamorphoses sont peu connues.

Nous reviendrons sur ce détail intéressant et neuf en examinant le développement progressif de la race espagnole et de sa vie intellectuelle, tel que le manifestent la monographie curieuse publiée récemment à Madrid, en espagnol, par don José Amador de los Rios, et le grand ouvrage auquel un Américain d'une profonde et très-spéciale érudition, M. Ticknor, a consacré vingt années de sa vie.

II

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE ESPAGNOLE,

par George Ticknor, en anglais.

L'étude de la langue et de la littérature espagnoles en France date, comme je l'ai dit, du secrétaire de Philippe II, Antonio Perez, qui, après avoir servi les amours de son maître et lui avoir pris sa maîtresse, se sauva en France, parut d'abord avec succès à la cour de Henri IV, et mourut obscurément à Paris en 1611. Sa première publication (*Pedaços de historia*, Morceaux d'histoire) fut imprimée à Lyon sans date, probablement vers 1598 ; depuis cette époque, un peu intrigant, hâbleur et vindicatif comme il était, ce qui ne diminue ni son éloquence ni son courage, il ne cessa pas d'entretenir le public de lui, en imprimant et répandant de droite et de gauche les fruits de sa plume, Relations, Maximes politiques et Lettres. Il écrivait à tout le monde : au duc

de Mayenne sur de nouveaux core-dents, à lady Rich sur une paire de gants, au comte d'Essex sur la politique. Nul ne savait mieux tourner la sentence espagnole; et il produisit une certaine impression qui, jointe au grand plaisir causé par la traduction française de *Don Quichotte* (publiée en 1618), attira les esprits du côté de l'Espagne. Anne d'Autriche l'Espagnole, mariée en 1615 à Louis XIII, servait le même mouvement, qui néanmoins ne dépassait pas encore en 1622 les plus hautes sphères de la cour.

Dans cette année 1622 le docteur Carlos Garcia, dont j'ai parlé précédemment [1], propagateur aussi enthousiaste que dévoué de son idiome et de sa littérature parmi nous, fit son entrée à Paris; événement grotesque, mais important par ses suites; je n'en exagère pas la valeur, on le reconnaîtra bientôt. Si je reviens à ce Garcia, ce n'est pas seulement parce qu'il est original et bizarre, titre équivoque à la considération, mais parce que je ne l'ai vu signalé (sauf erreur) dans aucune histoire littéraire; qu'il a déterminé après Perez, et d'une manière définitive, le mouvement d'imitation espagnole en France; qu'il est bon de rendre justice même aux morts; — et que cet écrivain espagnol qui adorait sa terre natale est peut-être le seul dont le très-exact M. Ticknor n'ait pas fait mention dans son curieux et excellent livre.

Ce personnage qui ne jouait pas de bonheur et dont Bouterweck, Sismondi, Antonio, don Eugenio de Ochoa, tous les annalistes littéraires, n'ont jamais parlé, était, ainsi que ses ouvrages, encore plus comique que je ne l'ai dit. Ma description de son entrée à Paris, qui sans

1. Voir page 413.

doute aura passé auprès des bonnes âmes pour la fantaisie érudite d'un facétieux qui veut faire le grave, est ornée dans la réalité de teintes plus étranges que celles que ma mémoire m'avait fournies, et le titre du volnme s'élève, en fait d'excentricité baroque, au-dessus de tout ce que j'ai signalé; on peut s'en assurer fort aisément en feuilletant cette curiosité bibliographique, imprimée en espagnol et en français (Cambray, 1622), sur vilain papier très-usé par les années, et sur deux colonnes. Le frontispice, écrit en style à la mode (tout ce qu'il y avait de mieux en style du temps), est figuré exactement ainsi qu'il suit :

La oposicion y conjuncion de los dos grandes luminares de la tierra, en laqual se trata de la dichosa aliança de Francia y Espana con la antipathia des Espagnoles y Franceses.

Compuesta en castellano por el doctor Carlos Garcia y traduzida en frances, por R. D. B. s. d. l' c.

Dirigida al capitan don Juan de Avalos y Zambrana, del consejo de guerra de Sa Majestad en los estados de Flandes, y theniente de la villa y castillo de Cambray, y pays de Cambresi, etc.

En Cambray, en la emprenta de Juan de la Ribera (M. D. C. XXII.)

L'opposition et conjonction des deux grands luminaires de la terre, œuvre curieuse et agréahle (*sic*), en laquelle il est traicté de l'heureuse alliance de France et d'Espagne et de l'antipathie des Français et des Espagnols.

Composée en espagnol par le docteur Charles Garcia et mis en français par R. D. B. c. s. d. l'. c.

Dédié au très-noble et très-généreux capitaine don Juan d'Avalos et Zembrana, du conseil de guerre de Sa Majesté en ses Etats de Flandes (*sic*), lieutenant du gouverneur de la ville et de la citadelle de Cambray et pays de Camhresis.

A Cambray, de l'imprimerie de Jean de la Rivière. (M. D. C. XXII.)

Entre nous, seigneur docteur, je vous soupçonne d'avoir fait vous-même la traduction de votre livre, et de nous l'avoir recommandé vous-même comme une *œuvre curieuse et agréable*; jamais Français n'aurait songé à traduire *Flandre* par *Flandes*, ni translaté le nom propre de *la Rivière* en ce vocable espagnol *la Ribera*. Mais qu'importe? Vous avez réussi, fort réussi. Vos deux « luminaires » (un Français aurait dit *deux astres*) ont eu plusieurs éditions et jeté beaucoup d'éclat. Ce sont eux qui ont illuminé et édifié la France sur les mœurs castillanes. Tous les esprits moutonniers qui attendent l'impulsion du dehors et ne demandent qu'à la suivre une fois donnée se sont convertis à cette lumière. Il y avait beaucoup à faire encore en l'année 1622, très-cher docteur, lorsque nouveau Don Quichotte vous entrâtes d'un pas grave dans les rues de Paris, palissadé d'une solennelle fraise d'un pied de haut, suivi d'une rapière traînante et retentissante, et que, — vous le racontez vous-même,— les enfants et les femmes du peuple, vous reconnaissant pour Espagnol, vous huèrent, vous suivirent, vous harcelèrent et vous rejetèrent, haletant, déchiré, battu, dans une église ou vous prîtes asile!

Les peines du docteur qui en donne le récit pathétique et digne n'étaient pas terminées. Les fidèles, le voyant entrer dans l'église avec son costume de Séville, orné par les gamins d'une queue de lièvre et d'un boyau de mouton, furent troublés dans leurs dévotions, et, ce qu'il y a de pis, se mirent eux-mêmes à ses trousses. Je crois bien qu'il ne trouva de repos qu'à Cambray, sous la protection de don Juan d'Avalos, lieutenant du gouverneur. Il faut se rappeler qu'alors les Espagnols jouaient le rôle des Romains de l'ancien monde, et qu'ils étaient au cœur de notre France : « Les Espa-

« gnols, écrit Voiture en 1637, sont si près de Paris que « si je n'en sortais pour l'amour de vous, j'en sortirais « pour l'amour de moi. »

Quoi qu'il en soit, le but de don Carlos Garcia fut de représenter au vif les contrastes et les antipathies des deux races, que lui-même avait expérimentés à son désagrément notable. Dans son ouvrage à deux colonnes, que tout le monde voulut lire, il mit en opposition chaque coutume et chaque usage des deux pays, comme M. Urquhart a fait récemment pour l'Orient et pour l'Europe. On le lut beaucoup, grâce à l'ingénieuse distribution typographique du livre ; on se mit à apprendre la langue castillane; la bourgcoisie suivit la noblesse; et bientôt l'Espagne déborda en France. Jusqu'en 1660 à peu près, ce fut une honte de ne pas savoir l'espagnol. Le mariage de Louis XIV prolongea encore cette influence jusqu'aux années 1666 et 1670; — mais après *Andromaque*, *l'Avare*, *les Précieuses* et les *Satires* de Boileau la réaction commença.

Cette réaction fut vive, ardente, impétueuse, étourdie, comme toutes les réactions de notre pays.

En 1707, dans cette même cour où en l'an 1660 tous les gens bien élevés avaient parlé l'espagnol, se « baisant les mains » et se donnant des *régals* à l'espagnole; personne ne comprenait plus un mot d'espagnol. C'était tenir à l'ancienne cour et s'avouer très-arriéré que s'occuper, comme fit Lesage, d'après le conseil de l'abbé de Lyonne, de cette littérature oubliée. Le mouvement des esprits avait changé de direction; il se portait violemment du côté de l'Angleterre où Voltaire, Montesquieu et Buffon allaient ébaucher leurs études sociales. Livré sans réserve au souffle des idées anglaises et américaines, le XVIII[e] siècle légua au XIX[e] la plus profonde igno-

rance de la littérature espagnole. Pour que son souvenir reparût, il fallut qu'un grand mouvement politique le réveillât en Europe, entre 1810 et 1815, d'une manière fort imprévue.

Un siècle et demi s'était écoulé depuis le grand triomphe du génie ibérique chez nous; et selon la remarque de Nodier, qui avait bien plus de tact et de profondeur qu'il n'en montrait, et qui faisait souvent de la légèreté par dégoût et de l'insouciance par air, il ne passait plus dans les ventes publiques un livre espagnol sur mille. La France à son tour avait pris le haut du pavé. Nos chefs-d'œuvre littéraires du XVIII[e] siècle, ou du moins de la seconde moitié de ce siècle, donnaient le ton à l'Europe; les rois du Nord avaient tous reçu l'éducation française; nos doctrines philosophiques continuaient ce mouvement, et nos baïonnettes, brillant d'un bout de l'Europe à l'autre, propageaient l'électricité. Ce fut un magnifique moment pour la France, moment qui se prolongea de manière à étonner, à effrayer, à lasser l'admiration de l'Europe. Les mécontentements, les résistances, les protestations ne manquèrent pas au triomphe, comme cela doit être. Dès la fin du XVIII[e] siècle quelques voix dissidentes se firent entendre : celle de Sébastien Mercier, esprit ardent, qui avait mis écriteau de bizarrerie pour débiter sa marchandise; et celle de Linguet, contradicteur par essence et par goût. Notre suprématie littéraire en était si peu ébranlée que le théâtre de Madrid jouait nos pièces ou des pièces écrites d'après le même système; c'étaient nos modèles français que se proposaient en 1789 les compatriotes de Calderon. Les événements se précipitèrent; la ligue du Nord se forma; l'Angleterre en était l'âme, et toutes les nations qui avaient du sang gothique dans les veines s'y

rattachèrent. Mouvements de troupes, mouvements de finances, batailles, fuites, procès, villes brûlées, villes reconquises, système continental, le canon des bords de la Seine répondant au canon de la Neva, ce grand tumulte et ce drame éclatant apparaissaient d'une manière assez éblouissante aux yeux les plus vulgaires. On faisait moins d'attention ou plutôt on n'en donnait aucune à la ligue des esprits, à la secrète entente des âmes, qui avaient aussi leurs bataillons et leurs escadrons, et qui au bruit du clairon de Gœthe et de Schlegel, de Kœrner sonnant la charge et de Walter Scott la harpe gaëlique à la main, s'avançaient à la fois dans le puissant et mystérieux domaine intellectuel, où l'histoire humaine s'élabore sourdement avant que les faits éclatent et la révèlent. Napoléon le savait ou plutôt le devinait; — c'est la meilleure manière de savoir. Il apercevait nettement, ce grand esprit, la révolte de ses ennemis contre la discipline romaine et la beauté grecque; et certes il ne se trompait pas, au point de vue de la logique du moins, quand il essayait de séduire Gœthe, de dompter et de mater madame de Staël, de réduire M. de Chateaubriand au silence, et de priver d'autorité l'école genevoise et l'école écossaise, M. de Sismondi et M. Benjamin Constant, Dugald Stewart et Laromiguière. Il essaya d'enclouer leurs canons; c'était son devoir et son jeu, mais la chose était bien difficile.

Nos ennemis allèrent consulter, pour les opposer à nos chefs-d'œuvre, les littératures de tous les pays, que l'on se mit à commenter, analyser et traduire sérieusement; cette fouille attentive conduisit naturellement ceux qui la dirigeaient dans les cryptes du moyen âge où la littérature espagnole dormait. La conversion de plusieurs esprits distingués au catholicisme favorisait cette étude.

Tieck traduisait le « Prince constant » de Calderon; Bouterwek essayait une monographie assez sèche, mais longtemps précieuse, de la littérature espagnole; Gœthe en Allemagne et Walter Scott en Ecosse imitaient les « ballades espagnoles. » Schlegel, domicilié à Coppet, entonnait l'hymne d'une louange sans preuves, un véritable *alleluia* en l'honneur de Calderon. Lord Holland écrivait une excellente vie de Lope de Vega; Southey le polygraphe, après un long séjour en Portugal, rédigeait sa « Chronique du Cid » calquée sur le « Romancero » et qui n'est pas connue en France : c'est un chef-d'œuvre de critique appliquée à l'histoire et devenue créatrice à force de sagacité. L'Allemagne, arsenal et dépôt principal de cette artillerie littéraire, publiait d'excellentes éditions d'auteurs espagnols; et les philologues anglais s'occupaient avec soin de corriger et de classer le Romancero.

Ces munitions ennemies arrivaient difficilement en France. C'était pure contrebande.

Une femme de génie qui mettait son esprit au service de ses passions généreuses et véhémentes, madame de Staël; — un sceptique, qui avait toute la finesse et le subtil acharnement d'une femme d'esprit, Benjamin Constant; — M. de Schlegel, le Tyrtée de la croisade; — enfin un Genevois de race italienne, hostile à la papauté, surtout à la France que représentait Napoléon, M. de Sismondi, écrivain d'érudition vaste et de grande probité, — furent parmi nous les introducteurs principaux de cette denrée prohibée. Les pages de M. de Schlegel sont brillantes, celles de madame de Staël brillent d'enthousiasme et d'une sensibilité puissante; l'œuvre de M. de Sismondi (*Histoire des littératures du Midi*) se recommande par l'ordre et le grand nombre des

citations, si ce n'est par l'exactitude ou l'impartialité du commentaire.

Ce mouvement espagnol renfermait, comme tous les mouvements politiques, une partie factice et sans valeur; exagérations, déclamations, commentaires arbitraires, déductions hypothétiques, vues partiales et excessives. M. de Schlegel trouvait à peine l'Inquisition assez catholique, et M. de Sismondi, de son côté, trouvait mauvais que Calderon aimât l'Eglise romaine.

Des travaux plus sérieux succédèrent aux produits de cette effervescence; en Angleterre M. Lockhart, gendre de Walter Scott, directeur de l'excellente Revue *Quarterly* (directeur lettré); en Allemagne MM. Wolff, de Vienne, et Schack, de Berlin; en France MM. Ampère, Magnin, Mérimée, Viardot, de Circourt, concoururent à éclaircir des points divers et difficiles de l'histoire littéraire espagnole. Nous ne connaissons guère en France les études si profondes et si précises de M. Wolff sur la « Célestine, » ce drame-roman qui contient toute la vie amoureuse du moyen âge; ni l'*Histoire du théâtre espagnol*, par M. Schack, livre qui devrait être traduit depuis longtemps et qui regorge de faits exacts et de renseignements curieux. Nous n'avons pas même de traduction du commentaire de l'Espagnol Clemencin sur *Don Quichotte*, véritable étude de mœurs, ou plutôt esquisse complète de la vie sociale et de la langue espagnoles au XVIe siècle. Ce n'est pas que l'intérêt ne se fût réveillé en faveur de l'Espagne. M. Mérimée, qui parle aussi cette langue, s'empara de la forme de la *saynete* et de l'*entremes*, et rendit populaires chez nous les ingénieuses et vives comédies d'une comédienne imaginaire [1].

1. Théâtre de *Clara Gazul*.

La popularité de la littérature espagnole en France dans ces derniers temps n'alla guère plus avant. L'espace perdu n'était pas reconquis par elle, puisque les seuls lettrés s'y intéressaient, et que personne ou à peu près n'apprenait l'espagnol, seule communion intellectuelle possible avec le génie d'un peuple. A la tête de ces érudits qui la cultivaient pour leur plaisir, citons M. Viguier dont les recherches justifièrent Corneille accusé de plagiat; — M. de Circourt; — M. Viardot; — M. Ferdinand Denis; — M. Alphonse Royer; — M. Damas Hinard. — Nous-même, en essayant quelques recherches sur l'époque antérieure à Boileau et sur ce bataillon écervelé des Saint-Amant et des Voiture, qu'il renvoya de la scène battus et vilipendés, nous rencontrâmes nécessairement sur notre route l'auteur mexicain *Alarcon*, *Tellez*, *Rojas*, *Calderon*, surtout *Antonio Perez*, dont j'ai parlé plus haut, et que j'ai exhumé.

Les Espagnols eux-mêmes cédèrent à l'impulsion qui les avait détachés vers 1810 ou 1815 de l'imitation classique, et s'engagèrent dans la voie de leurs ancêtres. Cette marche inverse, ce retour à la nationalité perdue ressemblent au retour de nos grandes machines à vapeur, forcées de rebrousser chemin par le moteur qui change de place. D'abord ce fut l'imitation de Sterne, puis de Byron, puis de Walter Scott qui chauffa la machine; enfin, ce qui vaut mieux, on s'attacha aux origines mêmes de la littérature et de la patrie. Les *Ocios de Espanoles emigrados*, le *Seminario erudito*, les ouvrages de *Lista*, de *M. Amador de los Rios*, du charmant poëte et de l'aimable homme du monde *Martinez de la Rosa*, les excellentes recherches bibliographiques et les travaux de *M. Salva* et de *M. de Ochoa*, sont de cette école, la meilleure assurément. L'archaïsme eut aussi ses petites

fraudes et ses prétentions plus ou moins innocentes. M. Adolfo de Castro, homme d'esprit, prétendit avoir retrouvé un pamphlet perdu de Cervantès (*El Buscapié*), trouvaille que je ne me charge pas de garantir; un second M. de Castro (D. Salvador Bermudez), dans ses *Estudios historicos* publiés à Madrid en 1841 sur « Antonio Perez », essaya de blanchir Philippe II, qu'il me reprocha vivement d'avoir noirci : tâche au moins hasardée, et qu'un roman historique, mêlé de fausses ballades et de chants populaires inventés par l'auteur et prêtés à son héros, ne pouvait guère accomplir avec succès. On y trouve du moins la preuve de l'action exercée sur les Espagnols par les études françaises, allemandes et anglaises; et ce qui est surprenant, c'est que ce magnifique sujet d'ouvrage, « l'Influence espagnole sur l'Europe », ait été proposé non par l'Académie de Madrid, mais par celle de Paris.

Par quel étrange retour l'Académie française se repliait-elle en 1840 sur cette étude espagnole qui n'avait pas été étrangère à ses débuts? C'est que le cercle était fermé. On ne pouvait plus craindre en France ni l'imitation exclusive et insensée de modèles douteux, ni la répulsion violente et définitive de toute étude appliquée à d'autres modèles littéraires que le mode grec et romain régularisé par Boileau. L'autorité de nos grands maîtres ne pouvait désormais péricliter, ni la légitimité des littératures étrangères être mise en doute. Quoi! dira-t-on, un accommodement entre des termes qui s'excluent! Non; — mais le rapport inévitable de deux pôles qui se combattent et s'accordent.

Liberté et *discipline*, c'est la loi même de la nature, c'est celle du monde, c'est celle de Dieu; partout vous retrouverez sans la comprendre, sans la détruire, forcés

de l'accepter, forcés de la subir, cette double loi de gravitation qui n'en fait qu'une, et qui confond par la lutte ses contradictions dans un extraordinaire accord; — expansion et contraction; liberté et nécessité; force qui s'épanche et force qui se restreint. Éternel, insoluble, inévitable problème qui agita les deux derniers siècles sous forme de jansénisme; qui nous revient sous les noms d'ordre et de liberté; que les observateurs des faits physiques constatent comme la loi suprême, et que nous retrouvons avec une tragique terreur au plus profond de nous-mêmes. Quel bon esprit ne désire pas l'ordre? quelle âme saine qui n'aspire à la liberté?

Certaines races et certaines phases sociales sont plus aptes à l'un ou à l'autre de ces éléments;—l'antagonisme actif et incessant de la liberté et de l'ordre est nécessaire à la marche des choses.

Je ne doute pas non plus que la discipline et l'harmonie suprêmes dont la race grecque a donné les modèles ne soient plus analogues à ce caractère gaulois, vif, actif, pétulant, facilement dégoûté de ses amours, que l'élément contraire. En effet, malgré l'autorité de l'Académie, l'étude renouvelée de la littérature espagnole en France, n'alla guère loin chez nous. Traversant l'Atlantique, elle fut reprise et continuée aux États-Unis avec une singulière ardeur par la race la plus favorable à la liberté, la plus hostile à la sévérité de la discipline intellectuelle ou sociale.

Le célèbre Américain Washington Irving alla s'enfermer dans les *Tours vermeilles* de Cordoue pour y préparer ses Chroniques de la découverte, son histoire de Christophe Colomb, et celle des compagnons de Pizarre. M. Prescott, à demi aveugle, accompagné de sa fille qui lui servait de lectrice et de secrétaire, fouilla

les bibliothèques et les archives espagnoles, et en tira les matériaux de son *Histoire d'Isabelle la Catholique*. Enfin M. Ticknor qui habite Boston, après un long séjour en Espagne, une étude infatigable de la langue et de longs voyages dans le pays, écrit et publie ces trois volumes qui, sous le rapport bibliographique et philologique, sont d'une valeur inappréciable, et auxquels tous ceux qui s'occuperont de littérature espagnole seront désormais forcés de recourir. L'essence et les résultats des travaux sur l'Espagne y sont contenus; M. Ticknor y ajoute beaucoup du sien. Ses notes sont nombreuses, ses citations précises, ses dates irréprochables, ses détails infinis. C'est non-seulement une lecture qui intéresse et instruit, mais un répertoire si bien distribué qu'il est impossible de ne pas y trouver à l'instant même l'écrivain espagnol dont on cherche la vie. La bonne foi y règne; c'est quelque chose. Tous les emprunts, toutes les obligations que l'auteur peut devoir à ses devanciers, il les signale avec soin. Point de divagations, de déclamations, de *humbug* en un mot; rien même qui sente l'apprêt; le travail partout, la conscience aussi, l'affectation nulle part. Il est possible que par suite de cette scrupuleuse bonne foi les perspectives ne soient pas toujours suffisamment ménagées, que les horizons et les plans se confondent un peu et que des valeurs intellectuelles diverses nous apparaissent trop sur la même ligne. Un critique enamouré de son œuvre et enchaîné à un travail qui le ravit est exposé à faire le même cas de tous les détails et de toutes les nuances de ce travail. En définitive le lecteur bénéficie, le lecteur studieux surtout.

L'histoire littéraire peut s'écrire de plusieurs manières; avec des idées seulement, ce qui n'est pas sans

danger, on rencontre les nuages; avec des couleurs et des images, très-mauvaise façon à notre avis; avec des dates et des faits, méthode peu orgueilleuse, et qui a son mérite. Lope de Vega, devenu vieux, « s'enferme dans sa chambre (dit Montalvan son ami) et se frappe à grands coups de discipline, si bien que le sang du poëte jaillit sur les parois; » — ce détail et cette circonstance valent pour moi cent pages de coloriste.

Lope n'est plus seulement le poëte. Il est chevalier, soldat, familier du saint-office. Il meurt, et sa fille aînée, la religieuse Marcela, « demande que le cercueil de son père passe sous les murs du couvent pour qu'elle puisse, à travers les barreaux du cloître, mêler sa voix aux prières des prêtres; » — ce fragment et cette circonstance me suffisent.

Voici quatre vers de ballade que les senoritas de Séville et de Cordoue chantaient au XVIe siècle :

« Mon frère Bartolo s'en va en Angleterre pour y faire « la guerre à Elisabeth la reine. Il me ramènera un petit « luthérien la corde au cou, et une petite Anglaise qui « sera ma femme de chambre! »

Que de développements historiques dans ce peu de lignes!

Le livre de M. Ticknor est rempli de pareils traits. Souhaitons, sans trop l'espérer, qu'il en soit fait bientôt une traduction française. Ne serait-il pas possible que le gouvernement, qui a charge d'âmes plus que jamais, créât un fonds pour les traductions de livres éminents tels que celui-ci? Ce serait certes chose fort utile à notre jeunesse savante et souffrante — à laquelle il faut bien penser, dans le temps si peu littéraire où nous vivons.

FIN.



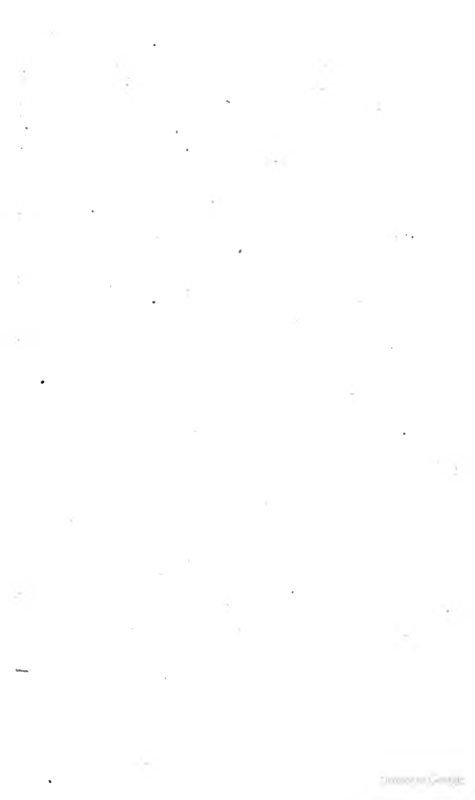
TABLE DES MATIÈRES

PAGES.

ITALIE

ESPAGNE

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER & Cᵉ.

PHIL. CHASLES.

Voyages d'un critique à travers la vie et les livres. — *Orient*. 1 vol. in-8.................. 6 fr.

SAINT-HILAIRE (BARTH.).

Mahomet et le Coran, précédé d'une Étude sur les devoirs de la philosophie et de la religion. 1 vol. in-8........................... 7 fr.

Le Bouddha et sa Religion. 3ᵉ édit., augm. d'une note sur le Nirvâna. 1 vol. in 8 .... 7 fr.

F. DE SAULCY.

Histoire de l'art judaïque, d'après les textes sacrés et profanes. 1 vol. in-8................ 6 fr.

Voyage en Terre-Sainte. 2 vol. gr. in-8 avec planches.. 28 fr.

CL. BADER (Mˡˡᵉ).

La Femme dans l'Inde antique. (*Ouvr. couronné par l'Académie française.*) 2ᵉ édition. 1 vol in-8.. 6 fr.

La Femme biblique, sa vie morale et sociale. 1 vol. in-8.. 6 fr.

BARET (EUG.).

Les Troubadours et leur influence sur la littérature du midi de l'Europe. 2ᵉ édit. 1 vol. in-8.................................... 7 fr.

MÉZIÈRES (ALF.).

Pétrarque. Étude d'après de nouveaux documents. 1 vol. in-8.................. 7 fr. 50

DANIEL STERN.

Dante et Goëthe. Dialogues. 1 vol. in-8.. 6 fr.

LITTRÉ.

Études sur les Barbares et le moyen âge. 1 vol. in-8.................................. 7 fr. 50

AMPÈRE (J. J.).

Philosophie des deux Ampère, publiée par J. Barthélemy Saint-Hilaire, 1 vol. in-8...... 7 fr.

La Grèce, Rome et Dante. Études littéraires d'après nature. 3ᵉ édit. 1 vol. in-8......... 7 fr.

La Science et les Lettres en Orient. 1 volume in-8.. 7 fr.

FRANCK (AD.).

Philosophie et Religion. 1 vol. in-8..... 7 fr. 50

V. COUSIN.

Histoire générale de la Philosophie depuis les temps les plus anciens jusqu'au XIXᵉ siècle 8ᵉ édit. 1 vol. in-8.................. 7 fr. 50

Fragments pour servir à l'histoire de la Philosophie. 5 vol. in-8...................... 30 fr.

Séparément : **Philosophie ancienne et du moyen âge**. 2 vol. in-8.............................. 12 fr.
— **Philosophie moderne**. 2 vol. in-8...... 12 fr.
— **Philosophie contemporaine**. 1 vol. in-8. 6 fr.

CH. DE RÉMUSAT.

Bacon. Sa vie, son temps et sa philosophie. 2ᵉ édit. 1 vol in-12.......................... 3 fr. 50

SAISSET (E.).

Descartes, ses Précurseurs et ses Disciples. 2ᵉ édit. 1 vol. in-12................ 3 fr. 50

Le Scepticisme. Ænésidème, Pascal, Kant. 2ᵉ édit. 1 vol in-12...................... 3 fr. 50

CHASSANG.

Le Spiritualisme et l'idéal dans l'art et la poésie des Grecs. 1 vol. in-8.................. 6 fr.

Apollonius de Tyane. Sa vie, ses voyages, ses prodiges par Philostrate, etc. 1 vol. in-8.... 6 fr.

Histoire du Roman dans l'antiquité grecque et latine. (*Ouv. cour. par l'Académie des Inscriptions.*) Nouv. édit. 1 vol. in-8......... 6 fr.

LAPRADE (V. DE).

Questions d'art et de morale. 1 vol. in-8.. 6 fr.

Le sentiment de la nature avant le christianisme. 1 vol. in-8........................... 7 fr. 50

Le sentiment de la nature chez les modernes. 1 vol. in 8.................. 7 fr. 50

MAURY (ALFRED).

Croyances et légendes de l'antiquité. 2ᵉ édition 1 vol. in-12.......................... 3 fr. 50

La Magie et l'Astrologie dans l'antiquité et au moyen âge. 3ᵉ édit. 1 vol. in-12.... 3 fr. 50

Le Sommeil et les Rêves. Études psychologiques sur ces phénomènes, etc. 3ᵉ édit. revue et augm. 1 vol. in-12.......................... 3 fr. 50

PRELLER.

Les Dieux de l'ancienne Rome. *Mythologie romaine*. Trad de DIETZ. 1 vol. in-8.... 7 fr. 50

GOBINEAU (COMTE DE).

Les Religions et les Philosophies de l'Asie centrale. 1 fort vol. in-12................. 4 fr.

C. J. DE BUNSEN.

Dieu dans l'histoire. Traduct. réduite par DIETZ avec Notice biogr., par Henri MARTIN. 1 vol. in-8.. 7 fr 50

MÉNARD (L. ET R.).

Hermès Trismégiste. — Étude et traduction complète des livres hermétiques. 2ᵉ édit. (*Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions.*) 1 vol. in-8.. 6 fr.

Tableau historique des Beaux-Arts, depuis la renaissance (*Ouvrage couronné par l'Académie des beaux-arts.*) 1 vol. in-8............. 6 fr.

La Sculpture ancienne et moderne, (*Ouvrage couronné par l'Académie des beaux-arts*. 1 vol. in-8.. 6 fr.

Paris — Imprimé chez PILLET FILS AÎNÉ, rue des Grands-Augustins, 5.

